



Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa



# S E R M O N S

D E

M. MASSILLON,

E V Ê Q U E

D E C L E R M O N T ;

*Ci-devant Prêtre de l'Oratoire ,*

L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE  
F R A N Ç O I S E .

---

---

C A R Ê M E .

T O M E Q U A T R I È M E .

---

---



A P A R I S , R U E S . J A C Q U E S .

Chez { LA VEUVE ESTIENNE & FILS, à la Vertu.  
E T  
JEAN HERISSANT, à S. Paul & à S. Hilaire.

---

---

M. D C C . L X I X .

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*



# S E R M O N S

CONTENUS DANS CE QUATRIÈME VOLUME

Pour le Dimanche de la Passion, Sur l'évidence de la Loi de Dieu Page 1

Pour le même jour, Sur l'immortalité de l'âme de Dieu 42

Pour le Lundi de la Semaine de la Passion, Sur l'emploi du temps 72

Pour le Mardi de la même semaine, Sur le salut 110

Pour le Mercredi de la même semaine, Sur les décrets qui accompagnent la pierre en cette vie 152

Pour le Jeudi de la même semaine, La Pêche est-elle à l'honneur 182

Pour le Dimanche des Rameaux, Sur la Communion 222

Fragment de Sermon pour le même jour, Sur l'efficacité des Communion indigne 252

avec l'approbation de M. l'Evêque de Paris



# S E R M O N S

CONTENUS DANS CE QUATRIEME  
VOLUME.

**P**OUR le Dimanche de la Passion ;  
*Sur l'évidence de la Loi de Dieu ,*  
Page 1

Pour le même Jour , *Sur l'immutabilité  
de la Loi de Dieu ,* 43

Pour le Lundi de la Semaine de la Passion,  
*Sur l'emploi du Temps ,* 75

Pour le Mardi de la même Semaine , *Sur  
le Salut ,* 110

Pour le Mercredi de la même Semaine ,  
*Sur les dégoûts qui accompagnent la  
piété en cette vie ,* 151

Pour le Jeudi de la même Semaine , *La  
Pécheresse de l'Evangile.* 184

Pour le Dimanche des Rameaux , *Sur la  
Communion.* 221

Fragment de Sermon pour le même Jour ;  
*Sur l'énormité des Communions indignes ,*  
156

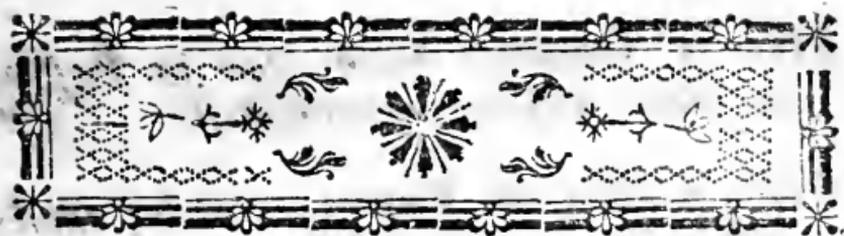
Pour le Vendredi Saint, *Sur la Passion*  
*de Notre Seigneur Jesus-Christ.* 276

Pour le Jour de Pâques, *Sur les causes*  
*ordinaires de nos rechûtes.* 336

Pour le Lundi de Pâques, *Sur la fausse*  
*confiance.* 378



**SERMON**



S E R M O N  
P O U R  
L E D I M A N C H E  
D E L A P A S S I O N .

*Sur l'Evidence de la Loi.*

Si veritatem dico vobis ; quare non creditis mihi.

*Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez vous pas ? Joan. 8. 46.*



USques ici JESUS - CHRIST avoit confondu l'incrédulité des Juifs par ses œuvres & par ses prodiges ; aujourd'hui il les rappelle au jugement de leur propre conscience, & à l'évidence de la vérité, laquelle malgré eux, rendoit témoignage à sa doctrine & à son minis-

*Carême. Tome IV.*

Λ

2 DIMANCHE DE LA PASSION.

rière. Cependant, comme ils s'aveugloient sur l'évidence de ses prodiges, en l'accusant de les opérer par le ministère des démons; ils s'aveugloient aussi sur l'évidence de sa doctrine & de sa mission si clairement prédite dans les Ecritures, en y trouvant des obscurités qui la leur rendoient encore douteuse & suspecte.

Car, mes Freres, quelque évidente que soit la vérité, c'est-à-dire, la loi de Dieu, soit dans notre cœur; où elle est écrite en caractères éclatans & ineffaçables, soit dans les règles que Jesus-Christ nous a laissées: nous voulons toujours, ou que notre conscience n'y voie que ce que nos passions y veulent voir, ou que ces règles ne soient pas si claires, qu'on n'y puisse trouver des adoucissements, & des interprétations qui nous soient favorables.

En effet, on oppose d'ordinaire dans le monde deux prétextes à l'évidence des vérités les plus terribles de la loi de Dieu. Premièrement, pour se calmer sur mille abus que le monde autorise, on nous dit qu'on se croit en sûreté dans cet état; que la conscience n'y reproche rien; & que si l'on étoit persuadé qu'il y eût du mal, on en sortiroit à l'instant. Premier prétexte qu'on oppose à l'évidence de la loi de Dieu: la bonne foi, & la tranquillité de la conscience.

On nous oppose en second lieu, que l'Évangile n'est pas si clair & si précis sur certains points, que nous le disons; que

## EVIDENCE DE LA LOI. §

Chacun l'interprète à sa manière, & lui fait dire ce qu'il veut ; & que ce qui paroît si positif à nous , ne paroît pas à tout le monde. Second prétexte : l'obscurité & l'incertitude des regles.

Or , je dis que la loi de Dieu a un double caractère d'évidence , qui confondra ces deux prétextes , & condamnera toutes les vaines excuses des pécheurs , au jour des vengeances du Seigneur.

Premièrement, elle est évidente dans la conscience du pécheur : première réflexion. Secondement , elle est évidente dans la simplicité de ses regles : seconde réflexion. L'évidence de la loi de Dieu dans la conscience des hommes : premier caractère de la loi de Dieu , qui jugera la fausse sécurité , & la prétendue bonne-foi des âmes mondaines. L'évidence de la loi de Dieu dans la simplicité de ses regles : second caractère de la loi de Dieu , qui jugera les incertitudes affectées & les fausses interprétations des pécheurs. Et c'est ainsi , ô mon Dieu ! que votre loi sainte jugera le monde ; & que la conscience criminelle fera un jour confondue devant votre Tribunal , & par les lumières de son propre cœur , & par la clarté de vos célestes maximes. *Ave , Maria.*

**I**L est assez surprenant que la plûpart des âmes mondaines nous alléguent la bonne-foi & la tranquillité de leur conscience, pour justifier les abus du monde , & le

I.  
PARTIE.

4 DIMANCHE DE LA PASSION.

danger de ses maximes. Outre que la paix & la sécurité dans des voies fausses & injustes ; en est plutôt la punition que l'excuse ; & que quand il seroit vrai , que la conscience ne reprocheroit rien dans des mœurs réglées seulement selon les faux jugemens du monde , cet état ne seroit que pire & plus désespéré pour le salut : il semble que la propre conscience est le tribunal auquel une ame infidelle devoit le moins en appeller ; & que rien n'est moins favorable aux égaremens du pécheur , que le pécheur lui-même.

Je fais qu'il est des ames endurcies , à qui nul rayon de grace & de lumière ne fait presque jamais ouvrir les yeux ; qui vivent sans remords & sans inquiétude dans les horreurs d'un libertinage affreux ; en qui toute conscience paroît éteinte ; & qui poussent l'excès de leur aveuglement , dit saint Augustin , jusqu'à se faire honneur de leur aveuglement même : *De cœcitate ipsâ glorientium*. Mais ce sont-là de ces exemples rares & terribles de la justice de Dieu sur les hommes ; & s'il y en a eu sur la terre , ils prouvent seulement jusqu'où peut aller quelquefois son abandon & la puissance de sa colere.

Oui , mes Freres , soit que nous affectons de nous révolter tout haut & à découvert contre l'autorité de la loi , comme les impies & les libertins ; soit que nous tâchions de l'adoucir , & de la réconciler artificieusement avec nos passions , par des

interprétations favorables, comme la plupart des âmes mondaines & des pécheurs ordinaires; notre conscience rend en nous un double témoignage à cette loi divine: un témoignage de vérité à l'équité & à la nécessité de ses maximes & un témoignage de sévérité à l'exacritude de ses règles.

Je dis premièrement, un témoignage de vérité à l'équité de ses maximes. Car, mes Freres, Dieu est trop sage pour ne pas aimer l'ordre; & il est trop bon en même-tems pour ne pas vouloir notre bien. Il faut donc que sa loi porte ces deux caractères: un caractère d'équité, & un caractère de bonté: un caractère d'équité, qui règle tous les devoirs; un caractère de bonté, qui nous fasse trouver ici bas notre repos & notre bonheur dans le devoir & dans la règle.

Aussi nous sentons au fond de nos cœurs, que ces règles sont justes & raisonnables; que la loi de Dieu n'ordonne rien qui ne soit conforme aux véritables intérêts de l'homme; que rien ne convient mieux à la créature raisonnable que la douceur, l'humanité, la tempérance, la pudeur, & toutes les vertus recommandées dans l'Évangile; que les passions interdites par la loi, sont la seule source de tous nos troubles; que plus nous nous éloignons de la règle & de la loi, plus nous nous éloignons de la paix & du repos du cœur: & que le Seigneur, en nous défendant de nous livrer aux passions vives & injustes, nous a dé-

fendu seulement de nous livrer à nos propres tyrans , & n'a voulu que nous rendre heureux en nous rendant fidèles.

Voilà un témoignage que la loi de Dieu trouve au fonds de nos cœurs. En vain emportés par le charme des sens , secouons-nous le joug des règles saintes ; nous ne pouvons réussir à nous justifier à nous-mêmes nos propres désordres : nous prenons toujours en secret les intérêts de la loi contre nous-mêmes , nous trouvons toujours au dedans de nous l'apologie des règles contre les passions. Nous ne saurions corrompre ce témoin intérieur de la vérité , qui plaide au-dedans de nous pour la vertu , nous sentons toujours une méintelligence secrète entre nos penchans & nos lumières , la loi de Dieu née dans notre cœur , s'y élève toujours contre la loi de la chair étrangère à l'homme ? elle y maintient malgré nous sa vérité , si elle ne peut y maintenir son autorité : elle nous sert de censeur , si elle ne peut nous servir de règle : en un mot , elle nous rend malheureux , si elle ne peut nous rendre fidèles.

Ainsi , en vain nous livrons-nous quelquefois à toute l'amertume de la haine & de la vengeance : nous sentons bien-tôt que ce plaisir cruel n'est pas fait pour le cœur de l'homme , que c'est se punir soi-même que de haïr , & en revenant à nous-mêmes après les emportemens de la passion , nous retrouvons au-dedans de nous un fonds d'humanité qui en défavoue la violence ,

qui nous fait comprendre que la douceur & la bonté étoient nos premiers penchans; & qu'en nous ordonnant d'aimer nos freres, la loi de Dieu n'a fait que consulter les sentimens les plus droits & les plus raisonnables de notre cœur, & nous reconcilier avec nous-mêmes. Vous êtes plus juste que moi, disoit Saül à David, au plus fort de sa haine contre lui : *Justior tu es, Reg; quàm ego.* La bonté née dans le cœur de tous les hommes, lui arrachoit cet aveu, & défavouoit en secret l'injustice & la dureté de sa vengeance.

En vain nous plongeons-nous dans les voluptés brutales & sensuelles, & cherchons-nous avec fureur tout ce qui peut satisfaire des penchans insatiables de plaisir: nous sentons bien-tôt que le dérèglement nous mene trop loin pour être conforme à la nature: que tout ce qui nous assujettit & nous tyrannise renverse l'ordre de notre première institution; & que l'Évangile, en nous interdisant les passions voluptueuses, n'a fait que pourvoir à la tranquillité de notre cœur, & nous rendre toute son élévation & toute sa noblesse. *Combien de serviteurs de la maison de mon pere, disoit le Prodiges encore lié des chaînes d'un vice honteux, sont dans la gloire & dans l'abondance! & je traîne ici dans l'ennui & dans l'opprobre l'indignité de ma passion.* C'étoit un reste de raison & de noblesse qui se faisoit encore entendre au fond de son cœur.

## 8 DIMANCHE DE LA PASSION.

Enfin , parcourez tous les préceptes de la loi de Dieu , vous sentirez qu'ils ont un rapport nécessaire avec le cœur de l'homme ; que ce sont des regles fondées sur une profonde connoissance de ce qui se passe au-dedans de nous ; qu'elles ne renferment que les remèdes de nos maux les plus secrets , & les secours de nos penchans les plus justes ; & qu'il n'y avoit que celui seul qui connoît le fond des cœurs , qui pût prescrire de telles maximes aux hommes. Les Payens eux-mêmes , en qui toute vérité n'étoit pas encore éteinte , rendoient cette gloire à la morale des Chrétiens : ils étoient forcés d'admirer la sagesse de ses préceptes , la nécessité de ses défenses , la sainteté de ses conseils , le bon sens & l'élévation de toutes ses régles : ils étoient surpris de trouver dans les discours de Jesus-Crist une philosophie plus sublime que dans les Ecoles de Rome ou de la Grece ; & ne pouvoient comprendre que le Fils de Marie eût mieux connu les devoirs , les désirs , les penchans secrets du cœur de l'homme , que Platon & tous ses Disciples.

Venez nous dire après cela , que la nature est notre premiere loi , & que des penchans de plaisir nés avec nous ne fauroient être des crimes : je l'ai dit souvent ; c'est une impiété qui n'est que dans le discours c'est une ostentation de libertinage , dont la vanité se fait honneur , & que la vérité dément en secret. Augustin dans ses

EVIDENCE DE LA LOI. 9

égaremens n'avoit rien oublié pour effacer du fond de son cœur ce reste de foi & de conscience qui le rappelloit encore à la vérité : il avoit cherché avidement dans les sentimens les plus impies , & dans les erreurs les plus monstrueuses , de quoi se rassurer contre ses crimes ; son esprit fuyant la lumière qui le poursuivoit , croit d'impiété en impiété , & d'égarement en égarement : cependant , malgré tous ses efforts & toutes ses fuites la vérité toujours victorieuse au fond de son ame , s'y faisoit entendre malgré lui ; il ne pouvoit réussir à se séduire , & à se calmer dans ses désordres : Je portois , ô mon Dieu , dit-il lui-même , une conscience déchirée & comme toute sanglante encore des plaies douloureuses que mes passions y faisoient sans cesse : *Portabam conscissam & cruentam animam meam* : j'étois à charge à moi-même : je ne pouvois plus soutenir mon propre cœur : je me tournois de tous les côtés , & il ne se trouvoit bien nulle part ; & je ne savois où le placer , pour m'en décharger , & soulager mon inquiétude : *Impatientem portari à me , & ubi eam ponerem non inveniebam.* S. Aug.

Voilà le témoignage que rend de lui-même un pécheur , qui ajoutoit à la vivacité des passions l'impiété des sentimens & l'abus des lumières. Et ces exemples sont de tous les siècles ; le nôtre lui-même a vu des pécheurs célèbres & déclarés , qui se faisoient une gloire affreuse de ne point

croire en Dieu ; & qu'on regardoit comme des héros dans l'impiété & le libertinage ; on les a vus touchés enfin de repentir comme Augustin , & revenus de leurs égaremens , on les a vus , dis-je , avouer qu'ils n'avoient pu réussir à effacer les règles & la vérité du fond de leur ame qu'au milieu de leurs impiétés & de leurs excès les plus affreux , leur cœur encore chrétien démentoit tout bas leurs dérissions & leurs blasphêmes ; qu'ils se faisoient honneur devant les hommes d'une force d'esprit qui les abandonnoit en secret ; que cette incrédulité apparente cachoit les remords les plus cruels & les frayeurs les plus tristes ; & qu'ils n'avoient jamais été fermes & tranquilles dans le crime.

Oui , mes Freres , le crime toujours timide , porte par-tout , dit l'esprit de Dieu , un témoignage de condamnation contre lui-même : *Cum sit enim timida nequitia , dat testimonium condemnationis.* Par-tout vous rendez hommage par vos troubles & par vos remords secrets à la sainteté de la loi que vous violez : par-tout un fond d'ennui & de tristesse inséparable du crime , vous fait sentir que l'ordre & l'innocence sont le seul bonheur qui vous étoit destiné sur la terre : vous avez beau faire montre d'une vaine intrépidité ; la conscience criminelle se trahit toujours elle-même : *Scemper enim præsumit seiva , perturbata conscientia.* Des terreurs cruelles marchent par-tout devant vous ; la solitude vous trouble , les téné-

Sap. 17.

30.

Ibid.

bres vous allarment : vous croyez voir sortir de tous côtés des phantômes qui viennent vous reprocher les horreurs secrettes de votre ame , des songes funestes vous remplissent d'images noires & sombres : *Semper enim præsūmit scēva , perturbata conscientia* : & le crime , après lequel vous courez avec tant de goût , court ensuite après vous comme un vantour cruel , & s'attache à vous pour vous déchirer le cœur , & vous punir du plaisir qu'il vous a lui-même donné. O mon Dieu ! que vous avez laissé de ressources dans notre cœur pour nous rappeler à vous ! & que la beauté & la justice de votre loi trouve une puissante protection au fond de notre être ! Premier témoignage que la conscience rend à la loi de Dieu , un témoignage de vérité à la sainteté de ses maximes.

Mais elle rend encore un témoignage de sévérité à l'exacritude de ses regles. Car une seconde illusion pour la plûpart des ames mondaines qui vivent exemptes des grands désordres , mais qui d'ailleurs vivent au milieu de tous les plaisirs , de tous les abus , de toutes les sensualités , de toutes les dissipations que le monde autorise ; c'est de vouloir se persuader que l'Évangile n'en demande pas d'avantage , & nous persuader à nous-mêmes que leur conscience ne leur reproche rien , & qu'elles se croient en sûreté dans cet état. Or , je dis que c'est encore ici que la conscience mondaine est de mauvaise foi , & ne prend point le

chanhe & que malgré tous les adoucissements qu'on tâche de se justifier à soi-même, elle rend au fond de nos cœurs un témoignage de sévérité à la loi de Dieu.

En effet, mes Freres, l'ordre demande que toutes nos passions soient réglées par le frein de la loi; tous nos penchans corrompus dans leur source ont besoin d'une règle qui les rectifie & qui les redresse: nous nous rendons à nous-mêmes ce témoignage; nous sentons que notre corruption se répand sur les plus petites, comme sur les plus grandes choses; que l'amour propre infecte toutes nos démarches: & que par tout nous nous retrouvons foibles, & toujours opposés à l'ordre & au devoir: nous sentons donc que la règle ne doit nulle part être favorable à nos penchans; que par-tout nous devons la trouver sévère, parce que par-tout elle doit nous être opposée; que la loi ne peut être d'accord avec nous, que tout ce qui favorise nos inclinations, ne sauroit être le remède destiné à les guérir; que tout ce qui flatte nos désirs, ne peut être le frein qui doit les réprimer; en un mot, que tout ce qui nourrit l'amour propre, n'est pas la loi, qui n'est établie que pour le détruire & l'anéantir. Ainsi, par un sentiment secret & inséparable de notre être, nous nous distinguons toujours nous-mêmes de la loi; nos penchans de ses règles, nos plaisirs de ses devoirs; & dans toutes les actions douteuses, où nous nous détermini-

nous en faveur de nos penchans , nous sentons fort bien que nous nous éloignons de la loi de Dieu , toujours plus sévère que nous-mêmes.

Et souffrez , mes Freres , que j'en appelle ici à votre conscience même que vous nous alleguez , & à laquelle vous nous renvoyez sans cesse. Etes-vous calmes de bonne-foi , comme vous nous l'assurez , dans cette évidence de plaisirs , de dissipation , d'oïveté , de sensualité ; en un mot , dans cette vie du monde , dont vous nous soutenez éternellement l'innocence ? Avez-vous pu réussir jusques ici à vous persuader que c'est la voie qui mene au salut ? Ne sentez-vous pas que l'Eglise exige de vous quelque chose de plus que ce que vous faites ? Voudriez-vous aller paroître devant Dieu , & n'avoir à lui présenter que ces plaisirs , ces amusemens que vous appelez innocens , & qui composent presque tout le fond de votre vie ? je vous le demande. Dans ces momens , où touchés quelquefois plus vivement de la grace , vous vous proposez de penser sérieusement à l'éternité ; ne mettez-vous pas dans le plan que vous vous formez alors d'une nouvelle vie , la privation de toutes les mêmes choses presque auxquelles vous nous dites sans cesse que vous ne voyez point de mal ? ne commencez-vous pas à vous dire à vous-mêmes , qu'alors uniquement occupés de votre salut , vous renoncerez aux excès du jeu , aux spectacles , aux vanités & à

l'indécence des parures , à la dissipation des assemblées & des plaisirs ; vous donnerez plus de tems à la prière , à la retraite , aux lectures saintes , aux devoirs de la Religion. Or , que vous dites-vous par-là à vous mêmes ? sinon que tandis que vous ne renoncez pas à tous ces abus , que vous n'employez pas plus de tems à tous ces devoirs de piété ; vous ne pensez pas sérieusement au salut ; vous ne devez rien y prétendre ; vous êtes dans la voie de mort & de perdition.

Mais d'ailleurs , vous poussez si loin la sévérité de vos censures contre les gens de bien : rappelez toute la rigueur de vos maximes & de vos dérisions sur leur conduite. Ne blâmez-vous pas , ne censurez-vous pas tous les jours vous-mêmes , ces personnes qui veulent allier avec une profession publique de piété ces abus , ces amusemens , dont vous nous faites sans cesse l'apologie , & qui veulent jouir de la réputation de la vertu , sans rien perdre des plaisirs du monde ? ne traitez-vous pas leur piété de chimère & de grimace ? C'est ici où vous étalez avec emphase toute l'austérité de la vie chrétienne. Ne dites vous pas qu'il faut renoncer tout de bon au monde , ou continuer à vivre comme le monde vit ; & que toutes ces vertus ambiguës , ne servent qu'à décrier la vertu véritable ? J'en conviens avec vous ; mais je vous réponds : Votre conscience vous dicte qu'il n'est pas sûr de se donner à demi à Dieu ; & votre conscience ne vous reproche rien ,

à ce que vous nous dites , dans une vie où Dieu ne se trouve point du tout ; vous condamnez ces ames abusées qu'un partage du moins apparent entre le monde & Jesus-Christ peut rassurer ; & vous nous faites l'apologie de votre conduite , vous qui n'avez pour la justifier que les abus du monde tout seul , & le danger de ses usages ? Croyez-vous donc que la joie du salut soit plus austère pour ceux qui font profession de piété que pour vous ? que le monde ait là-dessus des privilèges qu'on perd dès qu'on veut servir Dieu. Accordez-vous donc avec vous-même : & , ou ne condamnez plus une vertu mondaine , ou ne nous justifiez plus le monde lui-même : puisque tout ce que vous blâmez dans la vertu , ce n'est que ce que le monde y met encore du sien.

Et pour vous faire encore mieux sentir combien peu là-dessus vous êtes de bon-foi : vous vous faites honneur de redire sans cesse que nous désespérons la foiblesse humaine ; que pour s'en tenir à tout ce que nous disons dans ces chaires chrétiennes , il faudroit se retirer dans des déserts , ou être des Anges plutôt que des hommes : cependant rendez gloire à la force de la vérité : Si un Ministre de l'Évangile venoit vous porter ici une doctrine toute opposée à celle que nous vous enseignons, s'il venoit vous annoncer ici les mêmes maximes que vous débitez tous les jours dans le monde ; s'il venoit vous prêcher dans ce lieu de la

vérité, que l'Évangile n'est pas si sévère qu'on le publie; qu'on peut aimer le monde & servir Dieu; qu'il n'y a de mal dans les jeux, dans les plaisirs, dans les spectacles, que celui qu'on y met; qu'il faut vivre comme le monde, quand on vit dans le monde; que tout ce langage de croix, de pénitence, de mortification, de renoncement à soi-même, est plus fait pour les Cloîtres, que pour la Cour & pour les personnes d'un certain rang & qu'enfin, Dieu est trop bon pour nous faire un crime de mille choses qui ont passé en usage, & dont nous voulons vous faire un scrupule: s'il venoit, dis-je, vous prêcher ces maximes dans ce Lieu saint, qu'en penseriez-vous? Que diriez-vous de sa nouvelle doctrine? Quelle idée auriez-vous de ce nouvel Apôtre? Les regarderiez-vous comme un homme descendu du Ciel pour vous annoncer un nouvelle Évangile? le croiriez-vous mieux instruit que nous sur les vérités saintes du salut, & sur les règles de la vie Chrétienne? Vous ririez de son ignorance ou de sa folie: vous auriez peut-être horreur de la profanation qu'il feroit de son ministère.

Et quoi, mes Freres, ces maximes annoncées à la face des Autels vous paroîtroient des blasphêmes ou des extravagances; & débitées tous les jours dans vos entretiens, elles deviendront des règles de raison & de sagesse? dans la bouche d'un Ministre de l'Évangile, vous les regarderiez

garderiez comme les discours d'un insensé ; & dans votre bouche elles vous paroïtroient plus solides & plus sérieuses ? vous ririez , ou plutôt , vous auriez horreur d'un Prédicateur qui vous les annonceroit ; & vous voulez nous persuader que vous parlez sérieusement , & que vous êtes d'accord avec vous-même , lorsque vous venez nous les débiter avec tant de confiance.

Ah ! mes Freres , que nous sommes de mauvaise foi avec Dieu ! & qu'il sera terrible , lorsqu'il viendra venger sur les lumières de notre propre cœur l'honneur de sa loi sainte ! Notre entêtement apparent pour les abus du monde , dont nous soutenons l'innocence , est une persuasion secrète que le monde & ses abus sont une voie de perdition : nous justifions tout haut ce que nous condamnons en secret : nous sommes les hypocrites du monde & de ses plaisirs : & par une destinée bien déplorable , notre vie se passe à nous contrefaire , & à vouloir périr malgré nous-mêmes. Et certes , dit un Apôtre , si notre cœur , malgré toute notre complaisance & tout notre aveuglement pour nous mêmes , ne peut s'empêcher de nous condamner déjà en secret , attendons-nous plus d'indulgence du Juge souverain & terrible des cœurs que de notre cœur même ? *Quoniam si reprehenderit nos cor nostrum ; major est Deus corde nostro ; & novit omnia.*

I. E. 3.  
Joan. 3.  
10.

Ainsi , mes Freres , étudiez la loi de Dieu dans votre propre conscience , & vous.

verrez qu'elle n'est pas plus favorable que nous à vos passions; consultez les lumières de votre cœur, & vous sentirez qu'elles s'accordent parfaitement avec nos maximes: écoutez la voie de la vérité qui s'élève au-dedans de vous, & vous conviendrez que nous ne faisons que vous redire ce qu'elle crie sans cesse aux oreilles de votre cœur. Vous n'avez pas besoin pour vous éclaircir sur la plûpart de vos doutes, dit Saint Augustin, de consulter des hommes habiles; ne cherchez point hors de vous des éclaircissemens & des réponses; ne sortez pas de vous-même pour favoir ce que vous avez à faire: écoutez les décisions de votre cœur; suivez le premier mouvement de votre conscience; & vous vous déterminerez toujours pour le parti le plus conforme à la loi de Dieu: la première impression du cœur est toujours pour la sévérité de la regle contre l'adoucissement de l'amour propre: votre conscience ira toujours plus loin, & sera toujours plus sévère que nous-mêmes; & si vous avez besoin de nos décisions, ce sera plutôt pour en modérer la sévérité, que pour en détromper la fausse indulgence: *Noli foras ire: in te ipse redi: in interiore homine habitat veritas.*

S. Aug.

Voilà, mes Freres, la première manière dont la loi de Dieu nous jugera un jour: cette loi manifestée dans la conscience du pécheur, & comme née avec lui, s'élèvera contre lui; notre cœur mar-

que du sceau de la vérité sera le témoin qui déposera pour notre condamnation : on opposera nos lumières à nos actions , nos remords à nos mœurs ; nos discours à nos pensées , nos sentimens secrets à nos démarches publiques , nous-mêmes à nous-mêmes. Ainsi , nous portons chacun notre condamnation dans notre propre cœur. Le Seigneur ne prendra pas hors de nous les titres & les mémoires qui instruiront la décision de notre réprobation éternelle ; & l'ame devant le Tribunal de Dieu , dit Tertullien , sera en même-tems , & le criminel condamné , & le témoin qui déposera contre ses crimes : *Merito igitur omnis anima stabit ante aulas Dei , & rea & testis ; en tantum & rea erroris , in quantum est testis veritatis*. Elle n'aura plus rien à répondre , continue ce Pere : *Nihil habens dicere*. Vous connoissiez la vérité , lui dira-t-on , & vous la reteniez dans l'injustice : vous conveniez du bonheur des ames qui ne cherchent plus que Dieu , & vous ne le cherchiez pas vous-même : *Deum prædicabas & non requirebas*. Vous faisiez des peintures affreuses du monde , de ses ennuis , de ses perfidies & de ses injustices ; & vous en étiez toujours l'esclave & l'adorateur insensé : *Dæmonia abominabaris & illa adorabas*. Vous respectiez au fond la Religion de vos peres , & vous vous faisiez une gloire déplorable de l'impiété : vous craigniez en secret les Jugemens de Dieu , & vous affectiez de ne point croire en lui :

*Judicium Dei appellabas, nec esse credebas.* Vous rendiez justice au fond du cœur à la piété des gens de bien ; vous vous proposiez de leur ressembler un jour ; & vous les déchiriez , & vous les persécutiez par vos dérisions & par vos censures : *Christianum nomen sapiebas, & Christianum persequebaris.* En un mot, vos lumieres ont toujours été pour Dieu, & vos actions pour le monde.

O mon Dieu ! jusqu'où les hommes ne poussent-ils pas l'ingratitude & la folie ? vous avez mis en nous des lumieres inséparables de notre Etre, qui en troublant la fausse paix de nos passions & de nos erreurs, nous rappellent continuellement à l'ordre & à la vérité ; par une imposture de vanité nous nous faisons honneur d'être tranquilles dans nos égaremens ; nous nous glorifions d'une paix que votre miséricorde veut bien troubler encore ; & loin de publier les richesses de votre grace sur notre ame, qui nous laisse encore sensibles à la vérité, nous nous vantons d'un endurcissement & d'un aveuglement, qui tôt ou tard deviendra réel, & sera enfin la juste peine d'une ingratitude & d'une feinte si injurieuse à votre grace. Premier caractère de l'évidence de la loi de Dieu ; elle est évidente dans la conscience du pécheur ; mais elle l'est encore dans la simplicité de ses règles.

II.  
PARTIE. **D**ES que l'homme est l'ouvrage de Dieu,

L'homme ne peut plus vivre que conformément à la volonté de son Auteur ; & dès que Dieu a fait de l'homme son ouvrage , & son ouvrage le plus parfait , il n'a pu le laisser vivre au hazard sur la terre , sans lui manifester sa volonté , c'est-à-dire , sans lui prescrire ce qu'il devoit à son Créateur , aux autres hommes , & ce qu'il se devoit à lui-même. Aussi , en le tirant de la boue , il imprima dans son Être une lumière vive , sans cesse montrée à son cœur , qui régloit tous ses devoirs. Mais toute chair ayant corrompu sa voie , & l'abondance de l'iniquité qui avoit prévalu sur la terre , n'ayant pu à la vérité effacer entièrement cette lumière du cœur des hommes , mais ne leur permettant plus de rentrer en eux-mêmes & de la consulter , & ne paroissant plus même se maintenir encore en eux , que pour les rendre plus inexcusables ; Dieu , dont les miséricordes semblent devenir plus abondantes , à mesure que la malice des hommes augmente , voulut bien graver sur des tables de pierre cette Loi que la nature , c'est-à-dire , que lui-même avoit gravée dans nos cœurs : il mit devant nos yeux la loi que nous portions au-dedans de nous , afin qu'elle nous rappellât à nous-mêmes. Cependant , le peuple qui en fut le premier dépositaire , l'ayant encore défigurée par des interprétations qui en altéroient la pureté ; Jesus-Christ la sagesse & la lumière de Dieu , est venu enfin sur la terre lui rendre sa première

beauté ; la purger des altérations de la Synagogue ; dissiper les ténèbres qu'une fautive science & des traditions humaines y avoient répandues ; en développer toute la sublimité ; en appliquer les regles à tous nos besoins ; & en nous laissant son Evangile , ne laisser plus d'excuse , ni à l'ignorance , ni à la malice de ceux qui en violent les préceptes.

Cependant , le second prétexte qu'on oppose dans le monde à l'évidence de la loi de Dieu , est la prétendue ambiguïté de ses regles , on nous accuse de faire dire à l'Evangile tout ce que nous voulons : on conteste sur-tout ; on trouve des répliques à tout ; on répand des ténèbres sur tout ; & on obscurcit tellement la loi , que le monde lui-même veut avoir l'Evangile de son côté.

Or , je dis , qu'outre l'évidence de la conscience , la loi de Dieu est encore évidente dans la simplicité de ses regles ; & qu'ainsi les pécheurs qui veulent justifier ainsi leurs voies injustes , seront confondus un jour , & par le témoignage de leur propre cœur , & par l'évidence des regles saintes.

Oui , mes Freres , la loi de Dieu est lumineuse , dit le Prophète ; & elle éclaire même les yeux de ceux qui voudroient se la dissimuler à eux-mêmes : *Præceptum Domini lucidum , illuminans oculos*. En effet , Jesus-Christ en venant nous donner lui-même une loi de vie & de vérité , pour

régler nos mœurs & nos devoirs , & où l'évidence ne pouvoit être trop grande , n'auroit pas voulu y laisser fans doute des obscurités capables de nous faire prendre le change , & de favoriser des passions qu'il étoit venu combattre. Les loix humaines peuvent être sujettes à ces inconvéniens : comme l'esprit de l'homme qui les a inventées , n'a pu tout prévoir ; il n'a pu prévenir aussi toutes les difficultés qui pouvoient naître un jour dans l'esprit des autres hommes sur la force de ses expressions , & sur la nature même de ses règles. Mais l'esprit de Dieu , auteur des règles saintes proposées dans l'Évangile , a prévu tous les doutes que l'esprit humain pouvoit opposer à sa loi , il a lu dans le cœur de tous les hommes à venir les obscurités que leur corruption pouvoit répandre sur la nature de ses règles : aussi il les a concertées d'une manière si divine & si intelligible , si simple & si sublime ; que les plus ignorans , comme les plus habiles , ne peuvent y méconnoître ses volontés & les voies de la vie éternelle.

Il est vrai que des obscurités sacrées y cachent les mystères incompréhensibles de la Foi : mais les règles des mœurs y sont formelles & précises ; les devoirs y sont évidens ; & rien de plus clair & de moins équivoque que les préceptes de Jésus-Christ. Et certes il falloit bien qu'ils fussent clairs & intelligibles , puisqu'ils ne furent d'abord annoncés qu'à des disciples

grossiers, & aux bourgades de la Judée ; & que le Sermon de la montagne, où toutes les regles des mœurs sont renfermées d'une maniere si sublime & si céleste, n'eut pourtant pour auditeurs que cette populace obscure qui avoit suivi Jesus-Christ au désert.

Ce n'est pas, mes Freres, qu'il ne puisse survenir des doutes & des difficultés sur le détail des obligations ; que l'assemblage de mille circonstances différentes ne puisse tellement obscurcir la regle, qu'elle n'échappe quelquefois même aux plus habiles ; & que sur les devoirs infinis des états & des conditions, tout soit décidé de façon dans l'Évangile, qu'on ne puisse souvent s'y méprendre.

Mais je dis, ( & je vous prie de suivre ces réflexions qui me paroissent d'une extrême conséquence, & renfermer toutes les régles des mœurs : ) je dis premièrement, que si sur le détail des devoirs, la lettre de la loi est quelquefois douteuse, l'esprit ne l'est presque jamais ; qu'on voit bien toujours de quel côté panche l'Évangile, & où nous conduit l'analogie & l'esprit dominant de ses maximes : je dis qu'elles s'éclaircissent toutes les unes les autres ; qu'elles tendent toutes au même but ; que ce sont comme autant de lumieres, qui se réunissent toutes au même point, forment un si grand éclat, qu'on ne peut plus les méconnoître ; qu'il y a des régles principales qui servent à résoudre toutes les difficultés

eultés particulieres : & qu'enfin , si la loi peut nous paroître quelquefois équivoque , l'intention du Législateur , par où on doit l'interpréter , ne laisse jamais de lieu au doute & à la méprise. ••

Ainsi , vous voudriez savoir , vous qui vivez à la Cour , où l'ambition est comme la vertu des personnes de votre rang : vous voudriez savoir si c'est un crime de souhaiter vivement les honneurs & les prospérités de la terre , de n'être jamais content de son état , de vouloir avancer sans cesse , & de rapporter à ce seul désir toutes ses vues , toutes ses démarches , tous ses soins , tout le fond de sa vie. On vous y répond que votre cœur doit être où est votre trésor , c'est-à-dire , dans le désir & dans l'espérance des biens éternels ; & que le Chrétien n'est pas de ce monde. Décidez là-dessus la difficulté vous-même.

Vous demandez si les jeux éternels , les amusemens , les spectacles , & tant d'autres plaisirs si innocens aux yeux du monde , doivent être bannis de la vie chrétienne. On vous y répond que bienheureux ceux qui pleurent ; & que malheur à ceux qui rient , & qui reçoivent leur consolation en ce monde. Suivez l'esprit de cette regle , & venez où elle vous conduit.

Vous vous informez si ayant à vivre dans le monde , vous ne devez pas vivre comme le monde ; si nous voudrions condamner tous les hommes presque qui vivent comme vous : & si pour servir Dieu il est nécessaire

d'affecter des singularités qui vous donnent du ridicule aux yeux des autres hommes. On vous y répond qu'il ne faut pas se conformer à ce siècle corrompu ; qu'il n'est pas possible de plaire aux hommes , & d'être serviteurs de Jesus-Christ ; & que la multitude est toujours le parti des réprouvés. C'est à vous à nous dire si la réponse n'est pas précise.

Vous doutez si ayant pardonné à votre ennemi , vous êtes encore obligé de le voir , de le servir , de l'aider de vos biens & de votre crédit ; & s'il n'est pas plus juste de réserver vos graces & vos préférences pour vos amis. On vous y répond : Accablez de bienfaits ceux qui ont voulu vous nuire ; dites du bien de ceux qui vous calomnient ; aimez ceux qui vous haïssent. Entrez dans l'esprit de ce précepte , & dites-nous s'il ne répand pas une lumière sur votre doute , qui l'éclaircit à l'instant & le dissipe.

Enfin , proposez-vous tant de doutes qu'il vous plaira sur les devoirs , il vous sera aisé de les décider par l'esprit de la loi , si la lettre n'en dit rien : car la lettre tue , dit l'Apôtre : c'est-à-dire , s'en tenir là , ne tenir pour devoir que ce qui est littéralement marqué , s'arrêter à ces bornes grossières , & n'entrer pas plus avant dans le fond & dans l'esprit qui vivifie ; c'est être Juif , & vouloir se tromper soi-même. Ne nous dites donc plus , mes Freres , lorsque nous condamnons tant d'abus que vous

vous permettez fans scrupule : mais l'Évangile n'en dit rien. Ah ! l'Évangile dit tout à qui veut l'entendre : l'Évangile ne laisse rien d'indécis à qui aime la loi de Dieu : l'Évangile répond à tout à qui n'y cherche qu'à s'instruire : & il va même d'autant plus loin, & en dit d'autant plus, que fans s'arrêter à régler un certain détail, il règle les passions mêmes ; que fans détailler toutes les actions, il va réprimer les penchans qui en font les sources ; & que fans se renfermer dans quelques circonstances extérieures des mœurs, il ne nous propose pour règles de devoir que le renoncement à nous-mêmes, la haine du monde, l'amour des souffrances, le mépris de tout ce qui se passe, & toute l'étendue de ses maximes crucifiantes : première réflexion.

Je dis en second lieu, que ce n'est pas l'obscurité de la loi, mais nos passions encore chères, qui forment tous nos doutes sur les devoirs ; que les âmes mondaines sont celles qui trouvent plus d'embarras & plus d'obscurités dans les règles des mœurs ; que rien ne paroît clair à ceux qui voudroient que rien ne le fût ; que tout paroît douteux à ceux qui ont intérêt que tout le soit : je dis avec S. Augustin, que c'est la bonne volonté toute seule, qui donne l'intelligence des préceptes ; qu'on ne connoît bien les règles & les devoirs, que lorsqu'on les aime ; qu'on n'entre dans la vérité que par la charité, & que le désir sincère du salut est le grand dévouement de

toutes les difficultés : je dis que les ames fidèles & ferventes n'ont presque jamais rien à opposer à la loi de Dieu ; & que leurs doutes sont plutôt des allarmes pieuses sur des actions saintes , que des prétextes & des difficultés pour en autoriser de profanes.

Les honneurs n'ont appris à douter sur les regles des mœurs , que depuis qu'ils ont voulu les allier avec leurs passions injustes. Hélas ! tout étoit presque décidé pour les premiers Fidèles : nous ne voyons pas que dans ces siècles heureux , les premiers Pasteurs de l'Eglise eussent beaucoup de difficultés à résoudre sur le détail des devoirs : ces volumes immenses qui en décident , les doutes par des résolutions infinies n'ont paru qu'avec la corruption des mœurs : à mesure que les Fidèles ont eu plus de passions à satisfaire , ils ont eu plus de doutes à proposer : il a fallu grossir des volumes pour résoudre des difficultés que la cupidité toute seule formoit : des difficultés déjà toutes résolues dans l'Evangile , & sur lesquelles les premiers âges de la foi auroient été scandalisés qu'on eût osé même se former des doutes. Nos siècles encore plus dissolus , que ceux qui nous avoient précédés , ont vu encore croître & multiplier à l'infini ces recueils énormes de cas & de résolutions : toutes les regles les plus incontestables de la morale de Jesus-Christ y sont presque devenues des problèmes : il n'est point de devoir sur lequel la corruption n'ait eu des

difficultés à proposer , & auquel une fausse science n'ait trouvé des adoucissements : tout y a été agité , contesté , mis en doute : on y a vu l'esprit de l'homme se jouer de l'Esprit de Dieu , & substituer des doctrines humaines à la doctrine que Jesus-Christ nous a apportée du Ciel : & quoique nous ne prétendions pas blâmer universellement tous ces hommes pieux & habiles , qui nous ont laissé ces amas pénibles de décisions , il eût été à désirer que l'Eglise se fût passée de ce secours ; & nous ne pouvons nous empêcher de les regarder comme des remèdes qui sont devenus eux-mêmes des plaies , & comme les tristes fruits de la nécessité des tems , de la dépravation des mœurs & de l'affoiblissement de la vérité parmi les hommes.

Les doutes sur les devoirs naissent donc de la corruption de nos cœurs , bien plus que de l'obscurité des regles. La lumiere de la loi ; dit S. Augustin , ressemble a celle du soleil ; mais elle a beau luire , briller , éclater , un aveugle n'en est pas frappé : or , tout pécheur est cet aveugle ; la lumiere est près de lui , l'environne , le pénètre , entre de toutes parts dans son ame : mais il est toujours lui-même loin de la lumiere : *præsens est illi , sed cum cæco præsens est*. Purifiez votre cœur , continue ce pere , ôtez-en le bandeau fatal des passions ; alors vous verrez clair dans vos devoirs , & tous vos doutes seront éclaircis : *Removeantur iniquitates ; sanatur quod saucium*

*est ; levetur pondus ab oculo , præceptum Domini lucidum.* Aussi nous voyons tous les jours que lorsque, touchée de la grace, une ame commence à prendre des mesures solides pour l'éternité, ses yeux s'ouvrent sur mille vérités qu'elle s'étoit jusques-là dissimulées à elle-même : à mesure que ses passions diminuent, ses lumieres croissent ; elle est surprise d'avoir pu s'aveugler si long-tems sur des devoirs qui lui paroissent alors si évidens & si incontestables, & loin qu'un guide sacré ait besoin alors de contester & de soutenir contr'elle les intérêts de la loi de Dieu, il faut que sa prudence cache, pour ainsi dire, à cette ame touchée toute l'étendue & les terreurs des vérités saintes ; qu'elle la calme sur l'horreur des désordres passés, & tempère les frayeurs où la jettent la nouveauté & la surprise de ses lumieres. Ce ne sont donc pas les regles qui alors s'éclaircissent, c'est l'ame qui se dégage & sort de ses ténèbres, ce n'est point la loi de Dieu qui devient plus évidente ; ce sont les yeux du cœur qui s'ouvrent à sa clarté : en un mot, ce n'est point l'Evangile qui change, c'est le pécheur.

Et une nouvelle preuve de ce que j'avance, mes Freres, c'est que sur les points de la loi sur lesquels nulle passion, nul intérêt particulier ne nous aveugle, nous sommes équitables & clairvoyans. Un avare qui se cache à lui-même les regles de la foi sur l'amour insatiable des richesses, voit clair dans les maximes qui condamnent

l'ambition ou la volupté. Un voluptueux, qui tâche de se justifier la foiblesse de ses penchans, ne fait point de grace aux inclinations basses & aux attachemens sordides de l'avarice. Un homme entêté de l'élévation & de la fortune, & qui regarde les mouvemens éternels qu'il faut se donner pour parvenir, comme des soins sérieux & solides, & seuls dignes de sa naissance & de son nom, voit toute l'indignité d'une vie d'amusement & de plaisirs; & comprend clairement qu'un homme né avec un nom, se dégrade & se déshonore par l'oisiveté & par l'indolence. Une femme saisie de la fureur du jeu, & d'ailleurs régulière, est impitoyable sur les fautes les plus légères qui attaquent la conduite, & justifie éternellement l'innocence d'un jeu outré, en l'opposant à des désordres d'une autre nature, dont elle se trouve exempte. Une autre au contraire, enivrée de sa personne & de sa beauté, toute occupée de ses passions déplorables, regarde cet acharnement à un jeu éternel comme une espèce de maladie & de dérangement d'esprit; & ne voit dans la honte de ses engagemens qu'une foiblesse innocente, & des penchans involontaires dont nous trouvons la destinée dans nos cœurs.

Parcourez toutes les passions, & vous verrez qu'à mesure qu'on est exempt de quelqu'une, on la voit, on la condamne dans les autres; on connoît les règles qui la défendent; on va même jusqu'à la ri-

gueur envers autrui sur l'observance des devoirs qui n'intéressent pas nos propres faiblesses, & on pousse la sévérité jusqu'au de-là même de la règle. Les Pharisiens, si éclairés & si sévères sur le crime de la femme adultère & sur les peines attachées par la loi à l'horreur de cette infidélité, ne voyoient point leur orgueil, leur hypocrisie, leur haine implacable, & leur envie secrète contre Jesus-Christ. Les ténèbres ne sont donc que dans notre propre cœur : & nous ne commençons à douter de nos devoirs, que lorsque nous commençons à aimer les maximes qui les combattent. Seconde réflexion.

En effet, je vous dis en troisième lieu : Vous croyez que l'Evangile n'est pas si formel que nous le prétendons sur la plûpart des regles que nous voulons vous prescrire; que nous outrons sa sévérité, & que nous lui faisons dire ce qu'il nous plaît : Ecoutez-le donc lui-même, mes Freres : nous consentons que de tous les devoirs qu'il vous prescrit, vous ne vous croyiez obligés d'observer que ceux qui y sont marqués en termes si clairs & si précis qu'on ne sauroit s'y méprendre & les méconnoître ; on ne vous en demande pas d'avantage, & nous vous quittons de tout le reste. Ecoutez-le donc :

*Luc. 14. 27. Celui qui ne porte pas sa croix chaque jour, & qui ne me suit pas, ne sauroit être mon Disciple. Quiconque ne renonce pas de cœur à tout ce qu'il possède, & ne se renonce pas sans cesse lui-même, ne doit rien prétendre*

à mes promesses. Le Royaume des Cieux souffre violence, & il n'y a que ceux qui se la font qui en jouiront un jour. Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous. Il n'est pas possible de servir Dieu & le monde. Malheur à ceux qui sont dans la joie & dans l'abondance; & bienheureux ceux qui pleurent & qui souffrent ici-bas. Celui qui aime son pere, sa femme, ses enfans, ses biens, son corps, son ame plus que moi, n'est pas digne de moi. Le monde se réjouira, mais vous, mes Disciples, vous y serez toujours dans la tristesse de la foi, & dans les larmes de la pénitence.

Matth.  
11. 12.

Luc. 13. 5

Matth.  
6. 24.

Luc. 6. 25

Luc. 14  
26.Joan. 1  
20.

Est-ce moi qui parle ici, mes Freres, viens-je vous tromper par un excès de févérité, ajouter à l'Évangile, & vous porter mes propres pensées? Foible comme je suis, j'ai moi-même besoin d'indulgence; & si je prenois dans la foiblesse de mon cœur la doctrine que je vous annonce, hélas! je ne vous parlerois que le langage de l'homme; je vous dirois que Dieu est trop bon pour punir des penchans qui naissent, ce semble, avec nous; qu'il n'est pas nécessaire, pour aimer Dieu, d'être l'ennemi de soi-même; que lorsqu'on a du bien, il faut en jouir, & ne se rien refuser. Voilà le langage que je tiendrois: (car l'homme livré à lui-même ne peut parler que ce langage de chair & de sang.) Mais me croiriez-vous, mes Freres, je vous l'ai déjà demandé, respecteriez-vous mon ministère? me regarderiez-vous comme un Ange

du Ciel qui viendrait vous annoncer un nouvel Evangile?

Celui de Jesus-Christ vient de vous tenir un autre langage : je ne vous ai rapporté que ses divines paroles mêmes ; ce sont les devoirs qu'il vous prescrit en termes clairs & précis. On consent que vous borniez-là toute votre piété , & que vous laissiez tout le reste comme douteux , ou du moins ordonné en termes moins clairs & plus susceptibles d'interprétations favorables. Ne comptez parmi vos devoirs , que ces règles saintes & incontestables ; nous n'exigeons rien de plus : bornez-vous à faire ce qu'elles vous prescrivent ; & vous verrez que vous en ferez encore plus que nous ne demandons ; & que les maximes les plus communes & les plus familières de l'Evangile vont infiniment plus loin que tous nos discours. Troisième réflexion.

Aussi je vous dis , en quatrième lieu , que si tout est presque constaté dans le monde sur les devoirs les plus incontestables de la piété chrétienne ; c'est que l'Evangile est un livre inconnu à la plûpart des Fidèles ; c'est que par un abus déplorable on passe toute la vie à acquérir des connoissances vaines , frivoles , inutiles à l'homme , à son bonheur , à son éternité ; & on ne lit pas le Livre de la Loi , où est renfermée la science du salut , la vérité qui doit nous délivrer , la lumière qui doit nous conduire , les titres de notre espérance , les gages de notre immortalité , les consolations de no-

tre exil, & le secours de notre pèlerinage: c'est qu'entrant dans le monde on a soin de nous présenter les livres qui expliquent les règles de la profession à laquelle on nous destine; & que le livre où les règles de la profession du Chrétien sont renfermées, cette profession, qui survivra à toutes les autres, seules nécessaires, & la seule qui nous suivra dans l'éternité; ce livre, dis-je, est laissé dans l'oubli, & n'entre pas dans le plan des études qui doivent occuper nos premières années: c'est enfin, que des histoires fabuleuses & lascives amusent puérilement notre loisir; & que l'histoire des merveilles de Dieu & de ses miséricordes sur les hommes, remplie d'événemens si grands, si sérieux, si intéressans, qui devroit faire toute l'occupation & toute la consolation de notre vie, ne nous paroît pas même digne de notre curiosité.

Je ne suis pas surpris après cela si nous avons besoin tous les jours de faire l'apologie de l'Évangile, contre les abus & les préjugés du monde; si l'on nous écoute avec la même surprise lorsque nous annonçons les vérités les plus communes de la morale chrétienne, que si nous annonçons la croyance & les mystères de ces peuples sauvages & éloignés, dont les terres & les mœurs nous sont à peine connues; & si la doctrine de Jesus-Christ trouve aujourd'hui la même contradiction dans les esprits, qu'elle trouva à la naissance de la Foi: c'est qu'il est des Chrétiens à qui le livre de

l'Évangile est presque aussi inconnu qu'il l'étoit alors aux payens ; qui savent à peine si Jésus-Christ est venu porter des loix aux hommes , & qui ne peuvent soutenir un seul moment sans ennui , la lecture de ce livre divin , dont les regles sont si sublimes , les promesses si consolantes , & dont les payens eux-mêmes , qui embrassoient la foi , admiroient si fort la beauté & la divine philosophie. Ainsi , mes Freres , lisez les livres saints , & lisez-les avec cet esprit de foi , de soumission , & de dépendance , que l'Eglise exige : & vous en ferez bientôt autant sur vos devoirs , & sur les regles des mœurs , que les docteurs eux-mêmes qui vous enseignent *Super omnes docentes me intellexi , quia testimonia tua meditatio mea est.*

*Pf. 119.*

Et certes , mes Freres , d'où vient , je vous prie , que les premiers Fidèles pousfèrent si loin la pureté des mœurs & la sainteté du Christianisme ? leur annonça-t'on d'autres maximes que celles que nous vous annonçons ? leur prêchoit-on un autre Évangile plus clair & plus précis que celui que nous vous prêchons ? C'étoient cependant des Nations idolâtres & dissolues , qui avoient porté aux vérités de la foi les préjugés des superstitions & des plus infâmes voluptés autorisées par le culte même. Si l'Évangile renfermoit les moindres obscurités favorables aux passions , c'étoient sans doute ces premiers disciples de la foi , qui devoient y prendre le chan-

ge. D'où vient cependant qu'ils ne proposent pas aux Apôtres & à leurs successeurs, les mêmes difficultés que nous vous opposez sans cesse pour soutenir les abus du monde & les intérêts des passions ? d'où vient qu'avec plus de penchans & plus de préjugés que nous pour les plaisirs, ces heureux Fidèles comprirent d'abord jusqu'où, pour obéir à l'Évangile, il falloit se les interdire.

Ah ! c'est qu'ils avoient nuit & jour le livre de la Loi entre les mains : c'est que la patience & la consolation des Ecritures étoit la plus douce occupation de leur foi : c'est que les lettres des saints Apôtres, & le récit de la vie & des maximes de Jesus-Christ étoit le seul lien, & l'entretien journalier de ces Eglises naissantes : c'est qu'en un mot, pour qui lit l'Évangile, tout ce qui regarde les devoirs est bien-tôt décidé. Quatrième Réflexion.

Enfin, je dis en dernier lieu : Quand même il s'y trouveroit encore quelque chose d'obscur ; la loi de Dieu ne retrouve-t-elle pas toute son évidence dans l'instruction & dans le ministère ? Les chaires chrétiennes vous annoncent tous les jours la pureté des maximes saintes ; les Pasteurs les prêchent sur les toits ; les guides sacrés des consciences les confient à l'oreille ; des hommes pleins de zèle & de lumière les font passer à la postérité, dans des ouvrages dignes des meilleurs tems de l'Eglise : jamais la piété des Fidèles n'eut plus de secours ; jamais

L'ignorance n'eut moins d'excuse ; jamais siècle ne fut plus éclairé, & ne connut mieux l'esprit de la foi, & toute l'étendue des devoirs. Nous ne vivons plus dans ces siècles d'ignorance, où les règles ne subsistoient que dans des abus qui les avoient altérées, où le ministère étoit souvent pour les Fidèles une occasion d'erreur & de scandale, & où le Prêtre passoit pour éclairé dès qu'il étoit plus superstitieux que son peuple.

Il semble, ô mon Dieu ! que pour nous rendre plus inexcusables, à mesure que la malice des hommes croît d'un côté, la connoissance de la vérité, qui doit les condamner, augmente de l'autre ; à mesure que les mœurs se corrompent, les règles se développent : à mesure que la Foi s'affoiblit & s'éteint, elle s'éclaircit & se purifie ; semblable à ces feux, qui en expirant jettent une plus grande clarté, & ne font jamais mieux sentir leur force & leur éclat, que lorsqu'ils sont sur le point de s'éteindre.

Ce n'est pas qu'il n'y ait encore parmi nous des guides aveugles, & des Prophètes qui annoncent leurs propres songes. Mais le piège n'est à craindre que pour ceux qui veulent bien y être trompés : quand on veut aller de bonne foi à Dieu, on a bientôt trouvé la main qui fait nous y conduire : ce ne sont donc pas proprement les faux guides qui nous égarent ; c'est nous qui les cherchons, parce que nous voulons nous égarer avec eux ; ils ne sont pas les premiers auteurs de notre perte, ils n'en sont que

les approbateurs ; ils ne nous menent pas dans la voie de la perdition , ils ne font que nous y laisser ; & nous sommes déjà tous résolus de périr dès que nous venons chercher leur suffrage. En effet , on sent bien soi-même le danger & l'imprudencce du choix que l'on fait ; plus même l'Oracle est complaisant , plus on se défie de ses lumières ; plus il respecte nos passions, moins on respecte son ministère : on en fait même souvent le sujet de ses dérisions ; on tourne en ridicule une indulgence qu'on a recherchée , on se vante d'avoir trouvé un protecteur commode des foiblesses humaines ; & par un aveuglement dont on ne peut parler qu'avec des larmes , on confie son ame & son salut éternel à un homme qu'on ne croit pas même digne , non-seulement de respect , mais même d'attention & de ménagement : semblables à ces Israélites , qui un moment après avoir fléchi le genou devant le Veau d'or , & attendu de lui leur salut & leur délivrance , le brisèrent avec outrage , & le réduisirent en cendres.

Mais , après tout , quand l'ignorance ou l'affoiblissement des Ministres pourroit être une occasion d'erreur , les exemples des Saints vous détrompent. Vous voyez quelle a été dès le commencement la route de ceux qui ont obtenu les promesses & dont nous honorons sur la terre la mémoire & les saints travaux : vous voyez que nul d'entr'eux ne s'est sauvé par la voie que le monde vous vante comme si sûre & si innocente ;

vous voyez que tous les Saints ont fait pénitence , crucifié leur chair , méprisé le monde avec ses plaisirs & ses maximes : vous voyez que les siècles si différens entre eux pour les usages & pour les mœurs , n'ont jamais rien changé aux mœurs des Justes : que les Saints des premiers tems étoient faits comme ceux des derniers ; que les pays mêmes les plus dissemblables pour l'humeur & pour les manières , ont produit des Saints qui se sont tous ressemblés ; que ceux des climats les plus éloignés & les plus différens du nôtre , ressembloient à ceux de notre Nation ; que dans toute langue & dans toute tribu , ils ont tous été les mêmes : qu'enfin leurs situations ont été différentes ; que les uns se sont sauvés dans l'obscurité , les autres dans l'élevation ; les uns dans la pauvreté ; les autres dans l'abondance ; les uns dans la dissipation des dignités & des soins publics , les autres dans le silence & dans le repos de la solitude : en un mot , les uns sur le fumier , les autres sur le trône ; mais que la croix , la violence , le renoncement a été la voie commune à tous.

Ainsi se sont sanctifiés dans tous les siècles & dans tous les pays les Princes religieux , les saints Conquérans , les Courtisans qui ont craint le Seigneur , les Magistrats Chrétiens , les Vierges retirées , les femmes partagées entre Jesus-Christ & les soins du mariage , les Solitaires pénitens , les Prêtres appliqués à l'Autel saint , les

Maîtres

Maître & les Esclaves, & jouissent aujourd'hui de la bienheureuse immortalité.

Qui êtes-vous donc pour prétendre arriver au Ciel par d'autres routes ; & vous flatter que dans cette foule de serviteur illustres du Dieu vivant , vous serez seul privilégié ? Mon Dieu ! de quel éclat n'avez-vous pas environné la vérité pour rendre l'homme inexcusable ! Sa conscience la lui montre : votre loi sainte la lui conserve : la voix de l'Eglise la fait retentir à ses oreilles : l'exemple de vos Saints la lui met sans cesse devant les yeux : tout s'arme contre les crimes : tout prend les intérêts de votre loi contre sa fausse paix : de toutes parts sortent des traits de lumière , qui vont porter la vérité jusqu'au fond de son ame ; nul lieu , nulle situation ne peut le mettre à couvert de ces étincelles divines sorties de votre sein , qui le poursuivent par-tout , & qui en l'éclairant , le déchirent : la vérité qui devoit le délivrer , le rend malheureux ; & ne voulant pas en aimer la lumière , il est forcé d'en sentir par avance la juste sévérité.

A quoi tient-il donc , mon cher Auditeur , que la vérité ne triomphe dans votre cœur ? Pourquoi changez-vous en une source intarissable de remords cruels , des lumieres qui devoient être au-dedans de vous toute la consolation de vos peines ? Puisque par une suite des richesses de la miséricorde de Dieu sur votre ame , vous ne pouvez réussir , comme tant d'impies &

22 DIMANCHE DE LA PASSION.

d'endurcis , à étouffer cette vérité intérieure , qui vous rappelle sans cesse à l'ordre & au devoir , pourquoi vous roidissez-vous contre le bonheur de votre destinée ? pourquoi tant d'efforts pour vous défendre contre vous-même ? tant de diversions & de fuites pour vous éviter ? Reconciliez enfin votre cœur avec vos lumieres , votre conscience avec vos mœurs , vous-même avec la loi de Dieu : voilà le seul secret pour arriver à cette paix du cœur que vous cherchez. Tournez-vous de tous les côtés , il faudra toujours en venir-là. L'observance de la loi est le véritable bonheur de l'homme : c'est se tromper , de la regarder comme un joug : elle seule met le cœur en liberté. Tout ce qui favorise nos passions aigrit nos maux , augmente nos troubles , multiplie nos liens , aggrave notre servitude ; la loi de Dieu toute seule , en les réprimant , nous met dans l'ordre , nous calme , nous guérit , nous délivre. Telle est la destinée de l'homme pécheur , de ne pouvoir être heureux ici-bas qu'en combattant ses passions ; de n'aller que par la violence aux plaisirs véritables du cœur , & ensuite à cette paix éternelle préparée à ceux qui auront aimé la loi du Seigneur.

*Ainsi soit - il.*



SECON D  
SERMON  
POUR  
LE DIMANCHE  
DE LA PASSION.

*Sur l'immutabilité de la Loi  
de Dieu.*

Si veritatem dico vobis ; quare non creditis  
mihi ?

*Si je vous dis la vérité , pourquoi ne me croyez-  
vous pas ? Joan. 8. 46.*



E n'est pas assez d'avoir dé-  
fendu l'évidence de la Loi de  
Dieu , contre l'ignorance af-  
fectée des pécheurs qui la vio-  
lent , il faut encore établir son  
immutabilité contre tous les prétextes qui  
semblent autoriser le monde à se dispenser  
de ses règles saintes.

Jesus-Christ ne se contente pas d'annoncer aux Pharisiens, que la vérité qu'ils connoissoient les jugera un jour ; qu'ils avoient beau se la dissimuler à eux-mêmes, & que le crime de la Vérité connue & méprisée demeureroit à jamais sur leur tête. C'est par l'évidence de la loi, qu'il les rappelle d'abord à leur propre conscience : il les accuse ensuite d'avoir donné atteinte même à son immutabilité ; de substituer des usages & des traditions humaines à la perpétuité de ses regles ; de les accommoder aux tems, aux circonstances, aux intérêts ; & leur déclare que jusqu'à la fin des siècles, un seul iota ne sera pas changé à sa loi, que le Ciel & la terre passeront, mais que sa loi & sa parole sainte sera toujours la même.

Et voilà, mes Freres, les abus qui regnent encore parmi nous contre la loi de Dieu. Nous vous avons montré que malgré les doutes & les obscurités que nos cupidités répandoient sur nos devoirs, la lumière de la loi, toujours supérieure à nos passions, dissipoit malgré nous ces ténèbres, & que nous n'étions jamais de bonne-foi dans les transgressions que nous tâchions de nous justifier à nous-mêmes. Mais c'est peu de vouloir, comme les Pharisiens, obscurcir l'évidence de la loi ; nous donnons encore atteinte comme à eux à son immutabilité : & comme si la loi de Dieu pouvoit changer avec les mœurs des siècles, les différences des conditions, la nécessité

des situations ? nous croyons pouvoir l'accommoder à ces trois circonstances différentes, & y trouver des prétextes, ou pour en adoucir la sévérité, ou pour en violer tout-à-fait les préceptes.

En effet, premièrement, le cœur des hommes est changeant; chaque siècle voit naître parmi nous de nouveaux usages; les tems & les coutumes décident toujours de nos mœurs: or, la loi de Dieu est immuable dans sa durée; toujours la même dans tous les tems, & dans tous les lieux, & par ce premier caractère d'immuabilité, elle seule doit être la règle constante & perpétuelle de nos mœurs: première réflexion.

Secondement, le cœur des hommes est vain; tout ce qui nous égale avec le reste des hommes, blesse notre orgueil; nous aimons les distinctions & les préférences; nous croyons trouver dans l'élévation du rang & de la naissance des privilèges contre la loi: or la loi de Dieu est immuable dans son étendue, elle égale tous les états & toutes les conditions; est la même pour les grands & pour le peuple, pour le Prince & pour les sujets; & par ce second caractère d'immuabilité, elle doit ramener aux mêmes devoirs cette variété d'états & de conditions, qui répand tant d'inégalité sur le détail des mœurs & des règles: seconde réflexion.

Enfin, le cœur de l'homme rapporte tout à lui-même: il se persuade que ses in-

térêts doivent l'emporter sur la loi, & sur les intérêts de Dieu même; les plus légers inconvéniens lui paroissent des raisons contre la règle: or la loi de Dieu est immuable dans toutes les situations de la vie; & par ce dernier caractère d'immuabilité, il n'y a ni perplexité, ni inconvénient, ni nécessité apparente qui puisse nous dispenser de ses préceptes: dernière réflexion.

Et voilà les trois prétextes que le monde oppose à l'immuabilité de la loi de Dieu confondus: le prétexte des mœurs & des usages, le prétexte du rang & de la naissance, le prétexte des situations & des inconvéniens. La loi de Dieu est immuable dans sa durée; donc, les mœurs & les usages ne sauroient la changer: la loi de Dieu est immuable dans son étendue; donc, la différence des rangs & des conditions la laisse par-tout la même: la loi de Dieu est immuable dans toutes les situations; donc, les inconvéniens, les perplexités, n'en justifient jamais la plus légère transgression. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I.

PARTIE.

**U**N des reproches les plus pressans & les plus ordinaires que les premiers Apologites de la Religion faisoient autrefois aux Payens, c'étoit l'instabilité de leur morale, & les variations éternelles de leur doctrine. Comme la plénitude de la vérité ne se trouvoit pas dans leur vaine Philosophie, & qu'ils ne puisoient pas leurs lumières, disoit Tertullien, dans cette raison

souveraine qui éclaire tous les esprits, & qui est le Docteur immuable de la vérité : mais dans la corruption de leur cœur, & dans la vanité de leurs pensées ; ils qualifioient le bien & le mal selon leurs caprices, & le vice & les vertus étoient pres- que parmi eux des noms arbitraires : *Malum ac bonum pro arbitrio ac libidine interpretantur*. Cependant, continue ce Pe- re, le caractère le plus inféparable de la vérité, c'est d'être toujours le même : le bien & le mal tirent leur immutabilité de celle de Dieu même, qu'ils glorifient ou qu'ils outragent : sa sagesse, sa sainteté, sa justice, sont les seules règles éternelles de nos mœurs ; & il n'appartient pas aux hommes de changer à leur gré ce que les hommes n'ont pas établi, & ce qui est plus ancien que les hommes mêmes : *Hæc est veritatis integritas, non mutare sententiam, nec variare judicium : non potest aliud esse quod verè quidem bonum est seu malum : omnia penes Dei veritatem fixa sunt.*

Tercub.

Ibid.

Or, il n'étoit pas étonnant que la morale n'eût rien de fixe dans les Ecoles payennes, livrées à l'orgueil & aux variations de l'esprit humain ; c'étoit la vanité & non pas la vérité ; qui faisoit les Philosophes ; les règles changeoient avec les siècles ; de nouveaux tems amenoient de nouvelles loix : en un mot, la doctrine ne changeoit pas les mœurs ; c'étoit le changement des mœurs, qui entraînoit toujours celui de la doctrine.

Mais ce qui étonne , c'est que les Chrétiens qui ont reçu du Ciel la loi éternelle & immuable qui regle les mœurs , la croient aussi changeante que la morale des Philosophes , qu'ils se persuadent que les devoirs rigoureux que l'Evangile prescrivait d'abord aux premiers âges de l'Eglise, se sont adoucis avec le relâchement des mœurs , & ne sont plus faits pour l'affoiblissement & la corruption de nos siècles.

En effet , mes Freres , l'Evangile , la loi de Jesus-Christ est immuable dans sa durée : voyant tout changer autour d'elle , seule elle ne change point ; les devoirs qu'elle nous prescrit , fondés sur les besoins & sur la nature de l'homme , sont de tous les tems & de tous les lieux comme elle. Tout change sur la terre , parce que tout se sent de la mutabilité de son origine : les Empires & les Etats ont leur progrès & leur décadence ; les Arts & les Sciences tombent ou se relevent avec les siècles : les usages changent sans cesse avec le goût des peuples & des climats : du haut de son immutabilité , Dieu semble se jouer des choses humaines , en les laissant dans une révolution éternelle : les siècles à venir détruiront ce que nous élevons avec tant de soin : nous détruisons ce que nos peres avoient cru digne d'une durée éternelle ; & pour nous apprendre le cas que nous devons faire des choses d'ici-bas , Dieu permet qu'elles n'ayent rien de fixe & de solide , que l'inconstance même qui les agite sans cesse.

Mais

Mais au milieu des changemens des mœurs & des siècles, la loi de Dieu demeure toujours la règle immuable des siècles & des mœurs. Le Ciel & la terre passeront; mais les paroles saintes de la loi ne passeront point; telles que les premiers Fidèles les reçurent à la naissance de la Foi, telles les avons-nous encore aujourd'hui, telles nos descendans les recevront un jour, telles enfin, les bienheureux dans le Ciel les adoreront, les aimeront éternellement. La ferveur ou le dérèglement des siècles, n'ajoute ou ne diminue rien à leur indulgence ou à leur sévérité; le zèle ou la complaisance des hommes ne les rend ni plus austères ni plus accommodantes. La rigueur outrée ou le relâchement excessif des opinions & des doctrines, leur laissent toute la sage sobriété de leurs règles: & elles forment cet Evangile éternel, que l'Ange, dans l'Apocalypse, annonce dès le commencement du haut du Ciel, à toute Langue & à toute Nation: *Et vidi alterum Angelum volantem per medium cælum, habentem Evangelium æternum, ut Evangelizaret sedentibus super omnem terram.* Apoc. 14. 6.

Cependant, mes Freres, lorsque nous vous représentons quelquefois dans les mœurs des premiers Fidèles, tous les devoirs de l'Evangile exactement remplis, leur détachement du monde, leur éloignement des théâtres & ces plaisirs publics, leur assiduité dans les Temples, la modestie & la décence de leurs parures, leur cha;

rité pour leurs freres, leur indifférence pour toutes les choses périssables, leur désir continuel d'aller se réunir à Jesus-Christ : en un mot, cette vie simple, retirée, mortifiée, soutenue par des prieres ferventes, & par la consolation des Livres Saints, & telle enfin que l'Évangile la prescrit à tous les Disciples de la Foi : lorsque nous vous rapprochons, dis-je, ces anciens modèles, pour vous faire sentir par la différence des premieres mœurs d'avec les vôtres, combien vous êtes loin du Royaume de Dieu ; loin d'être effrayés de vous trouver dissemblables à un point, qu'on croiroit à peine que vous fussiez disciples d'un même Maître, & sectateurs de la même Loi, vous nous reprochez de rappeler sans cesse jusqu'à l'ennui, ces premiers tems, de ne parler que de l'Église primitive, comme s'il étoit possible de régler nos mœurs sur des mœurs dont il ne reste depuis long-tems aucune trace, impraticables aujourd'hui parmi nous, & que les tems & les usages ont universellement abolies. Vous dites qu'il faut prendre les hommes tels qu'ils sont ; qu'il seroit à souhaiter que la premiere ferveur se fût conservée dans l'Église : mais que tout se relâche & s'affoiblit avec le tems, & que vouloir nous ramener à la vie des premiers siècles, ce n'est pas proposer des moyens de salut, c'est prêcher seulement que personne n'y doit plus rien prétendre.

Mais je vous demande, premièrement,

mes Freres, les tems & les années qui ont si fort altéré la pureté du Christianisme, ont-elles altéré celle de l'Évangile? les regles font-elles devenues plus commodes & plus favorables aux passions, parce que les hommes sont devenus plus sensuels & plus voluptueux? & le relâchement des mœurs a-t'il adouci les maximes de Jesus-Christ? Lorsqu'il a prédit dans l'Évangile, que dans les derniers tems, c'est-à-dire, dans les siècles où nous avons le malheur de vivre, il ne se trouveroit presque plus de foi sur la terre, que son nom y seroit à peine connu, que ses maximes y seroient anéanties, que les devoirs seroient incompatibles avec les usages, & que les Justes eux-mêmes se laisseroient presque souiller par la contagion universelle, & entraîner au torrent des exemples: a-t'il ajouté qu'alors, pour s'accommoder à la corruption de ces derniers tems, il relâcheroit quelque chose de la sévérité de son Évangile; qu'il consentiroit que les usages établis par l'ignorance & le dérèglement des siècles, succédassent aux régles & aux devoirs de sa doctrine; qu'il exigeroit alors de ses Disciples, infiniment moins qu'il n'exigeoit à la naissance de la foi; & que son Royaume, qui n'étoit d'abord promis qu'à la violence, seroit alors accordé à l'indolence & à l'oïveté? l'a-t'il ajouté, je vous le demande? Au contraire, il avertit ses Disciples, qu'alors, que dans ces derniers tems, il faudra plus que jamais

veiller , prier , jeûner , se retirer sur les montagnes ; pour se mettre à couvert de la corruption générale : il les avertit que malheur alors à ceux qui resteront exposés au milieu du monde ; qu'il n'y aura presque de sûreté que pour ceux qui se dépouilleront de tout , qui fuiront du milieu des Villes ; & il finit par les exhorter encore une fois de veiller , & de prier sans cesse , pour n'être pas enveloppés dans la condamnation générale : *Virgilate itaque , omni tempore orantes , ut digni habeamini fugere ista omnia quæ futura sunt.*

Luc. 12.  
36.

Et en effet , mes Freres , plus les désordres augmentent , plus la piété doit être fervente & attentive ; plus nous sommes environnés de périls , plus la priere , la retraite , la mortification , nous deviennent nécessaires. Le dérèglement des mœurs d'aujourd'hui ajoute encore de nouvelles obligations à celles de nos peres ; & loin que la voie du salut soit devenue plus aisée que dans les premiers tems , nous périrons avec une vertu médiocre , qui , soutenue alors par l'exemple commun , auroit peut-être suffi pour nous assurer le salut.

D'ailleurs , mes Freres , je vous demande en second lieu ; croyez-vous de bonne foi que les préceptes rigoureux de l'Evangile , ces maximes de croix , de violence , de renoncement , de mépris du monde , n'aient été faites que pour les premiers âges de la foi ; Croyez-vous que Jesus-Christ ait destiné toutes les rigueurs de sa doctri-

ne pour ces hommes chastes, innocens, charitables, fervens, qui vivoient dans ces tems heureux de l'Eglise, ces hommes qui s'interdisoient eux-mêmes tous les plaisirs, ces premiers Héros de la Religion, qui conservoient presque tous jusqu'à la fin, la grace de la régénération qui les avoit faits Chrétiens? Quoi, mes Freres? Jesus-Christ n'auroit récompensé leur zèle & leur fidélité, qu'en aggravant leur joug, & il auroit réservé pour les hommes corrompus de nos siècles toute son indulgence? Quoi; mes Freres! Jesus-Christ n'auroit fait des loix sévères de pudeur, de modestie, de retraite, que pour ces premières femmes Chrétiennes qui renonçoient à tous pour lui plaire; qui ne se partageoient qu'entre le Seigneur & leur époux; qui renfermées dans l'enceinte de leurs maisons, élevoient leurs enfans dans la foi & dans la piété? les Electes, les Eunices, les Loïdes, ces premières Héroïnes de la foi? & il exigeroit moins aujourd'hui de ces femmes molles, voluptueuses, mondaines, qui blessent tous les jours nos yeux par l'indécence de leurs parures, & qui corrompent les cœurs, par la liberté de leurs mœurs, & les pièges qu'elles tendent à l'innocence? & où seroit ici l'équité & la sagesse tant vantée de la morale Chrétienne? On exigeroit donc plus de celui qui doit moins? les transgressions de la loi dispenseroient donc de sa sévérité ceux qui la violent? Il suffiroit d'avoir des passions

pour être en droit de les satisfaire ? La voie du Ciel s'applaniroit pour les pécheurs, & conserveroit toute son âpreté pour les Juges ; & plus les hommes auroient de vices, moins ils auroient besoin de vertu ?

De plus, souffrez que j'ajoute en dernier lieu, mes Freres : si le changement des mœurs pouvoit changer les règles, si les usages pouvoient justifier les abus, la Loi éternelle de Dieu s'accommoderoit donc à l'inconstance des tems, & au goût bizarre des hommes ? Il faudroit donc un Evangile pour chaque siècle & pour chaque nation : car nos usages n'étoient pas établis du tems de nos peres ; sans doute ils ne passeront pas jusqu'à nos derniers neveux : ils ne sont pas communs à tous les peuples qui adorent comme nous Jesus-Christ. Donc ces usages ne peuvent, ni devenir notre règle, ni la changer ; car la règle est de tous les tems & de tous les lieux : donc de nouvelles mœurs ne forment pas pour nous un nouvel Evangile, puisqu'il faudroit dire anathème à un Ange même qui viendroit nous en annoncer un nouveau, & que l'Evangile ne seroit plus qu'une loi humaine & point sûre pour les hommes, si elle pouvoit changer avec les hommes, donc il ne faut pas juger des règles & des devoirs par les mœurs & par les usages, mais juger des usages & des mœurs par les devoirs & par les règles : donc c'est la loi de Dieu qui doit

être la règle constante des tems, & non pas la variation des tems, devenir la règle même de la Loi de Dieu.

Ne nous dites donc plus, mes Freres, que les tems ne sont plus les mêmes; mais la Loi de Dieu ne l'est-elle pas? que vous ne pouvez pas réformer des mœurs universellement établies; mais on ne vous charge pas de la réformation de l'univers: changez-vous vous-même; sauvez votre ame dont vous êtes chargés; voilà tout ce qu'on exige de vous: qu'enfin les Chrétiens des premiers tems avoient, ou plus de force, ou plus de grace que nous: ah! ils avoient plus de foi, plus de confiance, plus d'amour pour Jesus-Christ. plus de mépris pour le monde: voilà tout ce qui les distinguoit de nous.

N'avons nous pas les mêmes sources de grace qu'eux, le même ministère, le même Autel, la même victime? Les miséricordes du Seigneur ne coulent-elles pas avec la même abondance sur son Eglise? n'avons-nous pas encore au milieu de nous des ames pures & saintes, qui font revivre la foi & la ferveur des premiers tems, & qui sont des preuves vivantes de la possibilité des devoirs, & des miséricordes du Seigneur sur son peuple? Ne dites donc plus, dit l'esprit de Dieu, que les tems qui nous ont précédés avoient des avantages sur le nôtre: *Ne dicas quod priora tempora meliora fuerunt quam nunc sunt; stultitia enim est hujuscemodi interrogatio.* Eccles. 7. 11. Il en

## 56 DIMANCHE DE LA PASSION.

a toujours coûté pour suivre Jesus-Christ il a fallu dans tous les tems porter sa croix , ne se pas conformer au siècle corrompu , vivre comme des étrangers sur la terre : les Saints ont eu dans tous les tems les mêmes passions à combattre que nous , les mêmes abus à éviter , les mêmes pièges à craindre , les mêmes obstacles à surmonter : & s'il y a ici quelque différence , c'est que dans les premiers tems , ce n'étoient pas des seuls usages arbitraires qu'il falloit éviter , les dérisions du monde seulement qu'on avoit à craindre en se déclarant pour Jesus-Christ ; c'étoient les supplices les plus cruels auxquels il falloit s'exposer ? c'étoit la puissance des Césars , & la fureur des Tyrans qu'il falloit mépriser ; c'étoient des superstitions respectables par leur ancienneté , autorisées par les loix de l'Empire , & par le consentement de presque tous les peuples , dont il falloit se dispenser ; c'étoit , en un mot , l'univers entier qu'il falloit armer contre soi. Mais la foi de ces hommes pieux étoit plus forte que les supplices , que les Tyrans , que les Césars , que le monde entier ; la nôtre ne peut tenir contre la bizarrerie des usages , ou la puérité d'une dérision ; & l'Evangile , qui pouvoit autrefois faire des martyrs , à peine peut-il aujourd'hui former un Fidèle. La loi de Dieu est donc immuable dans sa durée ; toujours la même dans tous les tems & dans tous les lieux : mais elle est encore immuable dans

son étendue , & la même pour tous les états & toutes les conditions ; c'est ma seconde réflexion.

**L**E caractère le plus essentiel de la Loi de Jesus-Christ , est de réunir sous les mêmes règles , le Juif & le Gentil , le Grec & le Barbare , les Grands & le Peuple , le Prince & les Sujets : en lui il n'y a plus d'acception de personne. La loi de Moïse , du moins dans ses usages & dans ses cérémonies : n'étoit donnée qu'à un peuple seul : mais Jesus-Christ est un Législateur universel ; sa loi comme sa mort est pour tous les hommes. Il est venu de tous les peuples ne faire qu'un peuple ; de tous les états & de toutes les conditions ne former qu'un corps : c'est le même esprit qui l'anime , les mêmes loix qui le gouvernent : on peut y exercer des fonctions différentes , y occuper des places plus ou moins honorables ; mais c'est le même mouvement qui en régit tous les membres. Toutes ces distinctions odieuses qui divisoient autrefois les hommes , sont anéanties par l'Evangile : cette loi sainte ne connoît plus ni pauvre , ni riche , ni noble , ni roturier , ni maître , ni esclave ; elle ne voit dans les hommes que le titre de fidèle , qui les égale tous : elle ne les distingue point par leurs vertus ; & par leurs places ; mais par leurs vertus ; & les plus grands à ses yeux , sont ceux qui sont les plus saints.

Cependant une seconde illusion assez or-

ordinaire contre l'immutabilité de la loi de Dieu, c'est de se persuader quelle change & s'adoucit en faveur du rang & de la naissance; que ses obligations sont moins austères pour les personnes nées dans l'élévation; & que les obstacles que les grandes places, & les mœurs attachées à la grandeur, mettent à l'observance des devoirs sévères de l'Evangile, & qui en rendent aux Grands la pratique presque impossible, en rendent aussi la transgression plus innocente. On se figure que les abus permis de tout tems par l'usage aux Grands, leur sont accordés par la loi de Dieu, & qu'il y a une autre voie de salut pour eux que pour le peuple. De-là toutes les loix de l'Eglise violées; les tems & les jours consacrés à l'abstinence, confondus avec le reste des jours, sont regardés comme des privilèges refusés au vulgaire, & réservés au nom seul, & à la naissance: de-là ne vivre que pour les sens, n'être attentif qu'à les satisfaire, ne refuser rien au goût, à la vanité, à la curiosité, à l'oisiveté, à l'ambition, faire son Dieu de soi-même; la même prospérité qui facilite tous ces excès, les excuse & les justifie.

Mais, mes Freres, je l'ai déjà dit, l'Evangile est la loi de tous les hommes: Grands, peuples, vous avez tous promis sur les fonts sacrés de l'observer. L'Eglise, en vous recevant au nombre de ses enfans, n'a pas proposé aux Grands d'autres vœux à faire, & d'autres règles à pratiquer qu'au

simple peuple : vous y avez tous fait les mêmes promesses ; tous juré , à la face des Autels , d'observer le même Evangile. L'Eglise ne vous a pas demandé alors , si par votre naissance selon la chair , vous étiez grand ou peuple ; mais si , par votre renaissance en Jesus-Christ , vous vouliez être fidèle , & vous engager à suivre sa loi : sur le serment que vous en avez fait , elle a mis l'Evangile Saint sur votre tête , pour marquer que vous vous soumettiez à ce joug sacré.

Or , mes Freres , tous les devoirs de l'Evangile se réduisent à deux points. Les uns sont proposés pour combattre & affaiblir ce fonds de corruption que nous portons en naissant ; les autres pour perfectionner cette premiere grace du Chrétien que nous avons reçue dans le Baptême : c'est-à-dire , les uns pour détruire en nous le vieil Adam ; les autres pour y faire croître Jesus-Christ. La violence , le renoncement , la mortification , regardent le premier ; la priere , la retraite , la vigilance , le mépris du monde , le désir des biens invisibles , sont renfermés dans le second : voilà tout l'Evangile. Or , je vous demande , qu'y a-t'il dans ces deux sortes de devoirs , dont le rang & la naissance puissent vous dispenser.

Devez-vous moins prier que les autres Fidèles ? avez-vous moins de graces à demander qu'eux , moins d'obstacles à vaincre , moins de pièges à éviter , moins

60 DIMANCHE DE LA PASSION.

de désirs à combattre ? Hélas ! plus vous êtes élevé , plus les périls augmentent , plus les occasions de chute naissent sous vos pas , plus le monde vous devient aimable , plus tout favorise vos passions , plus tout contredit vos bons désirs : est-ce dans une situation si terrible pour le salut , que vous trouvez des privilèges qui vous le rendent plus doux & plus commode ? Donc plus vous êtes élevé , plus la mortification vous devient nécessaire , parce que plus les plaisirs corrompent votre cœur ; plus la vigilance est indispensable , parce que les périls sont plus fréquens ; plus la foi doit être vive , parce que tout ce qui vous environne l'affoiblit & l'éteint ; plus la prière doit être continuelle , parce que les graces pour vous soutenir doivent être plus abondantes ; la pauvreté du cœur plus héroïque , parce que les attachemens aux choses d'ici-bas sont plus inévitables : enfin plus vous êtes élevé , plus le salut vous devient difficile ; voilà le seul privilège que vous pouvez attendre de votre élévation. Aussi , grand Dieu ! vous nous avertissez souvent que votre Royaume n'est que pour les pauvres & les petits ; vous ne parlez de la difficulté du salut pour les Grands & les puissans , qu'en des termes qui sembleroient leur ôter tout espoir d'y prétendre , si nous ne savions que vous voulez le salut de tous les hommes , & que votre grace est encore plus puissante pour nous sanctifier , que la prospérité pour nous corrompre.

Et certes , mes Freres , si la grandeur & l'élevation rendoient notre condition plus heureuse & plus favorable par rapport au salut , envain la doctrine de Jesus-Christ nous apprendroit à craindre les grandeurs & les prospérités humaines : en vain on nous diroit ; que bienheureux ceux qui pleurent & qui sont affligés ici-bas ; que malheur à ceux qui se réjouissent & qui sont dans l'abondance ; & qu'enfin recevoir sa récompense dans ce monde , par les biens & les honneurs passagers qu'on y reçoit , c'est un préjugé presque certain qu'on ne doit pas l'attendre dans l'autre. Au contraire la grandeur & la prospérité deviendrait un état digne d'envie , même selon les regles de la Foi : il faudroit appeler heureux contre la maxime de Jesus-Christ , ceux qui sont dans les plaisirs & dans l'opulence ; puisque outre les douceurs d'une fortune riante ils y trouveroient encore une voie de salut plus douce & plus aisée que dans un état plus obscur : ceux qui souffrent , & qui sont affligés ici-bas , seroient donc les plus malheureux de tous les hommes ; puisqu'à toutes les amertumes de leur condition , il faudroit encore ajouter celles d'un Evangile plus rigoureux & plus austère pour eux que pour les personnes nées dans l'abondance. Quel nouvel Evangile faudroit-il vous annoncer , mes Freres , si c'étoient là les regles de la morale de Jesus-Christ !

Mais je n'en dis pas assez. Quand la prof.

périté n'exigeroit pas des précautions plus févères par les périls qui l'entourent, elle exigeroit du moins des réparations plus rigoureuses par les crimes & les excès qui en sont inféparables. Hélas ! mes Freres, n'est-ce pas parmi vous que les passions ne connoissent plus de bornes ; que les jalousies sont plus vives, les haines plus immortelles, les vengeances plus honorables, les médifances plus cruelles, l'ambition plus démesurée, les voluptés plus monstrueuses ? N'est-ce pas parmi les Grands que la débauche plus affreuse raffine même sur les crimes communs ? que les dissolutions deviennent un art ; & que pour prévenir les dégoûts inféparables du dérèglement, on cherche dans le crime, des ressources contre le crime même ? Quelle indulgence pouvez-vous donc vous promettre du côté de la Religion ? si les plus justes sont redevables de toute la loi, les plus grands pécheurs en seroient-ils déchargés ? Mesurez vos devoirs sur vos crimes, & non sur votre rang : jugez de vous-même par les outrages que vous avez faits à Dieu, & non pas par les vains hommages que les hommes vous rendent : comptez les jours & les années de vos crimes, qui seront les titres éternels de votre condamnation, & non pas les années & les siècles de l'antiquité de votre race, qui ne forment que de vains titres écrits sur les cendres de vos tombeaux : examinez ce que vous devez à Dieu, & non pas ce que les hommes vous doivent.

Si le monde devoit vous juger, vous pourriez-vous promettre des distinctions & des préférences; mais le monde sera lui-même jugé; & celui qui le jugera, & vous aussi, ni distinguera les hommes que par les vices ou les vertus. Il ne demandera pas les noms, il ne demandera que les œuvres: mesurez là-dessus les distinctions que vous devez attendre.

Aussi, mes Freres, nous ne voyons pas que Jesus-Christ, dans l'Évangile, proposât aux Princes du peuple, & aux Grands de Jérusalem, d'autres maximes qu'aux bourgades de la Judée, & à ses Disciples, vous tirés de la lie du peuple: il parle dans la capitale de la Judée, & devant ce que la Palestine avoit de plus illustre, comme il parle sur les bords de la mer ou sur la montagne, à cette populace obscure qui le suivoit; ses maximes ne changent point avec le rang de ceux qui l'écoutent. La croix, la violence, le mépris du monde, le renoncement à soi-même, la séparation des plaisirs; voilà ce qu'il annonce à Jérusalem, le siège des Rois, comme à Nazareth, le lieu le plus obscur de la Judée; à ce jeune homme qui possédoit de si grands biens; comme aux enfans de Zébédée, qui n'avoient que leurs filets pour héritage; aux sœurs de Lazare, d'un rang distingué dans la Palestine, comme à la femme de Samarie d'une condition plus obscure; ses ennemis eux-mêmes avouoient que c'étoit là son caractère propre, & étoient forcés de

lui rendre cette justice , qu'il enseignoit la voie de Dieu dans la vérité , & qu'il n'avoit égard ni au rang ni aux personnes.

*Math. 26. Scimus qui verax es , & viam Dei in veritate doces... non enim respices personam hominum.*

Que dis-je , après sa mort même , l'Evangile ne parut une doctrine descendue du Ciel , que parce que , annonçant aux Grands & aux Puissans des maximes tristes & crucifiantes , si incompatibles en apparence avec leur état , ils ne laisserent pas de se soumettre au jour de Jesus-Christ , & d'embrasser une loi , qui au milieu de leur prospérité & de leur abondance , ne leur permettoit pas plus de douceurs & de plaisirs ici-bas , qu'aux pauvres & au simple peuple. Et en effet , mes Freres , pourquoi les premiers défenseurs de la Foi auroient-ils regardés la conversion des Césars & des puissans du siècle , comme une preuve de la vérité & de la divinité de l'Evangile ? Qu'y auroit-il de si surprenant , que les Riches & les Puissans eussent embrassé une doctrine qui les distingueroit du Peuple , par une plus grande indulgence : qui , tandis qu'elle prescriroit aux autres les larmes , les jeûnes , les croix , la violence , se relâcheroit en faveur des Grands , & consentiroit que les profusions , les plaisirs , les sensualités , les jeux , les spectacles si rigoureusement interdits au commun des Fidèles , devinssent une occupation innocente pour eux ; & que ce qui est une voix de

perdition

perdition pour les autres, fût pour eux seuls la voie du salut? Ce seroit donc la sagesse du siècle qui auroit établi l'Evangile, & non pas la folie de la Croix: ce seroient les artifices & les égards humains, & non pas le bras du Tout-Puissant: ce seroit la chair & le sang, & non pas la vertu de Dieu; & la conversion de l'univers n'auroit rien de plus merveilleux, que l'établissement des superstitions & des sectes.

Et au fond, mes Freres, de bonne-foi, si l'Evangile avoit des distinctions à faire, & des complaisances à accorder, si la Loi de Dieu pouvoit relâcher quelque chose de sa sévérité, seroit-ce en faveur de ceux qui naissent dans l'élévation & dans l'abondance? Quoi! elle conserveroit toute sa rigueur pour les pauvres & pour les malheureux? elle condamneroit aux larmes, aux jeûnes, à la pénitence, au dépouillement, ces infortunés dont les jours ne sont presque mêlés que de souffrance & d'amertume, & qui ne goûtent rien de plus doux dans leur état, que de manger avec sobriété un pain gagné à la sueur de leur front; & elle déchargeroit de ces devoirs rigoureux les grands de la terre? elle n'exigeroit rien de pénible de ceux dont les jours ne sont diversifiés que par la diversité des plaisirs; & elle réserveroit toute son indulgence pour ces ames molles & voluptueuses qui ne vivent que pour les sens, qui ne croient être sur la terre, que pour y jouir d'une injuste félicité, & qui ne cannois-

sent point d'autre Dieu qu'elles-mêmes ?

Grand Dieu ! c'est l'aveuglement que votre justice répand sur les prospérités humaines : après avoir corrompu le cœur, elles éteignent encore toutes les lumières de la Foi. Il est rare que les Grands, si éclairés sur les intérêts de la terre, sur les voies de la fortune & de la gloire, sur les ressorts secrets qui font mouvoir les Cours & les Empires, ne vivent dans une ignorance profonde des voies du salut. Le monde les a si fort accoutumés aux préférences, qu'ils se persuadent devoir en trouver aussi dans la Religion. Parce que les hommes leur tiennent compte des plus légères démarches qu'ils font en leur faveur, ils croient, ô mon Dieu ! que vous les regardez des mêmes yeux que l'homme ; & qu'en remplissant quelques foibles devoirs de piété, qu'en faisant quelques légères démarches pour vous, ils vont encore au-delà de ce qu'ils vous doivent : comme si leurs moindres œuvres de Religion trouvoient un nouveau mérite dans leur rang, au lieu qu'elles ne les trouvent à vos yeux que dans la foi & la charité qui les anime.

C'est ainsi, mes Freres, que la Loi de Dieu, immuable dans son étendue, est la même pour tous les états, pour les Grands & pour le peuple. Mais elle est encore immuable dans toutes les situations de la vie ; & il n'est ni conjoncture difficile, ni perplexité, ni péril apparent, ni prétexte du bien public, où la violer, & même l'adon-

cir, devienne un tempérament légitime & nécessaire : ce doit être ici ma dernière réflexion ; mais j'abrège ; & je poursuis.

Oui, mes Freres, tout nous devient raison & nécessité contre nos devoirs, c'est-à-dire, contre la loi de Dieu ; les situations les moins périlleuses, les conjonctures les moins embarrassantes, nous fournissent des prétextes pour la violer avec sécurité ; & nous persuadent que la loi de Dieu seroit injuste, & exigeroit trop des hommes, si dans ces occasions elle n'usoit d'indulgence à notre égard.

Ainsi la loi de Dieu nous ordonne de rendre à chacun ce qui lui appartient, de nous retrancher pour payer des dettes accumulées par nos excès, & de ne pas permettre que des créanciers malheureux souffrent de nos profusions insensées : cependant on se persuade que dans une grande place, il faut soutenir l'éclat d'une dignité publique ; que l'honneur du Maître demande qu'on ne laisse pas avilir par des dehors obscurs & rampans, le poste élevé qu'il nous a confié ; qu'on est redevable au Prince, à l'Etat, à soi-même, avant que de l'être aux Particuliers ; & que la bienséance publique l'emporte alors sur la regle particuliere.

Ainsi, la loi de Dieu nous enjoint d'arracher l'œil qui scandalise, & de le jeter bien loin de nous ; de nous séparer d'un objet qui a été de tout tems l'écueil de notre innocence, & auprès duquel nous ne sau-

rions être en sûreté : cependant , l'éclat que feroit une rupture , les soupçons qu'elle pourroit réveiller dans l'esprit du Public , les liens de société , de parenté , d'amitié , qui semblent rendre la séparation impossible sans éclat , nous persuadent qu'elle n'est par alors ordonnée , & qu'un péril devenu comme nécessaire , devient pour nous une sûreté.

Ainsi la loi de Dieu nous commande de rendre gloire à la vérité , de ne pas trahir notre conscience en la retenant dans l'injustice ; c'est-à-dire , de ne pas la dissimuler pas des intérêts humains à ceux à qui notre devoir nous oblige de l'annoncer : cependant , on se persuade que des vérités qui seroient inutiles , doivent être supprimées ; & qu'une liberté dont tout le fruit seroit d'exposer notre fortune , & de nous rendre odieux sans rendre meilleurs ceux à qui nous devons la vérité , seroit plutôt une indiscretion qu'une loi de charité & de justice.

Ainsi , la loi de Dieu nous prescrit de ne chercher dans les soins publics que l'utilité des Peuples , pour qui seuls l'autorité nous est confiée ; de nous regarder comme chargés des intérêts de la multitude, comme les vengeurs de l'injustice , les asyles de l'oppression & de la misère : cependant , on croit se trouver dans des conjonctures où il faut fermer les yeux à l'iniquité , soutenir des abus que l'on connoît insoutenable , sacrifier sa conscience & son devoir à

la nécessité des tems, & violer sans scrupule les regles les plus claires, parce que les inconveniens qui naîtront de leur observance, semblent en rendre la transgression nécessaire. Enfin, les prétextes, les intérêts, les inconveniens humains font toujours pencher la balance de leur côté; & le devoir, & la loi de Dieu cède toujours à la nécessité des tems & des conjonctures.

Or, mes Freres, je ne vous dis pas premièrement, que l'intérêt du salut est le plus grand de tous les intérêts; que la vie, la fortune, la réputation, l'univers entier lui-même mis en parallèle avec notre ame, ne doit être compté pour rien; & que quand le Ciel & la terre changeroient de face, que le monde entier devoit périr, & tous les maux fondre sur notre tête, ces inconveniens seroient toujours infiniment moindres que la transgression de la loi de Dieu.

Je ne vous dis pas, secondement, que la loi a toujours, du moins, la sûreté pour elle contre le prétexte, parce que l'obligation de la loi est claire & précise, au lieu que la justice du prétexte qui introduit l'exception, est toujours douteuse; & qu'ainsi préférer le prétexte à la loi, c'est laisser une voie sûre & en choisir une autre dont personne ne peut vous répondre.

Enfin, je ne vous dis pas que l'Evangile ne nous ayant été donné que pour nous détacher du monde & de nous-mêmes, & nous faire mourir à toutes nos affections,

terrestres ; c'est s'abuser de regarder comme des inconvéniens certaines suites de cette loi divine , funeste ou à notre fortune , ou à notre gloire ; ou à notre repos , & nous persuader qu'alors il nous est permis de recourir à des expédiens qui l'adoucisent , & qui en concilient la sévérité avec les intérêts de notre amour propre. Jesus-Christ n'a pas prétendu nous prescrire des devoirs faciles , commodes , & qui ne prissent rien sur nos passions ; il est venu porter le glaive & la séparation dans les cœurs ; séparer l'homme de ses proches , de ses amis , de lui-même ; nous montrer une voie rude & mal-aisée à tenir. Ainsi , ce que nous appellons inconvéniens , & extrémités inouïes , ne sont au fond que l'esprit de la loi , les conséquences les plus naturelles des regles , & la fin que Jesus-Christ s'étoit proposée en nous les prescrivant.

Ce jeune homme de l'Évangile , regardoit comme un inconvénient de ne pouvoir aller rendre les derniers devoirs à son pere , & recueillir sa succession , s'il suivoit Jesus-Christ ; & c'est précisément ce sacrifice , que Jesus-Christ exigeoit de lui. Ces hommes appellés au festin regardoient comme un inconvénient ; l'un d'abandonner sa maison des champs ; l'autre son commerce ; le dernier , enfin ; de suspendre la solennité de ses nœces ; & c'étoit pour rompre tous ces liens qui les attachoient encore trop à la terre que le Pere de famille les

invite de venir s'asseoir au festin. Esther regardoit d'abord comme un inconvénient d'aller paroître devant Assuérus contre la loi de l'Empire, & de se déclarer fille d'Abraham, & protectrice des enfans d'Israël; & cependant, comme lui représenta le sage Mardochée; le Seigneur ne l'avoit élevée à ce point de gloire & de prospérité que pour cette occasion importante. Tout ce qui nous gêne, nous paroît une raison contre la loi; & nous prenons pour des inconvéniens des obligations mêmes.

D'ailleurs, mes Freres, n'est-il pas certain que le principal mérite de nos devoirs se tire des obstacles qui ne manquent jamais d'en contredire la pratique; que le caractère le plus essentiel de la loi de Jesus-Christ, est de soulever contr'elle toutes les raisons de la chair & du sang; & que la vertu ressembleroit au vice; si elle ne trouvoit au-dehors & au-dedans de nous, que des facilités & des convenances. Les justes, mes Freres, n'ont jamais été paisibles observateurs des regles saintes: Abel trouva des inconvéniens dans la jalousie de son propre frere; Noé, dans l'incrédulité de ses citoyens: Abraham, dans les disputes de ses serviteurs; Joseph dans les périls où l'exposoit l'amour de la pudeur, & la fureur d'une femme infidèle; Daniel, dans les usages d'une Cour profane: le pieux Esdras, dans les mœurs de son siècle; le généreux Eleazar, dans les pièges d'un tempérament spécieux; enfin: suivez l'his-

72 DIMANCHE DE LA PASSION.

toire des Justes , & vous verrez que dans tous les siècles , tous ceux qui ont marché dans les préceptes & dans les ordonnances de la loi , ont trouvé des inconvéniens où la justice elle-même sembloit autoriser la transgression des règles , ont rencontré en leur chemin des obstacles , où les lumières d'une raison humaine sembloient décider en faveur du prétexte contre la loi ; en un mot , où la vertu sembloit condamner la vertu même ; & qu'ainsi il n'est pas nouveau à la loi de Dieu de trouver des obstacles ; mais qu'il est nouveau de prétendre trouver dans ces obstacles des excuses légitimes , qui nous dispensent de la loi de Dieu.

Et la raison décisive qui confirme cette vérité , c'est que nos passions seules forment les inconvéniens qui nous autorisent à chercher des tempéramens à nos devoirs & à la loi de Dieu ; & que les vues de fortune , de gloire , de faveur , ne nous engagent à certaines démarches , ne les justifient à nos yeux , malgré l'évidence des règles qui les condamnent , que parce que nous aimons plus notre gloire & notre fortune que les règles mêmes.

Mourons au monde & à nous , mes Freres , rendons à notre cœur ses sentimens d'amour & de préférence qu'il doit à son Seigneur : alors tout nous paroîtra possible ; les difficultés s'applaniront en un instant , & ce que nous appellions inconvéniens , ou ne sera plus compté pour rien , ou nous le regarderons comme les épreuves insépara-  
bles

bles de la vertu , & non pas comme les excuses du vice. Qu'il est aisé de trouver des prétextes quand on les aime ! Les raisons ne manquent jamais aux passions. L'amour propre est habile à mettre toujours du moins les apparences de son côté ; il change toujours nos foiblesses en devoirs , & nos penchans deviennent bien-tôt des titres légitimes : & ce qu'il y a ici de plus déplorable , dit saint Augustin , c'est que nous appelons la Religion même au secours de nos passions ; que nous prenons dans la piété des motifs pour violer les regles de la piété même ; & que nous recourons à des prétextes saints , pour autoriser des cupidités injustes : *Et multi sunt tales qui etiam putent ad multiplicanda delectamenta terrena Religionem suffragari debere christianam.* S. Aug.

C'est ainsi , ô mon Dieu ! que nous passons presque toute la vie à nous séduire nous-mêmes ; que nous n'employons les lumieres de notre raison , qu'à obscurcir celles de la Foi ; que nous ne consumons le peu de jours que nous avons à passer sur la terre , qu'à chercher des autorités à nos passions , qu'à imaginer des situations où nous croyions pouvoir vous défobéir impunément : c'est-à-dire , que tous nos soins , toutes nos réflexions , toute la supériorité de nos vues , de nos lumieres , de nos talents , toute la sagesse de nos mesures & de nos conseils , se borne à nous perdre , & à nous déguiser à nous-mêmes notre perte éternelle.

Evitons ce malheur , mes Freres : ne comptons de voie sûre pour nous , que celle des regles & de la loi ; & souvenons-nous qu'il y aura plus de pécheurs condamnés par les prétextes qui semblent autoriser les transgressions de la loi , que par les crimes déclarés qui la violent. C'est ainsi que la loi de Dieu , après avoir été la regle de nos mœurs sur la terre , en fera la consolation éternelle dans le Ciel.

*Ainsi soit-il.*





# S E R M O N

P O U R L E L U N D I

D E L A S E M A I N E

## D E L A P A S S I O N .

*Sur l'Emploi du Temps.*

*Adhuc modicum tempus vobiscum sum.*

*Je suis avec vous encore un peu de temps. Joan.  
7. 33.*



A source de tous les désordres qui regnent parmi les hommes c'est l'usage injuste du temps. Les uns passent toute la vie dans l'oïveté & dans la paresse, inutiles à la Patrie, à leurs Citoyens, à eux-mêmes : les autres dans le tumulte des affaires & des occupations humaines. Les uns ne semblent être sur la terre que pour y jouir d'un indigne repos, & se dérober par la diversité des plaisirs à l'ennui qui les suit par-tout à mesure qu'ils le fuyent : les autres

n'y font que pour chercher fans cesse dans les soins d'ici-bas des agitations qui les dérobent à eux-mêmes. Il semble que le tems soit un ennemi commun contre lequel tous les hommes font convenus à conjurer: toute leur vie n'est qu'une intention déplorable à s'en défaire: les plus heureux sont ceux qui réussissent le mieux à ne pas sentir le poids de sa durée; & ce qu'on trouve de plus doux, ou dans les plaisirs frivoles, ou dans les occupations sérieuses, c'est qu'elles abrègent la longueur des jours & des momens, & nous en débarrassent, sans que nous nous appercevions presque qu'ils ont passé.

Le tems, ce dépôt précieux que le Seigneur nous a confié, est donc devenu pour nous un fardeau qui nous pese & nous fatigue: nous craignons comme le dernier des malheurs, qu'on ne nous en prive pour toujours; & nous craignons presque comme un malheur égal d'en porter l'ennui & la durée: c'est un trésor que nous voudrions pouvoir éternellement retenir, & que nous ne pouvons souffrir entre nos mains.

Cependant, ce tems dont nous paroissions faire si peu de cas, est le seul moyen de notre salut éternel. Nous le perdons sans regret, & c'est un crime; nous ne l'employons que pour les choses d'ici-bas, & c'est une folie. Employons le tems que Dieu nous donne, parce qu'il est court, ne l'employons que pour travailler à notre salut, parce qu'il ne nous est donné que pour nous sauver.

C'est-à-dire, connoissons tout le prix du tems, & nous ne le perdrons pas ; connoissons en l'usage, & nous ne l'employerons que pour la fin pour laquelle il nous est donné. Par-là, nous éviterons & les périls de la vie oiseuse, & les inconvéniens de la vie occupée ; c'est le sujet de cette Instruction. Implorons, &c. *Aye Maria.*

**T**ROIS circonstances décident d'ordinaire du prix des choses parmi les hommes ; les grands avantages qui peuvent nous en revenir ; le peu que nous avons à les posséder ; & enfin, tout espoir de retour ôté, si nous venons à les perdre. Or, voilà, mes Freres, les trois principaux motifs qui doivent rendre à tout homme sage le tems précieux & estimable : premièrement, il est le prix de l'éternité ; secondement, il est court, & l'on ne peut trop se hâter de le mettre à profit ; enfin, il est irréparable, & ce que nous en avons une fois perdu, est perdu sans ressource. Il est le prix de l'éternité : oui, mes Freres, l'homme condamné à la mort par le crime de sa naissance, ne devoit recevoir la vie que pour la perdre à l'instant même qu'il l'a reçue. Le sang de Jesus - Christ tout seul a effacé cet arrêt de mort & de condamnation prononcé contre tous les hommes en la personne du premier pécheur ; nous vivons, quoiqu'enfans d'un pere condamné à la mort, & héritiers nous-mêmes de sa peine, parce que le Rédempteur est mort à notre place : la mort de Jesus-

I.  
PARTIE.

Christ est donc la source & le seul titre du droit que nous avons à la vie ; nos jours , nos momens sont donc les premiers bienfaits qui nous sont découlés de sa croix ; & le tems que nous perdons si vainement , est cependant le prix de son sang , le fruit de sa mort , & le mérite de son sacrifice.

Non-seulement comme enfans d'Adam, nous ne méritons plus de vivre ; mais tous les crimes mêmes que nous avons ajoutés à celui de notre naissance, sont devenus pour nous de nouveaux arrêts de mort : autant de fois que nous avons violé la loi de l'Auteur de la vie , autant de fois nous avons dû dans le moment même la perdre. Tout pécheur est donc un enfant de mort & de colére ; & toutes les fois que la miséricorde de Dieu , après chacun de nos crimes , a suspendu l'arrêt de notre condamnation & de notre mort , c'est comme une nouvelle vie qu'elle a bien voulu nous accorder , pour nous laisser le tems de réparer l'usage criminel que nous avions fait jusques-là de la nôtre.

Je ne parle pas même des maladies , des accidens , des périls innombrables qui ont tant de fois menacé notre vie , qui ont vu finir celle de nos amis & de nos proches , & dont sa bonté nous a toujours délivrés. La vie dont nous jouissons est donc comme un miracle perpétuel de la miséricorde divine : le tems qui nous est laissé est donc la suite d'une infinité de graces , qui composent le fil & comme tout le cours de notre

vie : chaque moment que nous respirons est comme un nouveau bienfait que nous recevons de Dieu ; & passer ce tems & ces momens en une inutilité déplorable , c'est outrager la bonté infinie qui nous les accorde , prodiguer une grace inestimable qui ne nous est point due , & livrer au hazard le prix de notre éternité. Voilà , mes Freres , le premier crime attaché à la perte du tems : c'est un bien précieux qu'on nous laisse , quoique nous n'y ayons plus de droit ; qu'on ne nous laisse que pour acheter le Royaume du Ciel ; & que nous dissipons comme la chose la plus vile , & dont on ne fait quel usage faire.

Nous regarderions comme un insensé dans le monde , un homme lequel héritier d'un trésor immense , le laisseroit dissiper faute de soins & d'attentions , & n'en feroit aucun usage , ou pour s'élever à des places & à des dignités qui le tireroient de l'obscurité , ou pour s'assurer une fortune solide , & qui le mît pour l'avenir dans une situation à ne plus craindre aucun revers. Mais , mes Freres , le tems est ce trésor précieux dont nous avons hérité en naissant , & que le Seigneur nous laisse par pure miséricorde ; il est entre nos mains , & c'est à nous d'en faire usage. Ce n'est pas pour nous élever ici-bas à des dignités frivoles , & à des grandeurs humaines ; hélas ! tout ce qui passe est trop vil pour être le prix d'un tems qui est lui-même le prix de l'éternité : c'est pour être placé au plus haut des Cieux à

côté de Jesus-Christ ; c'est pour nous démêler de la foule des enfans d'Adam , au-dessus même des Césars & des Rois de la terre , dans cette société immortelle de bienheureux , qui seront tous nos Rois , & dont le regne n'aura point d'autres bornes que celles de tous les siècles.

Quelle folie donc , de ne faire aucun usage d'un trésor si inestimable ; de prodiguer en amusemens frivoles un tems qui peut être le prix de notre salut éternel ; & de laisser aller en fumée l'espérance de notre immortalité ! Oui , mes Freres , il n'est point de jour , d'heure , de moment , lequel mis à profit , ne puisse nous mériter le Ciel. Un seul jour perdu devoit donc nous laisser des regrets mille fois plus vifs & plus cuisans qu'une grande fortune manquée : & cependant , ce tems si précieux nous est à charge ; toute notre vie n'est qu'un art continuel de le perdre ; & malgré toutes nos attentions à le dissiper , il nous en reste toujours assez pour ne favoir encore qu'en faire ; & cependant , la chose dont nous faisons le moins de cas sur la terre ; c'est de notre tems : nos offices , nous les réservons pour nos amis ; nos bienfaits , pour nos créatures ; nos biens , pour nos proches & pour nos enfans ; notre crédit & notre faveur , pour nous-mêmes ; nos louanges , pour ceux qui nous en paroissent dignes : notre tems , nous le donnons à tout le monde ; nous l'exposons , pour ainsi dire , en proie à tous les hom-

mes : on nous fait même plaisir de nous en décharger : c'est comme un poids que nous portons au milieu du monde , cherchant sans cesse quelqu'un qui nous en soulage. Ainsi le tems , ce don de Dieu , ce bienfait le plus précieux de sa clémence , & qui doit être le prix de notre éternité , fait tout l'embarras , tout l'ennui , & le fardeau le plus pesant de notre vie.

Mais une seconde raison qui nous fait encore mieux sentir combien nous sommes insensés de faire si peu de cas du tems que Dieu nous laisse , c'est que non-seulement il est le prix de notre éternité ; mais de plus , il est court , & on ne peut trop se hâter de le mettre à profit. Car , mes Freres , si nous avions à vivre une longue suite de siècles sur la terre , ce tems , il est vrai , seroit encore trop court pour être employé à mériter un bonheur immortel ; mais du moins , nous pourrions regagner sur la longueur ces pertes passagères ; du moins , les jours & les momens perdus ne formeroient que comme un point imperceptible dans cette longue suite de siècles que nous aurions à passer ici-bas. Mais hélas ! toute notre vie n'est elle-même qu'un point imperceptible : la plus longue dure si peu ; nos jours & nos années ont été renfermés dans des bornes si étroites , qu'on ne voit pas ce que nous pouvons encore en perdre dans un espace si court & si rapide. Nous ne sommes , pour ainsi dire , qu'un instant sur la terre : semblables à ces feux errans qu'on voit dans

les airs au milieu d'une nuit obscure, nous ne paroïssons que pour disparoître en un clin d'œil, & nous replonger pour toujours dans des ténèbres éternelles : le spectacle que nous donnons au monde n'est qu'un éclair qui s'éteint en naissant ; nous le disons tous les jours nous-mêmes. Hélas ! où prendre des jours & des momens de reste dans une vie qui n'est qu'un moment elle-même ? Et encore , si vous retranchez de ce moment ce que vous êtes obligés d'accorder aux besoins indispensables du corps, aux devoirs de votre état , aux événemens imprévus , aux bienféances inévitables de la Société : que reste-t'il pour vous , pour Dieu , pour l'éternité ? & ne sommes-nous pas dignes de pitié de ne savoir encore quel usage faire de ce peu qui nous reste , & de recourir à mille artifices qui nous aident à n'en pas sentir la longueur & la durée ;

Au peu de tems que nous avons à vivre sur la terre , ajoutez , mes Freres , le nombre de nos crimes passés que nous avons à expier dans ce court intervalle. Que d'iniquités se sont assemblées sur notre tête depuis nos premiers ans : hélas ! dix vies comme la nôtre suffiroient à peine pour en expier une partie : le tems seroit encore trop court ; & il faudroit que la bonté de Dieu suppléât à la durée de notre pénitence. Grand Dieu ! que peut-il donc me rester pour les plaisirs & pour l'inutilité dans une vie aussi courte & aussi criminelle que la mienne ? Grand Dieu, quelle place peuvent

donc trouver les jeux & les amusemens frivoles dans un intervalle si rapide, & qui ne suffiroit pas tout entier pour expier un seul de mes crimes ?

Ah ! mes Freres , y pensons-nous ? Un criminel condamné à la mort , & à qui on ne laisseroit qu'un jour pour obtenir sa grace , y trouveroit-il encore des heures & des momens à perdre ? se plaindroit-il de la longueur & de la durée du tems que la bonté du Juge lui auroit accordé ? en seroit-il embarrassé ? chercheroit-il des amusemens frivoles pour l'aider à passer ces momens précieux qu'on lui laisse pour mériter son pardon & sa délivrance ? ne mettroit-il pas à profit un intervalle si décisif pour sa destinée ? ne remplaceroit-il pas par le sérieux, par la vivacité , par la continuité des soins, ce qui manqueroit à la briéveté du tems qu'on lui auroit accordé ? Insensé que nous sommes ! notre arrêt est prononcé ; nos crimes rendent notre condamnation certaine : on nous laisse encore un jour pour éviter ce malheur & changer la rigueur de notre sentence éternelle : & ce jour unique , & ce jour rapide , nous le passons indolemment, en des occupations vaines , oiseuses , puériles ; & ce jour précieux nous est à charge , nous ennuie ; nous cherchons comment l'abréger ; à peine trouvons-nous assez d'amusemens pour en remplir le vuide : nous arrivons au soir sans avoir fait d'autre usage du jour qu'on nous laisse , que de nous être rendus encore plus dignes de la condamnation que nous avons déjà méritée.

Et encore, mes Freres, que favons-nous si l'abus que nous faisons du jour que la bonté de Dieu nous laisse, n'obligera pas sa justice de l'abréger, & d'en retrancher une partie? Que d'accidens imprévus peuvent nous arrêter au milieu de cette course si limitée, & moissonner dans nos plus beaux ans l'espérance d'une plus longue vie! Que de morts soudaines & étonnantes, & toujours la juste peine de l'usage indigne qu'on faisoit de la vie! Quel siècle, quel regne vit jamais tant de ces tristes exemples! C'étoient autrefois des accidens rares & singuliers; ce sont aujourd'hui des événemens de tous les jours. Soit que nos crimes nous attirent ce châtement; soit que nos excès, inconnus à nos peres, nous y conduisent: ce sont aujourd'hui les morts les plus communes & les plus fréquentes. Comptez, si vous le pouvez, ceux de vos proches, de vos amis, de vos maîtres, que la mort terrible a surpris tout d'un coup sans préparation, sans repentir, sans avoir eu un instant, sans penser à eux-mêmes, au Dieu qu'ils avoient outragé, à leurs crimes qu'ils n'ont pas eu loisir de connoître, loin de les détester; sans le secours des derniers remèdes de l'Eglise, qu'on a été obligé de hazarder sur leur cadavre, & à qui le tems a été refusé à la mort, parce qu'ils en avoient toujours abusé pendant leur vie.

Venez nous dire après cela, qu'il y a bien des momens vuides dans la journée;

qu'il faut savoir s'amuser & passer le tems à quelque chose.

Il y a bien des momens vuides dans la journée ? mais c'est-là votre crime de les laisser dans ce vuide affreux ; les jours du Juste sont toujours pleins. Des momens vuides dans la journée ? mais tous vos devoirs sont-ils remplis ? vos maisons sont-elles réglées, vos enfans instruits, les affligés secourus, les pauvres visités, les soins de vos places & de vos dignités acquittés, les œuvres de la piété accomplies, les prières terminées, les lectures saintes finies ? Le tems est si court, vos obligations si infinies : & vous pouvez encore trouver tant de momens vuides dans la journée ? Mon Dieu ! que de saints Solitaires se plaignoient que les jours passoient trop rapidement : ils reprochoient sur la nuit ce que la briéveté du jour avoit ôté à leurs travaux & à leur zèle : ils trouvoient mauvais que l'aurore vînt interrompre la ferveur de leurs oraisons & de leurs cantiques ; il ne leur restoit pas assez de tems dans le calme & le loisir de leur solitude pour publier vos louanges & vos miséricordes éternelles ; & nous, chargés d'une multiplicité pénible de soins ; & nous, au milieu des sollicitudes & des engagements du siècle, qui absorbent presque tous nos jours & nos momens ; & nous, redevables à nos proches, à nos enfans, à nos amis, à nos inférieurs, à nos Maîtres, à nos places, à la Patrie d'une infinité de devoirs ; nous trouvons encore du vuide

dans notre vie , & le peu qui nous en reste nous paroît trop long , pour être employé à vous servir & à bénir votre saint Nom ?

Mais on est trop heureux , dites-vous , de savoir s'amuser innocemment , & passer le tems à quelque chose. Mais que savez-vous si tout votre tems n'est pas déjà passé , & si vous ne touchez point au moment fatal où l'éternité commence ? mais votre tems vous appartient-il , pour en disposer à votre gré ? mais le tems passe lui-même si rapidement ; & faut-il tant d'amusement pour l'aider à passer encore plus vite ? Mais le tems ne vous est-il donné pour rien de sérieux , rien de grand , rien d'éternel , rien de digne de l'élévation & de la destinée de l'homme ? Et le Chrétien , & l'héritier du Ciel n'est-il sur la terre que pour s'amuser ?

Mais n'y a-t'il pas , ajoutez-vous , des délassemens innocens dans la vie. Il y en a , j'en conviens : mais les délassemens supposent les peines & les soins qui les ont précédés ; & toute votre vie n'est qu'un délassement perpétuel : mais les délassemens sont permis à ceux qui , après avoir rempli tous leurs devoirs , sont obligés d'accorder quelques momens de relâche à la foiblesse humaine ; mais vous , si vous avez besoin de vous délasser , c'est de la continuité de vos plaisirs & de vos délassemens mêmes : c'est de la fureur d'un jeu outré ; dont la durée , le sérieux , l'application , outre la perte du tems , vous rend inhabiles au sortir de-là , à vaquer à tous les autres devoirs de votre

état. Quel délassement qu'une passion effrénée qui occupe presque toute votre vie, qui épuise votre santé, qui dérange votre fortune, qui vous rend le jouet éternel de la bizarrerie du hazard! Et n'est-ce pas dans ces maisons où regne un jeu éternel & public, qu'on ne voit nul ordre, nulle règle, nulle discipline, tous les devoirs sérieux oubliés, des enfans mal élevés, des domestiques dérégés, des affaires en décadence, les murmures de ceux qui ont autorité sur vous, le scandale des gens de bien, la risée du public, les soupçons, & peut-être les discours sur vos mœurs, sur votre conduite, sur une vie qui vous livre, pour ainsi dire, au public, à des inconnus comme à vos citoyens, à des sociétés qui ne tiennent ni à votre rang ni à votre sexe, à des familiarités dont la réputation souffre toujours; la passion du jeu n'est presque jamais seule, & dans les personnes du sexe sur-tout, elle est toujours la source ou l'occasion de toutes les autres? voilà ces délassemens que vous croyez innocens & nécessaires pour remplir les momens vuides de vos journées.

Ah, mes Freres, combien de Réprouvés au milieu des flammes éternelles ne demandent à la miséricorde de Dieu qu'un seul de ces momens dont vous ne savez que faire: & à leur demande pouvoit être exaucée, quel usage ne feroient-ils pas d'un moment si précieux! Que de larmes de componction & de pénitence! que de prières & de supplications pour toucher le Pere

les miséricordes , & engager ses entrailles paternelles à leur rendre sa bienveillance ! Cependant on leur refuse ce moment unique ; on leur répond qu'il n'y a plus de tems pour eux ; & vous , vous êtes embarrassés de celui qu'on vous laisse. Dieu vous jugera , mes Freres ; au lit de la mort , & dans cette heure terrible qui vous surprendra , vous demanderez envain du tems , vous promettrez envain à Dieu un usage plus chrétien de celui que vous tâcherez d'obtenir ; sa justice coupera sans pitié le fil de vos jours ; & ce tems qui vous pese , qui vous embarrasse , vous sera alors refusé .

Mais en quoi notre aveuglement est ici plus grand , mes Freres , c'est que , non-seulement le tems que nous perdons avec tant d'insensibilité est court & précieux , mais encore irréparable ; & ce que nous en avons une fois perdu est perdu sans ressource.

Je dis irréparable : car premierement , les biens , les honneurs , la réputation , la faveur , quand on les perd , on peut encore les recouvrer ; on peut même remplacer chacune de ces pertes par d'autres endroits qui nous en dédommagent avec usure : mais ces tems perdus & passés dans l'inutilité , sont autant de moyens de salut que nous n'aurons plus , & qui sont retranchés du nombre de ceux que Dieu nous avoit préparés dans sa miséricorde. En effet , dans un espace aussi court que celui que nous avons à vivre , nous ne pouvons pas douter que

que Dieu n'ait eu des desseins particuliers sur chacun de nos jours & de nos momens ; qu'il n'ait marqué l'usage que nous en devions faire, le rapport qu'ils devoient avoir avec notre salut éternel, & qu'il n'ait attaché à chacun des graces & des secours pour consommer l'ouvrage de notre sanctification. Or, ces jours & ces momens étant perdus, les graces qui leur étoient attachées le sont aussi : les momens de Dieu sont finis, & ne reviennent plus : le cours de ses miséricordes est réglé : nous avons cru ne perdre que des momens inutiles ; & avec eux nous avons perdu des graces inestimables, qui se trouvent rabattues de celles que la bonté de Dieu nous avoit destinées.

Irréparable, secondement, parce que chaque jour, chaque moment devoit nous avancer d'un degré vers le Ciel : or, les jours & les momens perdus, nous laissant en arriere, & la durée de notre course étant d'ailleurs déterminée, la fin arrive que nous sommes encore fort loin ; qu'il n'y a plus assez de tems pour fournir le reste de la carrière ; ou du moins pour regagner les momens perdus & arriver, il faut doubler la marche, avancer à pas de géant, remplir en un jour la carrière de plusieurs années, faire des efforts héroïques, nous hâter au-delà même de nos forces ; en venir à de saints excès, qui sont des miracles de la grace, & dont le commun des hommes n'est pas d'ordinaire capable, & consommer dans un court intervalle ce qui devoit

être l'ouvrage laborieux de la vie entière.

Irréparable enfin par rapport aux œuvres de pénitence & de satisfaction dont on est capable en certaine saison de la vie, & dont on ne l'est plus, quand on a attendu les infirmités d'un âge plus avancé. Car après tout, on a beau dire alors que Dieu ne demande point l'impossible; qu'il y a une pénitence pour tous les âges, & que la Religion ne veut pas qu'on avance ses jours sous prétextes d'expiation ses fautes: c'est vous-mêmes qui vous êtes mis dans cette impossibilité: vos fautes ne diminuent pas vos obligations: il faut que le péché soit puni pour être effacé. Dieu vous avoit laissé du tems & des forces pour satisfaire à cette loi immuable & éternelle: ce tems, vous l'avez passé à accumuler de nouvelles dettes; ces forces, vous les avez usées, ou par de nouveaux excès, ou du moins sans en faire aucun usage par rapport aux desseins de Dieu sur vous: il faut donc que Dieu fasse ce que vous n'avez point fait vous-mêmes, & qu'il punisse après votre mort les crimes que vous n'avez pas voulu expier pendant votre vie.

C'est-à-dire, pour recueillir toutes ces réflexions, qu'il en est de chaque moment de notre vie, comme de celui de notre mort: on ne meurt qu'une fois; & de-là on conclut qu'il faut bien mourir, parce qu'il n'y a plus moyen de revenir, & de réparer par une seconde mort le malheur de la première: ainsi, on ne vit qu'une fois un tel &

tel moment ; on ne feroit donc plus revenir sur ses pas , & réparer en recommençant le même chemin les fautes de la première marche : ainsi , chaque moment de notre vie que nous perdons , devient un point fixe pour notre éternité : ce moment perdu ne changera plus : éternellement il sera le même , nous sera rappelé tel que nous l'avons passé , & sera marqué de ce caractère ineffaçable. Quel est donc notre aveuglement, mes Freres, nous dont toute la vie n'est qu'une attention continuelle à perdre un tems qui ne revient plus , & qui va d'un cours si rapide se précipiter dans les abîmes de l'éternité ?

Grand Dieu ! vous qui êtes le souverain dispensateur des tems & des momens ! vous entre les mains de qui sont nos jours & nos années ! de quel œil nous voyez-vous perdre , dissiper des momens , dont vous seul connoissez la durée , dont vous avez marqué en caractères irrévocables le cours & la mesure ; des momens que vous tirez du trésor de vos miséricordes éternelles , pour nous laisser le tems de faire pénitence , des momens que votre justice vous presse tous les jours d'abrégger , pour nous punir d'en avoir jusques ici abusé ; des momens que vous refusez chaque jour à nos yeux à tant de pécheurs moins coupables que nous, que la mort terrible surprend & entraîne dans le gouffre de vos vengeances éternelles ; des momens enfin dont nous ne jouirons peut-être pas long-tems , dont vous allez

au premier jour terminer la triste carrière. Grand Dieu! voilà déjà la plus grande & la plus belle partie de ma vie passée & toute perdue : il n'y a pas eu jusqu'ici dans tous mes jours un seul jour sérieux, un seul jour pour vous, pour mon salut, pour l'éternité : toute ma vie n'est qu'une fumée qui ne laisse rien de réel & de solide à la main qui la rappelle, & qui la ramasse. Grand Dieu! traînerai-je jusqu'à la fin mes jours dans cette triste inutilité, dans cet ennui qui me poursuit au milieu de mes plaisirs, & des efforts que je fais pour l'éviter? La dernière heure me surprendra-t'elle chargé du vuide de toutes mes années? & n'y aura-t'il dans toute ma course de sérieux que le dernier moment qui la terminera, & qui décidera de mes destinées éternelles? Quelle vie, grand Dieu! pour une ame destinée à vous servir, appelée à la Société immortelle de votre Fils & de vos Saints; enrichie de vos dons, & par eux capable de faire des œuvres dignes de l'éternité. Quelle vie! qu'une vie qui n'est rien, qui ne se propose rien, qui ne remplit un tems qui décide de tout pour elle, qu'en ne faisant rien, qu'en ne comptant pour bien passé que les jours & les momens qui lui échappent.

Mais si l'inutilité est opposée au prix du tems, le dérangement & la multitude des occupations ne l'est pas moins au bon ordre du tems, & à l'usage chrétien que nous en devons faire. Vous venez de voir les périls de la vie oiseuse; il faut vous exposer les inconvéniens de la vie occupée.

**A** Tout ce que nous avons dit jusqu'ici, mes Freres, la plûpart de ceux qui m'écou- tent ont, sans doute; opposé en secret, que leur vie n'est rien moins qu'oiseuse & inutile; qu'à peine peuvent-ils suffire aux devoirs, aux bienféances, aux engage- mens infinis de leur état; qu'ils vivent dans une vicissitude éternelle d'occupations & d'affaires, qui absorbe toute leur vie, & qu'ils se croient heureux quand il leur reste un moment pour être à eux-mêmes, & jouir d'un loisir que la situation de leur fortune leur refuse.

Et voilà, mes Freres, une nouvelle maniere d'abuser du tems, plus dangé- reuse encore que l'inutilité & la paresse. En effet, l'usage chrétien du tems n'est pas d'en remplir tous les momens; c'est de les remplir dans l'ordre, & suivant la volonté du Seigneur qui nous les donne: la vie de la Foi est une vie de regle & de sagesse; l'humeur, l'imagination, l'orgueil, la cupidité, sont de faux principes de con- duite, puisqu'ils ne sont eux-mêmes que le déréglement de l'esprit & du cœur, & que l'ordre & la raison doivent être nos seuls guides.

Cependant la vie de la plûpart des hom- mes, est une vie toujours occupée & tou- jours inutile une vie toujours laborieuse & toujours vuide: leurs passions forment tous leurs mouvemens. Ce sont-là les grands res- sorts qui agitent les hommes; qui les font

courir çà & là , comme des insensés ; qui ne les laissent pas un moment tranquilles : & en remplissant tous leurs momens , ils ne cherchent pas à remplir leurs devoirs , mais à se livrer à leur inquiétude , & satisfaire leurs cupidités injustes.

Mais en quoi consiste cet ordre qui doit régler la mesure de nos occupations , & sanctifier l'usage de notre tems ? Il consiste premierement , à nous borner aux occupations attachées à notre état ; à ne pas chercher les places & les situations qui les multiplient ; & ne pas compter parmi nos devoirs , les soins & les embarras que l'inquiétude , ou nos passions toutes seules , nous forment. Secondement , quelque agitée que soit notre situation , parmi toutes nos occupations , regarder comme les plus essentielles & les plus privilégiées , celles que nous devons à notre salut.

Je dis premierement , à ne pas compter parmi les occupations qui sanctifient l'usage de notre tems , celles que l'inquiétude , ou les passions toutes seules , nous forment.

L'inquiétude ; oui , mes Freres , nous voulons tous nous éviter nous-mêmes : rien n'est plus triste pour la plûpart des hommes que de se retrouver avec eux seuls , & retomber sur leur propre cœur. Comme des passions vaines nous emportent ; que des attachemens criminels nous souillent ; que mille désirs illégitimes occupent tous les mouvemens de notre cœur , en reentrant en nous-mêmes, nous n'y trouvons qu'une ré-

ponse de mort, qu'un vuide affreux, que des remords cruels, des pensées noires, & des réflexions tristes. Nous cherchons donc dans la variété des occupations; & dans des distractions éternelles, l'oubli de nous-mêmes: nous craignons le loisir comme le signal de l'ennui; & nous croyons trouver dans le dérangement & la multiplicité des soins extérieurs, cette ivresse heureuse qui fait que nous marchons sans nous en appercevoir, & que nous ne sentons plus le poids de nous-mêmes.

Mais hélas! nous nous trompons: l'ennui ne se trouve que dans le dérangement, & dans une vie d'agitation, où jamais rien n'est à sa place: c'est en vivant au hazard, que nous nous sommes à charge à nous-mêmes; que nous cherchons toujours de nouvelles occupations, & que le dégoût nous fait bien tôt repentir de les avoir cherchées; que nous changeons sans cesse de situation pour nous fuir, & que nous nous portons par-tout nous-mêmes; en un mot, que toute notre vie n'est qu'un art diversifié d'éviter l'ennui, & un talent malheureux de le trouver. Par-tout où n'est pas l'ordre, il faut nécessairement que se trouve l'ennui; & loin qu'une vie de dérangement & d'agitation en soit le remède, elle en est au contraire la source la plus féconde & la plus universelle.

Les ames justes qui vivent dans l'ordre, elles qui ne donnent rien aux caprices & à l'humeur, elles dont toutes les occupations

sont à leur place , dont tous les momens sont remplis selon leur destination & la volonté du Seigneur qui les dirige , trouvent dans l'ordre le remède de l'ennui. Cette sagesse uniformité dans la pratique des devoirs , qui paroît si triste aux yeux du monde , est la source de leur joie , & de cette égalité d'humeur que rien n'altère : jamais embarrassées du tems présent que des devoirs marqués occupent : jamais en peine sur le tems à venir pour lequel de nouveaux devoirs sont marqués : jamais livrées à elles-mêmes par la variété des occupations qui se succèdent les unes aux autres. Les jours leur paroissent des momens , parce que tous les momens sont à leur place : le tems ne leur pese pas , parce qu'il a toujours sa destination & son usage ; & elles trouvent dans l'arrangement d'une vie uniforme & occupée , cette paix & cette joie que le reste des hommes cherchent envain dans le dérangement & dans une agitation éternelle.

L'inquiétude , en multipliant nos occupations , nous laisse donc livrés à l'ennui & au dégoût ; & elle ne sanctifie pas pour cela l'usage de notre tems. Car si les momens que l'ordre de Dieu ne regle point , sont des momens perdus, quelque remplis qu'ils sont d'ailleurs , si la vie de l'homme doit être une vie sage & réglée , où chaque occupation ait sa place fixe : quoi de plus opposé à une telle vie que cette circonstance, ces variations éternelles , dans lesquelles l'inquiétude nous fait passer notre tems ?

Mais

Mais les passions qui nous mettent dans un mouvement perpétuel , ne nous forment pas des occupations plus légitimes.

Oui, mes Freres, je fais qu'il n'est qu'un certain âge de la vie où l'on paroisse occupé du frivole & des plaisirs; des soins plus sérieux & des occupations plus solides, succèdent à l'oisiveté & aux amusemens des premières mœurs & après avoir donné la jeunesse à la paresse & aux plaisirs, on donne les années de maturité à la patrie, à la fortune, à soi-même : mais c'est encore ici que nous prenons le change. J'avoue que nous nous devons à l'Etat, au Prince, aux soins publics; que la Religion met au nombre des devoirs qu'elle nous prescrit, le zèle pour le service du Souverain, pour les intérêts & la gloire de la patrie; & même qu'elle seule fait former des sujets fidèles, & des citoyens prêts à tout sacrifier pour la cause commune. Mais la Religion ne veut pas que l'orgueil & l'ambition nous jettent témérairement dans les soins publics, & qu'on s'efforce par toutes sortes de voies, d'intrigues, de sollicitations, de parvenir à des places, où nous devant tout entiers aux autres, il ne nous reste plus de tems par nous-mêmes : la Religion veut qu'on craigne ces situations tumultueuses; qu'on s'y prête à regret & en tremblant, quand l'ordre de Dieu & l'autorité de nos maîtres nous y appelle; & que par son propre choix on préfère toujours la sûreté & le loisir d'un état privé, au péril & à l'éclat des dignités

& des places. Hélas ! nous avons si peu de tems à vivre sur la terre , & le salut , ou la condamnation éternelle qui nous attend , est si proche , que tous les autres soins , hors celui-là , devroient être pour nous , tristes & onéreux ; & que tout ce qui nous distrait de cette grande affaire , pour laquelle on ne nous laisse qu'un petit nombre de jours , devoit nous paroître pour nous , un grand malheur. Ce n'est pas là une maxime de spiritualité : c'est la premiere maxime de la foi & le fond du Christianisme.

Cependant l'ambition , l'orgueil , toutes nos passions , font que nous ne pouvons supporter une condition privée. Ce que nous craignons le plus dans la vie , & à la Cour sur-tout , c'est une destinée & un état qui nous laisse à nous-mêmes , & ne nous établit point sur les autres. Nous ne consultons ni l'ordre de Dieu , ni les vues de la Religion , ni les périls des situations trop agitées , ni le bonheur que la foi découvre dans un état tranquille & privé , où l'on n'a à répondre que de soi-même , ni souvent même nos talens ; nous ne consultons que nos passions , que ce désir insatiable de nous élever au-dessus de nos freres : nous voulons paroître sur la scene , & devenir des personnages ; & sur une scene qui va finir demain , & qui ne nous laissera de réel , que la peine puérile de l'avoir jouée. Plus même les places sont environnées de tumulte & d'embarras , plus elles nous paroissent dignes de nos recher-

ches : nous voudrions être le tout ; le loisir si cher à une ame fidèle nous paroît honteux : tout ce qui nous partage entre nous & le public ; tout ce qui donne aux autres hommes un droit absolu sur notre tems ; tout ce qui nous jette dans l'abîme de soins & d'agitations , que traîne après soi le crédit , la faveur , la considération , nous touche , nous attire , nous transporte. Ainsi la plûpart des hommes se font inconsidérément une vie tumultueuse & agitée que Dieu ne demandoit pas d'eux ; & cherchent avec empressement des soins où l'on ne peut être en sûreté , que lorsque l'ordre de Dieu nous les ménage.

A la vérité , nous les entendons quelquefois se plaindre des agitations infinies , inséparables de leurs places , soupirer après le repos , envier la destinée d'un état tranquille & privé : & redire sans cesse qu'il seroit tems enfin de vivre pour soi , après avoir si long-tems vécu pour les autres. Mais ce ne sont-là que des discours ; ils paroissent gémir sous le poids des affaires ; mais ils porteroient avec bien plus de douleur & d'accablement , le poids du loisir & d'une condition privée : ils ont employé une partie de leur vie à briguer le tumulte des places & des emplois ; & ils employent l'autre à se plaindre du malheur de les avoir obtenues. C'est un langage de vanité ; ils voudroient paroître supérieurs à leur fortune , & ils ne le sont pas au moindre revers & au plus léger refroidissement qui la

menace. Voilà comme nos passions seules nous forment des embarras & des occupations que Dieu ne demandoit pas de nous, & nous ôtent un tems dont nous ne connoîtrons le prix, que lorsque nous serons arrivés à ce dernier moment, où le tems finit & l'éternité commence.

Encore, mes Freres, si au milieu des occupations infinies, attachées à votre état, vous regardiez comme les plus privilégiées, celles qui se rapportent au salut, vous repareriez du moins, en quelque maniere, la dissipation de cette partie de votre vie, que le monde & les soins d'ici-bas occupent toute entiere. Mais c'est encore ici où notre aveuglement est déplorable : nous ne trouvons point de tems pour notre salut éternel. Ce qu'on donne au Prince, à la fortune, aux devoirs d'une charge, aux bienfécances de son état, aux soins du corps & de la parure ; à l'amitié, à la société, au délasement, à l'usage ; tout cela paroît essentiel & indispensable : on n'oseroit y toucher, y retrancher : on le proionge même au-delà des bornes de la raison & de la nécessité ; & comme la vie est trop courte, & les jours trop rapides pour suffire à tout, ce qu'on en retranche, ce sont les soins du salut ; dans la multiplicité de nos occupations, ce sont toujours celles qu'on devoit donner à l'éternité qui sont sacrifiées. Oui, mes Freres, au lieu de prendre sur nos délassemens, sur des devoirs que l'ambition multiplie,

sur des bienféances que l'oifiveté feule a établies , fur les foins d'une vaine parure que l'ufage & la molleffe ont rendus interminables ; au lieu de prendre là-deffus chaque jour quelque-tems du moins pour Dieu & pour nos intérêts éternels , à peine leur donnons-nous quelques foibles reftes qui ont échappé par hazard au monde & aux plaifirs ; quelques momens rapides dont le monde ne veut plus , dont nous fommes peut-être embarraffés , & que nous ne trouverions pas à placer ailleurs. Tant que le monde veut de nous , tant qu'il fe préfente des plaifirs , des devoirs , des bienféances , des inutilités , nous nous y livrons avec goût. Quand tout eft fini , & que nous ne favons plus que faire de notre loisir , alors nous consacrons à quelques pratiques languiffantes de religion , ces momens de rebut , que la laffitude , ou le défaut de plaifirs nous laiffe : ce font proprement des momens de repos que nous nous donnons à nous-mêmes plutôt qu'à Dieu ; un intervalle que nous mettons entre le monde & nous , pour y rentrer avec plus de goût & respirer un peu de la fatigue , du dégoût , de la fatiété , où nous jetteroit la vie du monde & des plaifirs trop foutenue , & prolongée outre une certaine mefure au-delà de laquelle fe trouve l'ennui & la laffitude.

Voilà l'ufage que les perfonnes mêmes qui fe parent d'une réputation de vertu , font , à la Cour fur-tout , de leur tems.

Toute leur vie est une préférence criminelle qu'elles donnent au monde , à la fortune , aux bienféances , aux plaisirs , aux affaires sur l'affaire de leur salut : tout est rempli parce qu'on donne à ses maîtres , à ses places , à ses amis , à son goût & il ne reste plus rien pour Dieu & pour l'éternité. Il semble que le tems nous est premièrement donné pour le monde , pour l'ambition , pour nos places , pour les soins de la terre ; & qu'ensuite ce que nous pouvons avoir de trop , on nous fait bon gré si nous le donnons au salut.

Grand Dieu ! & pourquoi nous laissez-vous sur la terre , que pour mériter votre possession éternelle ? tout ce que nous faisons pour le monde périra avec le monde ; tout ce que nous faisons pour vous sera immortel ; tous les soins d'ici-bas ont pour objet des maîtres souvent ingrats , injustes , difficiles , impuissans du moins , & qui ne peuvent nous rendre heureux ; les devoirs que nous vous rendons , nous les rendons à un Maître & à un Seigneur fidèle , juste , miséricordieux , tout-puissant , & qui seul peut récompenser ceux qui le servent : les soins de la terre , quelque brillans qu'ils puissent être , nous sont étrangers ; ils ne sont pas dignes de nous ; ce n'est pas pour eux que nous sommes faits , nous devons seulement nous y prêter en passant , pour satisfaire aux liens passagers qui les exigent de nous , & qui nous lient aux autres hommes ; les soins de l'éternité

tout seuls sont dignes de la noblesse de nos  
 espérances, & remplissent toute la gran-  
 deur & toute la dignité de notre destinée.  
 Bien plus, ô mon Dieu ! sans les soins du  
 salut, tous les autres sont profanes & souil-  
 lés : ce ne sont plus que des agitations vai-  
 nes, stériles, presque toujours criminelles :  
 les soins du salut tout seuls, les consacrent,  
 les sanctifient, leur donnent la réalité, l'é-  
 lévation, le prix & le mérite qui leur man-  
 que. Que dirai-je encore ? tous les autres  
 soins nous déchirent, nous troublent,  
 nous inquiètent, nous aigrissent ; mais les  
 devoirs que nous vous rendons, nous  
 laissent une joie véritable dans le cœur ;  
 nous soutiennent, nous calment, nous con-  
 solent & adoucissent même les peines &  
 les amertumes des autres. Enfin, nous  
 nous devons à vous, ô mon Dieu ! avant  
 que d'être à nos maîtres, à nos inférieurs,  
 à nos amis, à nos proches : c'est vous qui  
 avez les premiers droits sur notre cœur &  
 sur notre raison, qui sont les dons de votre  
 main libérale : c'est donc pour vous pre-  
 mièrement, que nous devons en faire usa-  
 ge ; & nous sommes Chrétiens avant que  
 d'être Princes, sujets, hommes publics, ou  
 quelqu'autre chose sur la terre.

Vous nous direz peut-être, mes Fre-  
 res, que vous croyez, en remplissant les  
 devoirs pénibles & infinis attachés à votre  
 état, servir Dieu, remplir toute justice,  
 & travailler à votre salut : j'en conviens ;  
 mais il faut remplir ces devoirs dans la

vue de Dieu, par des motifs de foi, & dans un esprit de religion & de piété. Dieu ne compte que ce qu'on fait pour lui : il n'accepte de nos peres, de nos fatigues, de nos assujettissemens, de nos sacrifices, que ceux qui sont offerts à sa gloire & non pas à la nôtre ; & nos jours ne sont pleins à ses yeux, que lorsqu'ils sont pleins pour l'éternité. Toutes les actions qui n'ont pour objet que le monde, que l'éclat qui vient de la terre, qu'une fortune périssable, quelque louanges qu'elle nous attirent de la part des hommes, à quelque degré de grandeur, de réputation, qu'elles nous élèvent ici-bas, ne sont rien devant lui, ou ne sont que des amusemens puériles indignes de la majesté de ses regards.

Ainsi, mes Freres, que les jugemens de Dieu sont différens de ceux du monde ! On appelle une belle vie dans le monde, une vie éclatante, où l'on compte de grandes actions, des victoires remportées, des négociations difficiles conclues, des entreprises conduites avec succès, des emplois illustres soutenues avec réputation, des dignités éminentes acquises par des services importans, & exercées avec gloire ; une vie qui passe dans les histoires, qui remplit les monumens publics, & dont le souvenir se conservera jusqu'à la dernière postérité ; voilà une belle vie selon le monde. Mais si dans tout cela on a plus cherché sa gloire propre que la gloire de Dieu ; si l'on n'a eu

en vue que de se bâtir un édifice périssable de grandeur sur la terre, en vain a-t'on fourni une carriere éclatante devant les hommes ; devant Dieu c'est une vie perdue : en vain les histoires parleront de nous ; nous ferons effacés du livre de vie & des histoires éternelles : en vain nos actions feront l'admiration des siècles à venir ; elles ne seront point écrites sur des colonnes immortelles du Temple céleste : *Et in scripturâ domûs Israël non scribentur* : en vain nous jouerons un grand rôle sur la scene de tous les siècles : nous ferons dans les siècles éternels comme ceux qui n'ont jamais été : en vain nos titres & nos dignités, se conserveront sur le marbre & sur le cuivre ; comme ce fera le doigt des hommes qui les aura écrites, ils périront avec eux ; & ce que le doigt de Dieu tout seul aura écrit, durera autant que lui-même : en vain notre vie sera proposée comme un modèle à l'ambition de nos neveux ; comme elle n'aura de réalité que dans les passions des hommes, dès qu'il n'y aura plus de passions & que tous les objets qui les allument seront anéantis, cette vie ne sera plus rien, & retombera dans le néant avec le monde qui l'avoit admirée.

Car, de bonne foi, mes Freres, voudriez-vous que dans ce jour terrible, où les justices elles-mêmes seront jugées, Dieu vous tînt compte de toutes les peines, de tous les soins, de tous les dégoûts que vous dévorez pour vous élever sur la terre ?

qu'il regardât comme un tems bien employé, le tems que vous avez sacrifié au monde, à la fortune, à la gloire, à l'élevation de votre nom & de votre race, comme si vous n'étiez sur la terre que pour vous-mêmes? qu'il mît au nombre de vos œuvres de salut celles qui n'ont eu que l'ambition, l'orgueil, l'envie, l'intérêt pour principe, & qu'il comptât vos vices parmi vos vertus?

Et que pourrez-vous lui dire au lit de la mort, lorsqu'il entrera en jugement de la mort, lorsqu'il entrera en jugement avec vous, & qu'il vous demandera compte d'un tems qu'il ne vous avoit donné, que pour l'employer à le glorifier & à le servir? Lui direz-vous: Seigneur, j'ai remporté des victoires: j'ai servi utilement & glorieusement le Prince & la Patrie: je me suis fait un grand nom parmi les hommes? Hélas! vous n'avez pas su vous vaincre vous-même: vous avez servi utilement les Rois de la terre, & vous avez méprisé le service du Roi des Rois: vous vous êtes fait un grand nom parmi les hommes, & votre nom est inconnu parmi les Elus de Dieu: tems perdu pour l'éternité. Lui direz-vous: j'ai conclu des traités importans: j'ai ménagé les intérêts & la fortune des Princes: je suis entré dans les secrets & dans les conseils des Rois! Hélas! vous avez conclu des traités & des alliances avec les hommes, & vous avez violé mille fois l'alliance sainte que vous

aviez faite avec Dieu : vous avez ménagé les intérêts des Princes, & vous n'avez pas su ménager les intérêts de votre salut : vous êtes entré dans le secret des Rois, & vous n'avez pas connus les secrets du Royaume des Cieux : tems perdu pour l'éternité. Lui direz-vous : Toute ma vie n'a été qu'un travail & une occupation pénible & continuelle ? Hélas ! vous avez toujours travaillé, & vous n'avez rien fait pour sauver votre ame : tems perdu pour l'éternité. Lui direz-vous : J'ai établi mes enfans, j'ai élevé mes proches : j'ai été utile à mes amis : j'ai augmenté le patrimoine de mes peres ? Hélas ! vous avez laissé de grands établissemens à vos enfans, & vous ne leur avez pas laissé la crainte du Seigneur en les élevant & les établissant dans la Foi & dans la piété : vous avez augmenté le patrimoine de vos peres, & vous avez dissipé les dons de la grace & le patrimoine de Jesus-Christ : tems perdu pour l'éternité. Lui direz-vous : j'ai fait des études profondes : j'ai enrichi le public d'ouvrage utiles & curieux : j'ai perfectionné les sciences par de nouvelles découvertes : j'ai fait valoir mes grands talens & les ai rendus utiles aux hommes ? Hélas ! le grand talent qu'on vous avoit confié étoit celui de la Foi & de la grace dont vous n'avez fait aucun usage : vous vous êtes rendu habile dans les sciences des hommes, & vous avez toujours ignoré la science des Saints : tems perdu pour l'éternité. Lui direz-vous enfin : J'ai

passé la vie à remplir les devoirs & les bien-  
féances de mon état : j'ai fait des amis : j'ai  
su plaire à mes maîtres ? Hélas ! vous avez  
eu des amis sur la terre , & vous ne vous  
en êtes point fait dans le Ciel : vous avez  
tout mis en œuvre pour plaire aux hom-  
mes , & vous n'avez rien fait pour plaire  
à Dieu : tems perdu pour l'éternité.

Non , mes Freres , quel vuide affreux  
la plûpart de ces hommes , qui avoient  
gouverné les Etats & les Empires ; qui  
sembloient faire mouvoir l'univers entier ;  
qui en avoient rempli les premières places ;  
qui faisoient tout le sujet des entretiens ,  
des desirs , des espérances des hommes ;  
qui occupoient presque seuls les attentions  
de toute la terre ; qui portoient tout seuls le  
poids des soins & des affaires publiques ;  
quel vuide affreux trouveront-ils dans  
toute leur vie au lit de la mort ! tandis que  
les jours d'une ame sainte & retirée , qu'on  
regardoit comme des jours obscurs & oi-  
seux , paroîtront pleins , occupés , marqués  
chacun par quelque victoire de la Foi , &  
dignes d'être célébrés par les cantiques  
éternels.

Méditez ces vérités saintes , mes Freres :  
le tems est court ; il est irréparable ; il est  
le prix de votre éternelle félicité ; il ne  
vous est donné que pour vous en rendre  
dignes : mesurez là-dessus ce que vous en  
devez donner au monde , aux plaisirs , à la  
fortune , à votre salut. Mes Freres , dit  
l'Apôtre , le tems est court ; usons donc

du monde comme si nous n'en usions pas ; possédons nos biens , nos places , nos dignités , nos titres , comme si nous ne les possédions pas ; jouissons de la faveur de nos maîtres & de l'estime des hommes ; comme si nous n'en jouissions pas ; ce n'est là qu'une ombre qui s'évanouit & nous échappe : & ne comptons de réel dans toute notre vie , que les momens que nous aurons employés pour le Ciel.

*Ainsi soit-il.*





# S E R M O N

POUR LE MARDI

## DE LA SEMAINE

### DE LA PASSION.

*Sur le Salut.*

Tempus meum nondum advenit ; tempus autem  
vestrum est semper paratum.

*Mon tems n'est pas encore venu ; mais pour le  
vôtre , il est toujours prêt. Joan. 7. 6.*



E reproche que fait aujourd'hui Jesus-Christ à ses parens selon la chair , qui le pressoient de se manifester au monde , & d'aller à Jérusalem se faire honneur de ses grands talens , nous pouvons les faire à la plûpart de ceux qui nous écoutent. Le tems qu'ils donnent à leur fortune , à leur élévation , à leurs plaisirs , est toujours prêt : il est toujours tems pour eux d'acquérir des biens , de la gloire ,

& de satisfaire leurs passions ; c'est-là le tems de l'homme : *Tempus vestrum semper est paratum* : mais le tems de Jesus-Christ, c'est-à-dire, le tems de travailler au salut n'est jamais prêt ; ils le renvoient, ils le différent ; ils attendent toujours qu'il arrive, & il n'arrive jamais : *Tempus meum nondum advenit.*

Les plus legers intérêts de la terre les agitent, & leur font tout entreprendre : car qu'est-ce que le monde lui-même dont ils suivent les voies trompeuses, qu'une agitation éternelle, où les passions mettent tout en mouvement, où le repos est le seul plaisir inconnu, où les soucis sont honorables, où ceux qui sont tranquilles se croient malheureux, où tout est travail & affliction d'esprit, enfin, où tout s'agite & tout se méprend ?

Certes, mes Freres, à voir les hommes si occupés, si vifs, si patiens dans leurs poursuites, on diroit qu'ils travaillent pour des années éternelles, & pour des biens qui doivent assurer leur félicité ! on ne comprend pas que tant de soins & d'agitations ne se proposent qu'une fortune dont la durée égale à peine celle des travaux qui l'ont méritée, & qu'une vie si rapide se passe à chercher avec tant de fatigue des biens qui doivent finir avec elle.

Cependant, une méprise qui ne peut se soutenir contre la plus légère attention, est devenue l'erreur du plus grand nombre. En vain la Religion nous rappelle à des soins

plus solides & plus nécessaires ; en vain elle nous annonce que travailler pour tout ce qui doit passer , c'est amasser à grands fraix des monceaux de fable qui s'écroutent sur nos têtes à mesure que nous les élevons que le plus haut point d'élévation où nous puissions atteindre ici-bas est toujours la veille de notre mort & la porte de l'éternité , & que rien n'est digne de l'homme que ce qui doit durer autant que l'homme : les soins des passions sont toujours pénibles & férieux ; il n'est que les démarches que nous faisons pour le ciel qui soient foibles & languissantes : le Salut tout seul est pour nous un amusement : nous travaillons pour les biens frivoles , comme si nous travaillons pour des biens éternels , nous travaillons pour les biens éternels , comme si nous travaillions pour des biens frivoles.

Oui , mes Freres , les soins de la terre sont toujours vifs ; obstacles , fatigues , contretens , rien ne nous rebute ; les soins de la terre sont toujours prudens ; dangers , pièges , perplexités , concurrences , rien ne nous fait prendre le change. Or , il s'en faut bien que les soins du salut ne soient de ce caractère ; rien de plus languissant , & qui nous intéresse moins , quoique les obstacles & les dégoûts y soient fort à craindre : rien de plus imprudent , quoique la multiplicité des voies & le nombre des écueils y rendent les méprises si familières. Il faut donc y travailler avec vivacité & avec prudence : avec vivacité , pour ne pas  
se

se rebuter : avec prudence , pour ne pas s'y méprendre. Implorons , &c. *Ave , Maria.*

**R**ien sans doute ne devoit nous intéresser d'avantage en cette vie que le soin de notre salut éternel : outre que c'est ici la grande affaire où il s'agit de tout pour nous, nous n'en avons même, à proprement parler , point d'autre sur la terre ; & les occupations infinies & diverses attachées à nos places , à notre rang , à notre état , ne doivent être que des manières différentes de travailler à notre salut.

Cependant ce soin si glorieux auquel tout ce que nous faisons , & tout ce que nous sommes , se rapporte , est pour nous le plus méprisable : ce soin principal & qui devoit être toujours à la tête de tous nos autres soins ; leur cède à tous dans le détail de nos actions : ce soin si aimable , & auquel les promesses de la foi & les consolations de la grace attachent tant de douceurs ; est devenu pour nous le plus dégoûtant & le plus triste. Et voilà , mes Freres , d'où vient le défaut de vivacité dans l'affaire de notre salut éternel : on y travaille sans estime , sans préférence , sans goût. Suivons ces idées , & souffrez que je les développe.

C'est une erreur bien déplorable , mes Freres , que les hommes aient attaché des noms pompeux à toutes les entreprises des passions , & que les soins du salut n'aient pu mériter auprès d'eux le même honneur

& la même estime. Les travaux militaires sont regardés parmi nous comme la voie de la réputation & de la gloire : les intrigues & les mouvemens qui font parvenir, sont comptés parmi les secrets d'une profonde sagesse ; les projets & les négociations, qui arment les hommes les uns contre les autres, & qui font souvent de l'ambition d'un seul, l'infortune publique, passent pour étendue de génie, & pour supériorité de talens : l'art d'élever sur un patrimoine obscur une fortune monstrueuse, aux dépens souvent de l'équité & de la bonne foi, est la science des affaires, & la bonne conduite domestique : enfin, le monde a trouvé le secret de rehausser par des titres honorables tous les soins qui se rapportent aux choses d'ici-bas : les actions de la foi toutes seules, qui demeureront éternellement, qui formeront l'histoire du siècle à venir, & qui seront gravées durant toute l'éternité sur les colonnes immortelles de la sainte Jérusalem, passent pour des occupations oiseuses & obscures, pour le partage des ames foibles & bornées, & n'ont rien qui les relève aux yeux des hommes. Et voilà, mes Freres, la première raison de notre indifférence pour l'affaire du salut : nous n'estimons pas assez cette sainte entreprise pour y travailler avec vivacité.

Or, je ne crois pas devoir m'arrêter ici à combattre une illusion si indigne même de la raison. Car, qu'est-ce qui peut res-

dre un ouvrage glorieux à celui qui l'entreprend ? Est-ce la durée & l'immortalité qu'il promet dans la mémoire des hommes ; ah ! tous les monumens de l'orgueil périront avec le monde qui les a élevés : tout ce que nous faisons pour la terre aura la même destinée qu'elle : les victoires & les conquêtes , les entreprises les plus éclatantes , & toute l'histoire des pécheurs , qui embellit le siècle présent , sera effacée du souvenir des hommes ; les œuvres du Juste toutes seules seront immortelles , écrites à jamais dans le Livre de vie , & survivront à la ruine entière de l'univers. Est-ce la récompense qu'on nous y propose ? mais tout ce qui ne peut nous rendre heureux , ne peut aussi nous récompenser , & on n'en a pas d'autre ici que Dieu même. Est-ce la dignité des occupations auxquelles on vous engage ? mais les soins de la terre les plus honorables sont des yeux auxquels notre erreur a donné des noms séculiers : ici tout est grand ; on n'aime que l'Auteur de son être ; on n'adore que le Souverain de l'Univers ; on ne sert qu'un Maître tout puissant : on ne désire que des biens éternels ; on ne fait des projets que pour le Ciel ; on ne travaille que pour une couronne immortelle.

Qu'y a-t'il donc de plus glorieux sur la terre , & de plus digne de l'homme , que les soins de l'éternité ? Les prospérités sont d'honorables inquiétudes les emplois éclatans : un esclavage illustre ; la réputation

est souvent une erreur publique ; les titres & les dignités sont rarement le fruit de la vertu, & ne servent tout au plus qu'à orner nos tombeaux & embellir nos cendres ; les grands talens, si la foi n'en regle l'usage, sont de grandes tentations ; les vastes connoissances, un vent qui enfle & qui corrompt, si la foi n'en corrige le vein ; tout cela n'est grand que par l'usage qu'on en peut faire pour le salut ; la vertu toute seule est estimable pour elle-même.

Cependant si nos concurrens sont plus heureux & plus élevés que nous dans le monde, nous les regardons avec des yeux d'envie ; & leur élévation en humiliant notre orgueil, ranime la vivacité de nos prétentions & de nos espérances, mais lorsque les complices quelquefois de nos plaisirs, changés soudain en de nouveaux hommes, rompent généreusement tous les liens honteux des passions, & portés sur les ailes de la grace, entrent à nos yeux dans la voie du salut, tandis qu'ils nous laissent derrière eux errer encore tristement au gré de nos desirs dérégés ; nous voyons d'un œil tranquille le prodige de leur changement ; & loin que leur destinée nous fasse envie, & réveille en nous de foibles desirs de Salut, nous ne pensons peut-être qu'à remplacer le vuide que leur retraite laisse dans le monde : qu'à nous élever à ces postes périlleux d'où ils viennent de descendre par des vues de foi & de religion : que dirai-je ? nous devenons peut-être les censeurs de leur

vertu ; nous cherchons ailleurs que dans les trésors infinis de la grace , les motifs secrets de leur changement ; nous donnons à l'œuvre de Dieu des vues toutes humaines ; & nos censures déplorables deviennent la plus dangereuse tentation de leur pénitence. C'est ainsi , ô mon Dieu ! que vous répandez des ténèbres vengeresses sur des cupidités injustes ! D'où vient cela ? nous manquons d'estime pour la sainte entreprise du Salut ; première cause de notre indifférence.

En second lieu , nous y travaillons avec indolence , parce que nous n'en faisons pas une affaire principale , & que nous ne lui donnons jamais la préférence sur tous nos autres soins. En effet , mes Freres , nous voulons tous nous sauver ; les pécheurs les plus déplorés ne renoncent pas à cette espérance : nous voulons même que parmi nos œuvres , il s'en trouve toujours quelques-unes qui se rapportent au Salut ; car nul ne s'abuse jusqu'à croire qu'il méritera la gloire des Saints , sans avoir jamais fait une seule démarche pour s'en rendre digne ; mais où nous nous trompons , c'est dans le rang que nous donnons à ces œuvres parmi les occupations qui partagent notre vie.

Et certes , mes Freres , les bienfécances & les inutilités des commerces , les fonctions d'une charge , les embarras domestiques , les passions & les plaisirs ont leurs tems & leurs momens marqués dans nos journées. Où plaçons-nous l'ouvrage du Salut ? quel rang donnons-nous à ce soin

unique sur tous nos autres soins ? en faisons-nous une affaire seulement ? Et pour entrer dans le détail de vos mœurs, que faites-vous pour l'éternité que vous ne rendiez au monde au centuple ? Vous employez quelquefois une légère portion de vos biens en des largesses saintes ; mais qu'est-ce, si nous le comparons à ce que vous en sacrifiez tous les jours à vos plaisirs, à vos passions & à vos caprices ? Vous élevez peut-être au commencement de vos journées votre esprit au Seigneur par la prière, mais le monde au sortir de-là ne prend-t'il pas sa place dans votre cœur, & tout le reste du tems n'est-il pas pour lui ? Vous assistez peut-être exactement chaque jour aux mystères saints ; mais sans entrer ici dans les motifs qui souvent vous y conduisent, cet unique exercice de Religion n'est-il pas compensé par une journée entière, de vie oiseuse & mondaine ? Vous vous faites quelquefois une violence passagère ; vous souffrez peut-être une injure ; vous prenez sur vous pour une obligation de piété : mais ce sont-là quelques faits uniques & singuliers qui sortent de l'ordre commun, & qui n'ont jamais de suite ; vous n'en sauriez produire un seul devant le Seigneur, qu'il ne s'en offre mille de l'autre côté que l'ennemi compte pour lui ; le Salut n'a que vos intervalles ; le monde a pour ainsi dire, l'état & le fonds : les momens sont pour Dieu ; la vie toute entière est pour nous-mêmes.

Je fais, mes Freres, que vous sentez

vous-mêmes là-dessus l'injustice & le danger de votre conduite. Vous convenez que les agitations du monde , des affaires , des plaisirs , vous occupent presque tout entier , & qu'il vous reste peu de tems pour penser au salut : mais vous dites pour vous calmer , que lorsqu'un jour vous serez plus tranquille ; que des affaires d'une certaine nature seront terminées ; que vous vous serez déchargé sur un aîné des soins de cette dignité : que certains embarras seront finis ; en un mot , que certaines circonstances ne se trouveront plus , vous penserez tout de bon à votre salut , & que l'affaire de l'éternité deviendra alors votre principale affaire.

Mais ce qui vous abuse , c'est que vous regardez le salut comme incompatible avec les occupations attachées à l'état où la Providence vous a placé. Car ne pouvez-vous pas en faire des moyens de sanctification ? ne pouvez-vous pas y exercer toutes les vertus chrétiennes ? la pénitence , si ces occupations sont pénibles ? la clémence , la miséricorde , la justice , si elles vous établissent sur les hommes ? la soumission aux ordres du Ciel , si le succès ne répond pas quelquefois à votre attente ? le pardon des injures , si vous y souffrez l'oppression , la calomnie & la violence ? la confiance en Dieu seul , si vous y éprouvez l'injustice ou l'inconstance de vos Maîtres ? N'est-il pas des âmes de votre rang & de votre état , qui , dans la même situation où vous êtes ,

menent une vie pure & chrétienne ? Vous savez bien vous-mêmes qu'on peut trouver Dieu par-tout : car dans ces momens heureux où vous avez été touché quelquefois de la grace , n'est-il pas vrai que tout vous rappelloit à Dieu ; que les périls mêmes de votre état devenoient pour vous des instructions & des remèdes ; que le monde vous dégoûtoit du monde même ; que vous trouveriez par-tout le secret d'offrir à Dieu mille sacrifices invisibles , & de faire de vos occupations les plus tumultueuses des sources de réflexions saintes , ou des occasions salutaires de mérite ? Que ne cultivez-vous ces impressions de grace & de salut ? Ce n'est pas votre situation , c'est votre infidélité & votre foiblesse , qui les ont éteintes dans votre cœur.

Joseph étoit chargé de toutes les affaires d'un grand Royaume : lui seul soutenoit tout le poids du gouvernement : cependant oublia-t'il le Seigneur , qui avoit rompu ses liens , & justifié son innocence ? ou attendit-il pour servir le Dieu de ses peres , qu'un successeur vînt lui rendre le loisir que sa nouvelle dignité lui avoit ôté ? il fut faire servir à la consolation de ses freres , & à l'avantage du peuple de Dieu , une prospérité qu'il ne reconnoissoit tenir que de sa main toute-puissante. Cet Officier de la Reine d'Ethiopie , dont il est parlé aux Actes des Apôtres , étoit établi sur les richesses immenses de cette Princesse : le détail des tributs & des subsides , & toute  
l'administra:

l'administration des deniers publics étoit confiée à sa fidélité : or cet abîme de soins & d'embaras ne lui laissoit-il pas le loisir de chercher dans les prophéties d'Isaïe le salut qu'il attendoit, & les paroles de la vie éternelle ? Placez-vous dans les situations les plus agitées, vous y trouverez des Justes qui s'y sont sanctifiés : la Cour peut devenir l'asyle de la vertu comme le Cloître ; les places & les emplois peuvent être les secours comme les écueils de la piété & quand pour venir à Dieu on attend qu'on puisse changer de place, c'est une marque qu'on ne veut pas encore changer son cœur.

Aussi, lorsque nous vous disons que le Salut doit être l'unique affaire : nous ne prétendons pas que vous renonciez à toutes les autres ; vous sortiriez de l'ordre de Dieu. Nous voulons seulement que vous les rapportiez toutes au salut que la piété sanctifie vos occupations ; que la foi les regle ; que la Religion les anime ; que la crainte du Seigneur les modère, en un mot ; que le Salut soit comme le centre où elles aboutissent toutes. Car d'attendre que vous soyez plus tranquille & plus débarrassé de tous soins, pour être plus homme de bien, outre que c'est une illusion dont le démon se fert pour reculer votre pénitence ; c'est un outrage même que vous faites à la religion de Jesus-Christ : vous justifiez les reproches que les ennemis des chrétiens faisoient autrefois contre elle ; il semble que vous la regardez comme incompatible avec les de-

voirs de Prince , de Courtifan , d'homme public , de pere de famille : vous semblez croire comme eux que l'Évangile ne propose que des maximes funestes à la République , & que s'il en étoit cru , il faudroit tout quitter , sortir de la société , renoncer à tous les soins publics , rompre tous les liens de devoir , de bienfiance , d'autorité qui nous unissent aux autres hommes , & vivre comme si l'on étoit seul sur la terre : au lieu que c'est l'Évangile tout seul qui nous fait remplir ces devoirs comme il faut : au lieu que c'est la Religion de Jesus-Christ toute seule qui peut former des Princes religieux , des Courtifans chrétiens , des Magistrats incorruptibles , des Maîtres modérés , des Sujets fidèles , & maintenir dans une juste harmonie cette variété d'états & de conditions , d'où dépend la tranquillité des peuples & le salut des Empires.

Mais pour vous faire mieux sentir l'illusion de ce prétexte ; quand vous serez libre d'embaras & dégagé de ces soins extérieurs qui vous détournent aujourd'hui du salut , votre cœur sera-t-il libre des passions ? les liens injustes & invisibles qui vous arrêtent seront-ils rompus ? serez-vous rendu à vous-même ? plus humble , plus patient , plus modéré , plus chaste , plus mortifié ? Ah ! ce ne sont pas les agitations du dehors qui vous retiennent , c'est le dérèglement du dedans ; c'est le tumulte & la vivacité des passions : ce n'est pas dans les soins de la fortune & dans l'embaras des événemens

& des affaires, dit St. Chrysofôme, qu'est la confusion & le trouble, c'est dans les inclinations dérégliées de l'ame; un cœur où Dieu regne est par-tout tranquille: *Non in rerum eventu perturbatio ac tumultus, sed in nobis & in animis nostris.* Vos soins pour la terre ne sont incompatibles avec le salut; que parce que les affections qui vous y attachent sont criminelles. Ce ne sont pas vos places, ce sont vos penchans, qui sont pour vous des écueils: or ces penchans vous ne vous en dépouillerez pas comme de vos soins & de vos embarras: ils seront même alors plus vifs, plus indomptables que jamais: ils auront outre ce fonds de foiblesse, qu'ils tirent de votre propre corruption; la force du tems & des années: vous croirez avoir tout fait en vous ménageant du repos, & vous verrez que vos passions plus vives à mesure qu'elles ne trouveront plus de quoi s'occuper au-dehors, tourneront toute leur violence contre vous-même; & vous serez surpris de trouver dans votre propre cœur les mêmes obstacles que vous ne croyez avoir aujourd'hui que dans ce qui vous environne. Cette lépre, si j'ose parler ainsi, n'est pas attachée à vos vêtemens, à vos charges, aux murs de vos palais, de sorte que vous puissiez vous en défaire en les quittant; elle a gagné votre propre chair: ce n'est donc pas en renonçant à vos soins, qu'il faut travailler à vous guérir: c'est en vous purifiant vous-même, qu'il faut sanctifier vos soins;

tout est pur à ceux qui sont purs : autrement votre plaie vous suivra jusques dans le loisir de votre solitude ; semblable à ce Roi de Juda dont il est parlé au Livre des Rois, lequel eut beau abdiquer sa couronne, remettre tous les soins de la royauté entre les mains de son fils , & se retirer dans le fond de son palais , il y porta la lépre dont le Seigneur l'avoit frappé , & vit cette plaie honteuse le suivre jusques dans sa retraite. Les soins extérieurs ne trouvent leur innocence ou leur malignité que dans notre cœur ; & c'est nous seuls qui rendons les occupations de la terre dangereuses, comme c'est nous seuls qui rendons celles du Ciel insipides & dégoûtantes.

Et voilà , mes Freres , la dernière raison pourquoi nous faisons paroître si peu de vivacité pour la grande affaire de notre salut éternel ; c'est que nous en accomplissons les devoirs sans plaisir & comme à regret. Les plus légères obligations de la piété nous paroissent dures : tout ce que nous faisons pour le Ciel nous gêne , nous ennuie , nous déplaît : la prière captive trop nos esprits : la retraite nous jette dans l'ennui ; les lectures saintes laissent d'abord l'attention ; le commerce des gens de bien est languissant , & n'a rien qui fasse plaisir ; la loi des jeûnes altère le tempérament : en un mot , nous trouvons je ne fais quoi de triste dans la vertu , qui fait que nous n'en remplissons les obligations que comme des dettes odieuses qu'on paye toujours de mau-

vaïse grace , & seulement lorsqu'on s'y voit contraint.

Mais premièrement , mes Freres , vous êtes injustes d'attribuer à la vertu ce qui prend sa source dans votre propre corruption ; ce n'est pas la piété qui est désagréable , c'est votre cœur qui est dérégulé ; ce n'est pas le calice du Seigneur qu'il faut accuser d'amertume , dit saint Augustin , c'est votre goût qui est dépravé. Tout est amer à un palais malade ; corrigez vos penchans , & le joug vous paroîtra léger : rendez à votre cœur le goût que le péché lui a ôté , & vous goûterez combien le Seigneur est doux : laissez le monde , & vous comprendrez à quel point la vertu est aimable ; en un mot , aimez Jesus-Christ , & vous sentirez tout ce que je dis.

Voyez si les Justes ont le même dégoût que vous pour les œuvres de la piété. Interrogez-les ; demandez leur s'ils regardent votre condition comme la plus heureuse : ils vous répondront que vous leur paroissez dignes de compassion ; qu'ils sont touchés de votre égarement & de vos peines ; de vous voir tout souffrir pour un monde , ou qui vous méprise , ou qui vous ennuie , ou qui ne peut vous rendre heureux ; courir après des plaisirs souvent plus insipides pour vous que la vertu même que vous fuyez : ils vous répondront qu'ils ne changeroient pas leur tristesse prétendue contre toutes les félicités de la terre. La priere les console , la retraite les soutient , les lectures saintes les

animent : les œuvres de la piété répandent dans leur ame une onction sainte, & leurs jours les plus heureux sont ceux qu'il passent avec le Seigneur. C'est le cœur qui décide de nos plaisirs : tandis que vous aimez le monde, vous trouverez la vertu insupportable.

En second lieu, voulez-vous savoir encore pourquoi le joug de Jesus-Christ est pour vous si dur & si accablant ; c'est que vous le portez trop rarement : vous ne donnez au soin du salut que quelques momens rapides ; certains jours que vous consacrez à la piété ; certaines œuvres de religion dont vous vous acquittez quelquefois, & en vous déchargeant aussi-tôt vous ne sentez que le désagrément des premiers efforts : vous ne laissez pas à la grace le loisir d'en adoucir le poids, & vous prévenez les douceurs & les consolations qu'elle ne manque jamais de répandre sur les suites. Ces animaux mystérieux que les Philistins choisirent pour porter l'Arche du Seigneur hors de leurs frontieres, figures des ames infideles peu accoutumées à porter le joug de Jesus-Christ, mugissoient, dit l'Écriture, & sembloient gémir sous la grandeur de ce poids sacré : *Pergentes & mugientes* ; au lieu que les enfans de Lévi, image naturelle des Justes, accoutumés à ce ministere saint, faisoient retentir les airs des cantiques d'allégresse & d'actions de grâces, en la portant avec majesté, même à travers les sables brûlans du désert. La loi n'est pas

un fardeau pour l'ame juste accoutumée à l'observer : il n'est que l'ame mondaine peu familiarisée avec ses saintes observances , qui gémit sous un poids si aimable : *Per-gentes & mugientes*. Lorsque Jesus - Christ a assuré que son joug étoit doux & léger, il nous a ordonné en même - tems de le porter chaque jour : l'onction est attachée à l'accoutumance ; les armes de Saul n'étoient pesantes pour David , que parce qu'il n'en avoit point l'usage : *Non usum habeo*. Il faut se familiariser avec la vertu pour en connoître les saints attrait : il faut percer avant dans cette terre heureuse pour y trouver le lait & le miel ; ce n'est qu'à l'entrée qu'on trouve des géans & des monstres qui dévorent ses habitans. Les plaisirs des pécheurs ne sont doux que sur la surface ; ils n'ont d'agréables que les premiers momens : si vous allez plus avant, ce n'est plus que fiel & qu'amertume ; & plus vous les approfondissez , plus vous y trouvez le vuide , l'ennui , la satiété qui en est inséparable : la vertu au contraire est une manne cachée ; pour en goûter toute la douceur , il faut l'approfondir : mais aussi , plus vous avancez , plus les consolations abondent ; plus les passions se calment , plus les voies s'applanissent , plus vous vous applaudissez d'avoir rompu des chaînes qui vous accabloient , & que vous ne traînez plus qu'à regret & avec une secrète tristesse. Ainsi tandis que vous vous en tiendrez à de simples essais de vertu, vous n'en goûterez

1. Reg.  
17. 39.

ble, que les répugnances & les amertumes ; & comme vous n'aurez pas la fidélité du Juste, vous n'en devez pas aussi attendre les consolations.

Enfin, vous accomplissez les devoirs de la piété sans goût, non-seulement parce que vous les accomplissez trop rarement ; mais parce que vous ne les accomplissez qu'à demi. Vous priez, mais sans recueillement ; vous jeûnez, mais c'est sans entrer dans un esprit de componction & de pénitence ; vous vous abstenez de nuire à votre ennemi, mais c'est sans l'aimer comme votre frere ; vous approchez des mystères saints, mais sans y apporter cette ferveur, qui seule y fait trouver des douceurs ineffables ; vous vous séparez quelquefois du monde, mais vous ne portez pas dans la retraite le silence des sens & des passions, sans quoi elle n'est plus qu'un triste ennui ; en un mot, vous ne portez le joug qu'à demi. Or J. C. n'est pas divisé : ce Simon le Cirénéen qui ne portoit qu'une partie de la Croix en étoit accablé, & il falloit que les soldats lui fissent violence pour l'obliger de continuer au Sauveur ce triste ministère: *Et angariaverunt ut tolleret crucem ejus.* Il n'est que la plénitude de la loi qui soit consolante : plus vous en retranchez, plus elle devient pesante & onéreuse ; plus vous voulez l'adoucir, plus elle accable, au lieu qu'en y ajoutant même des rigueurs de surcroît vous en sentez diminuer la pesanteur, comme si vous y ajoutiez de nouveaux adou-

ciffemens : d'où vient cela ? c'est que l'observance imparfaite de la loi prend sa source dans un cœur que les passions partagent encore ; or un cœur divisé & qui nourrit deux amours , ne peut être , selon la parole de Jesus-Christ , qu'un royaume & un théâtre plein de trouble & de désolation.

En voulez-vous une image naturelle tirée des Livres saints ? Rebecca sur le point d'enfanter Jacob & Esau souffroit des douleurs mortelles , dit l'Écriture ; les deux enfans se faisoient déjà la guerre dans son sein : *Et collidebantur in utero ejus parvuli* ; & comme lassée de ses maux , elle demandoit au Seigneur sa mort ou sa délivrance : Ne soyez point surprise , lui dit la voix du Ciel , si vos douleurs sont si extrêmes , & s'il vous en coûte tant pour devenir mere , c'est qu'il y a deux peuples dans votre sein : *Duæ gentes & duo populi sunt in utero tuo*. Voilà votre histoire , mon cher Auditeur : vous êtes surpris qu'il vous en coûte tant pour accomplir une œuvre de piété , pour enfanter Jesus-Christ , le nouvel homme , dans votre cœur : ah ! c'est que vous y conservez encore deux amours irréconciliables , Jacob & Esau , l'amour du monde & l'amour de Jesus-Christ ; c'est que vous portez au-dedans de vous deux peuples , pour ainsi dire , qui se font une guerre éternelle : *Duæ gentes & duo populi sunt in utero tuo* ; voilà la source de vos douleurs & de vos peines. Si l'amour de Jesus-Christ tout seul possédoit votre cœur , tout y seroit

Gen. 27

22.

Ibid. 4a

23.

calme & paisible : mais vous y nourrissez encore des passions injustes ; vous aimez encore le monde ; les plaisirs , les distinctions de la fortune ; vous ne pouvez souffrir ceux qui vous effacent ; votre cœur est plein de jalousies, & d'animosités, de désirs frivoles, d'attachemens criminels : *Dux gentes & duo populi sunt in utero tuo ;* & de-là vient que vos sacrifices étant toujours imparfaits comme ceux de Caïn , sont toujours tristes & pénibles comme les siens.

Servez donc le Seigneur de tout votre cœur , & vous le servirez avec allegresse : donnez-vous à lui sans réserve , sans vouloir encore retenir un droit sur toutes vos passions ; observez les justices de la loi avec plénitude , & elles répandront , dit le Prophète : de saints plaisirs dans votre cœur :

*Is. 18. Justitiæ Domini rectæ , lætificantes corda.*

Ne croyez pas que les larmes de la pénitence soient toujours tristes & ameres : le deuil n'est qu'au dehors ; elles ont mille dédommagemens secrets lorsqu'elles sont sincères. Le Juste ressemble au buisson sacré ; vous n'en voyez que les ronces & les épines , mais vous ne voyez pas la gloire du Seigneur qui réside au-dedans ; vous voyez des macérations & des jeûnes , mais vous ne voyez pas l'onction sainte qui les adoucit ; vous voyez le silence , la retraite , la fuite du monde & des plaisirs ; mais vous ne voyez pas le consolateur invisible , qui remplace avec tant d'usure le commerce des hommes devenu insupportable depuis

que l'on a goûté Dieu ; vous voyez une vie en apparence triste , ennuyeuse , mais vous ne voyez pas la joie & la paix de l'innocence qui regne au-dedans. C'est-là que le Pere des miséricordes & le Dieu de toute consolation répand ses faveurs à pleines mains , & que l'ame ne pouvant quelquefois en soutenir l'excès & la plénitude, est obligée de demander à son Seigneur qu'il suspende le torrent de ses graces , & qu'il mesure l'abondance de ses dons à la foiblesse de sa créature.

Venez vous-même en faire une heureuse expérience , mon cher Auditeur ; venez mettre la fidélité de votre Dieu à l'épreuve ; c'est ici qu'il aime à être tenté : venez essayer si nous rendons un témoignage trompeur à ses miséricordes ; si nous attirons les pécheurs par des fausses espérances & si ses dons ne sont pas encore plus abondans que nos promesses. Vous avez long-tems essayé du monde ; vous ne lui avez point trouvé de fidélité : il vous avoit fait tout espérer, des plaisirs , des honneurs , des félicités imaginaires : il vous a trompé ; vous y êtes malheureux , vous n'avez jamais pu parvenir à vous y faire une situation au gré de vos souhaits : venez voir si votre Dieu ne vous fera pas plus fidèle ; si l'on ne trouve que des amertumes & des dégoûts dans son service ; s'il promet plus qu'il ne donne ; s'il est un Maître ingrat, inconstant, bizarre ; si son joug est une cruelle servitude , ou une douce liberté ; si les devoirs

132 MARDI DE LA PASSION.  
qu'il exige de nous sont les supplices de ses esclaves, ou la consolation de ses enfans, & s'il trompe ceux qui le servent. Mon Dieu ! que vous seriez peu digne de nos cœurs, si vous n'étiez pas plus aimable, plus fidèle, & plus digne d'être servi que ce monde misérable !

Mais pour le servir comme il veut l'être ; mes Freres, il faut estimer la gloire & le bonheur de son service ; préférer ce bonheur à tous les autres, & y travailler sincèrement, sans réserve, & avec une mûre circonspection : car si c'est un défaut commun de manquer de vivacité pour l'affaire de notre salut éternel, & de s'en dégoûter ; c'en est un autre encore plus ordinaire d'y manquer de prudence & de s'y méprendre.

II. PARTIE. **U**Ne entreprise où les dangers sont journaliers, où les méprises sont ordinaires, où parmi les routes infinies qui paroissent sûres, il ne s'en trouve pourtant qu'une de véritable ; & où cependant le succès doit décider de nos destinées éternelles, une entreprise de ce caractère demande sans doute des attentions non communes, & dans la conduite d'aucune autre on n'eut jamais besoin de tant de circonspection & de prudence. Or, que telle soit l'entreprise du Salut, il seroit inutile ici de le prouver, & nul d'entre vous n'en doute ; ce qu'il importe donc d'établir ce sont les regles & les caracteres de cette prudence,

qui doit nous guider dans une affaire si périlleuse & si essentielle.

La première règle, c'est de ne pas se déterminer au hazard parmi cette multiplicité de voies que les hommes suivent ; les examiner toutes indépendamment des usages & des coutumes qui les autorisent ; & dans l'affaire de l'éternité ne donner rien à l'opinion & à l'exemple : la seconde, lorsqu'on se détermine, ne laisser rien à l'incertitude des événemens, & préférer toujours la sûreté au péril.

Telles sont les règles communes de prudence que les enfans du siècle eux-mêmes suivent dans la poursuite de leurs prétentions & de leurs espérances temporelles : le salut éternel est la seule affaire où elles sont négligés. Premièrement, nul n'examine si ses voies sont sûres, & ne demande pas d'autre garant de leur sûreté que la foule que l'on voit marcher devant soi. Secondement, dans les doutes qui naissent sur le détail des démarches, le parti le plus périlleux au salut, comme il a toujours l'amour propre pour lui : il a toujours aussi la préférence : deux erreurs capitales & communes dans l'affaire du salut éternel, qu'il faut ici combattre. La première règle est de ne pas se déterminer au hazard, & dans l'affaire de l'éternité ne rien donner à l'opinion & à l'exemple. En effet, le Juste nous est par-tout représenté dans les Livres saints comme un homme sensé & prudent, qui suppute, qui compare, qui

examine , qui discerne , qui éprouve ce qu'il y a de meilleur , qui ne croit pas légèrement à tout esprit , qui porte à ses pieds le flambeau de la loi , pour éclairer ses démarches & ne pas se méprendre dans ses voies. Le pécheur au contraire y est dépeint comme un insensé qui marche à l'aventure , & qui dans les pas les plus périlleux passe outre avec confiance , comme s'il marchoit dans les sentiers les plus sûrs & les plus unis : *Sapiens timet , & declinat à malo : stultus transilit , & confidit.*

Prov.  
[4. 16.

Or voilà , mes Freres , la situation de presque tous les hommes dans l'affaire du salut éternelle. Par-tout ailleurs prudents , attentifs , défiants , habiles à découvrir les erreurs cachées sous les préjugés communs : c'est dans le salut tout seul , que rien n'égale notre crédulité & notre imprudence. Oui , mes Freres , vous nous entendez dire tous les jours que la vie du monde , c'est-à-dire , cette vie d'amusement , d'inutilité , de vanité , de faste , de mollesse , exempte même de grands crimes ; que cette vie , dis-je , n'est pas une vie chrétienne : & dès-là , que c'est une vie de réprobation & d'infidélité , c'est la doctrine de la Religion où vous êtes né , & depuis votre enfance on vous a nourris de ces vérités saintes : le monde au contraire soutient que cette vie est la seule que des personnes d'un certain rang puissent mener ; que ne vouloir pas s'y conformer , ce seroit un air sauvage , où il entreroit plus sin-

gularité & de petitesse que de raison & de vertu. Je veux qu'il soit encore douteux , qui du monde ou de nous a raison ; & que ce grand différend ne soit pas encore vuïdé : néanmoins comme il s'agit ici d'une alternative affreuse , & que s'y méprendre est le dernier de tous les malheurs , il semble que la prudence demanderoit qu'on s'éclaircît du moins avant que de passer outre. Il est naturel de douter du moins entre deux partis qui contestent , & où notre salut surtout est devenu le sujet de sa dispute : or , je vous demande entrant dans le monde , & recevant ses mœurs , ses maximes , ses usages , comme vous les avez reçus ; avez-vous commencé par examiner s'il avoit raison , & si c'étoit nous qui avions tort & qui étions les séducteurs ?

Le monde veut qu'on aspire aux faveurs de la fortune , & qu'on n'oublie ni soins , ni mouvemens , ni bassesses , ni artifices , pour s'en rendre digne : vous suivez ces usages ; mais avez-vous examiné si l'Évangile ne les contredit point ? Le monde se fait honneur du luxe , de la magnificence ; des profusions , de la délicatesse des tables ; & en matière de dépense rien n'est excessif selon lui que ce qui peut aboutir à altérer les affaires : vous êtes-vous informé si la Loi de Dieu ne prescrit point un usage plus saint des richesses que nous ne tenons que de lui ? Le monde autorise les jeux éternels , les plaisirs , les spectacles ; & traite avec dérision quiconque ose même douter de

leur innocence : avez-vous trouvé cette dérision dans les maximes tristes & crucifiantes de Jesus-Christ ? le monde approuve certaines voies douteuses & odieuses d'augmenter le patrimoine de ses peres , & ne met point d'autres bornes à la cupidité , que celles des loix , qui punissent les violences & les injustices manifestes : nous pourriez-vous assurer que les regles de la conscience n'y regardent pas de plus près , & n'entrent pas là-dessus dans des discussions que le monde ne connoît point ? Le monde souffre que l'on aspire à des honneurs sacrés , qu'on supplie même à la porte des distributeurs des graces , & qu'on monte en rempant sur le trône sacerdotal : vous êtes-vous éclairci si les loix de l'Eglise ne traitent pas ici toutes démarches , d'intrusion ; & le simple désir de crime ? Le monde a déclaré qu'une vie douce , molle , oiseuse , étoit une vie innocente ; & que la vertu n'étoit pas si austère que nous la faisons : avant de l'en croire sur sa parole , avez-vous consulté si la doctrine que Jesus-Christ nous a apportée du Ciel , souscrivoit à la nouveauté & au danger de ses maximes ?

Quoi , mes Freres ! dans l'affaire de votre éternité vous adoptez sans attention des préjugés communs , seulement parce qu'ils sont établis ? vous suivez ceux qui marchent devant vous , sans examiner où conduit le sentier qu'ils tiennent ? vous ne daignez pas vous demander à vous-même si

vous

vous ne vous trompez point ? il vous suffit de savoir que vous n'êtes pas le seul à vous méprendre ? Quoi ! dans l'affaire qui doit décider de vos destinées éternelles , vous ne faites pas même usage de votre raison ? vous ne demandez point d'autre garant de votre sûreté que l'erreur commune ? vous ne doutez pas ? vous ne vous informez pas ? vous ne vous défiez pas ? tout vous est bon ? Vous qui êtes si épineux , si difficile , si défiant , si plein de précautions quand il s'agit de vos intérêts terrestres ; dans cette grande affaire toute seule , vous vous conduisez par instinct , par opinion , par impression étrangère ? vous n'y mettez rien du vôtre , & vous vous laissez entraîner indolemment à la multitude & à l'exemple ? Vous , qui sur tout autre point rougiriez de penser comme la foule ; vous , qui vous piquez de supériorité de génie , & de laisser au peuple & aux esprits médiocres les préjugés vulgaires ; vous , qui outre peut-être la singularité dans votre façon de penser sur tout le reste ; sur le salut tout seul , vous ne pensez qu'avec la foule , & il semble que la raison ne vous est pas donnée pour ce grand intérêt seulement ? Quoi , mes Freres , quand on vous demande tous les jours dans les démarches que vous faites pour le succès de vos affaires & de vos espérances terrestres , les raisons que vous avez eu de préférer un parti à un autre , vous développez des motifs si sages & si solides ; vous justifiez votre choix par des

vues si sûres & si décisives ; vous paroissez avoir pensé si mûrement avant que d'entreprendre ; & lorsque nous vous demandons tous les jours d'où vient que dans l'affaire du salut éternel vous préférez les abus , les usages , les maximes du monde aux exemples des Saints , qui n'ont pas vécu certainement comme vous ; & aux règles de l'Évangile , qui condamnent tous ceux qui vivent comme vous ; vous n'avez rien à nous répondre , sinon que vous n'êtes pas le seul , & qu'il faut vivre comme tout le monde vit ? Grand Dieu ! & que servent les grandes lumières pour conduire des projets qui périront avec nous ? Nous avons de la raison pour la vanité : nous sommes des enfans pour la vérité : nous nous piquons de sagesse dans les affaires du monde ; dans celle du salut éternel , nous sommes des insensés.

Vous nous direz peut-être que vous n'êtes pas plus sage & plus habile que tous les autres hommes, qui vivent comme vous ; que vous ne pouvez pas entrer dans des discussions qui vous passent ; que si nous en étions crus il faudroit se chicaner sur-tout ; & que la piété n'est pas de tant raffiner ?

Mais je vous demande : faut-il tant de raffinement pour savoir que le monde est un guide trompeur ; que ses maximes sont réprouvées dans l'École de Jésus-Christ , & que ses usages ne sauroient jamais prescrire contre la loi de Dieu ? n'est-ce pas la règle la plus simple & la plus commune de

l'Évangile, & la première vérité de la science du salut ? Il ne faut qu'aller simplement pour connoître le devoir. Les raffinemens ne sont nécessaires que pour se le dissimuler à soi-même, & pour allier les passions avec les règles saintes ; c'est-là où l'esprit humain a besoin de toute son industrie, car l'entreprise est difficile ; & voilà où vous en êtes, vous qui prétendez que rappeler les coutumes à la règle en un raffinement insensé : il ne faut que se consulter soi-même pour connoître le devoir. Tandis que Saül fut fidèle, il n'est pas besoin d'aller consulter la Pythonisse sur ce qu'il devoit faire ; la Loi de Dieu lui apprenoit assez : ce ne fut qu'après son crime, que pour calmer les inquiétudes d'une conscience troublée, & allier ses foiblesses injustes avec la Loi de Dieu, il s'avisa d'aller chercher dans les réponses d'un oracle trompeur quelque autorité favorable à ses passions. Aimez la vérité, & vous l'aurez bien-tôt connue : une conscience droite est le meilleur de tous les docteurs.

Ce n'est pas que je veuille blâmer ici les recherches sincères que fait une ame simple & timide pour s'éclairer & pour s'instruire : je veux dire seulement que la plupart des doutes sur les devoirs, dans les ames livrées au monde comme vous, naissent d'un fond dominant de cupidité, qui d'un côté voudroit ne point toucher à ses passions injustes ? & de l'autre s'autoriser de la loi, pour s'épargner le remord de la

transgression manifeste. Car d'ailleurs si vous cherchez Dieu de bonne foi, & que vos lumieres ne fussent pas, il y a encore des Prophètes dans Israël; consultez à la bonne heure ceux qui conservent la forme de la loi & de la saine doctrine; & qui enseignent la voie de Dieu dans la vérité: ne proposez pas vos doutes avec ces couleurs & ces adoucissimens, qui déterminent toujours la décision en votre faveur: ne consultez pas pour être trompé, mais pour être éclairci: ne cherchez pas des oracles favorables, mais des oracles sûrs & éclairés: ne vous contentez pas même du témoignage d'un seul homme; consultez le Seigneur à plusieurs reprises, & par différens organes; la voix du Ciel est uniforme; parce que la vérité dont elle est l'interprète, n'est qu'une: si les témoignages ne conviennent pas, préférez toujours le choix qui vous éloigne le plus du péril; défiez-vous du sentiment qui plaît, qui rit à la vue, & qui avoit déjà pour lui les suffrages de votre amour-propre.

N'imites pas Loth, lequel sur le point de se séparer d'Abraham, maître de choisir de la droite ou de la gauche, leva les yeux, dit l'Écriture, avant que d'opter: vit à l'entour une contrée fertile, douce, aimable, riante, telle que son cœur la souhaitoit: laissa à Abraham celles qui lui parurent moins délicieuses; & se détermina là-dessus pour le pays de Sodome, sans examiner s'il y avoit de la sûreté pour lui:

*Elevatis itaque Loth ocalis, vidit omnem circa regionem Jordanis, quæ universo irrigabatur... sicut paradisus domini... & habitavit in Sodomis.* En effet, son imprudence fut bien-tôt puni, dit saint Ambroise; peu de tems après les Rois des nations l'emmenent captif; & délivré de leurs mains, à peine échappe-t-il au feu du Ciel qui tomba sur cette ville criminelle: *Loth amœnam elegit: infirmioris itaque consilii pretium luit, quoniam à prudentiore deslexerat.* Il est rare que les décisions de nos penchans se trouvent les mêmes que celles des regles saintes.

Gen. 13<sup>e</sup>10 12<sup>e</sup>

S. Ambroise

Cependant c'est ce qui décide de tous nos choix dans l'affaire du salut; & dans les circonstances mêmes où nous voyons des routes plus sûres que celles que nous choisissons: seconde démarche de notre imprudence dans l'entreprise de notre salut éternel. En effet, il n'est gueres de doute sur nos devoirs, qui nous dérobe l'obligation précise de la Loi sur chaque démarche: nous connoissons les sentiers par où Jesus-Christ & les Saints ont passé: on nous les montre encore tous les jours: on nous convie par le succès qu'ils ont eu, à marcher sur leurs traces. C'est ainsi, nous dit-on avec l'Apôtre, que ces hommes de Dieu qui nous ont précédé, vainquirent le monde, & obtinrent l'effet des promesses: nous voyons qu'en les imitant on peut tout espérer. & que dans la voie où nous marchons, tout est à craign-

dre ; devrions-nous balancer dans cette alternative ?

Cependant , par-tout nous résistons à nos propres lumières ; par-tout nous préférons le péril à la sûreté : toute notre vie n'est même qu'un péril continuel ; dans toutes nos actions , nous flottons , non pas entre le plus ou le moins parfait , mais entre le crime & les simples fautes ; toutes les fois que nous agissons , il n'est pas question de savoir si nous faisons le plus grand bien , mais si nous ne faisons qu'un mal léger & digne d'indulgence : tous vos doutes se bornent à nous demander , si se permettre un tel plaisir , si tenir un tel discours , si se livrer jusqu'à un tel point à son ressentiment , si user de cette duplicité , si ne pas refuser une telle complaisance est un crime ou une simple offense ; vous êtes toujours entre ces deux destinées , & votre conscience ne put jamais vous rendre ce témoignage , que dans une telle occasion vous vous êtes déterminé pour le parti où il n'y avoit aucun péril.

Ainsi vous savez qu'une vie de jeu , de plaisir , de spectacle , d'amusement , quand même il ne s'y mêleroit rien de grossier & de criminel , est un parti fort douteux pour l'éternité : nul Saint du moins ne vous en a laissé l'exemple : des mœurs plus recueillies & plus chrétiennes ne vous laisseroient rien de semblable à craindre , vous le savez : cependant vous aimez mieux un doute accommodant , qu'une sûreté trop gê-

nante. Vous savez que la grace a des momens qui ne reviennent plus ; que rien n'est plus incertain que le retour des impulsions saintes auxquelles on se refuse ; que le salut différé est presque toujours manqué ; & que commencer aujourd'hui ; c'est s'assurer prudemment du succès ; vous le savez cependant, vous préférez l'espérance incertaine d'une grace à venir , au salut présent qui s'offre à vous. Vous savez que ce guide sacré respecte vos passions ; qu'il est plutôt le confident de vos foiblesses que le Juge de votre conscience & le Médecin de vos maux , & qu'il manque ou de lumière pour vous instruire , ou de fermeté pour vous corriger ; vous le savez , & si vivement, que vous même sortez toujours de ses pieds , plein de doutes & de remords secrets sur sa complaisance : un nouveau choix seroit nécessaire ; mais vos passions craignent ce changement ; & un aveugle accoutumé est toute la raison que vous avez de courir avec lui au précipice. Vous savez que votre sûreté demanderoit que vous descendissiez de cette dignité où la main du Seigneur ne vous a pas élevé , & que vous remplissiez sans vocation , comme sans mérite ; vous le savez : mais tant d'autres en sont revêtus , que vous connoissez encore plus dignes que vous : la vraisemblance vous assure , que l'évidence du devoir ne vous touche plus. Vous savez que l'art de grossir ses trésors doit presque toujours son succès à la cupidité & à l'injustice ; que ces

manieres détournées de multiplier son bien ont leurs difficultés dans la Religion, & que si parmi les interprètes de la Loi, il s'en trouve quelques-uns qui vous tolèrent, tout le reste vous condamne; vous le savez: mais c'est cette variété même de suffrages qui vous calme; & en matiere de Salut, avoir contre vous le parti le plus nombreux & le plus sûr, ne vous paroît pas un inconvénient à craindre.

Or, mes Freres, je ne vous demande ici que deux réflexions, & je finis. Premièrement, quand même dans cette voie où vous marchez, la balance seroit égale, c'est-à-dire, quand il seroit également douteux si vous vous sauvez, ou si vous vous perdez, s'il vous restoit un peu de foi, vous devriez être dans les alarmes cruelles: il devroit vous paroître affreux que votre salut éternel fût devenu un problème, sur lequel on ne fait à quoi s'en tenir; & qu'on opinât avec une égale vraisemblance sur le bonheur ou sur le malheur de notre destinée éternelle, comme sur ces questions indifférentes que Dieu a livrées à la dispute des hommes; vous devriez tout entreprendre pour mettre du moins les vraisemblances de votre côté; pour chercher une situation où le préjugé du moins vous fût favorable: & ici où tout conclut contre vous, où la loi ne vous est point favorable, où vous n'avez pour vous que de légères apparences de raison sur lesquelles vous n'oseriez hazarder le moindre

de

de vos intérêts temporels ; & dans des mœurs , qui jusques ici n'ont sauvé personne , & où vous ne vous rassurez que par l'exemple de ceux qui périssent avec vous ; vous êtes tranquille dans cette voie ? vous convenez de la sagesse de ceux qui en ont choisi une plus sûre : vous dites tous les jours qu'ils sont louables ; qu'on est heureux quand on peut prendre sur soi jusqu'à ce point ; qu'il est bien plus sûr de vivre comme eux ; vous le dites , & vous ne croyez pas devoir les imiter ? Insensé ! s'écrie l'Apôtre ; quel est donc le prestige qui vous abuse ? & pourquoi n'obéissez-vous pas à la vérité que vous connoissez ?

Ah ! mes Freres , dans le choix qui intéressent notre gloire , notre avancement , nos prétentions temporelles , sommes-nous capables de cette imprudence ? De toutes les voies qui s'offrent à l'ambition pour parvenir , choisit-on celles qui nous mènent à rien , où la fortune est lente & douteuse , & qui jusqu'ici n'ont fait que des malheureux ? & laisse-t-on celles où tout paroît nous répondre du succès ? C'est donc du salut tout seul que nous faisons une espèce d'aventure , si j'ose parler ainsi , c'est-à-dire , une entreprise sans mesures , sans précautions , que nous abandonnons à l'incertitude des événemens , & dont nous attendons le succès du pur hazard , & non pas de nos soins & de nous-mêmes.

Enfin , dernière réflexion ; Souffrez que je vous demande , mes Freres , pourquoi

cherchez-vous & nous alleguez-vous tant de raisons spécieuses pour vous justifier à vous-mêmes les mœurs dans lesquelles vous vivez ? Ou vous voulez sincèrement vous sauver, ou vous êtes résolu de vous perdre. Voulez-vous vous sauver ? choisissez donc les voies les plus propres pour arriver à la fin où vous aspirez ; laissez-là les voies douteuses, & qui jusqu'ici n'y ont conduit personne ; tenez-vous-en à celle que Jesus-Christ nous a montrée, & qui seule peut vous y conduire : ne vous appliquez pas à vous diminuer à vous-même les dangers de votre état, & à les envisager par les endroits les moins odieux pour les moins craindre ; grossissez-en au contraire le péril dans votre esprit : on ne peut trop craindre ce qu'on ne peut trop éviter ; & le salut est la seule affaire où les précautions ne sauroient jamais être excessives, parce que la méprise y est sans ressource. Voyez si ceux qui suivoient les voies douteuses où vous marchez, & qui nous alleguoient les mêmes raisons que vous pour les justifier, s'en sont tenus là ; dès que la grace a opéré dans leur cœur des désirs sincères de Salut, ils ont regardé les périls au milieu desquels vous vivez, comme inaliables avec leur dessein ; ils ont cherché des routes plus sûres & plus solides ; ils ont fait succéder la sainte sûreté de la retraite, à l'inutilité & aux dangers des sociétés & des commerces ; l'usage de la prière, à la dissipation des jeux & des amuse-

mens ; la garde des sens ; à l'indécence des parures & au péril des spectacles ; la mortification chrétienne , à la mollesse d'une vie douce & sensuelle ; la modestie & les largesses saintes , aux profusions de la vanité ; l'Évangile au monde : ils ont couru au plus sûr , & ont compris que ce seroit une folie de vouloir se sauver comme tous les autres se damnent.

Mais si vous êtes résolus de périr : eh ! pourquoi voulez-vous donc encore garder certaines mesures avec la Religion ? pourquoi cherchez - vous toujours à mettre quelques raisons spécieuses de votre côté , à réconcilier vos mœurs avec l'Évangile , & sauver , pour ainsi dire , encore les apparences ; avec Jesus - Christ ? pourquoi n'êtes-vous pécheurs qu'à demi , & laissez-vous encore à vos passions les plus grossières le frein inutile de la Loi ? Secouez donc ce reste de joug qui vous gêne , & qui en diminuant vos plaisirs , ne diminuera pas vos supplices. Pourquoi vous perdez-vous avec tant de contrainte ? Au lieu de ce Confesseur indulgent qui vous damne , mettez-vous au large , n'en ayez point du tout. Au lieu de ces scrupules qui ne vous permettent que des gains douteux , & vous interdisent encore certains profits bas & manifestement iniques , qui vous mettent néanmoins au nombre des ravisseurs qui ne posséderont pas le Royaume de Dieu ; franchissez le pas ; & ne mettez plus d'autres bornes à votre injustice que celle

de votre cupidité. Au lieu de ces familiarités suspectes où votre ame est toujours blessée, ôtez à la passion la barriere importune & inutile de ce que le crime a de plus grossier. Au lieu de ces mœurs molles & mondaines qui aussi-bien vous damneront, ne refusez rien à vos passions, & vivez comme les animaux au gré de tous vos désirs. Oui, pécheurs, périssez avec tous les fruits de l'iniquité : puisqu'aussi-bien vous en moissonnez les larmes & les peines éternelles. Mais non, mon cher Auditeur, nous ne vous donnons ces conseils de désespoir que pour vous en inspirer de l'horreur : c'est un tendre artifice du zèle, qui ne fait semblant de vous exhorter à votre perte qu'afin que vous n'y consentiez pas vous-même. Hélas ! suivez plutôt ces restes de lumiere qui vous montrent encore de lui la vérité : ce n'est pas sans raison que le Seigneur a conservé jusqu'ici en vous ces sémences de Salut, & qu'il n'a pas permis que tout s'effaçât jusqu'aux principes ; c'est un droit qu'il se réserve encore sur votre cœur : prenez garde seulement de ne pas fonder là-dessus une vaine espérance de conversion à venir ; il n'est permis d'espérer, que lorsque l'on commence à travailler. Commencez donc le grand ouvrage de votre salut éternel, pour lequel seul Dieu vous a mis sur la terre, & auquel vous n'avez pas même encore pensé : estimez un point si nécessaire : préférez-le à tous les autres : ne trouvez

de plaisirs qu'en vous y appliquant : examinez les moyens les plus sûrs & les plus propres pour y réussir ; & les choisissez ; quoiqu'il en coûte , quand une fois vous les aurez connus.

Telle est la prudence de l'Évangile , si souvent recommandée par Jésus-Christ ; hors de là tout est vanité & méprise : vous auriez un esprit supérieur & capable de tout , des talens rares & éclatans ; si vous prenez le change sur votre salut éternel , vous êtes un enfant. Salomon si estimé dans tout l'Orient pour sa sagesse , est un insensé , dont on a peine encore aujourd'hui à comprendre la folie. Toute la raison du monde n'est qu'un jeu , qu'un éblouissement , si elle se méprend sur le point décisif de l'éternité : il n'est dans toute la vie que ce seul point de sérieux : tout le reste est un songe sur lequel il importe peu de se méprendre. Ne vous en fiez donc pas à la multitude , qui est toujours le parti de ceux qui s'égarerent : ne prenez pas pour vos guides des hommes qui ne sauroient être vos garants : ne laissez rien au hasard & à l'incertitude des événemens : c'est le comble de la folie , quand il s'agit de l'éternité ; & d'autant mieux que vouloir risquer ici , c'est être assuré de tout perdre. Rapprochez toujours les usages & les exemples à la règle : souvenez-vous qu'il y a une infinité de voies qui paroissent droites aux hommes , & qui néanmoins conduisent à la mort ; que tous ceux presque

150 MARDI DE LA PASSION.

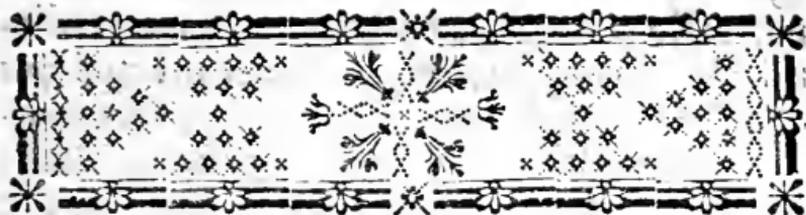
qui se damnent, se damnent en croyant se sauver ; & que tous les Réprouvés au dernier jour , en entendant prononcer leur sentence , seront surpris , dit l'Évangile , de leur condamnation : *Quando te vidimus esurientem ?* parce qu'ils s'attendoient tous au partage des Justes. C'est ainsi qu'après l'avoir attendu , selon les regles de la foi dans cette vie , vous en jouirez éternellement dans le Ciel.

Matth.

25. 37.

*Ainsi soit - il.*





# S E R M O N

POUR LE MERCREDI

DE LA SEMAINE

## DE LA PASSION.

*Sur les dégoûts qui accompagnent la piété  
en cette vie.*

*Sustulerunt ergo lapides Judæi, ut lapidarent  
Jesum.*

*Alors les Juifs prirent des pierres pour lapider  
Jesus. Joan. 10. 31.*



O I L A donc les marques d'in-  
gratitude que Jesus-Christ re-  
çoit des hommes ; voilà les con-  
solations que le Ciel lui mé-  
nage dans l'exercice pénible de  
son ministère. Là on le traite de Samaritain  
& de possédé du démon : ici on prend des  
pierres pour le lapider : *Sustulerunt lapi-  
des, ut lapidarent eum.* C'est ainsi que le  
Fils de Dieu a passé tout le tems de sa vie

mortelle, toujours en butte à la contradiction la plus opiniâtre, ne trouvant que des cœurs insensibles à ses bienfaits, & rebelles aux vérités qu'il leur annonçoit, sans qu'il ait jamais laissé échapper le moindre signe d'impatience, ni la moindre plainte.

Et nous, mes Freres, nous les membres & les disciples; hélas! les plus petits dégoûts, les plus petites répugnances que nous éprouvons dans la pratique de la vertu, révoltent notre délicatesse, ce ne sont que plaintes, que murmures; dès que nous cessons de goûter ces attraits, cette sensibilité qui adoucit tout ce que le devoir peut avoir de pénible; troubles, découragés, nous sommes presque tentés d'abandonner Dieu, & de retourner au monde, comme un maître plus doux & plus commode; en un mot, nous ne voudrions trouver au service de Dieu, que des douceurs & des consolations.

Mais, notre divin Maître, en nous appelant à sa suite, ne nous l'a-t'il pas déclaré en termes exprès, que le Royaume des Cieux ne se donne qu'à titre de conquête, & qu'il n'y a que ceux qui se font violence qui les ravissent? Et ces paroles, que signifient-elles? sinon, qu'entrant au service de Dieu, on ne doit point se promettre qu'on y trouvera toujours une certaine douceur, un certain goût sensible, qui en ôte toute la peine, ou qui la fait aimer; qu'au contraire il est presque certain qu'on y éprouvera des dégoûts, des amertumes,

des répugnances qui exerceront notre patience, & qui mettront notre fidélité à de fréquentes épreuves ; qu'on sentira souvent la pesanteur du joug, sans sentir l'onction de la grace qui le rend léger ; parce que la piété contrarie essentiellement nos anciens goûts & nos premiers penchans, pour lesquels nous conservons toujours un reste malheureux de tendresse, & qu'on ne mortifie point sans que le cœur en souffre ; que d'ailleurs nous aurons à essuyer les caprices éternels d'un cœur inconstant & léger, si difficile à fixer, qui à propos de rien & sans aucun sujet, se dégoûte de ce qu'il a le plus aimé. Voilà, mes Freres, à quoi nous avons dû nous attendre, lorsque nous avons embrassé le parti de la vertu : c'est ici le tems des combats & des épreuves : la paix & la félicité ne sont que pour le Ciel ; mais malgré cela, je dis qu'il est injuste de prendre dans ces dégoûts qui accompagnent la vertu en cette vie, un prétexte, ou d'abandonner Dieu, quand on a commencé à le servir ; ou de n'oser le servir ; quand on a commencé à le connoître. En voici les raisons ; premièrement, parce que les dégoûts sont inévitables en cette vie : secondement, parce que ceux de la piété ne sont pas si amers qu'on se les figure : troisièmement, parce qu'ils le sont moins que ceux du monde ; quatrièmement, parce que quand ils le seroient autant, ils ont des ressources que ceux du monde n'ont pas. Suivons ces vé-

rités édifiantes , après que nous aurons imploré , &c. *Ave, Maria.*

I.  
PARTIE.

J' Ai dit premièrement , parce que les dégoûts sont inévitables en cette vie. Hélas ! mon Dieu , nous nous plaignons que le service de Dieu nous dégoûte ; mais telle est la condition de cette vie misérable. L'homme né pour jouir pleinement de Dieu , ne fauroit être heureux ici-bas , où nous ne le possédons jamais qu'imparfaitement : les dégoûts sont une suite nécessaire de l'inquiétude d'un cœur qui n'est point à sa place , & qui ne peut la trouver sur la terre ; qui cherche à se fixer , & qui ne le sauroit dans toutes les créatures qui l'environnent ; qui , dégoûté de tout le reste , s'attache à Dieu ; mais qui ne pouvant le posséder autant qu'il en est capable , sent toujours qu'il manque quelque chose à son bonheur , s'agite pour y parvenir , & n'y parvient jamais pleinement ici-bas , trouvant presque dans la vertu le même vuide & les mêmes dégoûts qu'il avoit trouvés dans le crime ; parce que , à quelque degré de grace qu'il soit élevé , il lui reste toujours bien du chemin à faire pour arriver à cette plénitude de justice & d'amour , qui possédera tout notre cœur , qui remplira tous nos desirs , qui éteindra toutes nos passions , qui occupera toutes nos pensées , & que nous ne saurions jamais trouver que dans le Ciel.

S'il étoit possible d'être heureux sur la terre , on le seroit sans doute en servant

Dieu, parce que la grace calme nos passions, modère nos desirs, console nos peines, & met en nous un commencement de ce bonheur parfait que nous attendons, & dont nous ne jouirons que dans la bienheureuse immortalité. De toutes les situations où l'homme peut se trouver en cette vie, celle de la justice l'approche sans doute le plus près de sa félicité, mais comme elle le laisse aussi toujours dans la voie qui y conduit, elle le laisse aussi encore inquiet & en un sens misérable.

Nous sommes donc injustes de nous plaindre des dégoûts qui accompagnent la vertu. Si le monde faisoit des heureux, nous aurions raison de trouver mauvais qu'on ne le fût pas en servant Dieu : nous pourrions, ce semble, lui reprocher qu'il maltraite ses serviteurs ; qu'il les prive d'un bonheur qui n'est dû qu'à eux seuls ; qu'il les rebute, loin de les attirer ; & que le monde a par-dessus lui d'être un maître plus consolant & plus fidèle. Mais parcourez tous les états ; interrogez tous les pécheurs ; consultez tour à tour les partisans des différens plaisirs que le monde promet, & les différentes passions qu'il inspire ; l'envieux, l'ambitieux, le voluptueux, l'oiseux, le vindicatif ; nul n'est heureux ici-bas ; chacun se plaint ; nul n'est à sa place ; chaque condition a ses dégoûts ; à chaque état sont attachés des amertumes ; la terre est la patrie des mécontents, & les dégoûts de la vertu sont bien plus une suite de la condi-

tion de cette vie mortelle, que les défauts de la vertu même. D'ailleurs, Dieu a ses raisons pour laisser ici-bas les âmes les plus justes dans un état, en quelque sorte, toujours violent & défagréable à la nature : il veut par-là nous dégoûter de cette vie misérable ; nous faire soupirer après notre délivrance & cette partie immortelle, où rien ne manquera plus à notre bonheur. Je sens en moi, disoit l'Apôtre, une loi funeste toujours opposée à la Loi de Dieu : je ne fais pas le bien que j'aime, & que je voudrois faire ; & je fais le mal que je hais, & que je souhaiterois d'éviter : mon homme intérieur trouve la Loi de Dieu juste & sainte ; & cependant mon homme charnel & extérieur, qui est en moi, se révolte sans cesse contr'elle. Infortuné que je suis ! qui me délivrera donc de ce coup de mort, qui est la source de tous mes malheurs & de toutes mes peines ? *Infelix ego homo ! quis me liberabit de corpore mortis hujus !* Voilà l'effet le plus naturel que doivent opérer les dégoûts de la vertu dans un cœur chrétien : la haine de nous-mêmes ; le mépris de la vie présente ; le désir des biens éternels ; l'empressement d'aller jouir de Dieu, & d'être délivré de toutes les misères inséparables de cette vie mortelle.

De plus, si la vertu étoit toujours accompagnée de consolations sensibles ; si elle formoit toujours ici-bas pour l'homme, un état heureux & tranquille, elle deviendroit une récompense temporelle ; on ne cher-

Rom.

7. 24.

cheroit plus, en se donnant à Dieu, les biens de la foi, mais les consolations de l'amour-propre; on se chercheroit soi-même en faisant semblant de chercher Dieu; on pourroit ne se proposer dans la vertu que ce repos sensible, où elle mettroit le cœur, en le délivrant de ces passions violentes & inquiètes, qui le déchirent sans cesse, plutôt que l'observance des règles, & les devoirs que la Loi de Dieu nous impose. Le Seigneur n'auroit plus que des adorateurs mercénaires & intéressés, qui viendroient, non pas porter son joug, mais se reposer à l'ombre de sa voix: des ouvriers qui se présenteroient, non pas tant pour travailler à la vigne & porter le poids du jour & de la chaleur, que pour en goûter tranquillement les fruits: des serviteurs qui loin de faire valoir son talent pour le profit de leur maître, le tourneroient à leur propre utilité, & n'en feroient usage que pour eux-mêmes.

Les Justes vivent de la Foi: or, la Foi espère & ne possède pas encore: tout est à venir pour les Chrétiens, leur patrie, leurs biens, leurs plaisirs, leur héritage, leur Royaume; le présent n'est point pour eux. C'est ici le tems des tribulations & des amertumes; c'est ici un exil, & une terre étrangère, où les larmes & les soupirs deviennent la seule consolation du Fidèle: il est injuste de chercher des douceurs dans un lieu où tout nous retrace nos malheurs, ou tout nos offre de nouveaux périls, où tout

réveille le sentiment de nos misères, où nous vivons environnés d'écueils, où nous sommes en proie à mille ennemis, où tous nos pas peuvent devenir des chûtes, où tous nos jours sont marqués de quelque infidélité nouvelle, où livrés à nous-mêmes & sans le secours du Ciel, nous ne faisons que le mal, où nous répandons même la corruption de notre cœur sur le peu de bien que la grace nous fait faire; il est, dis-je, injuste de chercher une félicité & des consolations humaines dans un séjour si triste & si désagréable aux enfans de Dieu. Ce sont ici les jours de notre deuil & de notre tristesse; les jours de paix & de joie viendront ensuite. Si en abandonnant Dieu, nous pouvions être vraiment heureux, notre inconstance sembleroit au moins avoir une excuse, mais je l'ai déjà dit, le monde a ses dégoûts comme la vertu; en changeant de Maître, nous ne faisons que changer de supplice? en diversifiant nos passions, nous ne faisons que diversifier nos amertumes. Le monde a des dehors plus rians que la vertu, je l'avoue; mais partout, le fond n'est que travail & affliction d'esprit; & puisque les peines sont inévitables en cette vie, & qu'il faut essuyer des dégoûts, ou du côté du monde, ou du côté de la vertu, y a-t'il à balancer? ne vaut-il pas encore mieux souffrir avec mérite, que souffrir en vain, & ne pouvoir mettre nos peines qu'au nombre de nos crimes? Première vérité; les dégoûts sont inévitables en cette vie.

Mais j'ai dit, en second lieu, que ceux <sup>II.</sup> de la piété ne sont pas si amers qu'on se les <sup>PARTIE;</sup> figure.

Car, mes Freres, quoique nous convenions que le Royaume de Dieu souffre violence, que Jesus-Christ est venu porter le glaive dans nos cœurs pour faire des séparations & des retranchemens qui coûtent à la nature, que le tems de lavie présente est le tems de l'enfantement du nouvel homme, toujours suivi de peines & de douleurs; & que pour nous réconcilier avec Dieu, il faut commencer par nous faire une guerre cruelle à nous-mêmes; il ne s'ensuit pas cependant que la destinée d'une ame qui sert le Seigneur soit fort à plaindre, & que les dégoûts de la vertu soient aussi amers que le monde se les figure. La vertu n'a contr'elle que les préjugés des sens & des passions; elle n'a de triste que le premier coup d'œil, & ses amertumes ne vont pas si loin, qu'on doive la fuir comme une condition insoutenable & malheureuse.

Car premièrement, on y est du moins à couvert des dégoûts du monde & des passions; & quand la vertu n'auroit que cet avantage, de nous mettre à l'abri de toutes les tempêtes des passions, des fureurs, des jalousies, des soupçons, des amertumes, du vuide de la vie mondaine; quand nous ne gagnerions, en nous tournant à Dieu, que de secouer le joug du monde; que de nous mettre au-dessus de ses espérances,

de ses événemens, de ses agitations, & de ses vicissitudes éternelles; que de devenir maîtres de notre cœur; que de ne dépendre que de nous-mêmes; que de n'avoir plus à compter qu'avec Dieu; que de ne plus nous laisser en vain en courant après des phantômes qui nous échappent sans cesse: hélas! la destinée d'une ame juste seroit toujours digne d'envie; quelles que pussent être les amertumes de la vertu, elles seroient mille fois plus souhaitables que les plaisirs du monde; & il vaudroit toujours mieux s'affliger avec le peuple de Dieu, que participer aux joies fades & puériles des enfans du siècle.

Secondement, si la vertu ne nous garantit pas des afflictions, & des disgrâces inévitables sur la terre, du moins elle les adoucit; elle soumet notre cœur à Dieu; elle nous fait baiser la main qui nous frappe, elle nous découvre dans les coups dont le Seigneur nous afflige, les remèdes de nos passions, ou les justes peines de nos crimes. Et quand la vertu n'auroit encore que le privilège de diminuer nos douleurs en diminuant nos attachemens; de nous rendre moins sensibles à nos pertes, en nous détachant peu à peu de tous les objets que nous pouvons perdre un jour, de préparer notre ame aux afflictions en la tenant sans cesse soumise à Dieu, quand la vertu n'auroit que cette consolation; hélas! devroit-on se plaindre de toutes les amertumes

SUR LES DÉGOÛTS, &c. 161  
mes qui l'accompagnent ; & qu'y a-t'il de plus à désirer dans cette vie misérable , où tous nos jours ne sont presque marqués que par des afflictions & des contretens ; où tout nous échappe ; où nos proches , nos amis , nos protecteurs , nous sont à tous momens enlevés , & tombent sans cesse à nos côtés ; où notre fortune ne tient à rien ; & change tous les jours de face : hélas ! qu'y a-t'il de plus à désirer qu'une situation qui nous console dans ces événemens ; qui nous soutienne dans ces orages ; qui nous calme dans ces agitations ; & qui , dans les changemens éternels qui se passent ici-bas autour de nous , nous laisse du moins toujours les mêmes ?

Troisièmement , ces répugnances & ces dégoûts , qui nous révoltent si fort contre la vertu , ne consistent au fond qu'à réprimer des passions qui nous rendent malheureux , & qui sont la source de toutes nos peines : ce sont des remèdes un peu douloureux , à la vérité ; mais ils servent à guérir des maux qui le sont infiniment d'avantage ; c'est une contrainte qui nous gêne ; mais qui en nous gênant ; nous délivre d'une servitude qui nous accabloit : c'est une amertume qui mortifie les passions ; mais qui en les mortifiant , les affoiblit & les calme : c'est un glaive qui perce le cœur jusqu'au vif ; mais qui en fait sortir la corruption & la pourriture ; de sorte que dans la douleur même de la playe , nous trouvons la douceur & la consolation d'un re-

mède : ce sont des maximes qui révoltent toutes nos inclinations ; mais qui en les révoltant , les rapprochent de l'ordre & de la regle. Ainsi les amertumes & les épines de la vertu , ont toujours du moins une utilité présente qui en dédommage : en nous dégoûtant , elles nous purifient : en nous piquant , elles nous guérissent : en nous troublant , elles nous calment. Ce ne sont pas ici des dégoûts du monde , dont il ne nous reste jamais que l'amertume de ces gênes , de ces contraintes , que nos passions nous imposent ; & qui n'ont pour tout fruit , que d'augmenter nos malheurs en fortifiant nos passions injustes ; ce ne sont pas de ces violences mondaines , qui n'aboutissent jamais à rien ; qui ne nous valent rien ; qui ne servent souvent qu'à nous rendre odieux à ceux à qui nous voulons plaire ; qui éloignent de nous les graces & les faveurs que nous voulons mériter par elles ; qui nous laissent toujours nos haines nos désirs , nos inquiétudes & nos peines ; ce sont des violences qui avancent l'ouvrage de notre sanctification ; qui détruisent peu à peu en nous l'ouvrage du péché ; qui nous perfectionnent ; qui nous embellissent ; qui ajoutent tous les jours un nouvel éclat à notre ame , une nouvelle solidité à nos vertus , une nouvelle force à notre foi , une nouvelle facilité à nos démarches de salut , une nouvelle fermeté à nos bons désirs , & qui portent avec elles le fruit qui nous paye & qui nous console.

Je n'ajoute pas que la source de nos dégoûts est dans nous-mêmes, plutôt que dans la vertu; que ce sont nos passions qui forment nos répugnances; que la vertu n'a rien que d'aimable en elle-même; que si notre cœur n'avoit point été dépravé par l'amour des créatures, nous ne trouverions de doux & de consolant, que les plaisirs de l'innocence; que nous sommes nés pour la justice & pour la vérité; que ce devrait être-là notre premier goût, comme c'est notre première destinée; & que si nous trouvons en nous des penchans opposés, du moins il ne faut pas en accuser la vertu; il ne faut nous en prendre qu'à nous-mêmes. Je pourrois ajouter encore, que peut-être c'est le caractère particulier de notre cœur qui répand pour nous tant d'amertume sur tout le détail de la vie chrétienne; qu'étant peut-être nés avec des passions plus vives, & un cœur plus sensible au monde & aux plaisirs, la vertu nous paroît plus triste & plus insoutenable; que ne trouvant pas dans le service de Dieu le même attrait que nous avons trouvé dans le monde, notre cœur accoutumé aux plaisirs vifs & piquans, ne sauroit plus s'accommoder de la prétendue tristesse d'une vie chrétienne; que la dissipation infinie où nous avons vécu, nous rend l'uniformité des devoirs plus ennuyeuse; l'agitation des parties & des plaisirs, la retraite plus dégoûtante; l'abandonnement aux passions, la prière plus pénible; les maximes frivoles dont nous nous sommes

toujours occupés, les vérités de la foi plus insipides & plus étrangées; que notre esprit ne s'étant jamais rempli que des choses vaines, que de lectures fabuleuses, pour ne rien dire de plus, que d'aventures chimeriques, que de phantômes de théâtre, ne fauroit plus goûter rien de solide; que n'ayant jamais rien mêlé de sérieux dans toute notre vie, il est difficile que le sérieux de la piété ne nous dégoûte, & que nous trouvions Dieu de notre goût, si j'ose parler ainsi, nous qui n'avons jamais goûté que le monde & sa fumée.

Et cela étant, quel bonheur, quand on porte à la vertu un cœur que le monde n'avoit pas encore gâté! quel bonheur, quand on entre dans le service de Dieu avec des inclinations heureuses, & des restes de sa première innocence! quel bonheur, quand on commence de bonne heure à connoître le Seigneur; qu'on revient à lui dans cette première saison de la vie, où le monde n'a pas encore fait sur le cœur des impressions si profondes & si désespérées; où les passions encore naissantes se plient facilement vers le bien, & nous font de la vertu comme une inclination naturelle! quel bonheur, quand on a pu mettre de bonne heure un frein à son cœur; qu'on l'a accoutumé à porter le joug du Seigneur; & qu'on a arrêté presque dans leur naissance des passions qui nous rendent malheureux dans nos crimes, & qui font aussi toute l'amertume de nos vertus! que de dégoûts,

que des peines; que d'inquiétudes s'épargnent-on ! que de facilités & de consolations se prépare-t-on ! que de douceurs répandues sur le reste de la vie ! & quelle différence pour le repos même & la seule tranquillité de nos années , entre des jours dont les prémices ont été pures , & ceux qui , infectés dans leur source , ont senti couler de-là une amertume fatale qui a flétri toutes leurs joies ; & s'est répandue sur tout le reste de la carrière ! c'est donc nous seuls , dit saint Augustin , qui rendons la vertu désagréable ; & nous avons tort de nous plaindre d'un malheur où nous avons tant de part & d'attribuer à la vertu des défauts qui sont notre seul ouvrage.

Mais quand ces réflexions seroient moins solides ; quand il seroit vrai que nous ne sommes pas les premières causes de nos dégoûts pour la vertu ; du moins seroit-il incontestable , que plus nous différons de retourner à Dieu , plus nous rendons ce dégoût , qui nous éloigne de lui , invincible ; que plus nous reculons , plus nous fortifions en nous notre répugnance pour la vertu ; que si la vie chrétienne nous offre maintenant des devoirs tristes & ennuyeux , ils nous paroîtront plus insupportables , à mesure que nous vieillirons dans le monde , & dans le goût de ses plaisirs injustes. Si le délai de la conversion pouvoit adoucir ce que la vertu a d'amer & de pénible ; si en tenant plus long-tems contre la grace nous pouvions obtenir , pour ainsi dire , une com-

position plus favorable, & gagner que la piété nous fût ensuite offerte avec plus de charmes & d'agrémens, & à des conditions plus douces & plus flatteuses : hélas ! quelque risque que l'on court en différant, l'espérance d'adoucir nos peines pourroit, en quelque sorte, servir d'excuse à nos retardemens. Mais le délai ne fait que nous préparer de nouvelles amertumes : plus nous accoutumons notre cœur au monde, plus nous le rendons inhabile à la vertu : ce n'est plus qu'un vase souillé dit le Prophète ; & à qui les passions, que nous avons laissé vieillir, ont imprimé un goût & une odeur de mort, qui demeure pour l'ordinaire tout le reste de la vie. Aussi, mes Freres, lorsqu'après un long cours de crimes & de passions invétérées, il faut revenir à Dieu ; quels obstacles que ces dégoûts affreux ! quelle insensibilité pour le bien ne trouver-on pas dans soi-même ! Ces cœurs que le monde a toujours occupées, & qui veulent aller consacrer à Dieu les restes d'une vie toute mondaine, quel bouclier d'airain, dit le Prophète, n'opposent-ils pas à la grace ! quelle dureté aux saintes consolations de la vertu ! ils peuvent la trouver juste ; mais ils ne sauroient plus, disent-ils, la trouver aimable : ils peuvent revenir à Dieu ; mais ils ne le goûtent plus : ils peuvent se nourrir de la vérité ; mais ce n'est plus pour eux qu'un pain de tribulation & d'amertume : ils peuvent chercher le Royaume de Dieu & le trésor de l'Évangile, mais c'est comme

des esclaves infortunés, condamnés à chercher l'or à travers la dureté des rochers dans des mines laborieuses : ils peuvent puiser l'eau dans le puits de Jacob ; mais ils n'en ont jamais que le travail ; ils n'en ont pas les douceurs & les consolations, qui portent la paix & le rafraîchissement dans l'ame : ils voudroient aller à Dieu, & tout les en éloigne : ils voudroient fuir le monde, & ils le portent par-tout dans leur cœur : ils cherchent les gens de bien, & ils n'y trouvent qu'un ennui & une tristesse qui les dégoûte de la piété même : ils tentent de vaquer à la priere ; & leur cœur fermé à la vérité, ne s'y repaît que de phantômes & de chimères : ils s'appliquent aux œuvres saintes ; hélas ! & ce n'est qu'une bienséance ennuyeuse qui les y soutient. Il semble qu'ils jouent dans la vertu le personnage d'un autre ; si peu la vertu leur convient si fort, ce caractère les contraint & les gêne ; & quoiqu'ils cherchent de bonne-foi le salut, il y paroît je ne fais quoi de si contraint & de si étranger, qu'on croit qu'ils n'en font que le semblant ; & que ne se sentant point nés pour la vertu, ils veulent du moins s'en donner les apparences.

Les dégoûts & les ennuis ne doivent donc point nous éloigner de la vertu : puisqu'à mesure que nous nous en éloignons, nous les rendons tous les jours plus violens & plus insupportables. Mais après tout, mes Frerès, de bonne-foi, est-ce à nous à reprocher à Dieu qu'on s'ennuye dans son

service? Ah! si nos esclaves & nos domestiques nous faisoient le même reproche, s'ils se plaignoient de l'ennui qu'ils trouvent en nous servant, ils le pourroient, & ils auroient droit de s'en plaindre: nos humeurs éternelles dont ils souffrent tant, nos bizarreries & nos caprices auxquels il faut qu'ils s'accommodent; nos heures & nos momens auxquels il faut qu'ils s'assujettissent; nos plaisirs & nos goûts auxquels il faut qu'ils sacrifient leur repos & leur liberté; notre indolence toute seule qui leur coûte tant, qui leur fait dévorer tant d'ennuis, passer des momens si tristes, sans que nous daignons même nous en appercevoir; sans doute ils auroient droit de se plaindre. Cependant s'ils osoient le dire, qu'ils s'ennuyent en nous servant; qu'ils n'y trouvent aucun plaisir; qu'ils n'ont aucun goût pour nous; & que tous les services qui nous rendent sont pour eux d'un dégoût qui leur paroît insoutenable; hélas nous les regarderions comme des insensés: nous les trouverions trop heureux d'avoir à soutenir nos humeurs & nos caprices; nous les croirions trop honorés d'être auprès de nous, nous dirions qu'ils sont payés pour s'ennuyer. Ah, mes Freres! & Dieu ne paye-t'il pas assez bien ceux qui le servent, pour qu'ils supportent les dégoûts & les ennuis qui peuvent se trouver dans son service? & ne sommes-nous pas trop heureux encore qu'il veuille accepter nos services malgré nos dégoûts & nos répugnances qui les rendent tièdes

& languissans ! Ne nous comble-t-il pas assez de bienfaits , pour avoir droit d'exiger que nous souffrions pour lui quelques peines légères ? ne nous en promet-il pas encore d'assez inestimables , pour adoucir les petits dégoûts attachés à ses ordonnances Ne ? doit-il pas trouver étrange que de viles créatures , qui tiennent tout de lui , qui ne font que pour lui , qui attendent tout de lui , se plaignent qu'on s'ennuye dans son service , que des vers de terre , qui n'ont rien de grand que l'honneur de lui appartenir , osent se plaindre qu'ils n'ont point de goût pour lui , & qu'il est bien triste & ennuyeux d'entreprendre de le servir & de lui être fidèle ? Est-il donc un maître semblable à nous bizarre , inquiet , indolent , tout occupé de lui-même , & qui ne cherche qu'à se rendre heureux aux dépens du repos de ceux qui le servent ? injustes que nous sommes ! nous osons faire à Dieu des reproches que nous regarderions comme des outrages pour nous dans la bouche de nos esclaves.

Seconde vérité : les dégoûts de la vertu ne sont pas si amers qu'on les les figure.

**M**Ais quand ils le feroient , j'ai dit en III:  
REFLEX. troisième lieu , qu'ils le sont infiniment moins que ceux du monde ; & c'est ici , mes freres , où je pourrois appeller le monde lui-même en témoignage , & où la propre expérience des ames mondaines me tient lieu de preuve. Car si vous suivez encore les voies du monde & des passions ,

qu'est-ce que votre vie toute entiere, qu'un ennui continuel, où en diversifiant vos plaisirs, vous ne faites que diversifier vos dégoûts & vos inquiétudes qu'est-ce que votre vie, qu'un vuide éternel, où vous vous êtes à charge à vous-même ? qu'est-ce que votre vie, qu'une circulation fastidieuse de devoirs, de bienféances, d'amusemens, d'inutilités, qui, revenant sans cesse, n'ont rien de plus doux que de remplir désagréablement des momens qui vous pesent, & dont vous ne savez que faire ? qu'est-ce que votre vie qu'un flux & reflux de haines, de désirs, de chagrins, de jalousies, d'espérances qui empoisonnent tous vos plaisirs, & qui font qu'au milieu de tout ce qui devroit vous rendre heureux, vous ne pouvez réussir à être contents de vous-mêmes ?

Quelle comparaison entre les fureurs des passions, l'humiliation d'une préférence injuste, le chagrin d'un oubli éclatant, la sensibilité d'un mauvais office, & les peines légères de la vertu ? Quelle comparaison entre les assujettissemens de l'ambition, les gênes & les travaux des prétentions & des espérances, les peines pour parvenir, les violences & les souplesses pour plaire, les soins, les inquiétudes, les agitations pour s'élever ; & les violences légères qui nous assurent le Royaume de Dieu, & les dégoûts presque insensibles de la vertu ? Quelle comparaison entre les amertumes d'une passion profane, les soupçons, les jalousies, les craintes, les dégoûts, les contradic-

tions, les fureurs; & les amertumes consolantes du service de Dieu? Quelle comparaison entre les remords affreux de la conscience, ce versecret qui nous ronge sans cesse, cette tristesse du crime que nous mine & qui nous abat, ce poids de l'iniquité qui nous accable, ce glaive intérieur qui nous perce, que nous ne saurions arracher, & que nous portons par-tout avec nous, & la tristesse aimable de la pénitence qui opère le salut? Mon Dieu! peut-on se plaindre de vous, quand on a connu le monde? votre joug peut-il paroître triste, au sortir du joug des passions? & les épines de votre Croix ne sont-elles pas des fleurs, comparées à celles dont les voies du monde & de l'iniquité sont semées?

Aussi nous entendons tous les jours, mes Freres, les amateurs du monde eux-mêmes, décrier le monde qu'ils servent, se plaindre de lui; se faire mauvais gré de leur destinée: faire des invectives piquantes contre ses injustices & ses abus; le censurer, le condamner, le mépriser, le trouver insupportable: mais trouvez-moi, si vous le pouvez, des ames vraiment justes qui fassent des invectives contre la vertu; qui la condamnent, qui la méprisent; qui détestent leur sort de s'être embarquées dans une voie si remplie de chagrins & d'amertumes. Nous entendons tous les jours le monde lui-même envier la destinée de la vertu, & convenir qu'il n'y a d'heureux que les gens de bien: mais trouvez-moi,

si vous le pouvez , une ame vraiment juste qui envie la destinée du monde ; qui publie qu'il n'y a que les partisans du monde d'heureux ; qui fasse l'éloge de leur sort & de leur sagesse ; qui regarde sa condition comme la plus malheureuse & la plus insensée. Que dirai-je ? nous avons bien vu quelquefois des pécheurs prendre par désespoir ; & par dégoût du monde , des partis extrêmes ; perdre le repos , la santé , la raison , la vie ; s'abattre , se détruire , se désoler ; tomber dans des états de noirceur & de mélancolie , & ne plus regarder la vie que comme le plus affreux de leurs tourmens. Mais où sont les Justes que les dégoûts de la vertu aient jetté dans des extrémités si terribles ? Ils se plaignent quelquefois de leurs peines , il est vrai ; mais ils les aiment encore mieux que les plaisirs des passions : la vertu leur paroît quelquefois triste & dégoûtante , je l'avoue ; mais avec toute sa tristesse , elle leur plaît encore d'avantage que le crime : ils voudroient quelquefois un peu plus de consolations sensibles du côté de Dieu ; mais ils détestent celles du monde : ils souffrent , mais la même main qui les éprouve les soutient , & ils ne sont pas tentés au-delà de leurs forces : ils sentent ce que vous appelez la pesanteur du joug de Jésus-Christ ; mais en rappelant le poids de l'iniquité sous lequel ils ont gémé si long-temps , ils trouvent leur sort heureux , & ce parallèle les calme & les console.

En effet , mes Freres , premièrement , les violences qu'on se fait à soi-même sont bien plus douces , que celles qui nous viennent du dehors , & qui nous arrivent malgré nous. Or , les violences de la vertu sont du moins volontaires : ce sont des croix que nous choisissons par raison , & que nous nous imposons à nous-mêmes par devoir : il s'y trouve des amertumes : mais du moins on est consolé par le plaisir de les avoir choisies. Mais les dégoûts du monde sont des croix forcées , qui nous viennent sans nous consulter ; c'est un joug odieux qu'on nous impose malgré nous : nous ne le voulons pas ; nous ne l'aimons pas : nous le détestons : & cependant il faut boire toute l'amertume de ce calice. Dans la vertu , nous ne souffrons , que parce que nous voulons bien souffrir ; dans le monde , nous souffrons d'autant plus que nous le voudrions , moins & que tous nos penchans se révoltent contre nos peines.

Secondement , les dégoûts de la vertu ne sont à charge qu'à la paresse & à l'indolence ce sont des répugnances qui ne sont ameres qu'aux sens : mais les dégoûts du monde , ah ! ils coupent dans le vif : ils mortifient toutes les passions ils humilient l'orgueil ; ils abaissent la vanité : ils allument l'envie : ils écrasent la fierté ; ils désolent l'ambition ; & il n'est rien de nous qui ne sente leur tristesse & leur amertume.

Troisièmement , les dégoûts de la vertu ne sont sensibles que dans les premières dé-

marches ; ce sont les premiers efforts qui coûtent , la suite les adoucit : les passions , qui d'ordinaire sont la source des dégoûts de la vertu , ont cela de propre , que plus on les réprime , plus elles deviennent dociles ; les violences calment peu à peu le cœur , & nous laissent bien moins à souffrir pour les suites : mais les dégoûts du monde sont toujours nouveaux ; comme ils trouvent toujours en nous les mêmes passions , ils nous laissent toujours les mêmes amertumes ; ceux qui ont précédé ne servent qu'à rendre ceux qui suivent plus insupportables. En un mot , les dégoûts du monde allument nos passions , & par-là augmentent nos peines : ceux de la vertu ne font que les réprimer , & par-là établissent peu à peu la paix & la tranquillité dans notre ame.

Quatrièmement enfin , les dégoûts du monde arrivent à ceux qui servent le monde avec plus de fidélité : il ne les traite pas mieux pour les voir plus dévoués à son parti & plus zélés pour ses abus & pour ses espérances : au contraire , les cœurs les plus vifs pour le monde sont presque toujours ceux qui y trouvent plus de désagrémens & d'amertumes , parce qu'ils sentent plus vivement ses oublis & ses injustices : leur vivacité est la source de toutes leurs inquiétudes. Mais avec Dieu , nous ne devons craindre que notre tiédeur ; mais les dégoûts de la vertu n'ont d'ordinaire pour principes , que notre relâchement & notre

pareffe: plus notre vivacité pour le Seigneur augmente , plus nos dégoûts diminuent ; plus le zèle s'allume , plus les répugnances s'affoiblissent ; plus nous le servons avec fidélité , plus nous trouvons d'attraits & de consolations dans son service: c'est en nous relâchant , que nous rendons les devoirs désagréables ; c'est en rabattant de notre ferveur , que nous ajoutons un nouveau poids à la pesanteur de son joug , & si malgré notre fidélité les dégoûts continuent , alors ce sont des épreuves & non pas des punitions ; ce ne sont pas des consolations , qu'on nous refuse , c'est un nouveau mérite qu'on nous ménage ; ce n'est pas un Dieu irrité qui nous ferme son cœur , c'est un Dieu miséricordieux qui purifie le nôtre ; ce n'est pas un maître mécontent qui suspend ses graces , c'est un Seigneur jaloux qui veut éprouver notre amour ; ce ne sont pas nos hommages qu'on rejette , ce sont nos complaisances qu'on prévient , on ne veut pas nous rebuter , on veut seulement nous assurer le prix de nos peines , en éloignant tout ce qui pourroit encore mêler l'homme avec Dieu : nous-mêmes , avec la grace , les appuis humains , avec les dons du Ciel ; & les richesses de la foi , avec les consolations de l'amour propre. Et voilà , mes Freres , la dernière vérité qui va finir cet entretien : non-seulement les dégoûts de la vertu ne sont pas si amers que ceux du monde ; mais encore ils ont des ressources que ceux du monde n'ont pas.

IV.  
REFLEX.

**J**E dis des ressources : hélas ! mes Freres, on n'en trouve que dans la vertu. Le monde fait des plaies au cœur; mais ils ne fournit point de remedes : le monde a ses chagrins , mais il n'y a rien qui les console: le monde est plein de dégoûts & d'amertumes mais on n'y trouve point de ressources.

Mais dans la vertu, il n'est point de peine qui n'ait sa consolation, & s'il s'y trouve des répugnances & des dégoûts, il s'y trouve aussi mille ressources qui les adoucissent.

Premièrement , la paix du cœur & le témoignage de la conscience. Quelle douceur de se sentir en paix avec soi-même , de ne plus porter enfin au dedans de soi ce ver importun qui nous suivoit par-tout, de n'être plus déchiré des remords éternels qui empoisonnoient toute la douceur de notre vie , d'être enfin délivré du poids de l'iniquité ! Les sens peuvent encore souffrir des amertumes de la vertu , je l'avoue ; mais du moins le cœur est tranquille.

Secondement , la certitude que nos peines ne sont pas perdues , que nos dégoûts sont pour nous de nouveaux mérites, que nos répugnances , en nous ménageant de nouveaux sacrifices , nous assurent un nouveau droit aux promesses de la foi ; que si la vertu nous coutoit moins , elle auroit aussi moins de prix aux yeux de Dieu ; & qu'il ne nous rend la voie si difficile , que pour rendre notre couronne plus brillante & plus glorieuse.

Troisièmement , la soumission aux ordres de Dieu , qui a ses raisons pour nous refuser les consolations sensibles de la vertu dont la sagesse ne fait rien qui n'ait ses causes dans notre propre utilité qui consulte plus nos intérêts que nos penchans ; & qui a mieux aimé nous mener par une voie moins agréable , parce qu'elle devoit être pour nous la plus sûre.

Quatrièmement , les graces dont il accompagne nos dégoûts, qui soutiennent notre foi , en même-tems que nos violences abbattent l'amour propre ; qui fortifient notre cœur dans la vérité , en même-tems que nos sens en sont dégoûtés ; qui font que notre esprit est prompt & fervent, quoique la chair soit foible & languissante ; de sorte qu'il rend notre vertu , d'autant plus solide , qu'elle est pour nous , ce semble. plus triste & plus pénible.

Cinquièmement , les secours extérieurs de la piété , qui sont pour nous autant de nouvelles ressources dans l'abattement & dans la sécheresse : les mystères saints où Jesus-Christ lui-même , le consolateur des ames fidèles, vient consoler notre cœur : les vérités des divines Ecritures, lesquelles ne promettent ici-bas que des larmes , des tribulations aux Justes , calment nos terreurs en nous faisant comprendre que nos plaisirs sont à venir & que les peines qui nous découragent , loin de nous faire défier de notre vertu , doivent rendre notre espérance plus vive & plus assurée : enfin , la

lecture de l'histoire des Saints, que nous voyons avoir été exercés par les mêmes dégoûts & par les mêmes épreuves : qu'ainfi nous avons d'autant moins sujet de nous en plaindre, que des ames bien plus fidèles que nous, ont eu le même sort ; que telle a presque toujours été la conduite de Dieu envers ses serviteurs ; & que si quelque chose peut nous répondre en cette vie de son amour pour nous, c'est qu'il nous mene par la voie de ses Saints, & qu'il nous traite ici bas comme il a presque traité tous les Justes.

Sixièmement, la tranquillité de la vie & l'uniformité des devoirs, qui ont succédé aux fureurs des passions, & au tumulte de la vie mondaine : qui nous ont ménagé des jours bien plus heureux & plus paisibles, que ceux que nous avons passés au milieu du plaisir, & qui en nous laissant encore quelque peine, nous ont fait du moins une destinée plus tranquille & plus supportable.

Septièmement, la foi qui nous approche l'éternité, qui nous découvre le néant de tout ce qui se passe, qui nous fait voir que dans un clin d'œil tout sera fini : que nous touchons au terme heureux, que toute la vie présente n'est qu'un instant rapide, & qu'ainfi nos violences ne sauroient durer long-tems ; mais ce moment léger de tribulations nous assure un avenir glorieux & immortel, qui durera autant que Dieu même. Que de ressources pour un cœur fidèle ! quelle disproportion entre les peines

de la vertu & celles du crime ! C'est pour nous en faire sentir la différence , mes Freres, que Dieu permet souvent que le monde nous possède un certain tems , que nous nous livrions durant les premieres années de l'âge , aux égaremens des passions , afin que nous rappelant ensuite à lui, nous connoissions par notre propre expérience combien son joug est plus doux que celui du monde. Je permettrai , dit-il dans l'Écriture , que mon peuple serve quelque tems les nations ; qu'il se laisse séduire à leurs superstitions profanes, & qu'il porte le joug des incirconcis, afin qu'il sache mieux faire la différence de mon service & du service des Rois de la terre, & qu'il sente combien mon joug est plus doux & plus supportable que la servitude des hommes : *Veruntamen servient ei , ut sciant distantiam servitutis meæ & servitutis regni terrarum.*

2 Paral.  
12, 83

Heureuses les ames qui n'ont pas eu besoin de cette expérience pour se détromper elles-mêmes, & à qui il n'a rien coûté pour connoître la vanité du monde, & la triste destinée des plaisirs & des passions injustes ! Hélas ! puisqu'il faut enfin le mépriser ? l'abandonner , s'en défabuser ; puisque des jours viendront où nous le trouverons frivole , dégoûtant , insoutenable ; où il ne nous restera plus ; de ces joies insensées , que les remords cruels de nous y être livrés , que la confusion de les avoir suivies, que les obstacles qu'elles auront laissé dans notre cœur pour le bien : pourquoi ne pas

prévenir de si tristes regrets ? pourquoi ne pas faire aujourd'hui ce que nous comptons nous-mêmes ce qu'il faudra faire un jour ? pourquoi attendre que le monde ait fait des plaies profondes dans notre cœur , pour recourir ensuite à des remèdes qui ne nous rétablissent qu'avec plus de peines , & qui nous coûtent au double pour remplacer les pertes que nous avons eu le malheur de faire ?

Au fond , nous nous plaignons de quelques dégoûts légers qui accompagnent la vertu ; mais hélas ! les premiers Fidèles qui sacrifioient aux maximes de l'Évangile, leurs biens, leur réputation, leur fortune, leur vie ; qui couroient sur les échafauts confesser Jesus-Christ ; qui passoient tous les jours dans les chaînes, dans les prisons, dans les opprobres, & dans les souffrances, & à qui il en coûtait tant pour servir Jesus-Christ, se plaignoient-ils des amertumes de son service ! lui reprochoient-ils qu'il rendoit malheureux ceux qui le servoient ? Ah ! ils se glorifioient dans leurs tribulations ; ils préféroient l'opprobre de Jesus-Christ à tous les vains plaisirs de l'Égypte ; ils ne comptoient pour rien les roues, le feu & les gibets, dans l'attente de la bienheureuse espérance ; ils chantoient des hymnes & des cantiques au milieu des tourmens, & regardoient comme un gain la perte de tout pour les intérêts de leur Maître. Quelle vie quela vie de ces hommes infortunés aux yeux de la chair,

proscrits , persécutés , chassés de leur patrie , n'ayant pour tout asyle , que des antres & des cavernes ; regardés par-tout comme l'horreur de l'univers ; devenus exécrables à leurs amis , à leurs citoyens , à leurs proches ! ils s'estimoient heureux d'appartenir à Jesus-Christ ; ils croyoient ne pas acheter assez cher la gloire d'être de ses disciples , & la consolation de prétendre à ses promesses. Et nous , mes Freres , au milieu de trop de commodité de la vie ; environnés de trop d'abondance , de prospérité , de gloire ; trouvant peut-être même pour notre malheur dans les applaudissemens du monde , qui ne peut s'empêcher d'estimer les gens de bien , la récompense de notre vertu ; au milieu de nos proches , de nos enfans , de nos amis , nous nous plaignons qu'il en coûte trop pour servir Jesus-Christ , nous murmurons contre les dégoûts & les amertumes légères que nous trouvons dans la vertu : nous nous persuadons presque que Dieu demande trop de ses créatures. Ah ! quand on mettra un jour en parallèle ces petits dégoûts que nous exagérons tant , avec les croix , les roues , les feux , & tous les supplices des Martyrs ; les austérités des Anachorettes ; les jeûnes , les larmes , les macérations de tant de saints Pénitens : ah ! nous rougirons alors de nous trouver presque seuls devant Jesus-Christ , qui n'avons rien souffert pour lui ; à qui son Royaume n'a rien coûté : & qui portant devant son Tribunal plus

d'iniquités nous seuls qu'une infinité de Saints ensemble, ne pouvons pourtant, en rassemblant toutes nos œuvres de piété les comparer à une seule de nos violences.

Cessons donc de nous plaindre de Dieu, puisqu'il a tant de raisons de se plaindre de nous-mêmes: servons-le comme il veut être servi de nous. S'il nous adoucit le joug, bénissons sa bonté qui ménage ces consolations à notre foiblesse: s'il nous en fait sentir toute la pesanteur, estimons-nous heureux encore qu'à ce prix il veuille bien accepter nos œuvres & nos hommages; recevons de sa main également les consolations & les peines, puisque tout ce qui vient de lui nous conduit également à lui: sachons être, comme l'Apôtre; dans la disette ou dans l'abondance, pourvu que nous soyons à Jesus-Christ: l'essentiel n'est pas de le servir avec plaisir, c'est de le servir avec fidélité. Au fond, mes Frères, malgré tous les dégoûts & toutes les répugnances de la vertu, il n'y a pourtant de vrai plaisir qu'à être fidèle à Dieu; il n'y a de consolation solide qu'à s'attacher à lui. Non, dit le Sage, il vaut encore mieux ne se nourrir que d'un pain d'absinthe & d'amertume avec la crainte de Dieu, que vivre dans son indignation au milieu des plaisirs & des joies profanes. Hélas! de quelle joie peut-on être capable, quand on est ennemi de Dieu? quel plaisir peut-on goûter, quand on ne porte dans le cœur que le trouble & l'amertume du crime,

Non encore une fois , dit le Sage , il n'y a que la crainte de Dieu toute seule qui sache charmer nos ennuis , adoucir nos momens de tristesse , & nous faire trouver une espèce de douceur à nous entretenir avec nous-mêmes : *Et erit allocutio cogitationis & tædii mei* ; c'est elle qui nous rend la retraite douce , l'intérieur de nos maisons agréable ; qui nous fait goûter un repos consolant , loin du monde & de ses amusemens : *Intrans in domum meam , conquiescam cum illa* ; c'est elle qui fait passer rapidement les journées , qui s'occupe paisiblement tous les momens , & qui en nous laissant plus de loisir : nous laisse bien moins de tems & d'ennui que la vie mondaine ; *Non enim habet amaritudinem conversatio illius , nec tædium convictus illius.*

Grand Dieu ! que le monde fait d'honneur à votre service ! que la destinée des pécheurs est un éloge bien touchant de celle des Justes : que vous savez bien , mon Dieu , tirer votre gloire & votre louange , de vos ennemis mêmes ! & que vous laissez peu d'excuses aux ames qui s'éloignent de vous , puisque vous leur faites , pour les attirer à la vertu , une ressource même de leurs crimes ; & que vous vous servez de leurs misères pour les rappeler à vos miséricordes éternelles !

*Ainsi soit-il.*



# S E R M O N

P O U R L E M A R D I

D E L A S E M A I N E

## D E L A P A S S I O N

*La Péchereffe de l'Évangile.*

Et ecce mulier , quæ erat in civitate peccatrix ;  
ût cognovit quod Jesus accubuiffet in domo Pharifæi ,  
attulit alabaſtrum unguenti ; & ſtans retro ſecus  
pedes ejus , lacrimis cœpit rigare pedes ejus & ca-  
pillis capitis ſui tergebat , & osculabatur pedes ejus  
& unguento ungebat.

*En même - tems une femme de la ville , qui étoit de  
mauvaiſe vie , ayant ſu que Jesus étoit à table chez  
un Pharifien , y apporta un vaſe d'albâtre plein d'hui-  
le de parfum , & ſe tenant derriere lui à ſes pieds en  
pleurant , elle commença à les arroſer de ſes larmes ,  
elle les effuyoit avec ſes cheveux , les baiſoit , & y  
répandoit ce parfum. Luc. 7. 17.*



Des larmes ſi abondantes , à  
une confuſion ſi ſincere , à des  
miniſtères ſi touchans , à une  
démarche ſi humiliante & ſi  
nouvelle , on comprend aiſé-  
ment , & ce que les paſſions avoient pu ſur  
le

le cœur de cette Péchereffe, & ce que la grace vient d'opérer en elle. La Palestine la regardoit depuis long-tems, comme la honte & le scandale de la cité : *Mulier in civitate peccatrix* ; la Maison du Pharisien la voit aujourd'hui comme la gloire de la grace, & un modèle de pénitence : *Lacrymis capit rigare pedes ejus*, quel changement, & quel spectacle !

Cette ame liée, il n'y a qu'un moment, des chaînes les plus honteuses & les plus indissolubles, ne trouve plus rien qui l'arrête ; & sans hésiter elle court chercher aux pieds de Jesus-Christ son salut & sa délivrance : cette ame jusqu'ici toute plongée dans les sens, & ne vivant plus que pour la volupté, en sacrifie en un instant les attraits les plus vifs & les attachemens les plus chers : cette ame enfin, jusques-là impatiente de tout joug, & dont le cœur n'avoit jamais connu d'autre regle ; que le dérèglement de ses penchans, commence sa pénitence par les démarches les plus humiliantes & les assujettissemens les plus tristes. Que les œuvres de votre grace sont admirables, ô mon Dieu ! que la misere la plus désespérée est près de sa guérison, dès qu'elle devient l'objet de vos miséricordes infinies ! & que les voies par où vous menez vos élus sont rapides & abrégées !

Mais d'où vient, mes Freres, que de si grands exemples font sur nous de si foibles impressions ? de deux préjugés très-

opposés en apparence , & qui cependant partent du même principe , & conduisent à la même erreur.

Le premier, c'est que nous nous figurons la conversion du cœur que Dieu demande de nous , comme la simple cessation du crime , le retranchement de certains désordres outrés , & que la bienfiance seule commence à nous interdire. Et comme ou l'âge , ou de nouvelles situations , ou des penchans même que le tems tout seul a changés , nous ont menés là , nous n'allons pas plus loin ; nous croyons que tout est fait , & nous écoutons l'histoire des conversions les plus touchantes que l'Eglise nous propose , comme de leçons qui ne nous regardent plus.

Le second va dans un autre excès : nous nous représentons la pénitence Chrétienne, comme un état affreux , & le désespoir de la foiblesse humaine un état sans douceur , sans consolation , suivi de mille devoirs tous plus désagréables au cœur ; & rebutés par l'erreur de cette triste image , les exemples de changement nous trouvent peu sensibles parce qu'ils nous trouvent toujours découragés.

Or la conversion de notre Pécheresse ; confond ces deux préjugés , si dangereux pour le salut. Premièrement , sa pénitence non-seulement finit ses égaremens , mais les expie & les répare. Secondement , sa pénitence commence , il est vrai , ses larmes & sa douleur ; mais elle commence

aussi de nouveaux plaisirs pour elle. Elle rend à Jesus-Christ dans sa pénitence, tout ce qu'elle lui avoit ravi dans ses égaremens ; en voilà les réparations : mais la paix & les douceurs qu'elle n'avoit jamais éprouvées dans ses égaremens, elles les trouve avec Jesus-Christ dans sa pénitence ; en voilà les consolations. Les réparations & les consolations de sa pénitence ; c'est toute l'histoire de sa conversion, & le sujet de ce discours.

**L'**Office de la pénitence, dit saint Augustin, est de rétablir l'ordre par-tout où le péché a porté le dérèglement. Elle est fautive, si elle n'est pas universelle ; car l'ordre ne résulte que de la parfaite subordination de tous les desirs & de tous les mouvemens qui s'élevent dans nos cœurs ; il faut que tout soit remis à sa place, pour rétablir cette divine harmonie que le péché avoit troublée ; & tandis qu'il s'y trouve encore quelque chose de dérangé, en vain travaillez-vous à réparer le reste ; vous élevez un édifice mal assemblé, qui s'écroule toujours par quelque endroit, & où tout est encore dans la confusion & dans le désordre.

Or voilà l'instruction importante que nous donne aujourd'hui l'heureuse Pécheresse, dont l'Eglise nous propose la conversion. Son péché renfermoit plusieurs désordres : premièrement, une injuste usage de son cœur, qui n'avoit jamais été oc-

cupé que des créatures : secondement , un abus criminel de tous les dons de la nature ; dont elle avoit fait les instrumens de ses passions : troisièmement , un assujettissement indigne de ses sens , qu'elle avoit toujours fait servir à la volupté & à l'ignominie ; enfin , un scandale universel dans l'éclat de ses égaremens. Sa pénitence répare tous ces désordres : aussi tout est pardonné ; parce que rien n'est omis dans le repentir.

Je dis , premièrement , un juste usage de son cœur. Oui , mes Freres , tout amour qui n'a pour objet que la créature dégrade notre cœur : c'est un désordre d'aimer pour lui-même , ce qui ne peut être ni notre bonheur ni notre perfection ; ni par conséquent notre repos. Car aimer , c'est chercher sa félicité dans ce qu'on aime ; c'est vouloir trouver dans l'objet aimé tout ce qui manque à notre cœur ; c'est l'appeller au secours de ce vuide affreux que nous sentons en nous-mêmes , & nous flatter qu'il sera capable de remplir c'est le regarder comme la ressource de tous nos besoins , le remède de tous nos maux , l'auteur de tous nos biens. Or , comme il n'est que Dieu seul en qui nous puissions trouver tous ces avantages , c'est un désordre , & un avilissement de notre cœur , de les chercher dans la vile créature.

Et au fond nous sentons bien nous-mêmes l'injustice de cet amour : quelque emporté qu'il puisse être , nous découvrons

bien-tôt dans les créatures qui nous l'inspirent ; des défauts & des foiblesses qui les en rendent indignes : nous les trouvons bien-tôt injustes , bizarres , fausses , vaines , inconstantes ; plus nous les approfondissons , plus nous nous disons à nous-mêmes que notre cœur s'est trompé ; & que ce n'est pas là ce qu'il cherchoit. Notre raison rougit tout bas de la foiblesse de nos penchans ; nous ne portons plus nos liens qu'avec peine : notre passion devient notre ennui & notre supplice. Mais punis de notre erreur , sans en être détrompés , nous cherchons dans le changement , le remède de notre méprise : nous errons d'objet en objet , & s'il en est enfin quelqu'un qui nous fixe , ce n'est pas que nous soyons contens de notre choix , c'est que nous sommes lassés de notre inconstance.

Notre Pécheresse avoit suivi l'égarément de ces voies : d'injustes amours avoient fait tous ses malheurs & tous ses crimes ; & née pour n'aimer que Dieu seul , il étoit le seul qu'elle n'eût jamais aimé. Mais à peine l'a-t-elle connu , dit l'Évangile , *ut cognovit* , que rougissant de l'indignité de ses premières passions , elle ne trouve plus que lui seul qui soit digne de son cœur : tout lui paroît vuide , faux : dégoûtant dans les créatures : loin d'y retrouver ces premiers charmes , dont son cœur avoit eu tant de peine à se défendre , elle n'en voit plus que le frivole , le danger & la vanité. Le Seigneur tout seul lui paroît bon , vérita-

fidèle , constant dans ses promesses , aimable dans ses ménagemens , magnifique dans ses dons , réel dans sa tendresse , indulgent même dans sa colere ; seul assez grand pour remplir toute l'immensité de notre cœur , seul assez puissant , pour en satisfaire tous les désirs ; seul assez généreux pour en adoucir toutes les peines ; seul immortel , & qu'on aimera toujours ; enfin , le seul qu'on ne se repend jamais que d'avoir aimé trop tard : *Dilexit multum*. Première réparation de sa pénitence , son amour.

C'est donc l'amour , mes Freres , qui fait les véritables pénitens. Car la pénitence n'est que le changement du cœur , & le cœur ne change qu'en changeant d'amour : la pénitence n'est que le rétablissement de l'ordre dans l'homme ; & l'homme n'est dans l'ordre , que lorsqu'il aime le Seigneur pour qui il est fait : la pénitence n'est qu'une réconciliation avec Dieu ; & votre réconciliation est une feinte , si vous ne lui rendez pas votre cœur ; en un mot , la pénitence obtient la rémission des péchés , & les péchés ne sont remis qu'à proportion de notre amour : *Remittuntur ei peccata multa , quoniam dilexit multum*.

Ne nous dites donc plus , mes Freres ; lorsque nous vous proposons ces grands exemples , pour vous animer à les suivre , que vous ne vous sentez point nés pour la dévotion , & que vous avez une sorte de cœur ; à qui tout ce qui s'appelle piété répugne. Quoi ! mon cher Auditeur , votre

cœur ne seroit pas fait pour aimer son Dieu? votre cœur ne seroit pas fait pour le Créateur qui vous l'a donné? Votre cœur seroit donc autre chose lui-même, qu'une inclination naturelle vers l'auteur de son être? Quoi! vous seriez donc né pour la vanité & pour le mensonge? vous n'auriez donc reçu un cœur si grand, si élevé, & que rien ici-bas ne peut satisfaire; vous ne l'auriez reçu que pour aimer des plaisirs qui vous lassent; des créatures qui vous trompent; des honneurs qui vous importunent, un monde qui vous ennuie, ou qui vous déplaît; Dieu seul pour qui vous êtes fait, & qui vous a fait tout ce que vous êtes, ne trouveroit rien pour lui au fond de votre être? Ah! vous êtes injuste envers votre cœur: vous ne vous connoissez pas, & vous prenez votre dérèglement pour vous-même. Et en effet, si vous n'êtes pas né pour la vertu, quel est donc le triste mystère de votre destinée? pour qui êtes-vous donc né? quelle chimere êtes-vous donc parmi les hommes? Vous n'êtes donc né que pour les remords & les sombres inquiétudes? l'Auteur de votre être ne vous a donc tiré du néant que pour vous rendre malheureux? vous n'avez donc un cœur, que pour chercher un bonheur qui vous fuit, ou qui n'est point, & vous être à charge à vous-même?

O homme! ouvrez ici les yeux, approfondissez la destinée de votre cœur: & vous conviendrez que ces passions vives, qui mettent en vous de si grandes répugnances,

ces à la vertu , vous sont étrangères , que ce n'est point à la situation naturelle de votre cœur ; que l'Auteur de la nature & de la grace vous avoit fait une destinée plus heureuse que vous étiez né pour l'ordre , pour la justice & pour l'innocence ; que vous avez abusé d'un naturel heureux , en le tournant à des passions injustes ; & que si vous n'êtes pas né pour la vertu , nous ne savons plus ce que vous êtes , & vous devenez incompréhensible à vous-même.

Mais d'ailleurs vous vous trompez de regarder comme des inclinations inaliénables avec la piété , ces penchans de vivacité pour le plaisir nés avec nous. Ce seront des dispositions favorables au salut , dès que la grace les aura sanctifiées. Plus vous êtes vifs pour le monde & pour ses faux plaisirs , plus vous le ferez pour le Seigneur & pour les biens véritables ; plus les créatures vous ont trouvé tendre & sensible , plus la grace trouvera d'accès & de sensibilité dans votre cœur ; plus vous êtes né fier , hantain , ambitieux , plus vous servirez le Seigneur noblement , sans crainte , sans ménagement , sans bassesse ; plus vous paroissez né d'un caractère facile , léger , inconstant , plus il vous sera facile de vous dépendre de vos attachemens criminels , & de revenir à votre Dieu ; enfin , vos passions deviendront elles-mêmes , s'il est permis de parler ainsi , les facilités de votre pénitence. Tout ce qui avoit été l'occasion de votre perte , vous le ferez servir à votre salut : vous verrez qu'a-

voit

avoir reçu un cœur tendre, fidèle, généreux, c'est être né pour la piété ; & qu'un cœur que les créatures ont pu toucher offre des grandes dispositions à la grace.

Lisez ce qui nous reste de l'histoire des Justes ; & vous verrez que ceux qui ont été entraînés d'abord par des passions insensées, qui étoient nés avec tous les talens propres au monde, & toutes les inclinations les plus vives pour le plaisir & les plus éloignées de la piété, ont été ceux en qui la grace a opéré de plus grandes choses. Et sans parler de la Pécheresse de notre Evangile, les Augustins, les Pélagies, les Fabioles, ces ames mondaines & dissipées ; si vives dans leurs égaremens, si peu nées, ce semble pour la piété : quels progrès n'ont-elles pas fait depuis dans les voies de Dieu ? & qu'ont-elles trouvé dans leurs premiers penchans que les traits, pour ainsi dire, de leur pénitence ? Le même fond qui fait les grandes passions, quand il plaît au Seigneur de changer le cœur, fait aussi les grandes vertus. Mon Dieu ! vous nous avez tous faits pour vous ; & nos faiblesses mêmes, dans l'ordre incompréhensible de votre Providence & de vos miséricordes sur les hommes, doivent servir à notre sanctification éternelle. C'est ainsi que notre Pécheresse répara l'injuste usage qu'elle avoit fait de son cœur.

Mais en second lieu, l'amour qu'elle eut pour Jesus-Christ, ne fut pas une de ces sensibilités vaines & oisives, qui sont plutôt

les agitations naturelles d'un cœur facile à s'attendrir , que des impressions de la grâce , & qui ne menent jamais à rien , qu'à nous rendre contents de nous-mêmes , & nous persuader que notre cœur est changé : ce ne sont pas les sentimens qui prouvent la vérité de l'amour : ce sont les sacrifices.

Aussi comme le second désordre de son péché , avoit été l'abus criminel & presque universel , de toutes les créatures ; la seconde réparation de sa pénitence , est le retranchement rigoureux de toutes les choses dont elle avoit abusé dans ses égaremens. Ses cheveux , ses parfums , les dons du corps & de la nature , avoient été les instrumens de ses plaisirs ; car nul n'ignore l'usage qu'une passion déplorable en fait faire : c'est par-là qu'elle commence sa pénitence : les parfums sont abandonnés , & consacrés même à un saint ministère : *Et unguento ungebat* : les cheveux sont négligés , & ne servent plus même qu'à essuyer les pieds de son Libérateur : *Et capillis capitis sui tergebat* ; les soins du corps & de la beauté sont oubliés , & ses yeux s'éteignent à force de larmes : *Et lacrymis cepit rigare pedes ejus*. Tels sont les premiers sacrifices de son amour : elle ne se contente pas de retrancher des soins visiblement criminels , elle en retranche même qui auroient pu passer pour innocens ; & croit devoir punir l'abus qu'elle en a fait , en se privant de la liberté qu'elle auroit pu avoir d'en user encore.

En effet , le pécheur , en abusant des créatures , perd le droit qu'il avoit sur elles : tout ce qui est permis à une ame innocente , ne l'est plus à celle qui a été assez malheureuse que de s'égarer : le péché nous rend comme anathème à toutes les créatures qui nous environnent , & que le Seigneur avoit destinées à notre usage. Ainsi il est des regles pour une ame infidèle : qui ne sont pas faites pour tous les autres hommes : elle n'est plus , pour ainsi dire , dans le droit commun ; & ne doit plus juger de ses devoirs par les maximes générales , mais les exceptions personnelles qui la regardent.

Or sur ce principe , vous nous demandez éternellement , si user d'un tel artifice de parure est un crime ? si tels plaisirs publics sont défendus ? Je ne veux point ici décider pour les autres ; mais je vous demande , à vous qui en soutenez l'innocence , n'en avez-vous jamais abusé ? n'avez-vous jamais fait servir ces soins , ces plaisirs , ces artifices à des passions injustes ? ne les avez-vous jamais employés à corrompre des cœurs , ou à nourrir la corruption du vôtre ? Quoi , toute votre vie n'a peut-être été qu'un enchaînement déplorable de passions & de miseres ; vous avez abusé de tout ce qui vous environne , & en avez fait les instrumens de vos désirs déréglés ; vous avez tout rapporté à ce penchant infortuné de votre cœur ; vos intentions ont toujours été plus loin même que vos ma-

heurs ; votre œil n'a jamais été simple & innocent , & vous n'auriez jamais voulu que celui des autres l'eût été à votre égard : tous vos soins sur votre personne ont été des crimes ; & quand il s'agit de retourner à votre Dieu , & de réparer une vie entière de corruption & d'abandonnement , vous venez lui disputer des vanités dont vous avez toujours fait un si indigne usage ! vous venez nous soutenir l'innocence de mille abus , qui vous seroient interdits , quand ils seroient permis au reste des hommes ? vous entrez en contestation , lorsqu'on veut vous interdire les pompes criminelles du monde ; vous à qui les plus innocentes , s'il en est , sont désormais défendues , & qui ne devriez avoir pour ornement , que la cendre & le cilice ? Pouvez-vous encore venir nous justifier des soins , qui sont votre confusion secrète , & qui vous ont tant de fois fait rougir aux pieds du tribunal sacré ? & faudroit-il tant de discours & de contestations , où votre honte devoit suffire ?

D'ailleurs , la sainte tristesse de la pénitence ne regarde plus qu'avec horreur , ce qui a été pour nous une occasion de chute. L'ame touchée n'examine pas si l'on peut se le permettre avec innocence ; il lui suffit de savoir qu'elle y a trouvé mille fois l'écueil de la sienne. Tout ce qui l'a conduite à ses malheurs , lui devient aussi odieux que ses malheurs mêmes ; tout ce qui a aidé ses passions , elle le déteste comme ses passions mêmes ; tout ce qui a favorisé ses crimes ,

devient pour elle criminel. Quand on voudroit même le tolérer encore à sa foiblesse, ah ! son zèle, sa componction prendroit les intérêts de la Justice de Dieu, contre l'indulgence des hommes ; elle ne pourroit se résoudre à se permettre encore des abus, qui lui rappelleroient le souvenir de ses défordres passés ; elle craindroit toujours que les mêmes démarches ne rappellaient les premières dispositions, & que son cœur ne se retrouvât le même dans les mêmes soins : la seule image de ses infidélités passées la trouble & l'allarme ; & loin d'en porter encore sur soi les tristes restes, elle voudroit pouvoir s'éloigner des lieux mêmes, & s'arracher des occupations qui lui en retracent le souvenir. Et certes, quelle peut être cette pénitence, qui nous laisse encore aimer tout ce qui a fait nos plus grands crimes ? & à peine essuyé du naufrage, peut-on trop s'interdire les écueils où l'on vient de périr ?

Enfin, la véritable pénitence nous fait trouver par-tout la matiere de mille sacrifices invisibles. Comme le propre de la cupidité est de prendre de tout l'occasion de mille complaisances injustes, elle ne se borne pas à certaines privations essentielles ; tout ce qui flatte les passions, tout ce qui nourrit la vie des sens, toutes les superfluités qui ne tendent qu'à satisfaire l'amour propre, tout cela devient le sujet de ses sacrifices ; & par-tout, comme un glaive tranchant & douloureux, elle fait des divi-

sions & des séparations qui coûtent au cœur , & coupe jusqu'au vif tout ce qui tenoit encore un peu trop à la corruption de nos penchans. La grace de la componction mene d'abord là une ame touchée ; elle la rend ingénieuse à se punir elle-même , & fait si bien que tout lui sert d'expiation à ses crimes ; que les devoirs , les bienféances , les honneurs , les prospérités , les changrins de son état se changent pour elle en des occasions de mérite : & que ses plaisirs mêmes , par la foi & la circonspection dont elle les accompagne , deviennent pour elle des actes de vertu.

Voilà le secret divin de la pénitence ; comme elle fait ici-bas envers l'ame criminelle , dit Tertullien , la fonction de la Justice de Dieu , & que la Justice de Dieu punira un jour le crime par la privation éternelle de toutes les créatures dont le pécheur a abusé : la Pénitence prévient ce terrible Jugement elle s'impose par-tout à elle-même des privations rigoureuses ; & si la condition misérable de la vie humaine l'oblige d'user encore des choses présentes , c'est bien moins pour flatter ses sens , que pour les punir , par l'usage sobre & austère qu'elle en fait.

Vous n'avez qu'à mesurer là-dessus la vérité de votre pénitence. Envain paroissez-vous revenu des égaremens grossiers des passions. S'il vous faut toujours le même faste , pour contenter cette inclination naturelle qui aime à se distinguer par une

vaine magnificence ; les mêmes profusions, pour n'avoir pas la force d'ôter à l'amour propre de superfluités accoutumées ; les mêmes agrémens du côté du monde, pour ne pouvoir vous passer de lui, les mêmes avantages du côté de la fortune ; pour vouloir toujours l'emporter sur les autres : en un mot, si vous ne pouvez vous déprendre de rien, vous retrancher sur rien, quand même tous les attachemens conservés ne seroient pas des crimes marqués, votre cœur n'est pas pénitent ; vos mœurs semblent différentes, tous vos penchans sont encore les mêmes ; vous paroissez changé, vous n'êtes pas converti. Que les véritables pénitences soient rares, mes Freres ! que de conversions superficielles & vaines ! & que d'ames changées aux yeux du monde, se trouveront un jour les mêmes devant Dieu !

Mais ce n'est pas assez même d'en venir aux retranchemens qui éloignent les attrait du crime : il faut y ajouter les satisfactions laborieuses qui en expient les souillures. Aussi, en troisième lieu, la Pécheresse de l'Évangile ne se contente pas de sacrifier ses parfums & ses cheveux à Jésus - Christ ; elle se prosterne à ses pieds, elle les arrose d'un torrens de larmes, elle les essuye, elle les baise ; & comme le troisième désordre de son péché avoit été un assujettissement honteux de ses sens, elle commence à réparer ces voluptés criminelles par l'humiliation & le dégoût de ces tristes ministères.

Nouvelle instruction : il ne suffit pas d'ôter aux passions les amorces qui les irritent; il faut que les actes laborieux des vertus qui leur sont le plus opposées, les répriment insensiblement, & les rapprochent du devoir & de la règle. Vous aimiez les jeux, les plaisirs, les amusemens, & tout ce qui compose la vie mondaine : c'est peu de retrancher de ces plaisirs, tout ce qui peut encore conduire au crime. Si vous voulez que l'amour du monde meure dans votre cœur, il faut que la prière, la retraite, le silence, les œuvres de miséricorde, succèdent à ces mœurs dissipées, & ne pas vous contenter de fuir les crimes du monde, il faut fuir ce monde lui-même. Vous avez fortifié l'empire des sens & de la chair, en vous abandonnant à des passions d'ignominie : il faut que les jeûnes, les macérations, les veilles, le joug de la mortification, éteignent peu-à-peu ces flammes impures, affoiblissent ces penchans devenus désormais indomptables par un long usage de volupté; & non-seulement vous éloignent du crime, mais en aillent tarir, pour ainsi dire, la source même dans votre cœur. Autrement, en vous épargnant, vous vous rendrez malheureux : les anciens attachemens que vous aurez rompus ; sans les avoir affoiblis, & comme déracinés de votre cœur par la mortification, repousseront sans cesse vos passions plus violentes & plus furieuses, depuis que vous les aurez arrêtées & suspendues, sans les affoiblir & sans les combat-

tre, vous feront éprouver des agitations & des orages que vous n'aviez jamais éprouvés, même dans le crime : vous vous verrez à tout moment sur le point d'un triste naufrage : vous ne goûterez aucune paix dans cette nouvelle vie : vous vous trouverez plus foible, plus combattu, plus vif pour les plaisirs, plus aisé à ébranler, plus dégoûté de Dieu dans cette pénitence imparfaite, que vous ne l'étiez autrefois même dans le désordre : tout vous deviendra un écueil : vous vous ferez à vous-même une tentation continuelle : vous serez surpris de trouver en vous-même, plus d'opposition aux devoirs ; & comme il est difficile de se soutenir long-tems seul contre soi-même, vous vous dégoûterez bien-tôt d'une vertu, qui vous coûtera si cher & pour n'avoir voulu être qu'un pénitent tranquille & mitigé, vous serez un pénitent malheureux, sans consolation, sans paix, & par conséquent sans persévérance. Dans la vertu, c'est abrégier ses peines, que d'augmenter & multiplier ses sacrifices : & tout ce qu'on épargne des passions, devient plutôt la peine & le dégoût, que l'adoucissement de notre pénitence.

Enfin, le dernier désordre qui avoit accompagné le péché de la Femme de notre Evangile, étoit un scandale public dans le dérèglement de sa conduite. Le scandale de la Loi, qui se trouvoit déshonorée dans l'esprit des Romains, & de tant d'autres Gentils assemblés & répandus dans la Pa-

lestine , & qui , témoins des égaremens de notre Péchereffe , en prenoient fans doute occasion de blasphémer le nom du Seigneur de mépriser la sainteté de sa Loi , de se confirmer dans leurs impies superstitions , & de regarder l'espérance d'Israël , & les merveilles de Dieu rapportées dans les Livres saints , comme des fictions inventées pour amuser un Peuple crédule.

Scandale du lieu : ses égaremens avoient éclaté dans la Cité , c'est-à-dire , la Ville principale , d'où le bruit de tels événemens se répandoit bien-tôt dans le reste de la Judée.

Or , voilà les scandales qu'elle répare dans sa pénitence : le scandale de la Loi , en renonçant aux traditions superstitieuses des Pharisiens , qui en avoient altéré les préceptes ; & venant reconnoître Jesus-Christ qui en étoit la fin & l'accomplissement. Car souvent après avoir déshonoré la Religion dans l'esprit des impies, par nos excès & par nos scandales , nous la déshonorons encore par notre piété : nous nous faisons une maniere de vertu toute mondaine , superficielle , pharisaïque : nous devenons superstitieux sans devenir pénitens : nous remplaçons les abus du monde , par les abus de la dévotion : nous ne réparons le scandale de nos désordres , que par celui d'une piété sensuelle : & nous faisons plus de tort à la vertu , par les foiblesses & les illusions que nous y mêlons , que nous ne

lui en faisons par des excès ouverts & déclarés. Ainsi les impies sont plus affermis dans le désordre, & plus éloignés de la conversion, par l'exemple de notre fausse pénitence, qu'ils n'avoient pu l'être autrefois par l'exemple même de nos vices.

Enfin, le scandale du lieu : cette même Cité qui avoit été le théâtre de sa confusion & de ses crimes, le devient de sa pénitence. Elle ne porte point dans des lieux écartés, sa douleur & ses larmes : elle ne vient point trouver Jesus-Christ, à la faveur des ténèbres de la nuit comme Nicodème, ou dans des bourgades éloignées de la Cité, pour dérober aux yeux du public, les premières démarches de sa conversion. A la vue de cette grande Ville, qu'elle avoit scandalisée par sa conduite, elle entre dans la maison du Pharisien : & ne craint pas d'avoir pour spectateurs de sa pénitence, ceux qui l'avoient été de ses crimes. Car souvent après avoir méprisé les discours du monde dans le désordre, on les craint dans la vertu ; les yeux du public ne paroissent pas redoutables dans nos égaremens ; ils le deviennent dans notre pénitence : nos vices se montroient sans ménagement, notre vertu se cache & se ménage : nous n'osons tout d'un coup nous déclarer pour Jesus-Christ ? nous avons honte de paroître si différens de nous-mêmes : nous nous sommes glorifiés du crime comme d'une vertu, & nous rougissons de la vertu comme d'un scandale.

Notre heureuse Péchereffe n'est pas timide dans le bien , comme elle ne l'avoit pas été dans le mal : elle soutient même avec une sainte insensibilité , les reproches du Pharisien , qui rappelle devant tous les conviés la honte de ses mœurs passées. Car le monde figuré par ce Pharisien , se fait un plaisir insensé de rappeler les anciens égaremens des personnes que la grace a touchées : loin de s'édifier de leur régularité présente , on revient sans cesse à leur conduite passée : on tâche d'affoiblir le mérite de ce qu'elles font , en renouvelant le souvenir de ce qu'elles ont fait , il semble que les égaremens qu'elles pleurent , autorisent ceux que nous aimons , & dans lesquels nous vivons encore , & qu'il nous est plus permis d'être pécheurs , depuis que des pénitens sincères se repentent de l'avoir été. C'est ainsi , ô mon Dieu ! que tout coopère à notre perte ; & qu'au lieu de bénir les richesses de votre miséricorde , lorsque vous retirez des voies de la perdition des ames mondaines & dissolues , & de nous exciter par ces grands exemples à recourir à votre clémence , si disposée à recevoir le pécheur qui revient ; insensibles à sa pénitence nous ne sommes occupés qu'à rappeler ses égaremens : comme pour nous dire à nous-mêmes , que nous n'avons rien à craindre dans le désordre ; qu'un jour enfin nous en reviendrons ; & que cette ame touchée , ayant été encore plus engagée que nous dans les pas-

sions insensées, nous ne devons pas désespérer d'en sortir enfin quelque jour comme elle ! O étrange aveuglement des hommes , de trouver des motifs de dérèglement , dans les exemples mêmes de pénitence !

Telles furent les réparations de notre pécheresse. Mais si c'est une erreur de se figurer un changement de vie , comme la simple cessation des premières mœurs , sans y ajouter les expiations qui les réparent : c'en est une autre non moins dangereuse , de regarder ces expiations , comme un état triste , malheureux , désespérant. Ainsi après vous avoir parlé des réparations de sa pénitence , il faut vous en exposer les consolations.

**V**enez à moi , dit Jesus - Christ , vous qui êtes lassés dans les voies de l'iniquité ; venez éprouver les douceurs & les consolations de mon joug ; & vous y trouverez la paix & le repos , que vos ames tyrannisées sous la servitude des passions cherchent envain depuis tant d'années : *Et invenietis requiem animabus vestris.*

Cette promesse adressée à toutes les ames criminelles , toujours malheureuses dans le désordre , trouve aujourd'hui son accomplissement dans la Pécheresse de notre Evangile. En effet , tout ce qui avoit été pour elle un fonds inépuisable d'inquiétude dans ses égaremens , devient une source féconde de consolation dans sa pénitence ;

& elle est heureuse avec Jesus-Christ par les mêmes endroits qui avoient fait tous ses malheurs dans le crime.

Oui, mes Freres, un amour injuste avoir fait son premier crime, & la premiere source de tous les malheurs; la premiere consolation de sa pénitence, c'est une sainte dilection pour Jesus-Christ, & la différence de cet amour divin & nouveau, d'avec l'amour profane, qui jusques-là avoit occupé son cœur. Je dis la différence, dans l'objet, dans les démarches, dans la correspondance.

Dans l'objet : le dérèglement de son cœur l'avoit attachée à des hommes corrompus, inconstans, perfidies, plus dissolus qu'amis véritables, moins attentifs à la rendre heureuse, qu'à satisfaire leurs passions défordonnées; à des hommes qui joignent toujours la passion contentée au mépris; à des Amans à qui l'objet infortuné de leur amour, devient vil & odieux, dès qu'ils en ont obtenu tout ce qu'ils désirent; à des hommes dont elle connoissoit les faiblesses, les artifices, les emportemens, les défauts, qu'elle sentoit bien en secret n'être pas dignes de son cœur, & auxquels elle ne tenoit que par la pente malheureuse de la passion, plus que par le choix libre de la raison; enfin, à des hommes qui n'avoient pu encore fixer la légèreté & les vicissitudes éternelles de son cœur. Sa pénitence l'attache à Jesus-Christ le modèle de toutes les vertus, la source de tou-

tes les graces , le principe de toutes les lumieres : plus elle l'étudie , plus elle découvre en lui de grandeur & de sainteté ; plus elle aime , plus elle le trouve digne d'être aimé : à Jesus-Christ l'ami fidèle , immortel , désintéressé de son ame , qui n'est touché que de ses intérêts éternels , qui n'est occupé que de ce qui peut la rendre heureuse ; qui est venu même sacrifier son repos , sa gloire , sa vie , pour lui assurer un bonheur immortel ; qui l'a distinguée de toutes les autres femmes de Juda , par une abondance de miséricorde , lorsqu'elle s'en distinguoit le plus elle-même par l'excès de ses miseres ; qui n'attend rien d'elle , & qui veut lui donner plus qu'elle n'en sauroit attendre elle-même : enfin , à Jesus-Christ qui a calmé son cœur , en le purifiant ; qui a fixé l'inconstance & la multiplicité de ses desirs ; qui a rempli toute l'étendue de son amour ; qui lui a rendu la paix que les créatures n'avoient jamais pu lui donner.

O mon ame ! jusqu'à quand n'aimerez-vous dans les créatures , que vos inquiétudes & vos peines ? vous en coûteroit-il plus de rompre vos liens , qu'il ne vous en coûte de les porter ? la vertu & l'innocence vous seroient-elles plus pénibles , que les passions honteuses qui vous asservissent & vous déchirent ? Ah ! tout vous sera plus supportable , que les tristes agitations qui vous rendent si malheureuse dans le crime.

Différence dans l'objet de son amour.

Différence dans les démarches. L'excès

de la passion l'avoit engagée à mille démarches opposées à son goût, à sa gloire, à sa raison ; à sacrifier aux hommes son repos, ses inclinations, son honneur, sa liberté : à des complaisances honteuses ; à des assujettissemens défagréables ; à des sacrifices éclatans, & dont souvent, pour toute reconnoissance, ils ne prenoient que le droit d'en exiger de nouveaux : car telle est l'ingratitude des hommes ; plus vous les rendez maîtres de votre cœur, plus ils s'en rendent les tyrans ; l'excès de votre attachement pour eux, en diminue toujours dans leur esprit le mérite : & ils vous punissent de la vivacité & de la honte de votre emportement, en prenant occasion de-là même, de laisser affoiblir jusqu'à leur reconnoissance.

Voilà les ingratitude que notre Pécheresse avoit éprouvées dans les voies des passions. Mais dans sa pénitence tout lui est compté ; les plus légères démarches qu'elle fait pour Jesus-Christ, sont remarquées, sont louées, sont défendues par Jesus-Christ même. Envain le Pharisien tâche d'en diminuer le mérite, ( car le monde ne s'étudie qu'à rabaisser le prix des vertus du Juste, ) le Sauveur en prend la défense : Voyez-vous cette femme ? lui dit-il : *Vides hanc mulierem ?* comme s'il vouloit lui dire : Connoissez-vous bien tout le mérite des sacrifices qu'elle m'offre, & jusqu'où va la force & l'excès de son amour ? *Elle n'a cessé d'arroser mes pieds de ses larmes, de les essuyer avec ses cheveux ; de les parfumer*

*mer, de les baiser.* Il compte tout, il remarque tout, un soupir, une larme, un simple mouvement du cœur; rien n'est perdu avec lui de tout ce qu'on fait pour lui: rien n'échappe à la fidélité de ses regards & à la tendresse de son cœur: on est bien assuré qu'on ne sert pas un ingrat; il fait valoir même les plus légers sacrifices: *Vides hanc mulierem?* Voyez-vous cette femme? Il voudroit, ce semble, que tous les hommes la regardassent des mêmes yeux que lui; que tous les hommes fussent des estimateurs aussi équitables que lui de son amour & de ses larmes? *Vides hanc mulierem.* Il ne voit plus ses égaremens: il oublie une vie entière de dissolution & de crime; il ne voit que son repentir & ses larmes.

Or quelle consolation pour une ame qui revient à Dieu, de pouvoir se dire à elle-même: Je n'avois vécu jusqu'ici, que pour le mensonge & pour la vanité: mes jours, mes années, mes soins, mes inquiétudes, mes peines, tout jusqu'ici est perdu & ne subsiste plus même dans le souvenir des hommes, pour lesquels seuls j'ai vécu, pour lesquels seuls j'ai tout sacrifié; ma bonne-foi, mes empressemens, mes attentions, n'ont jamais été payées que d'ingratitude: mais désormais tout ce que je vais faire pour Jesus-Christ sera compté: mes peines, mes violences, les plus légers sacrifices de mon cœur; mes soupirs, mes larmes, que j'avois versées tant de fois en vain pour les créatures; tout cela sera écrié

en caractères immortels dans le livre de vie : tout cela subsistera éternellement dans le souvenir du maître fidèle que je fers : tout cela , quelques défauts que ma foiblesse & ma corruption y mêlent , sera excusé , purifié même par la grace de mon libérateur ; & il couronnera ses dons , en récompensant mes foibles mérites : je ne vis plus que pour l'éternité : je ne travaille plus en vain , mes jours sont réels , & ma vie n'est plus un songe. Oh ! mes Freres , que la piété est un grand gain ! & qu'une ame qui revient à Jesus-Christ a bien de quoi se consoler avec lui , de la perte des créatures qu'elle lui sacrifie !

Enfin , différence dans la certitude de la correspondance. L'amour de notre Pécheresse pour les créatures avoit toujours été suivi des plus cruelles incertitudes. On doute toujours si l'on est aimé comme l'on aime : on est ingénieux à se rendre malheureux , & à se former à soi-même des craintes , des soupçons , des jalousies : plus on est de bonne foi , plus on souffre ; on est le martyr de ses propres défiances. Vous le savez ; & ce n'est pas à moi à venir vous parler ici le langage de vos passions insensées.

Mais quelle nouvelle destinée dans le changement de son amour ! A peine a-t'elle commencé d'aimer Jesus-Christ , qu'elle est sûre d'en être aimée : elle entend sortir de sa bouche divine , la sentence favorable , qui en lui remettant ses péchés , lui répond de la bonté & de l'amour de celui qui les

remet : *Remittuntur ei peccata multa*, non-seulement on oublie ses égaremens; mais on veut bien l'assurer elle-même qu'ils sont oubliés, pardonnés, effacés: on va au-devant de toutes ses allarmes; on ne laisse plus le lieu aux défiances & aux incertitudes; & elle ne peut plus douter de l'amour de Jesus-Christ, sans douter de la vérité de sa puissance, & de la fidélité de ses promesses.

Tel est le sort d'une ame brisée de douleur, au sortir du Tribunal où Jesus-Christ par le ministère du Prêtre, vient de lui remettre des désordres, qu'elle a effacés par son amour & par ses larmes. Malgré l'incertitude, si elle est digne d'amour ou de haine inséparable de l'état présent de cette vie; une paix secrète lui rend témoignage au fond de son cœur, que Jesus-Christ s'est rendue à elle: elle sent une douceur & une joie au fond de sa conscience, qui ne peut-être que le fruit de la justice. Ce n'est pas que ses infidélités passées ne lui laissent encore des appréhensions & des allarmes, & qu'en certains moment frappée plus vivement de l'horreur de ses égaremens, & de la sévérité des jugemens de Dieu, tout ne lui paroisse désespéré: mais Jesus-Christ qui excite lui-même ces organes au fond de son cœur, les a bien-tôt calmés: sa voix lui dit encore en secret, comme autrefois à un Apôtre allarmé sur les ondes; Ame de peu de foi, pourquoi doutez-vous? *Modice fidei, quare dubitasti?* ne vous ai-je pas donné assez de marques de ma protection:

Matth. 14. 31.

& de ma bienveillance ? rappelez tout ce que j'ai fait pour vous retirer des voies de l'égarément : je ne cherche pas avec tant de persévérance les brebis que je n'aime pas ; je ne les ramène pas de si loin , pour les laisser périr sous mes yeux : ne vous défiez donc plus de ma bonté ; ne craignez que votre tiédeur ou votre inconstance. Première consolation de sa pénitence , la différence de son amour.

La seconde, c'est le sacrifice de ses passions. Elle met aux pieds de Jésus - Christ ses parfums , ses cheveux , tous les attachemens de son cœur , tous les instrumens déplorables de ses vanités & de ses crimes ; & ne croyez pas qu'en cela elle sacrifie ses plaisirs , elle ne sacrifie que ses inquiétudes & ses peines.

On a beau dire que les soins des passions sont la félicité de ceux qui en sont épris : c'est un langage dont le monde se fait honneur , & que l'expérience dément. Quel supplice pour une ame mondaine qui veut plaire , que les soins éternels d'une beauté qui s'efface & s'éteint tous les jours ; quelles attentions ! quelle gêne ! Il faut prendre sur soi , sur ses inclinations , sur ses plaisirs , sur son indolence : quel secret dépit quand ces soins ont été inutiles , & qu'il s'est trouvé des attraits plus heureux , & sur qui tous les regards ont tourné ! quelle tyrannie que celle des usages ! Il faut pourtant s'y assujettir , malgré des affaires qui demandent qu'on se retranche , un époux qui éclate ,

le Marchand qui murmure, & qui peut-être fait acheter bien cher, les retardemens & les délais. Je ne dis rien des soins de l'ambition : quelle vie que celle qui se passe toute en des mesures, des projets, des craintes, des espérances, des allarmes, des jalousies, des assujettissemens, des bassesses ! Je ne parle pas d'un engagement de passion : quelles frayeurs que le mystère n'éclate ! que de mesures à garder du côté de la bienfiance & de la gloire ! que d'yeux à éviter ! que de surveillans à tromper ! que de retours à craindre sur la fidélité de ceux qu'on a choisi pour les ministres & les confidens de sa passion ! quels rebuts à essuyer de celui peut-être à qui on a sacrifié son honneur & sa liberté, & dont on n'oseroit se plaindre ! à tout cela ajoutez ces momens cruels, où la passion moins vive nous laisse le loisir de retomber sur nous-mêmes, & de sentir toute l'indignité de notre état ; ces momens où le cœur né pour des plaisirs plus solides, se lasse de ses propres idoles, & trouve son supplice dans ses dégoûts & dans sa propre inconstance. Monde profane ! si c'est-là cette félicité que tu nous vante tant, favorises-en tes adorateurs ; & punis-les, en les rendant ainsi heureux, de la foi qu'ils ont ajoutée si légèrement à tes promesses.

Voilà ce que notre Pécheresse met aux pieds de Jésus-Christ, ses liens, ses troubles, sa servitude, les instrumens de ses plaisirs en apparence, la source de toutes ses peines dans la vérité. Or, quand la ver-

tu n'aurois point d'autre consolation : n'est-ce pas une assez grande que d'être délivré des inquiétudes les plus vives des passions; de ne faire plus dépendre son bonheur de l'inconstance, de la perfidie, de l'injustice des créatures; de s'être rendu supérieur aux événemens; de trouver dans son propre cœur, tout ce qu'il faut pour être heureux, & de se suffire, pour ainsi dire, à soi-même? Que perd-on en sacrifiant des soucis sombres & cruels, pour trouver la paix & la joie? & n'est-ce pas tout gagner, comme dit l'Apôtre, que de tout perdre pour Jésus-Christ? Votre foi vous a sauvée, dit le Seigneur à la Pécheresse: allez en paix: *Vade in pace*. Voilà le trésor qu'on lui rend pour les passions qu'elle sacrifie; voilà la récompense & la consolation des larmes & du repentir: la paix du cœur qu'elle n'avoit pu encore trouver, & que le monde n'a jamais donnée. Insensés! dit un Prophète malheur à vous donc qui traînez le poids de vos passions, comme le bœuf traîne en labourant des liens du joug qui l'accable, & qui vous perdez par la voie même des peines, des assujettissemens, & des contraintes! *Væ qui trahitis iniquitatem in funiculis vanitatis, & quasi vinculum plaustrum peccatum!*

Es. 5. 18.

Enfin, son péché l'avoit avilie aux yeux des hommes: on ne regardoit plus qu'avec mépris l'indignité & l'opprobre de sa conduite: elle vivoit dégradée de tous les droits que donne une bonne réputation, & une

vie exempte de blâme ; & le Pharisien est surpris que Jesus-Christ veuille même la souffrir à ses pieds.

Car le monde qui autorise tout ce qui conduit au dérèglement ; couvre toujours de honte le dérèglement lui-même : il approuve , il justifie les maximes , les usages , les plaisirs qui corrompent le cœur ; & il veut pourtant qu'on allie l'innocence & la régularité des mœurs , avec la corruption du cœur : il inspire toutes les passions , & il en blâme toujours les suites : il veut qu'on s'étudie à plaire ; & il vous méprise dès que vous y avez réussi : ses théâtres lascifs retentissent des éloges insensés de l'amour profane ; & ses entretiens ne sont que des satyres sanglantes de celles qui se livrent à ce penchant infortuné : il loue les graces , les attraits , les talens malheureux qui allument des flammes impures , & il vous couvre d'une confusion éternelle dès que vous en paroissez embrasé. Or qu'il est désagréable de traîner dans un monde qu'on aime encore , & dont on ne peut se passer , les tristes débris d'une réputation ou perdue , ou mal assurée ; & de réveiller par-tout avec soi le souvenir ou le soupçon de ses crimes !

Telles avoient été les amertumes & les opprobres qui avoient accompagné les passions & les désordres de notre Pécheresse : mais sa pénitence lui rend encore plus d'honneur & de gloire , que ses crimes ne lui en avoient ôté. Cette Pécheresse si méprisée dans le monde , trouve en Jesus-Christ un

apologiste & un admirateur : cette Péche-  
resse , dont on ne parloit qu'en rougissant ,  
est louée par les endroits mêmes les plus  
glorieux selon le monde , la bonté du cœur,  
la générosité des sentimens, la fidélité d'un  
saint amour : cette Péchereffe qu'on n'osoit  
comparer qu'à elle-même , dont le scan-  
dale n'avoit point d'exemple dans la cité,  
est élevée au-dessus du Pharisien ; la vérité,  
la sincérité de sa foi , de sa componction ,  
de son amour, mérite d'abord la préférence  
sur une vertu superficielle & pharisaïque :  
Enfin, cette Péchereffe dont on tait le nom,  
comme indigne d'être prononcé , & qui  
n'est nommée que par ses crimes , est de-  
venue la gloire que Jesus-Christ, la louan-  
ge de la grace , l'honneur de l'Evangile.  
O admirable pouvoir de la vertu !

Oui , mes Freres , elle nous rend un  
spectacle digne de Dieu , des anges & des  
hommes : elle rétablit une réputation per-  
due : elle nous fait rentrer ici-bas même ,  
dans des droits & dans des honneurs dont  
nous étions déchus : elle efface des taches  
que la malignité des hommes eût rendu im-  
mortelle : elle nous réunit aux serviteurs de  
Jesus-Christ & à la société des Justes, dont  
nous n'étions pas autrefois dignes : elle fait  
même appercevoir en nous mille qualités  
louables , que le dérangement des passions  
avoit comme étouffées : enfin , elle nous  
attire plus de gloire que nos mœurs passées  
ne nous avoient attiré de honte & de mé-  
pris. Tandis que Jonas est infidèle , il est  
l'anathème

L'anathème du ciel & de la terre ; des idolâtres mêmes font obligés de le féparer de leur société , & de le rejeter comme un enfant de honte & de malédiction , & il n'est que le sein d'un monstre qui puisse lui servir d'azile , & cacher sa confusion & son opprobre. Mais à peine touché de repentir , a-t'il imploré les miséricordes éternelles du Dieu de ses peres, qu'il devient l'admiration de la superbe Ninive ; que les Grands & le Peuple lui rendent des honneurs jusques-là inouis ; & que le Prince lui-même , plein de respect pour sa vertu , descend du trône , & se couvre de cendre & de cilice , pour obéir à l'homme de Dieu. Les passions que le monde loue & inspire , nous en avoient attiré le mépris ; la vertu que le monde censure & combat , nous en attire les hommages.

A quoi tient-il donc , mon cher Auditeur , que vous ne finissiez votre honte & vos inquiétudes avec vos crimes ? Sont-ce les réparations de la pénitence qui vous allarment ? mais plus vous différez, plus elles grossissent ; plus vous contractez de dettes , plus vous préparez de rigueurs à votre foiblesse. Ah ! si les réparations vous découragent aujourd'hui , que fera ce un jour , où vos crimes multipliés à l'infini ne trouveront presque plus de peine assez grande qui puisse les expier ? Elles vous jetteront alors dans le désespoir : vous prendrez le parti affreux de secouer tout joug , & de ne plus compter sur votre salut : vous vous ferez des ma-

ximes, pour vous calmer dans le libertinage ; vous regarderez comme inutile une pénitence qui vous paroîtra alors impossible. Quand les embarras de la conscience font venus à un certain point, on aime à se persuader qu'il n'y a plus de ressource : on se calme sur le fond des vérités, quand on se voit si éloigné de ce qu'elles nous prescrivent : on cherche un remède dans l'incrédulité, dès qu'on croit n'en pouvoir plus trouver dans la foi ; on a bien-tôt conclu que tout est incertain, dès que le cahos est devenu comme inexplicable. Et d'ailleurs que peuvent avoir de si triste & de si rigoureux, des réparations dont l'amour doit faire tout le mérite ?

Ame infidelle ! vous craignez de ne pouvoir soutenir la sainte tristesse de la pénitence ; & vous avez pû soutenir jusqu'ici la tristesse secrète du crime : la vertu vous paroît d'un ennui difficile à porter ; & il y a si long-tems que vous dévorez l'ennui d'une conscience déchirée, & que nul plaisir ne sauroit égayer. Ah ! puisque vous avez pu porter jusqu'à ce jour, les troubles secrets, les amertumes, les dégoûts, les tristes agitations du désordre, ne craignez plus celles de la vertu : vous avez fait dans les peines & les violences inséparables du crime, l'apprentissage de celles qui peuvent être attachées à la piété ; & d'autant plus que la grace adoucit, & rend aimables les violences de la piété, & que celles du crime n'ont point d'autre adoucissement que l'amertume du crime même.

Mon Dieu ! j'aurois pû en effet depuis tant d'années errer dans des voies tristes & pénibles , sous la tyrannie du monde & des passions ; & je ne pourrois pas vivre avec vous sous la tendresse de vos regards , sous les aîles de votre miséricorde , sous la protection de votre bras ? seriez-vous donc un maître si cruel ? Le monde qui ne vous connoît pas ; croit que vous rendez malheureux ceux qui vous servent : mais pour nous , Seigneur , nous savons que vous êtes le meilleur de tous les maîtres , le plus tendre de tous les peres , le plus fidèle de tous les amis , le plus magnifique de tous les bien-faiteurs ; & que vous prévenez par mille consolations secretes , dont vous favorisez ici-bas vos serviteurs , la félicité éternelle que vous leur avez préparée.

*Ainsi soit-il.*



---

## A V I S.

**O**N ne trouvera point ici de Sermon pour le Vendredi de cette Semaine. Le Pere Massillon dans son Manuscrit , met pour ce jour-là un Sermon sur le mystère de l'Incarnation : nous avons jugé plus à propos de renvoyer ce Sermon au volume des Mystères.

Après le Sermon que l'on va lire , on trouvera un point de Sermon qui traite de l'énormité des Communions indignes. Le Pere Massillon en avoit fait d'abord son premier point ; mais ensuite le second point où il s'agissoit des dispositions nécessaires pour communier dignement , lui ayant paru demander d'être traité plus au long , il en fit un Sermon entier , & laissa ce qu'il avoit écrit sur l'énormité des Communions indignes. Le Public , après avoir lû ce morceau , jugera que nous lui aurions fait tort , si nous l'avions supprimé ; mais il seroit à propos de le lire avant le Sermon qui suit.



# S E R M O N

POUR LE DIMANCHE

## DES RAMEAUX.

*Sur la Communion.*

Dicite filiæ Sion : Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.

*Dites à la fille de Sion : Voici votre Roi , qui vient à vous plein de douceur. Matth. 21. 5.*



Es oracles des Prophètes , les manifestations du Seigneur aux Patriarches , les sacrifices & les oblations de la Loi , ses signes & ses figures annonçoient depuis plusieurs siècles à l'infidèle Jérusalem , que son Libérateur & son Roi ne tarderoit pas de la visiter , & de paroître au milieu d'elle. Le précurseur lui-même , cet Ange du désert , prédit dans Malachie , avoit enfin paru sur les bords du Jourdain , pour préparer les voies au Roi de gloire , & dire à son

peuple : Le voici ; & Jérusalem n'avoit plus d'excuse , si elle venoit à le méconnoître , & à le recevoir indignement dans son propre Royaume.

Cependant cet avènement si heureux , que tant de Justes avoient demandé , que tant de siècles avoient attendu , que tant de préparatifs avoient annoncé , & qui annonçoit lui-même des biens si magnifiques aux hommes , loin de faire naître la joie au milieu de cette ville ingrate , & de lui rappeler ses anciens jours de gloire & de magnificence , la jette dans un trouble universel & dans des allarmes publiques : *Com-mota est universa civitas.* Tout est ému dans Jérusalem , lorsqu'on y voit entrer aujourd'hui en triomphe le Fils de David : Les Prêtres , les Pharisiens , témoins des acclamations & des chants d'Allégresse d'une populace obscure , & de quelques Juifs spirituels & fidèles , se trouvent agités de mille mouvemens divers de frayeur , d'inquiétude , de jalousie , de tristesse : une terreur universelle se répand parmi eux : il semble que c'est un tyran qui vient porter dans les murs de Jérusalem l'effroi & le carnage , & emmener , comme autrefois ses citoyens en servitude , plutôt qu'un Roi pacifique qui vient la délivrer par sa présence , & la purifier par l'effusion de son sang. Il n'est que ce petit nombre d'âmes simples & innocentes , qui vont au-devant de lui hors des portes de la ville ; & qui lui font un innocent triomphe de leurs

Matth.

21 10.

cris de joie, & des branches d'arbres dont elles couvrent & ornent sa route.

Voilà, mes Freres, ce qui se passe encore aujourd'hui parmi nous. Depuis le commencement de cette sainte carrière, l'Eglise n'a cessé de nous annoncer que le Roi de gloire approchoit, & qu'il venoit se donner à nous pour être notre Pâque : ses prieres, ses purifications, ses cérémonies : ont été comme autant de voix qui nous ont averti de sa venue : ces jours mêmes de pénitence qui vont finir, elle ne les avoit établis que pour nous préparer à le recevoir par la Communion aux jours solennels où nous allons entrer. Aujourd'hui, comme pour réveiller nos desirs & notre attente, elle nous annonce qu'enfin il est proche, & sur le point de se donner à nous : *Dicite filiæ Sion : Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.* Or, quelle impression fait sur vous, mes Freres, cette heureuse nouvelle ? une impression de trouble, de frayeur, de tristesse, en sentant approcher le devoir pascal : chacun retombe sur sa propre conscience, & n'y trouvant que des habitudes criminelles, des playes envieillies & honteuses, frémit dans la seule pensée qu'il faut se mettre en état de recevoir le Roi de gloire : on diroit qu'il vient à nous armé de terreur & d'indignation, pour nous juger & pour nous perdre ; & non accompagné de sa seule douceur, pour nous sauver, & pour nous servir de nourriture : *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.*

Il n'est qu'un petit nombre d'ames fidèles qui vont au-devant de lui par leurs désirs, & qui le voyent arriver avec une sainte allégresse, & ce qu'il y a de plus affligeant, c'est que malgré cette frayeur, cette tristesse, ces allarmes d'une conscience troublée, il y en aura peu d'entre vous qui ne se présentent à Jesus-Christ pour le recevoir, & qui ne croient avoir satisfait à la loi de l'Eglise, après l'avoir reçu avec des dispositions si opposées à celles qu'il exige de nous. Insensés, qui ne pensent pas que recevoir Jesus-Christ dans ces dispositions, ce n'est plus manger la cène du Seigneur, c'est manger & boire sa propre condamnation.

Il importe donc de vous marquer les préparations qui doivent vous conduire à cette action redoutable, de peur que Jesus-Christ ne vienne vous visiter, comme il visita autrefois Jérusalem, pour votre condamnation & pour votre perte. Quelles sont les dispositions qui doivent nous préparer au devoir pascal? je vais en marquer trois principales, & ce sera le sujet de cette instruction. Implorons, &c.  
*Ave, Maria.*

I.  
REFLEX. **L**orsque j'ai assuré que le plus grand nombre de ceux qui recevront Jesus-Christ en ces jours saints, n'apporteront pas à cette grande action les dispositions nécessaires, & se rendront peut-être coupables du corps & du sang du Seigneur; je n'ai

pas prétendu parler de ces ames noires , qui de sang froid & le sachant , viennent par une hypocrisie détestable , fouler aux pieds le sang de l'alliance , & peuvent se familiariser avec le sacrilège : je n'ai pas voulu parler de ces monstres , qui portant le mystère de la foi dans une conscience corrompue & peu sincère , viennent aux pieds de l'autel cacher sous la plus sainte & la plus terrible de toutes les actions , les horreurs d'une ame impure ; & aiment encore mieux être impies , que passer pour moins religieux. Ah ! il faudroit des foudres , & non pas des discours à des ames de ce caractère , ou ne leur parler que comme parla autrefois Pierre à Ananie & à Saphire. J'ai cette confiance , ô mon Dieu ! & c'est vous qui me la donnez ; que parmi les Fidèles que la parole de votre Evangile assemble en ce lieu saint , votre œil n'y discerne aucun de ces enfans de malédiction ; qu'il n'y a pas ici , comme autrefois sous les tentes d'Israël , un autre Achan caché dans la foule , ni un anathême parmi les Fidèles.

Je ne parle donc que de ces ames mondaines , lesquelles après une année entière de plaisirs & de dissolution se présenteront au Tribunal avant de venir à l'autel ; à qui la conscience ne reprochera , ni dissimulation ni feinte , & qui se rendront néanmoins coupables du corps du Seigneur ; parce qu'elles porteront encore à l'autel toutes leurs passions dérégées , & une

conscience que le bain de la pénitence aura achevé de fouiller, loin de l'avoir purifiée.

Pour connoître donc, mes Freres, si vous n'avez rien à craindre sur la profanation des saints Mystères auxquels vous allez participer, il n'y a qu'à établir quelles sont les dispositions essentielles à une Communion sainte; & chacun en s'appliquant ces règles, que Jesus-Christ a laissées à son Eglise, pourra se juger soi-même, & décider s'il peut, avec cette confiance que donne une conscience pure, venir se présenter à l'autel.

Or, toutes les dispositions qui doivent nous préparer à cette action sainte, sont renfermées dans cet avis de l'Apôtre: Que l'homme s'éprouve soi-même, avant que de manger de ce Pain de vie: *Probet autem seipsum homo, & sic de pane illo edat.* Je fais que l'esprit de l'homme ne connoît pas toujours ce qui se passe dans l'homme; & que s'éprouver soi-même, n'est souvent que s'affermir soi-même dans ses erreurs, & achever de se méconnoître. Mais l'épreuve qu'on demande ici n'est pas si difficile à faire; & la méprise n'est à craindre que pour ceux qui veulent se tromper. Car il s'agit de savoir premièrement, si vous êtes sincèrement changé; secondement, si vos anciennes passions non-seulement ne subsistent plus dans vos penchans déréglés, mais si vous avez commencé du moins à les expier par les larmes & les rigueurs de la pénitence; enfin, si vous ajoutez à ces pré-

caution un désir sincère & ardent de vous unir à Jesus-Christ : c'est-à-dire , qu'on exige de vous , & de tous ceux qui vous ressemblent & qui vivent dans des habitudes criminelles , une épreuve de changement , une épreuve de pénitence , & une épreuve de ferveur. *Probet autem seipsum homo , & sic de pane illo edat.*

Je dis premièrement , une épreuve de changement. Ainsi si vous n'avez pas recouvré par un sincère repentir la grace de la sainteté & de la justice que vous aviez perdue par vos crimes ; si vous êtes encore dans la mort & dans le péché , la table de Jesus-Christ vous est interdite. Car c'est ici un Pain de vie ; il faut être vivant aux yeux de Dieu pour s'en nourrir : c'est la table des enfans ; les ennemis en sont indignes : c'est la pierre précieuse de l'Evangile ; on ne la jette pas devant des animaux immondes. Or , porterez-vous à l'autel une conscience véritablement purifiée , un cœur pénitent & changé ? & votre conversion fera-t'elle sincère ? Pour en juger , permettez - moi d'en examiner toutes les démarches.

Vous allez confesser vos iniquités aux pieds du Prêtre: je n'examine pas si le choix même que vous faites du Confesseur n'est pas une preuve certaine que vous ne voulez pas vous convertir : je n'examine pas si vous cherchez non pas le plus sévère , car cette ostentation de sévérité ne convient pas à un ministère de charité , & le plus sévère

n'est pas toujours le plus saint ni le plus instruit ; mais si vous cherchez le plus homme de bien , le plus éclairé , le plus habile à ramener les pécheurs : un de ces hommes , des mains duquel une âme échappe difficilement , pour ainsi dire , & auxquels l'on ne s'adresse que lorsqu'on veut sincèrement renoncer au vice & servir Dieu ; un de ces hommes enfin qui en viendrait aux remèdes , aux expédiens , au détail de vos mœurs & de vos besoins ; qui ne laisseroit plus rien de douteux dans votre conduite ; & des pieds duquel vous ne sortiriez plus avec ces incertitudes secrètes qui suivent toutes vos confessions , & qui sont toujours les tristes fruits d'une conscience embarrassée , & qu'on n'éclaircit jamais qu'à demi : je n'examine pas encore si dans la discussion de votre conscience , vous ferez un jour éclairé & sévère envers vous-même ; si vous ne vous ferez pas grace sur mille transgressions pour lesquelles vous êtes déjà jugé devant Dieu ; si les lumières de la foi , ou les préjugés du monde & de vos passions , seront les règles consultées dans votre examen & dans vos recherches ; & si les soins pour approfondir les abîmes de votre conscience , répondront à la durée , à l'embarras , & à la multitude de vos crimes. Laissons-là ces abus plus sensibles & plus marqués , & sur lesquels il est mal-aisé de s'abuser soi-même.

Mais souffrez que je vous demande :  
Vous venez mettre vos péchez aux pieds

du Prêtre ; mais venez-vous y laisser vos passions ? vous sortez du Tribunal absous ; mais en sortez-vous justifié ? y portez-vous cette vivacité de componction , cette abondance de douleur , ce désir sincère de réparer le passé , ces vûes , ces projets , ces résolutions réelles & effectives d'une nouvelle vie ? prenez - vous tout de bon des mesures pour commencer ? cherchez-vous des expédiens pour rompre vos engagements profanes , pour vous retirer sans délai des occasions ? arrangez-vous déjà par avancé dans votre esprit vos devoirs , vos occupations , vos liaisons , vos dépenses , tout le détail de vos mœurs , jusques ici si dérangées , & si pleines , ou de passions , ou d'inutilités ? Voilà les soins & les inquiétudes qui occupent une ame touchée sur le point d'une sincère conversion : c'est par-là que vous connoîtrez si vous êtes revenu de bonne-foi de cet attachement depuis si long-tems fatal à votre innocence , si souvent confessé , jamais corrigé ; de cette haine sur laquelle vous ne sauriez vous vaincre ; de cette fureur du jeu qui vous tyrannise , qui trouble la paix domestique , qui dérange vos affaires , & à laquelle mille événemens malheureux n'ont pû encore vous obliger de renoncer ; en un mot , si vous êtes une nouvelle créature ; si vous ne portez pas le nom de vivant étant encore mort en effet ; & si Jesus-Christ , entrant par la Communion dans la maison de votre ame , pourra dire , comme lorsqu'il entra

dans la maison de Zachée : C'est aujourd'hui un jour de salut pour cette maison :

*Luc. 19. Hodie salus domui huic facta est.*

Quoi, mon cher Auditeur ! vous avez prolongé vos crimes jusqu'au jour de votre pénitence ! à peine avez-vous mis entre vos défordres & votre confession, l'intervalle d'un léger examen ; au sortir de l'autel, & la solemnité passée, tout ira encore même train ; on ne verra pas plus de précaution qu'auparavant contre des périls éprouvés ; les commerces recommenceront ; les liaisons se renoueront ; les passions se réveilleront ; vous vous retrouverez encore le même ? Ce n'est pas ici une prédiction en l'air ; c'est ce que vous avez toujours éprouvé après la solemnité de Pâques : & vous croiriez que le court intervalle qui s'est passé entre vos crimes & votre rechûte, a été précisément le moment de votre justification, & que vous êtes venu porter à l'autel ce cœur pénitent, cette pureté d'ame nécessaire pour manger la chair de l'Agneau ?

Ah ! vous vous trompez, mon cher Auditeur, qui que vous soyez ; vous venez manger & boire votre condamnation : ces retours prompts & toujours certains au premier vomissement ; ce cours de passions & de crimes qui n'est interrompu que par l'instant de la solemnité & de la participation à la table du Seigneur ; ce mélange monstrueux de saint & de profane ; grand Dieu ! quel état pour approcher des Mystères

saints ! Ce n'est pas qu'on prétende que la divine Eucharistie doive vous établir dans un état immuable de justice ; un tel état est le privilège non de la terre , mais du Ciel , où Dieu se découvrant à l'ame comme son bien souverain , la pénétrant des plus vives ardeurs de son amour , la mettra dans une heureuse impuissance de l'offenser. Eh ! qui ne fait qu'ici-bas la vie de l'homme est une tentation continuelle ; que les plus justes mêmes affligent quelquefois l'Eglise par des chûtes éclatantes , & que celui qui est debout doit toujours craindre de tomber. Mais on voudroit du moins qu'après le remède , vous ne parussiez pas atteint des mêmes maux qu'auparavant ; que si vous n'êtes pas parfaitement guéri , votre état fût comme ces convalescences avancées qui ne diffèrent de la parfaite guérison , que par un reste de foiblesse : on voudroit que la juste crainte d'une rechûte rendît les précautions plus exactes : on voudroit , dit saint Chrysostôme , qu'au sortir de l'autel , vous offrissiez aux séductions des sens , plus de force ; aux périls , plus de vigilance ; aux objets qui ont séduit votre cœur , plus d'éloignement , plus d'amour pour le devoir & pour la vertu : on voudroit continue ce Pere , que le sang de Jesus-Christ auquel vous venez de participer , transmît avec lui dans votre cœur , les sentimens & les inclinations de Jesus-Christ ; & que comme le sang des Rois & des Césars , en coulant

dans les veines de leurs augustes enfans, & fait passer avec lui le courage & la magnanimité de leurs ancêtres, & des sentimens dignes de leur naissance, on voudroit que le sang de Jesus-Christ, en coulant dans vos peines au pied de l'autel, vous rendît les images vivantes de Jesus - Christ, & vous inspirât des sentimens dignes d'une si haute origine; on voudroit, en un mot, qu'une Communion ne fût pas l'affaire d'une journée.

Joan. 6.  
E.

En effet, *celui qui mange ma chair, & qui boit mon sang*, dit Jesus - Christ, *demeure en moi, & je demeure en lui*. Jesus-Christ ne dit pas, *Il s'unit à moi*; mais, *Il y demeure: In me manet*; il ne dit pas, *Je m'unis à lui*; mais, *Je demeure en lui*: j'établis dans son cœur une demeure fixe, solide, durable: je fais avec lui une alliance ferme & constante: *In me manet, & ego in illo*. Donc, conclut saint Augustin, celui qui se contente de recevoir Jesus-Christ, & qui ne le conserve pas, & qui ne demeure pas en lui, & qui le chasse d'abord de son cœur, il ne l'a pas reçu spirituellement: il a mangé & bû sa condamnation.

Oui, mes Freres, défabusons - nous; une Communion sainte remplit l'ame de tant de graces, l'unit à Jesus-Christ d'une maniere si intime & si ineffable; lui donne tant de force & de courage, augmente si sensiblement sa foi, que cette ame marche long-tems, comme le Prophète, dans la  
force

force & dans le secours de cette viande sainte : *Ambulavit in fortitudine cibi illius* ; 1. Reg. 19. 8.  
 & qu'on ne la voit pas passer en un instant du remède le plus puissant de la religion , aux foibleſſes les plus indignes d'une ame chrétienne.

Ainsi , voulez-vous ſavoir ſi vos Communions , en ces jours ſolemnelſ , ſont des profonations ou des graces ? voyez quel en eſt le fruit ; quel changement elles opèrent en vous ; quelle vie vous menez au fortir des Myſtères redoutables : la règle eſt ſûre. Des Communions ſaintes & utiles , ne feroient ſubſiſter avec des mœurs toujours également mondaines & profanes : & tandis que vous vivrez dans les mêmes paſſions & les mêmes engagements , & qu'au fortir de l'autel ſaint , vous vous retrouverez un moment après encore le même , craignez que vos Communions ne ſoient peut-être devant Dieu vos plus grands crimes.

Donc , mes Freres , vous que ce diſcours regarde , & qui vivez dans les habitudes du crime , que le devoir paſcal n'a fait juſqu'ici que ſuſpendre pour un moment ; donc ſe confeſſer ſimplement n'eſt pas ſ'éprouver , n'eſt pas cette épreuve de changement que l'Egliſe exige. Le Miniſtre qui vous abſout témérairement , ne vous délie pas devant le Seigneur ; parce qu'il ne peut délier ſur la terre que les cœurs changés par un ſincère repentir , que le Seigneur délie dans le Ciel : la ſentence qu'il prononce , eſt pour vous une ſentence de mort : il met ſur

vosre tête le sang innocent , il est vrai ; mais ce sang devient vosre crime , au lieu qu'il auroit dû être vosre remède , & vous périſſez ſous la main deſtinée à vous rendre la vie. Ne devoit-il pas demander du tems pour examiner ſi vos habitudes ſont enfin éteintes ; ſi cette démarche de pénitence ſera plus heureuſe que les autres juſqu'ici inutiles ; ſi vos promeſſes ſeront plus ſincères ; ſi vous n'irez pas demain rentrer dans vos premières voies ; & ſi vous ne vous préſentez pas au Tribunal pour ſatisfaire au devoir extérieur que l'Egliſe vous preſcrit, plutôt qu'au changement intérieur que Dieu vous demande ? ne devoit-il pas exiger de vous des preuves de la ſincérité de vos proteſtations avant d'expoſer la grace du Sacrement ; l'éloignement des occasions ; un divorce entier & ſans retour avec les objets de vos paſſions ; une ceſſation du crime ; & enfin , un commencement du moins d'expiation des ſouillures dont vous vous êtes préſenté encore tout couvert au Tribunal ?

II.

REFLEX.

**E**T c'eſt ici la ſeconde épreuve , une épreuve de pénitence. Je ne prétends pas ici rappeler l'ancienne pratique de l'Egliſe , & la diſcipline de ces ſiècles fervens , où l'on faiſoit précéder les expiations publiques de la pénitence à la réconciliation du pénitent. L'Egliſe avoit alors ſes raiſons en établiffant cette règle : elle en a eu auffi en ceſſant de l'observer ; & c'eſt à nous ,

en soupirant sur la cessation de ses anciennes règles, à nous conformer à ses usages, & non pas à les reformer. Mais je vous dis à vous, mon cher Auditeur, quand on ne feroit attention qu'à vos mœurs passées, & à cet enchaînement de désordres habituels que vous venez porter au Tribunal, & qui ont toujours recommencé après la solennité, seriez-vous en état de venir vous présenter avec les Justes à la Table sainte ? Quoi ? de la même bouche dont vous venez de raconter les horreurs de votre conscience, vous iriez d'abord recevoir Jesus-Christ ? le cœur encore fumant de mille passions mal éteintes, que le lendemain va voir rallumer, vous oseriez participer aux Mystères saints ? l'imagination encore souillée des traces toutes vives des crimes que vous venez de révéler au Prêtre, vous viendriez vous mêler parmi les Anges, & vous nourrir de leur pain ? Quoi ? au sortir du Tribunal, la Communion vous tiendrait lieu de pénitence, elle qui en doit être la récompense & la consolation, disent les Saints ? vous iriez de plein-pied du crime à l'autel ? & loin de répandre quelque-tems des larmes avec les pénitens, vous viendriez d'abord vous consoler avec les Justes ? Mais ignorez-vous que comme dans l'Eglise du Ciel, il n'y aura que les Vierges innocentes, ou ceux qui auront lavé leurs vêtemens dans le sang, & qui seront venus d'une grande tribulation, qui auront droit d'environner l'autel de l'Agneau ; de

même dans l'Eglise de la terre, il n'y a que les ames innocentes & pures, ou celles qui ont lavé leurs souillures dans le sang de la pénitence, & qui ont passé par les tribulations, à qui il soit permis de venir environner l'autel saint pour participer à ses Mystères?

En effet, un pécheur invétéré n'arrivoit autrefois à l'autel, qu'après des années entières d'humiliations, de jeûnes, de macérations, de prieres: il se purifioit long-tems dans les exercices publics d'une discipline pénible: il y devenoit un homme nouveau; l'on ne voyoit plus en lui de restes de ses crimes passés, que dans les traces des macérations qui venoient de les expier; & l'on peut dire que la divine Eucharistie étoit alors ce pain laborieux que l'homme pécheur ne mangeoit plus qu'à la sueur de son front. Et parce qu'une sage dispensation a changé cet usage, vous supposeriez qu'avoir confessé des crimes invétérés, c'est les avoir punis; & que toute la pureté qu'exige la chair de Jesus-Christ, de celui qui la reçoit, c'est qu'il ait découvert l'horreur & l'infection de ses playes? Ah! l'usage, mes Freres, n'a rien changé à la Loi: l'Eglise a pû se relâcher sur les épreuves publiques; elle ne se relâchera jamais à l'égard des pécheurs dont nous parlons, sur les épreuves particulieres: les siècles ont pû dégénérer de leur premiere ferveur; le corps de Jesus-Christ n'exige pas moins de pureté de ceux qui en approchent.

Voilà pourquoi, mes Freres, l'Eglise a voulu que ces quarante jours de pénitence précédassent la Communion pascale. Elle nous instruit par-là que les grands pécheurs ont besoin d'un tems d'épreuve & de mortification, pour pleurer leurs crimes; pour se purifier par le jeûne & par la priere, & se disposer ainsi à la participation des Mystères saints: elle leur apprend qu'ils doivent mettre un intervalle de pénitence entre leurs désordres & la Table du Seigneur, & que les faire passer du crime à l'autel, ce seroit, dit saint Bernard, consommer leur iniquité, & non pas les conduire à la source des graces.

Je fais que cette maxime peut avoir ses exceptions; que la prudence doit ici, comme par-tout ailleurs, appliquer & conduire la règle; que la componction est quelquefois si vive dans un pécheur, les larmes si abondantes, la conversion si soudaine, si entiere, si marquée, qu'on doit abréger le tems des épreuves, & se hâter de consoler sa douleur par l'usage de cette nourriture céleste; & qu'il est encore quelquefois d'autres prodigues pénitens, si touchés de leurs désordres, si brisés de douleur, qu'à peine ont-ils dit au Pere de famille: *J'ai péché contre le Ciel & devant vous*; qu'on peut les faire asseoir comme <sup>Luc. 15</sup> 18. lui à la Table sainte, & les rétablir dans tous les droits dont ils étoient déchûs par leurs crimes.

Je fais qu'il se trouve même assez souvent

des ames sincèrement touchées , & toutes résolues de renoncer à leurs passions , & de servir Dieu ; mais avec cela si foibles , si inconstantes , si peu à l'épreuve des occasions , que si vous ne vous hâtez de les soutenir , de fixer , pour ainsi dire , leur légèreté par la grace des saints Mystères ; si vous les laissez trop long-tems à elles-mêmes , loin de se purifier par la pénitence , elles s'affoibliront par le dégoût ; & la vivacité de leur componction , loin de se rallumer par le délai , se rallentira par leur propre inconstance. Je fais que les loix de l'Eglise sont pleines de sagesse , de charité & de condescendance ; que le salut des pécheurs étant la seule fin qu'elle s'y propose , tout ce qui y conduit plus sûrement devient plus conforme à son esprit ; qu'il faut souvent relâcher de ses règles , pour mieux entrer dans ses intentions ; & savoir être foible avec les foibles , pour les sauver tous. Mais je dis que la règle ordinaire , c'est que la Communion , pour un grand pécheur , doit être encore aujourd'hui le fruit & le prix , & non la première démarche de sa pénitence : qu'elle doit enfin couronner & récompenser ses larmes ; & non pas succéder à ses crimes : & qui peut en douter, s'il croit encore que nos Mystères sont saints & terribles ? C'est la règle de l'Eglise ; c'est la pratique de tous les siècles ; c'est la doctrine des Saints ; & c'est ce que l'Apôtre vouloit dire en recommandant aux Fidèles de s'éprouver, avant de venir manger de ce pain

céleste : *Probet autem se ipsum homo , & sic de pane illo edat.*

Mais la loi de l'Eglise presse , & ne laisse pas de lieu , dites-vous , au délai & aux longues épreuves. Mais croyez - vous de bonne-foi , mes Freres , que l'Eglise regarde vos communions indignes comme l'accomplissement du devoir pascal ? croyez-vous qu'on satisfasse à ses loix saintes par des sacrilèges ? croyez-vous qu'elle mette une grande différence entre les profanateurs & les rebelles ; & que fouler aux pieds les Mystères terribles , soit lui donner une grande marque de respect & d'obéissance ? Vous évitez ses censures , parce qu'elle ne juge que de ce qui paroît ; qu'elle ne punit que les défobéissances ouvertes , & le mépris déclaré de ses loix : mais évitez-vous les anathêmes du Ciel , qui juge des profanations secrètes ? Eh ? qu'auroit-elle prétendu en vous faisant une loi de la participation au corps du Seigneur ? vous présenter un remède , ou un poison ; un pain de vie , ou une nourriture de mort ; le gage de votre immortalité , ou le sçeau de votre réprobation ; autoriser la témérité & les profanations des pécheurs , ou récompenser les larmes des pénitens , & soutenir l'innocence des Fidèles ?

L'Eglise vous ordonne de participer aux saints Mystères en ces jours solennels ; parce qu'elle suppose que vous en approcherez avec une conscience pure , & des dispositions dignes de ce Sacrement adorable ;

& n'a-t'elle pas raison de le supposer ? Hélas les premiers Fidèles en approchoient tous les jours ; ils venoient tous participer aux choses saintes avec le Prêtre qui les offroit : ils ne formoient avec lui qu'un même Prêtre , pour ainsi dire , comme ils ne formoient entr'eux qu'un cœur & qu'une ame : aussi chaque jour voyoit croître leur foi , & fortifier leur charité & leur courage. Et comment voulez-vous que l'Eglise , ne vous ordonnant plus d'en approcher qu'une fois dans l'année , puisse encore supposer que vous ne serez pas en état de vous y présenter ; elle qui a vû la divine Eucharistie être le pain de tous les jours de ses enfans ; faire toute leur consolation dans les exils , dans les prisons , dans les calamités les plus accablantes ? pourroit-elle croire qu'une année entiere de préparation ne suffiroit pas pour vous disposer à vous nourrir au moins une fois de ce pain céleste ? & quelle différence mettroit-elle donc entre ses enfans & les infidèles , qui n'ont point de part à ses promesses , & qu'elle ne nourrit pas de sa foi , de ses Sacremens & de ses Mystères ? C'est déjà une nécessité bien triste pour elle , que le relâchement de nos mœurs l'ait réduite à nous déterminer un tems , pour nous nourrir de Jesus-Christ : hélas ! notre foi , notre piété , notre utilité toute seule auroit dû nous tenir lieu là-dessus de loi & de précepte.

Mais d'ailleurs , l'Eglise , qui vous ordonne d'approcher, vous ordonne en même-  
 tems

tems de différer, si vous n'êtes pas en état : elle veut que ses Ministres remettent pour vous la grace de la résurrection : elle consent qu'ils vous marquent un autre tems que le sien ; & qu'ils prolongent le devoir pascal au-delà des bornes qu'elle avoit prescrite aux autres Fidèles. Ah ! votre Pâque véritable, mon cher Auditeur, sera le jour où vous communiez dignement : le jour heureux où Jesus-Christ entrera dans votre cœur comme un Libérateur, & non pas comme un Juge ; pour achever de le purifier, & non pas pour y être souillé lui-même : votre Pâque véritable sera ce grand jour, ce jour désirable où vous vous convertirez au Seigneur, où vous renoncerez à vos passions dérégées, où vous deviendrez un azile pur : votre Pâque véritable sera le jour fortuné, où vous ressusciterez avec Jesus-Christ, & où vous passerez de la mort du péché à la vie de la grace. L'Eglise n'en connoît point d'autre ; & le fruit de ce Sacrement n'est pas attaché aux jours & aux tems, mais à l'innocence & à la piété de ceux qui y participent.

Il est rapporté au Livre des Nombres, que certains Juifs ayant touché un corps mort au tems de Pâque, & par conséquent contracté une souillure qui demandoit le remède des purifications, & qui par ordonnance de la Loi leur interdisoit la manducation de l'Agneau pascal : *Quidam im-*

*Num.*  
9. 6.

*rant facere in Phase in die illo* ; vinrent se plaindre à Moÿse & à Aaron de la dureté de cette ordonnance , qui les empêchoit de célébrer la Pâque avec leurs freres : Pourquoi sommes-nous privés, leur dirent-ils de la célébration de la Pâque ? *Quare fraudamur ut non valeamus oblationem offerre Domino in tempore suo inter filios Israel* ? Attendez , leur répondit Moÿse , & je consulterai le Seigneur : *State ut consulam Dominum*. Dites aux enfans d'Israël ; répondit le Seigneur : Tout homme qui se trouvera immonde au tems de la Pâque , ne pourra la célébrer que le second mois : *Loquere filiis Israel : Homo qui fuerit immundus , faciat Phase Domino in mense secundo*. Voilà la réponse du Seigneur, mon cher Auditeur : voilà votre règle, vous qui venez porter à cette sainte solemnité des souillures anciennes , dont la Loi de Dieu vous ordonnoit de vous purifier durant ces jours de salut , par les larmes d'une véritable pénitence : éprouvez-vous , purifiez-vous , & attendez avec l'avis d'un guide éclairé , le second mois pour célébrer la Pâque : *Homo qui fuerit immundus , faciat Phase Domino in mense secundo*. Vous n'aurez pas , il est vrai , la joie sainte de venir environner l'autel au milieu de vos freres , pour solemniser avec eux le jour du Seigneur , & vous nourrir de l'Agneau sans tâche. Mais n'est-il pas juste que vous portiez la peine & la confusion dûe à votre persévérance honteuse dans le crime ; &

Ibid.

E. 7.

Ibid.

E. 20. 21.

que vous soyez privé d'une consolation qui est le prix des larmes ou de l'innocence: *Homo qui fuerit immundus, faciat Phase Domino in mense secundo.*

Ah ! il auroit fallu pendant cette sainte carrière, commencer une vie plus chrétienne ; vous disposer par l'amendement à l'absolution de vos crimes, & à la célébration de la Pâque ; entrer avec l'Eglise dans un esprit de componction & de pénitence ; ajouter à la loi commune de l'abstinence, trop douce pour un pécheur aussi déploré que vous l'avez été, des rigueurs de surcroît ; & non pas, ou vous en dispenser tout-à-fait, ou y mêler des adoucissements, qui en ont anéanti tout le fruit, & vous en ont rendu transgresseur aux yeux de Dieu. Telle avoit été l'intention de l'Eglise en faisant précéder la solennité de la Pâque, par ces jours de douleur & de pénitence : on vous en avoit averti à l'entrée de la carrière ; & vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même, si la sévérité de règles saintes vous rejette aujourd'hui & vous éloigne de l'Autel, comme un animal immonde revenu cent fois à son vomissement ; & qui n'y portez pour toute disposition, que vos crimes & la témérité d'oser en approcher.

**E**NCORE, mon cher Auditeur, si une abondance de componction, comme nous l'avons déjà dit, & un désir ardent & sincère de vous nourrir de Jesus-Christ, vous

III.  
REFLEX.

conduisoit à l'autel , la vivacité de l'amour pourroit peut-être excuser l'indiscrétion de la promptitude ; mais c'est ici la dernière épreuve , & le dernier préjugé que la plupart des pécheurs dont je parle , viennent manger & boire leur condamnation : une épreuve de ferveur. Car , je vous prie , mes Freres , quel est le motif qui vous conduit la plupart à la Table sainte en ces jours solennels ? est-ce un profond sentiment de votre foiblesse , une ardeur sincère de recourir au secours destiné à vous fortifier , & une sainte faim de Jesus-Christ , Hélas ! la plupart voyent approcher avec un chagrin secret , la solennité sainte. Les Mystères chrétiens , ces jours si heureux pour l'Eglise , ces jours de joie & d'allégresse , vous les craignez comme des mystères lugubres , & des jours de deuil & de malheur : vous êtes tristes & inquiets à l'approche de la Pâque , comme ce jeune homme de l'Evangile à qui Jesus-Christ avoit ordonné de renoncer à tout & de le suivre : cette seule pensée trouble , empoisonne un mois d'avance tous vos plaisirs. On voit ces ames infidèles dont je parle , sur la fin de cette sainte carrière , traîner le poids d'une conscience irrésolue ; balancer long-tems entre le devoir & les passions ; reculer , différer ; & enfin après bien des agitations & des remises , adoucir par le choix d'un Confesseur indulgent & peu habile , l'amertume de cette démarche : encore a-t'il fallu attendre le moment où l'E-

glise tonne , foudroye ; & l'on n'est entré dans la salle du festin , que comme ces aveugles & ces boiteux de l'Évangile , qu'il fallut arracher comme par force des places publiques , c'est-à-dire , des plaisirs & des passions du monde , & les traîner malgré eux au festin du Père de famille.

Grand Dieu ! qu'il faille à des Chrétiens des foudres & des anathêmes pour les conduire à vos autels ! que la corruption de nos siècles , & l'affoiblissement de la Foi , ait contraint votre Eglise de leur ordonner , sous peine de mort , la participation à votre Corps & à votre Sang ! La ferveur des premiers tems auroit-elle pû comprendre que l'Eglise eût dû faire un jour cet usage de son autorité ? & ses menaces étoient-elles destinées à mener par force ses enfans à l'autel , ou à séparer de ses Mystères ses ennemis & les indignes ?

Mais dites-moi , mes Freres : la privation du corps de Jesus-Christ n'est-elle pas la plus terrible peine dont l'Eglise puisse frapper ici-bas les Fidèles ? La vie seroit-elle supportable à un Chrétien , sans la divine Eucharistie ? Faudroit-il même que nous eussions besoin de vous exhorter à l'usage fréquent de ce Sacrement adorable ? eh ! qu'a la Religion de plus consolant , & la vertu de plus désirable & de plus utile ? C'est le plus tendre adoucissement de nos peines : c'est la seule consolation de notre exil : c'est le remède journalier de nos foibleffes ; c'est la

ressource universelle de tous nos besoins.

Mais il faut, dites-vous, des dispositions si parfaites pour en approcher. Il est vrai ; mais ces dispositions, c'est l'usage lui-même de la divine Eucharistie, qui les trouvant ébauchées, les perfectionnera dans votre cœur : c'est en vous nourrissant de Jesus-Christ, que vous apprendrez comme il nous en assure lui-même, à ne

*Joan. 6.* vivre plus que pour lui : *Et qui manducat me, & ipse vivet propter me* ; à vous détacher de plus en plus du monde, à mépriser tout ce qui doit périr, à détruire en vous tout ce qui n'est pas digne de lui : c'est en approchant souvent de la Table sainte, que vous sentirez un nouveau goût pour la prière, pour la retraite ; pour tous les devoirs de la vie chrétienne : c'est aux pieds de l'autel, & dans l'usage de cette nourriture céleste, que vous trouverez des forces pour résister aux péril, pour fuir les occasions, pour vous défendre contre vous-mêmes : en un mot, c'est l'usage lui-même de la divine Eucharistie qui nous met en état d'en approcher dignement ; & une Communion doit nous servir de préparation à une autre. Plus vous vous éloignez, plus la tiédeur augmente : plus les passions croissent ; plus Jesus-Christ diminue dans votre cœur ; plus l'homme de péché augmente & se fortifie : aussi les Communions au tems pascal sont-elles inutiles à ces âmes mondaines, qui n'approchent de l'autel qu'en ces jours solennels ; qui at-

tendent la loi de l'Eglise pour s'y résoudre : & plût à Dieu, que n'en retirant aucun avantage, elles n'y trouvassent pas leur propre condamnation.

Hélas ! nos peres s'éloignoient autrefois de leur patrie & de leurs enfans : nos Rois & nos maîtres, à la tête de leurs armées & de leurs plus vaillans sujets, armés du signe sacré de la Croix, s'arrachotent aux délices de leur Cour ; & poussés par la simplicité d'un saint zèle, & par l'ardeur d'une Foi vive, ils traversoient les mers ; ils alloient dans une terre sainte, consacrée par les Mystères du Sauveur, adorer les traces de ses pieds. Ici, leur disoit-on, il guérissoit un paralytique de trente huit ans : ici, il resuscitoit Lazare : ici, il marchoit sur les ondes, & commandoit aux vents & à la mer : ici, il reçut le Baptême des mains du Précurseur, & sanctifia les eaux du Jourdain : ici, il parut transfiguré sur la montagne sainte : ici, il réconcilia la Pécheresse de la Cité : ici, il chassa les profanateurs de la Maison de son Pere. A ces paroles, ces hommes pleins de foi, versotent sur cette terre heureuse, des larmes de tendresse & de religion ; & ne pouvoient se résoudre à quitter les lieux qui leur rappelloient les actions, les Mysteres, les prodiges d'un si bon Maître. Ah ! mes Freres, il n'est plus nécessaire de traverser les mers, disoit autrefois S. Chrysostôme à son peuple : vous dites, continue ce Pere : Heureux ceux qui le virent, & qui purent seulement tou-

cher le bord de ses vêtements ! Mais vous le voyez , vous le touchez : au milieu de vous se trouve celui que vous ne voulez pas connoître , & dont nos peres alloient chercher si loin les précieux restes , & adorer les sacrés vestiges. Venez à l'autel : ce ne sont plus des lieux consacrés autrefois par sa présence : c'est lui-même. Ici , nous dirons-nous , il a réconcilié un Enfant prodigue , & l'a fait asséoir à sa Table : ici , il a guéri l'infirmité d'une Hémorroïsse , que toute la science humaine , & toutes les ressources du monde , n'avoient pû tirer de sa langueur : ici , il a retiré un Publicain de ses injustices , & a porté la paix dans la maison de son ame : ici , il rassasie tous les jours une multitude affamée d'un pain miraculeux , de peur qu'elle ne succombe dans les voies pénibles de la vertu. Tous les lieux qui environnent ses autels , sont marqués par quelqu'un de ses prodiges.

Et tous ces avantages n'enflammeroient pas vos désirs , mon cher Auditeur ? & vous ne lui diriez pas dans ce moment avec Saint Augustin : Eh ! qui me donnera donc , Seigneur , que vous veniez dans mon ame pour en prendre possession ; pour y régner seul ; pour m'y faire oublier mes peines , mes malheurs , mes foiblesses ; pour y établir une paix solide ? car jusques-ici le monde & les créatures l'ont essayé en vain. Ah ! peut-être , Seigneur , la maison de mon ame n'est pas assez parée pour vous recevoir ; mais venez , vous en ferez vous-même.

me tout l'ornement : peut-être que j'y nourris encore des ennemis secrets & invisibles ; mais n'êtes-vous pas plus fort que le fort armé ; votre seule présence les dissipera ; & tout fera en paix , quand une fois vous en aurez pris possession : peut-être a-t-elle encore des tâches & des rides , qui l'enlaidissent à vos yeux ; car les Anges eux-mêmes sont-ils purs devant vous & dignes de soutenir votre présence ? mais votre sang adorable les effacera ; & vous renouvellez sa jeunesse & sa beauté , comme celle de l'aigle : venez seulement , Seigneur , & ne tardez pas : on a tout , quand on vous possède , & au milieu même des plaisirs & des prospérités humaines , on est vuide & on n'a rien , quand on ne vous a pas.

Mais font-ce-là , mes Freres , les saints empressements , qui vous conduisent la plupart à la Table du Seigneur ? C'est ici une faveur dont il faut être touché ; & vous regardez le devoir pascal comme une servitude pénible : c'est un festin de tendresse & de familiarité ; & vous en faites un devoir de pure bienfaisance : c'est la table des enfans ; & vous y venez comme un esclave. Ah ! si la loi de l'Eglise vous laissoit libre ; si elle se contentoit de vous exhorter seulement par le motif de la solemnité & de vos propres besoins à la participation des saints Mystères , la Table de Jesus-Christ seroit abandonnée en ces jours saints , & nous verrions nos autels déserts. Ce ne sont donc pas ici des pécheurs qui se repentent ; ce

font des esclaves qui craignent & qui obéissent : & j'ai eu raison de dire que la Fête de Pâque ne fait presque point de conversions ; & que ces jours heureux voyent plus de profanateurs & de Judas , que de véritables Disciples , qui fassent leur Pâque avec

*Matth.* Jesus - Christ : *Cum Discipulis meis facio*  
*26. 18. Pascha.*

Aussi , mes Freres , si l'Apôtre se plaignoit autrefois que les maladies populaires , les morts soudaines , les événemens malheureux , n'étoient qu'une punition des Communions indignes : *Ideo inter vos multi infirmi & imbecilles , & dormiunt multi ;* s'il s'en plaignoit dans un siècle , où la divine Eucharistie faisoit des Martyrs , & non pas des sacrilèges ; s'il s'en plaignoit à l'Eglise de Corinthe , toute composée presque de Prophètes , de Docteurs , de Fidèles , qui avoient reçu les dons miraculeux , & qui abondoient en grace & en vertu de l'Esprit-Saint ; si l'Apôtre ne cherche point ailleurs que dans les Communions indignes , la source des calamités publiques qui affligoient cette Eglise florissante , grand Dieu ! quelles marques terribles de votre colere ne doivent pas attirer sur nous tant de pécheurs , ou téméraires , ou hypocrites ; tant de Ministres peut-être , ou mondains , ou corrompus , qui viennent se présenter tous les jours à l'Autel , & y profaner votre chair adorable ? Ah ! vous nous frappez aussi depuis long-tems , grand Dieu ! vous versez sur nos villes & sur nos provinces , la

coupe de votre fureur & de votre colère : nous voyons les Rois armés contre les Rois , & les peuples contre les peuples : toute l'Europe inondée de sang & de carnage ; la stérilité , désoler nos campagnes ; la mort cruelle , moissonner à nos yeux nos citoyens , & changer nos villes en déserts : nous voyons tous les jours des pécheurs scandaleux , frappés d'une main invisible , tomber à nos côtés : tant de morts imprévues ! tant d'accidens funestes ; tant de scandales qui affligent votre Eglise. Eh ! d'où pourroient partir , grand Dieu ! ces fléaux si longs & si cruels ? où auroient pû se former ces nuées de fureur & de vengeance , qui depuis si long-tems éclatent sur nos têtes , si ce n'est peut-être sur vos autels même , oui , sur ces autels , d'où ne devoient couler que des sources de grace sur les Fidèles ? vous n'êtes peut-être armé , que pour venger les sacrilèges , & la profanation des Mystères saints.

Mais ce ne sont pas encore là , mes Freres , les suites les plus terribles des Communions indignes. Comme la Religion ne connoît pas de crime plus énorme , il n'en est point aussi dont la punition soit plus effroyable pour le pécheur qui s'en rend coupable : *Celui qui mange & qui boit indignement* , dit l'Apôtre , *mange & boit sa propre condamnation*. On ne nous dit pas , <sup>1. Cor. 11. 29.</sup> Il est condamné ; mais , *Il mange & boit sa propre condamnation* ; c'est-à-dire , le pain de vie qu'il reçoit est un poison : une se-

mence de mort , qu'il s'incorpore avec lui-même , qui devient sa propre substance ; de sorte qu'on ne peut plus l'en démêler , pour ainsi dire , ni séparer l'anathême qui est devenu comme le fonds de son être, & une partie de lui-même ; c'est-à-dire , que les Sacremens profanés ne laissent presque plus d'espérance de retour : c'est le fond de l'abîme , d'où l'on ne revient guères : l'impïété , l'incrédulité , l'endurcissement , en sont presque toujours les tristes suites. L'Eglise de Corinthe ne tarda pas de voir un incestueux dans l'assemblée sainte, dès qu'elle eut des Fidèles qui ne discernoient plus le corps du Seigneur : les autres Eglises virent bien-tôt de ces Ministres , dont parle un Apôtre , qui suivoient les routes de Balaan, qui corrompoient toutes leurs voies , qui deshonorioient l'Evangile par le scandale d'une vie dissolue & d'une doctrine abominable , dès qu'ils eurent participé à la table de satan & à celle du Seigneur : l'autel terrible fut le lieu où se forma leur endurcissement , & où leur impiété se consumma : les excès les plus affreux ne coûtent plus rien au sortir des mystères profanés : il n'est plus rien de si noir , qu'on ne doive attendre d'une ame familiarisée avec les sacrilèges. Un Prêtre corrompu ne l'est jamais à demi ; voilà pourquoi les playes du Sanctuaire sont toujours les plus désespérées ; voilà pourquoi le Sacerdoce dans une ame souillée , est la consommation de toute iniquité. Grand Dieu ! suscitez donc à votre Eglise

des Ministres fidèles : secondez le zèle des Pasteurs attentifs à ne choisir que ceux que vous avez vous-même séparés pour le saint Ministère : faites croître de plus en plus cet esprit de renouvellement & de discipline , que vous avez ressuscité dans notre siècle ; & sauvez votre peuple , en lui donnant des Ministres qui ne soient touchés que de son salut.

Oui ; mes Freres , il y a une malédiction attachée au crime de la Communion indigne , qui ne s'efface presque plus de dessus le front de l'ame criminelle : c'est un Cain qui a répandu le sang innocent. Cette ame pourra faire peut-être quelques efforts pour se relever ; mais ces retours n'auront pas de suite , & elle retombera ; elle sortira peut-être des dérèglemens grossiers ; mais sa pénitence sera défectueuse , & elle en demeurera à des mœurs tièdes & lâches , où elle se perdra. Il n'est presque point de pénitence pour la profanation de l'Eucharistie : ce n'est pas que les larmes ne puissent expier ce crime ; mais c'est qu'elles sont rarement accordées : ce n'est pas que l'Eglise ne puisse le remettre ; mais c'est qu'elle ne trouve point de pécheur qui s'en repente.

Aussi parmi les bourreaux sur le Calvaire , il s'en trouva à qui le sang même qu'ils venoient de répandre , mérita la grace de la pénitence. Mais le seul profanateur de l'Eucharistie , dont il est fait mention dans l'Evangile , meurt comme un monstre &

comme un désespéré : ce disciple perfide se reconnoît, & il ne se repent pas : il crie, J'ai péché ; & son péché ne lui est pas remis : il meurt défolé, & il meurt réprouvé : satan entre dans son corps en même tems que la Viande sainte ; il prend possession de cet homme de perdition : *Post buccellam introivit in eum satanas* ; & sa mort est la plus affreuse & la plus déplorable dont il soit parlé dans les Livres saints.

Joan.  
83-27.

Le châtiment que le Seigneur exerce sur les imitateurs de son crime, est d'autant plus terrible, qu'il est plus secret : il ne change pas le pain de vie en un fiel d'aspic, selon l'expression de Job, pour déchirer dans le moment les entrailles de l'ame sacrilège ; mais il la frappe d'un anathème invisible, & la marque par avance d'un caractère de réprobation. Et voilà pourquoi toutes ces ames mondaines dont je parle, lesquelles après des mœurs licencieuses, n'apportent en ces jours saints point d'autre préparation à la table du Seigneur, qu'une confession précipitée, tombent après la solennité, dans des égaremens encore plus déplorables que les passés : leur dernier état devient pire que le premier : elles sentent leurs passions croître, & prévaloir avec encore plus d'empire & de tyrannie qu'auparavant : moins de retenue dans le crime ; moins de pudeur dans leur confusion. Il restoit encore auparavant quelques desirs de conversion & de pénitence, réveillés & excités par l'approche & la sainte ter-

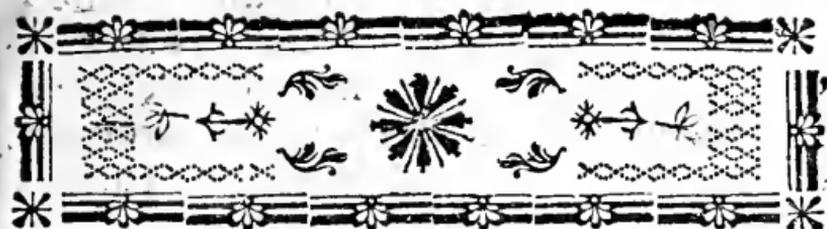
reur de la solennité : mais le devoir pas- cal infidèlement accompli ; mais la Viande sainte reçue indignement , & leurs jours solennels finis , tout est assoupi ; la conscience se calme ; les inquiétudes cessent ; les remords sont apaisés : c'est ce qu'on éprouve tous les jours en ce tems saint. On pensoit à changer de vie aux appro- ches de la Pâque : les Sacremens une fois reçus , on n'y pense plus : la Communion a répandu de nouvelles ténèbres sur le cœur : le Pain du Ciel n'a fait que forti- fier en nous le goût du monde & de la terre : les Mystères terribles ont calmé toutes les terreurs de la Foi ; c'est-à-dire , que leur profanation a été suivie du châti- ment le plus formidable dont Dieu punisse ici-bas le crime , je veux dire la paix dans le péché.

Ecoutez comme le Seigneur s'en plaint lui-même dans son Prophète : *Ne me parlez plus* , lui dit-il , *des solennités de Juda ; elles me sont insupportables : voyez-vous tout ce peuple , qui en ces jours solennels vient aux pieds de mon autel participer aux offrandes saintes. Vous croyez qu'ils viennent sanctifier la gloire de mon Nom ; que je me plais au milieu de leurs encen- semens & de leurs sacrifices ; & que ces nouveaux hommages vont me faire oublier leurs iniquités ? vous vous trompez : ah ! les tables saintes de mon Autel ne sont remplies que de vomissemens & de souil- lures : Omnes mensæ repletæ sunt vomitu*

*sordiumque* ; ce sont des profanes qui ne mettent aucune différence entre l'impur & le saint : *Inter sanctum & profanum non habuerunt distantiam* ; & loin d'être glorifié, je suis souillé & déshonoré au milieu d'eux : *Et coinquinabar in medio eorum* ; les adultères, les fornications, les haines, les injustices, les rapines, les calomnies y paroissent avec confiance dans le lieu saint : les mains que vous voyez levées vers moi, sont encore pleines de sang & d'abomination ; & leurs sacrifices sont détestables à la sainteté même de mes regards qu'ils souillent : *Et coinquinabar in medio eorum*.

Evitez ce malheur, mes Freres ; éprouvez-vous avant de vous présenter à l'autel : portez-y les sentimens de compoction & d'amour qu'exige de vous le Pain de vie : devenez-y des hommes nouveaux : que Jesus-Christ n'entre pas en vain dans votre ame : conservez ce trésor, & défendez-le contre les ennemis de votre salut, qui vont faire de nouveaux efforts pour vous le ravir : rendez-vous dignes de devenir les temples & la demeure d'un Dieu qui veut bien se donner à vous ; & ne venez pas combler la mesure de vos crimes, où vous auriez dû trouver la source des graces, & le gage de votre immortalité.

*Ainsi soit-il.*



# FRAGMENT

DE SERMON

POUR LE DIMANCHE

## DES RAMEAUX.

*Sur l'énormité des Communions indignes.*



A plus terrible idée que l'Apôtre nous donne du crime de ceux qui communient indignement, c'est qu'ils se rendent coupables du Corps & du Sang

I.  
REFLEX.

du Seigneur : *Reus erit Corporis & Sanguinis Domini.* Comme le sacrifice de la Croix se renouvelle tous les jours de la part de Jesus-Christ sur nos autels, il s'y renouvelle aussi de la part des pécheurs qui s'en approchent indignement : il est vrai à la lettre, qu'ils crucifient de nouveau le Seigneur, & dans des circonstances mille fois plus odieuses qu'il ne fut crucifié sur le Calvaire.

1. Cor.  
13. 27.

Car, premièrement, si les Juifs eussent

*Carême, Tome IV.*

Y

connu le Seigneur de gloire, dit l'Apôtre, ils ne l'eussent jamais crucifié: leurs outrages ne s'adressoient qu'au Fils de Marie & de Joseph, qu'à un homme qu'ils regardoient comme un séducteur, & comme un ennemi de Moyse & de la Loi. Leur méprise n'avoit point d'excuse, il est vrai, les prodiges, la doctrine, la sainteté de Jesus-Christ, l'accomplissement des prophéties en sa personne, auroient dû leur ouvrir les yeux, & leur faire connoître le salut qui leur étoit envoyé; mais enfin, ils le méconnurent, ils ne le distinguèrent par des faux Messies qui avoient peu de tems auparavant troublé la Palestine, & excité des séditions dans Jérusalem; & en le punissant d'un supplice infâme, ils crurent même rendre gloire à Dieu & venger les intérêts de sa loi & de son culte. Mais vous, mon Frere, qui venez le recevoir indignement, vous le connoissez; les voiles sacrés qui le couvrent, ne le dérobent pas aux yeux de votre foi. Vous savez que c'est le Seigneur de gloire, le Fils du Très-haut, la splendeur de son Pere, le Roi immortel des siècles, le libérateur des hommes, le Chef & l'Époux de l'Église: vous reconnoissez en lui toutes ces augustes qualités; & c'est avec ces lumières, que vous venez le charger d'outrages; que vous venez l'obliger d'expirer dans votre corps, comme sur une croix bien plus douloureuse & plus infâme pour lui sans comparaison que la première: les coups que vous portez s'adressent à un Dieu; & vous n'avez plus d'ex-

cuse que dans la plus noire de toutes les fureurs.

Secondement, quand les Juifs l'attachèrent à la Croix, il avoit encore une chair sujette à nos infirmités; il pouvoit souffrir, il pouvoit mourir; il étoit encore revêtu de la ressemblance du péché; la mort étoit comme une destinée naturelle pour lui; elle étoit la suite du choix libre qu'il avoit fait d'une nature condamnée à cette triste loi. Mais aujourd'hui, mon cher Auditeur, vous l'arrachez du sein de la gloire; vous le faites descendre de la droite de son Pere, pour l'exposer à de nouvelles indignités. Il nous avoit avertis qu'il ne mourroit qu'une fois, & que sa résurrection termineroit la carrière pénible de ses souffrances; & vous l'obligez à y rentrer: vous le dépouillez de ce vêtement de gloire & d'immortalité dont le Pere l'avoit revêtu au sortir du tombeau pour le revêtir encore d'une robe de pourpre & d'ignominie: vous attachez à la croix une chair glorieuse qui ne devoit plus goûter la mort. Ah! Seigneur, vous vous flâtiez en expirant sur la croix que tout étoit consommé pour vous; vous croyiez toucher enfin au terme heureux de vos peines & de vos souffrances, & que tout ce que la malice de vos ennemis avoit pu inventer contre vous étoit accompli; cependant de nouveaux outrages vous attendoient dans votre gloire même; un calvaire plus ignominieux vous étoit préparé sur nos autels; & votre croix n'étoit, pour

ainsi dire , que le commencement de vos douleurs & de vos peines : *Initium dolorum hæc.*

Mar. c.

3. 8.

Troisièmement , du moins ses bourreaux en le crucifiant accomplissoient les ordres de son Pere , exécutoient sans le savoir , l'arrêt de mort qu'il avoit prononcé contre son Fils en la personne du premier pécheur ;

Gen. 2.

7.

*Morte morieris* ; ils servoient même au-dessein que Jesus-Christ avoit eu dès le premier instant de s'offrir à son Pere : il semble que ces meurtriers ne faisoient que se joindre à la justice de Dieu qui le frappoit , & à son propre amour qui l'immoloit , c'étoit alors le tems où toutes les mains devoient être tournées contre lui. Mais ici , mes Freres , vous le dèshonorez dans le tems que le Pere le glorifie. Il ne vous livre plus comme il l'avoit livré autrefois ; vous l'arrachez de son sein paternel malgré lui , pour lui ravir de nouveau la vie ; personne ne se joint plus à vous pour opérer ce mystère de mort ; le Fils lui-même ne se livre plus parce qu'il l'a voulu , comme autrefois ; vous êtes le seul qui trempez dans ce funeste sacrifice , le seul qui le voulez , le seul qui l'exécutez ; le ciel & la terre en ont horreur , & toute l'énormité du sang répandu , retombe sur vous seul.

En quatrième lieu , le crime de ceux qui le crucifierent fut utile à tous les hommes ; ils répandirent un sang dont l'effusion lava nos souillures ; ils immolerent un Agneau

dont le sacrifice nous réconcilia avec Dieu ; ils mirent à mort un Juste dont le tombeau fut glorieux , & où la mort elle-même fut vaincue ; ils ouvrirent un côté d'où l'Eglise des nations sortit , & d'où sortirent tous les Justes des siècles à venir ; ils percerent des mains d'où mille grâces découlerent sur l'univers ; ils couronnerent un chef sacré qui par-là devint le Roi des hommes & des Anges ; ils éleverent une croix qui triompha ensuite du monde entier : en un mot, ce fut-là une de ces fautes heureuses par laquelle fut consommé l'ouvrage de notre salut , & les desseins éternels de Dieu sur son Eglise accomplis. Mais lorsque vous venez le crucifier sur l'autel , & vous y rendre coupable de son Corps & de son Sang, en y participant indignement ; quelle utilité du moins peut-il revenir à la terre de votre sacrilège ? quelle gloire le Seigneur peut-il tirer de cet outrage ? Voulez-vous le savoir ? des maux publics & des calamités nouvelles , les malheurs de l'Eglise. Ah ! si l'apôtre se plaignoit autrefois que les maladies populaires, les morts, les accidens funestes n'étoient qu'une suite de communions indignes : *Ideo inter vos dormiunt multi* ; & s'il s'en plaignoit dans un siècle où chacun répandoit son propre sang pour Jesus-Christ , au lieu de profaner le sien , où l'Eucharistie faisoit des martyrs plutôt que des sacrilèges ; s'il s'en plaignoit à l'Eglise de Corinthe toute composée presque de Prophètes , d'Apôtres , de Martyrs, de

Docteurs , de Fidèles qui avoient reçu le don des langues , des miracles , & l'effusion visible de l'Esprit-saint ; si dans ces siècles de foi & de ferveur , l'Apôtre ne cherche point ailleurs que dans les Communions indignes , les calamités qui affligoient l'Eglise de Corinthe : grand Dieu , quels fléaux ne doivent pas attirer sur nous tant de Ministres indignes ; tant d'ames ou téméraires , ou hypocrites , qui dans un siècle aussi corrompu viennent se présenter à vos autels ? N'en doutons pas , mes Freres , si le Seigneur nous frappe depuis si long-tems ; s'il verse sur nos villes & sur nos Provinces la coupe de sa fureur ; si nous voyons tant de gens frappés comme d'une main invisible , tomber soudainement à nos côtés , des morts imprévues , de chutes terribles , l'Eglise déshonorée par ceux-mêmes qui devoient en être l'appui & l'ornement : d'où croyons-nous que sont partis ces fléaux si longs & si cruels , si ce n'est du sanctuaire ? Où auroient pû se former ces orages & ces tempêtes , qui depuis si long-tems éclatent sur nos têtes , si ce n'est sur vos autels mêmes , ô mon Dieu ! vous n'êtes armé que pour venger les communions indignes , & la profanation de vos mystères saints. Voilà , mes Freres , la source des malheurs publics. Car si sur le Calvaire le Ciel ne put voir sans horreur le crime de ceux qui mirent à mort Jesus - Christ , quoique le salut de tous les hommes y fut attaché ; si toute la nature retomba , pour

ainsi dire, dans son premier cahos; si tout fut confondu; le voile du Temple fut déchiré; si tout l'univers entier parut frappé de la main de Dieu: quelles peuvent être les suites du même attentat renouvelé mille fois sur l'autel, si ce n'est le dérangement des saisons, la confusion de la nature, les troubles & les schismes qui déchirent l'Eglise; en un mot, la face du christianisme entièrement bouleversée?

En cinquième lieu, les motifs de ceux qui le crucifierent pouvoient adoucir un peu la noirceur de leur crime. Premièrement, les Prêtres & les Pharisiens cherchoient la mort d'un homme qui les avoit décriés, qui avoit découvert au peuple l'imposture de leur conduite, qui les avoit appelés sépulcres blanchis; & il étoit de leur intérêts que leur accusateur fût lui-même condamné comme un malfaiteur: son supplice devoit faire l'apologie de leur vertu. Mais vous, mes Freres, vous le livrez dans le tems qu'il vous épargne; qu'il dissimule vos fautes; qu'il a une langue, & qu'il ne s'en sert pas pour vous condamner; qu'il a des yeux, & qu'il ne veut pas encore voir les secrets dérèglemens dont vous êtes coupable. Dans un tems où vous l'approchez même pour lui donner le perfide baiser; il ne vous foudroye pas; il ne vous dit pas en se dévoilant, comme à des sacrilèges soldats: Voici le Jesus que vous cherchez. Dans un tems où il pourroit découvrir par une punition éclatante la perfidie que vous portez aux

pieds de ses autels , & auquel cependant il se taît , il vous ménage , il veut ignorer ce que vous êtes , & ne pas vous couvrir d'un opprobre éternel devant vos freres ; c'est le tems que vous choisissiez pour lui faire le plus sanglant de tous les outrages. Secon- dement , il n'est pas dit que ceux qui eurent part à sa mort , fussent du nombre de ces aveugles qu'il avoit éclairés , ou de ces boiteux qu'il avoit redressés , ou de ces lépreux qu'il avoit guéris , ou de ces morts qu'il avoit ressuscités. S'ils ne le défendirent pas contre la violence & l'autorité de ses ennemis , du moins ne parurent-ils pas parmi ses bourreaux ; du moins ne les entendit-on pas crier : Que son sang soit sur nous & sur nos enfans : & si la reconnoissance n'en fit pas de généreux confesseurs de son nom ; ah ! du moins l'ingratitude ne les confondit pas avec ceux qui l'attachèrent à la croix.

Or ici , mes Freres , comprenez quel est le crime du pécheur qui communie indignement : c'est un aveugle que Jesus-Christ a éclairé : c'est un lépreux qu'il a mille fois guéri ; c'est un mort que sa bonté a ressuscité : il porte encore sur lui les marques précieuses de ses faveurs ; il est marqué du caractère ineffaçable de ses dons : la reconnoissance toute seule devoit l'attacher à son libérateur ; il ne devoit paroître à l'autel que pour lui venir porter l'hommage de son amour & de ses actions de grace. Que l'infidèle que Jesus-Christ a négligé , que le

le barbare qu'il a laissé dans les ténèbres de la superstition & de l'impiété, viennent les déshonorer sur ses autels, nous n'en ferions point surpris : il les traite à la rigueur; il ne les a pas comptés parmi les brebis qui devoient entendre sa voix; il ne les a fait naître, ce semble, que pour les faire servir d'exemple à sa justice. Mais un fidèle pour lequel il n'a rien eu de réservé, un Disciple de son Evangile à qui il a révélé tous ses mystères, communiqué tous ses dons, qu'il a associé à l'espérance de ses promesses; mais un chrétien devenu la chair de sa chair, & les os de ses os, par l'union ineffable qu'il a contractée avec lui dans son batême, peut-il armer contre lui des mains consacrées par tout son sang? peut-il venir même insulter son bienfaiteur dans le plus signalé de tous ses bienfaits? Ah! c'est de quoi il se plaint lui-même dans son Prophète : Si mon ennemi, dit-il, si un sauvage qui ne me connoît pas, & qui n'a presque rien reçu de moi, m'avoit chargé d'outrages, je l'aurois souffert avec patience : *Si inimicus meus maledixisset mihi, sustinuissem utique*; mais vous qui ne deviez <sup>Psal. 54.</sup> plus faire qu'un corps & qu'une ame avec moi; vous qui étiez au nombre de mes Disciples & de mes amis : *Tu vero homo unan-* <sup>Ibid. 7.</sup> *mis, dux meus, & notus meus*; vous que <sup>13.</sup> j'avois principalement en vûe dans la carrière pénible de mes souffrances; vous que j'ai encore distingué sur mes autres Disciples, par mille marques particulieres de

bonté, vous ne me rendez que des outrages pour mes faveurs : *Tu verò homo unanimes, dux meus & notus meus.* Aussi sur la croix il prioit pour ses bourreaux : *Mon Pere, pardonnez-leur,* disoit Jesus-Christ en expirant, *ils ne savent ce qu'ils font;* mais sur l'autel, il ne peut voir son sang foulé aux pieds, sans demander vengeance contre ces profanateurs.

Luc. 27.  
24.

Sixièmement, quoique l'Agneau eût été mis à mort dès le commencement du monde, on peut dire néanmoins que lorsque la perfidie des Juifs le crucifia, cette chair en un sens n'avoit pas encore racheté les hommes; le sang qu'ils répandoient n'avoit pas encore lavé leurs iniquités. Mais vous qui venez le crucifier à l'autel, vous profanez un sang qui vous a mille fois purifié de vos souillures : vous foulez aux pieds une chair qui a été le canal-sacré de toutes les graces que vous avez reçues; une chair qui a été la médiatrice de votre reconciliation; une chair qui porte encore les marques glorieuses de la victoire qu'elle a remportée pour vous sur la mort & sur l'enfer; une chair qui devoit être au-dedans de vous le germe & le gage de l'immortalité de la vôtre; une chair qui vous a ouvert le chemin du Ciel, & dans laquelle seule vous avez droit d'y entrer; une chair qui n'a été formée que pour vous, qui a tout souffert pour vous, qui a été percée pour vous, qui n'a combattu & vaincu que pour vous. Ah! il est rapporté dans l'histoire, qu'un

Empereur religieux baisoit avec respect les playes glorieuses que de saints Evêques avoient reçues pour la confession de la Foi de Jesus-Christ , & qu'ils portoient encore sur leurs corps : cependant ce n'étoit pas pour lui qu'ils avoient souffert ces tourmens ; ce n'étoit pas au milieu de ses armées , & pour la défense de sa gloire & de son Empire, qu'ils avoient reçu ces marques illustres de leur courage. Et vous , mon cher Auditeur, qui voyez la chair de Jesus-Christ sur l'autel, par-tout encore marquée des cicatrices éclatantes des playes qu'il souffrit pour vous ; encore marquée de ces signes glorieux de la victoire qu'il remporta sur vos ennemis ; ces marques si touchantes n'excitent pas votre respect , ne reveillent pas votre connoissance : & au lieu de leur donner un baiser de paix & d'amour , ah ! vous déchirez vous-même cette chair sacrée , & vous y faites des playes plus profondes & plus ignominieuses que les premières ? N'êtes-vous pas le plus dénaturé & le plus ingrat de tous les pécheurs ?

Septièmement , le crime des Juifs n'eut point d'autre suite que la perte de la vie naturelle du Sauveur , & la honte de voir descendre dans l'horreur du tombeau celui que les cieus & la terre ne pouvoient contenir. Mais ici c'est non-seulement la vie naturelle que vous lui faites perdre autant qu'il est en vous ; c'est encore le fruit de sa mort ; c'est la vie de la grace qu'il venoit porter dans votre âme. Vous le faites mou-

rir dans tous ses dons dans sa charité, dans sa foi, dans son espérance; vous lui donnez une mort universelle. Ce n'est plus dans un tombeau de pierre, où personne encore n'avoit été mis, que vous le faites descendre; c'est dans votre cœur, dans un sépulcre plein d'ossements & d'infection, dans votre cœur où il trouve les esprits impurs qui en sont maîtres: il n'y descend pas comme autrefois dans les enfers, accompagné des marques glorieuses de sa victoire, pour délivrer les captifs & rompre les chaînes de ceux qui attendoient son arrivée: il y descend dans un appareil triste & lugubre pour y être captif lui-même; pour s'y voir encore le jouet de ses ennemis; pour y essuyer leurs dérisions & leurs insultes; pour les voir assis sur le trône de votre ame, tandis que lui-même qui l'a rachetée à si grand prix, qui l'a tirée du néant, qui a tant de sortes de droits sur elle, qui devoit y être souverain, n'y est plus qu'un vil esclave, & n'y trouve pas où reposer sa tête.

Huitièmement, sur le Calvaire mille circonstances glorieuses accompagnerent sa mort; & dans un mystère si humiliant, sa puissance & sa divinité ne laissèrent pas d'éclater: toute la nature le reconnut pour son auteur; le Centenier confessa qu'il étoit le Fils de Dieu; les morts ressusciterent; lui-même ressuscita le troisième jour, & répara par l'éclat de ce mystère, tout ce que l'opprobre de sa mort avoit pu avoir d'ignominieux aux yeux des hommes.

Mais la mort qu'il endure encore sur l'autel par les mains du pécheur sacrilège, est un mystère tout d'ignominie pour lui. Rien n'y relève sa grandeur & sa majesté ; rien ne l'y console de ses outrages ; rien n'y adoucit le fiel & l'absinthe de son calice. La nature le laisse souffrir sans s'y intéresser ; les assistans le voyent mourir entre vos mains sans le plaindre , pour ainsi dire ; les morts qui reposent sous l'autel , & qui sont en dépôt dans ce saint édifice , n'interrompent pas leur sommeil ; les pierres du temple ne se brisent pas , & ne crient point à leur manière ; le voile qui couvre les mystères saints est immobile : tout est dans un profond silence ; tout voit crucifier le Seigneur d'un œil tranquille. Loin qu'il se trouve des Centeniers qui confessent qu'il est le Fils de Dieu ; des mondains qui voyent approcher de l'autel l'âme pécheresse , & qui savent que le relâchement de ses mœurs dément la piété de cette démarche , prennent occasion de blasphémer le nom du Seigneur , de décrier la vertu & ceux qui la pratiquent , & de dire comme le Pharisien : Si ce Jesus étoit Prophète, il connoîtroit sans doute quelle est cette femme qui s'approche pour le toucher & pour le recevoir. Enfin, Jesus-Christ ne descend pas dans le corps du pécheur pour y ressusciter , mais pour y mourir à jamais , pour y voir la corruption , pour y sceller d'un sceau éternel la mort & la réprobation de cette âme.

En effet, mes Freres, comme la Religion ne connoît pas de crime plus énorme, il n'en est pas aussi dont la punition soit plus terrible. Celui qui mange & boit indignement, dit l'Apôtre, mange & boit sa propre condamnation : il ne dit pas : Il est condamné ; mais, Il boit & mange sa propre condamnation ; c'est-à-dire, la nourriture céleste qu'il profane est un poison qui s'incorpore avec lui, qui pénètre dans l'intérieur de ses os, qui ne fait plus de tout son corps qu'une masse de perdition & destinée au feu ; c'est-à-dire, la sentence de mort qu'on prononce contre lui, se mêle avec sa propre substance, ne devient plus qu'une même chair avec lui de sorte qu'il n'y a plus moyen, pour ainsi dire, de l'en démêler & de séparer l'anathème qui est devenu comme son être ; c'est-à-dire, que tous les autres péchés ne corrompent pas le fond de l'ame, en défigurent seulement quelques puissances, au lieu que celui-ci est un poison qui se mêle avec elle-même, qui n'y laisse rien de saint & qui va en corrompre les sources & les principes : c'est-à-dire, que les Sacremens profanés ne laissent presque plus d'espérance de retour. C'est le fond de l'abîme dont on ne revient guères : l'impiété, l'incrédulité, l'endurcissement, les monstres qu'on n'oseroit nommer, en sont les tristes fruits. Il y a une malédiction attachée à ce crime, qui ne s'efface presque plus de dessus le front de l'ame sacrilège : elle pourra faire

peut-être quelques efforts pour se relever ; mais ces retours n'auront pas de suite, & elle retombera : elle sortira peut-être des déréglemens grossiers ; mais sa pénitence sera défectueuse, & elle en demeurera à des mœurs tièdes & lâches où elle se perdra ; elle sortira peut-être du siècle, & choisira le parti de la retraite ; mais elle se déclarera pour un état saint & relevé peu convenable aux déréglemens de sa vie passée, & le défaut de vocation l'engagera à des profanations infinies, qu'elle ignorera, qu'elle ne pourra plus voir, & qui seront les suites des premières. Il n'est presque point de pénitence pour l'abus de l'Eucharistie ; ce n'est pas que les larmes ne puissent expier ce crime, mais elles ne sont pas accordées ; ce n'est pas que l'Eglise ne puisse le remettre, mais c'est qu'elle ne trouve guères de pécheurs qui s'en repentent.

Aussi, mes Freres, le seul profanateur de l'Eucharistie dont il est fait mention dans l'Evangile, meurt comme un misérable & comme un désespéré. Il se reconnoît, & il ne s'en repent pas ; il pleure, & il n'expie pas sa faute ; il crie, J'ai péché, & son péché ne lui est pas remis : il meurt désolé, & il meurt réprouvé : son ame veut sortir de douleur, & ses entrailles impatientes de renfermer un Dieu captif dans un lieu d'horreur, s'ouvrent comme pour lui frayer une route nouvelle & le délivrer de la corruption. Cependant Judas ne crut pas avoir trahi son Seigneur : il ne regardoit Jesus-

Christ que comme un homme juste : en recevant son corps , il crut seulement recevoir un symbole de son amour ; & lorsqu'il vient dans le temple rendre le prix de sa perfidie , il ne se plaint pas d'avoir trahi & profané le corps d'un Dieu , mais seulement d'avoir livré le sang innocent ; & cette ignorance ne le met pas à couvert du plus affreux & du plus déplorable supplice dont il soit parlé dans les Livres saints. Les bourreaux se convertirent ; parmi ceux qui crucifierent Jesus-Christ , il s'en trouva à qui le sang même qu'ils venoient de répandre , mérita la grace de la pénitence : mais Judas , qui le crucifia dans la cène , est réprouvé comme un anathème ; son apostolat , les prodiges qu'il avoit opérés , le tems qu'il avoit passé auprès du Sauveur , rien ne peut faire changer la sentence de réprobation , & on ne lui donne point lieu de pénitence.

Oui , mes Freres , Jesus-Christ a paru moins jaloux de la gloire de son corps naturel que de celle de son corps eucharistique : il a pardonné les attentats commis contre le premier , & n'a point eu d'indulgence pour les autres : il se contentoit pour lui-même d'une demeure pauvre & négligée ; il n'avoit pas quelquefois où reposer sa tête ; il avoit pû même habiter en naissant parmi de vils animaux ; mais quand il veut célébrer sa cène , ah ! il avertit qu'on lui prépare un lieu propre , spacieux , orné : *Cœnaculum grande stratum*. Il prévient

il veut que tout soit en état ; que tout réponde à la magnificence & à la sainteté de ce Sacrement : jugez donc , mes Freres , de l'attentat des communions indignes ; le pécheur y renouvelle le spectacle de la croix avec des circonstances mille fois plus ignominieuses à Jesus - Christ que celles du Calvaire. Ah ! si cette eau de jalousie dont il est parlé dans le Lévitique , devenoit une eau maudite pour l'ame adultère ; si elle ne pouvoit rester dans son sein sans déchirer ses entrailles , & sans la faire expirer dans les douleurs les plus affreuses ; grand Dieu ! le sang de votre Fils reçu dans un corps souillé peut-il y tenir sans le frapper de la même malédiction , & sans que le pécheur expire sous l'autel même où il vient de commettre son sacrilège ? Si l'Arche , mes Freres , ne put rester autrefois un moment à côté de Dagon sans le renverser & le mettre en pièces ; la véritable Arche d'alliance, Jesus-Christ peut-il demeurer au-dedans d'une idole abominable , d'une ame corrompue , sans éclater & reduire en poudre le corps criminel qui le renferme ? Si un feu vengeur sortit autrefois du fond du sanctuaire pour dévorer des téméraires qui venoient offrir de l'encens avec un feu étranger ; ne devoit-il pas sortir de l'autel où réside le Roi de gloire , des flammes vengeresses pour consumer les pécheurs qui viennent attenter à la majesté de leur Dieu ? Si l'on ne pouvoit autrefois approcher de la montagne où le Seigneur

donnoit la loi , sans être foudroyé ; Jesus-Christ sur l'autel , sur cette montagne mystérieuse où il est le législateur de son Eglise , devroit sans doute lancer des foudres pour vanger sa gloire & punir l'insolence du profanateur qui vient encore l'outrager dans le lieu de son repos : mais il exerce des punitions plus secrettes & plus terribles , dont les autres ne sont que de foibles figures. Ce n'est pas dans son sanctuaire que sa justice allume un feu vengeur , c'est dans le lieu des supplices où il ne s'éteindra plus ; ce n'est pas en frappant le pécheur d'une mort sensible qui le punit ; c'est en le frappant d'un anathême invisible ; ce n'est pas en déchirant les entrailles de l'ame sacrilège , c'est en fermant ses propres entrailles à tous ses besoins , c'est en l'abandonnant , c'est en la livrant à un sens réprouvé , & à toute la corruption de son cœur. Ces malheurs ne vous allarment pas sans doute , mes Freres , parce que vous croyez qu'ils ne vous regardent pas ; vous comptez n'être pas du nombre de ces infortunés qui viendront manger & boire leur condamnation aux jours solelnels qui approchent ; vous vous proposez de ne paroître à l'autel qu'après avoir purifié votre conscience dans le bain de la pénitence : voyons donc si cette précaution suffit pour éviter une communion indigne , & si le nombre des pécheurs qui se rendent coupables du corps & du sang de Jesus-Christ dans cette auguste solelnité , n'est pas plus

grand que l'on ne pense. Pour le connoître, il n'y a qu'à expliquer quelles sont les conditions essentielles d'une communion sainte & utile ; & chacun s'appliquant les règles que Jesus-Christ a laissées à son Eglise, pourra se juger soi-même, & voir s'il n'a rien à craindre en venant se présenter à l'autel.





# S E R M O N

P O U R

LE VENDREDI-SAINTE.

*Sur la Passion de Notre Seigneur Jesus-Christ.*

Consummatum est.

*Tout est accompli. Joan. 19. 30.*



Elles sont les dernières paroles avec lesquelles le Sauveur expirant sur la croix consume aujourd'hui son sacrifice : tels les derniers soupirs que les saintes femmes & le Disciple bien-aimé recueillent de sa bouche mourante : telles les dernières instructions qu'ils reçoivent de leur bon Maître. C'est ainsi qu'il quitte la terre, & qu'il laisse ses chers Disciples également consternés, & de la douleur de sa perte, & du mystère profond de cette dernière parole : Tout est accompli : *Consummatum est.*

En effet , que peuvent-ils entendre par-là ? & à combien de tristes pensées , leur esprit timide & abattu , ne s'abandonne-t'il pas dans ce terrible moment ? Peut-être le soleil qui s'éclipse ; la terre qui s'ébranle , & se couvre de deuil ; les sépulcres qui s'ouvrent ; les morts qui ressuscitent ; toute la nature qui semble se bouleverser & se confondre , leur persuade que Jesus-Christ vient de leur annoncer , que tout va finir avec lui ; que le monde ne sauroit survivre à la mort de son auteur ; que l'attentat commis contre sa personne , ne doit être expié que dans la ruïne entière de l'univers ; & tout ce qu'ils lui avoient oui dire , durant sa vie mortelle , sur la proximité de ce dernier jour , ne contribue pas peu à les confirmer dans cette effrayante pensée ; ils croient peut-être que tout va finir : *Consummatum est.*

Pour nous , mes Freres , nous savons , que lorsque la dernière consommation arrivera , ah ! le Fils de l'Homme ne paroîtra pas humilié & chargé d'opprobres sur une croix , tel que nous le voyons aujourd'hui ; mais assis sur une nuée de gloire , environné de ses Anges , & précédé de puissance , de terreur & de majesté. Appliquons-nous donc à développer la sainte obscurité de cette dernière parole ; elle renferme de grandes instructions & toute la doctrine de la Croix.

En premier lieu , le Seigneur avoit souvent déclaré dans ses Prophètes , que les

sacrifices des boucs & des taureaux ne plaisoient pas ; il rejettoit l'imperfection de ces hosties ; & il ne les eût même jamais souffertes , s'il n'eût découvert elles les traits éloignés & figuratifs de l'imolation de son Fils. C'étoient des préjugés des grossiers , qui suspendoient sa justice mais qui ne pouvoient le satisfaire : la mort de Jesus-Christ accomplit donc tout ce que ces anciens sacrifices avoient de défectueux & la justice de son Pere n'a plus rien à exiger de l'homme : premiere consommation.

En second lieu , les sujets du pere de famille ne s'en étoient pris jusqu'ici que ses serviteurs : Jérusalem n'avoit fait mourir que les Prophètes qui lui avoient été envoyés , & la mesure de ses crimes n'étoit pas encore comblée. Il falloit donc que le sang du Fils , & de l'héritier lui-même fut répandu , & que l'iniquité de ce peuple ingrat fût ainsi consommée : seconde consommation.

Enfin , les Justes de l'ancien tems , qui avoient auparavant rendu gloire à Dieu , en mourant pour la vérité , n'avoient offert qu'une vie triste & malheureuse , exposée aux tentations des sens & de la chair , & un corps soumis à la malédiction de la mort ; mais Jesus-Christ renonce à la plus heureuse de toutes les vies , & qu'aucun péché ne pouvoit jamais fouiller ; il offre une ame que personne n'eût pû lui ravir , s'il n'eût pas voulu lui-même la livrer ; & en goûtant volontairement la mort , dont il

étoit exempt par la condition de sa nature, il donne à son Pere la plus grande marque d'amour, qu'aucun Juste lui eût encore donnée : troisième consommation.

C'est-à-dire ; que la mort du Sauveur renferme trois consommations, qui vont nous expliquer tout le mystère de ce grand sacrifice, dont l'Eglise renouvelle en ce jour le spectacle & honore le souvenir : une consommation de justice du côté de son Pere ; une consommation de malice de la part des hommes ; une consommation d'amour du côté de Jesus-Christ. Ces trois vérités partageront tout ce Discours, & l'histoire des ignominies de l'Homme-Dieu ; nous y trouverons des instructions solides, & des vérités que le monde ne connoît pas, parce que le monde ne connoît pas Jesus-Christ : & nous verrons que la Croix est la condamnation du pécheur, & la consommation de son ingratitude.

Vous êtes pourtant, Croix adorable, le seul azile qui nous reste : vous portez aujourd'hui notre espérance, notre salut, nos remèdes, notre loi, notre Evangile ; tout est attaché à votre bois sacré : vous nous gardez le gage divin de notre paix & de notre réconciliation avec Dieu : vous êtes aujourd'hui sur-tout un trône de miséricorde, dont nous pouvons approcher avec confiance. C'est donc à vos pieds que nous nous jettons avec toute l'Eglise : *O Crux :*  
*Aye, &c.*

I.  
PARTIE.

**D**ieu ne seroit ni sage, ni saint, ni juste ; ni même bon, dit saint Augustin, si le péché pouvoit demeurer impuni. Il doit à sa gloire de venger l'outrage que le pécheur lui fait par sa révolte ; il doit à sa sagesse de rétablir l'ordre que le pécheur trouble par sa transgression : il doit à sa bonté d'arrêter les crimes que le pécheur impuni autoriseroit par ses exemples ; il doit à sa sainteté de ne plus se communiquer à une créature souillée, & de la rendre malheureuse en l'abandonnant ; il doit en un mot, à toutes ses perfections la punition du péché.

Mais sa justice, qui demande la punition du pécheur, ne trouve plus rien, en le frappant, qui puisse la dédommager & la satisfaire : cette victime n'est pas digne de lui : l'homme a pu l'offenser ; mais l'homme n'a pu réparer l'offense : car qu'est-ce que l'homme, dit Job, comparé à Dieu ? Il falloit donc qu'une victime d'un grand prix fût substituée à la place de l'homme ; que la terre ne pouvant rien fournir, qui pût appaiser son Dieu & le réconcilier avec l'homme, les cieux s'abaissassent pour enfanter un Juste, qui devint le réconciliateur de la terre ; & qu'une hostie, seule capable de glorifier encore plus le Seigneur par ses humiliations, que l'homme ne l'avoit outragé par sa révolte, vint se mettre entre ses foudres & nos crimes, & arrêter sur elle seule tous les traits que sa justice avoit préparés contre nous. Tel est le dessein de

la sagesse & de la bonté de Dieu , dans le grand sacrifice que son Fils offre aujourd'hui pour tous les hommes.

Et pour mieux comprendre cette vérité , remarquez , je vous prie , mes Freres , que le péché renferme trois désordres : un désordre dans l'esprit , par l'idée fausse que le pécheur attache à l'action défendue : un désordre dans le cœur qui se révolte contre la loi , & ne veut plus être soumis à son Dieu ; un désordre dans les sens , qui sortent de leur usage naturel , & entraînent la raison qu'ils auroient dû suivre. Or, le Sauveur dans son agonie , expie aujourd'hui ces trois désordres par des peines proportionnées : premièrement , la justice de son Pere s'applique à contrister son esprit , en y retraçant les plus vives horreurs du péché ; secondement , à humilier son ame , en la couvrant de toute la honte du péché , enfin , à jeter son corps dans la dernière défaillance , en lui faisant sentir d'avance toutes les douceurs dûes au péché. L'exposition simple de l'histoire , nous fournira les preuves de ces vérités ; le sujet lui-même intéresse assez votre attention, sans qu'il soit besoin que je vous la demande , mes Freres.

L'heure étant venue où Jesus-Christ devoit passer de ce monde à son Pere , après avoir donné aux siens les dernieres marques de son amour , par l'institution de la nouvelle Pâque ; & les avoir fortifiés contre le scandale de sa Passion , par la grace de

cette nourriture céleste , & par-tout ce que les dernières instructions d'un pere & d'un bon maître ont de plus touchant ; n'ignorant pas tout ce qui lui doit arriver , il sort accompagné de ses disciples , comme une victime qui court elle-même au lieu où l'on doit l'immoler. Il vient dans le jardin des Oliviers , traiter pour la dernière fois avec son Pere , du grand mystère de la rédemption des hommes. Comme ses Disciples étoient encore foibles , il veut leur épargner le spectacle de ses défaillances & de son agonie ; il se sépare d'eux ; il se prosterne le visage contre terre ; & acceptant , en la présence de son Pere , toute l'amertume de son calice : Pere juste , lui dit-il , voici enfin le jour de votre gloire & de mes opprobres : les victimes & les holocaustes de la loi n'étoient pas dignes de vous ; mais vous m'avez formé un corps , dont le sacrifice & les tourmens vont appaiser votre justice : je ne suis venu dans le monde que pour y faire votre volonté sainte ; & la loi de mort que vous avez dès le commencement prononcée contre moi , a toujours été le désir le plus ardent de mon cœur.

A peine l'ame sainte du Sauveur a-t'elle ainsi accepté le ministère sanglant de notre réconciliation , que la justice de son Pere commence à le regarder comme un homme de péché. Dès-lors il ne voit plus en lui son Fils bien aimé , en qui il avoit mis toute sa complaisance ; il n'y avoit plus qu'une hostie d'expiation & de colère , chargée de

toutes les iniquités du monde, & qu'il ne peut plus se dispenser d'immoler à toute la sévérité de sa vengeance. Et c'est ici où tout le poids de sa justice commence à tomber sur cette ame pure & innocente: c'est ici où Jesus-Christ, comme le véritable Jacob, va lutter toute la nuit contre la colére de Dieu même, & où va se consumer par avance son sacrifice; mais d'une maniere d'autant plus douloureuse, que son ame sainte va expirer, pour ainsi dire, sous les coups de la justice d'un Dieu irrité, au lieu que sur le Calvaire, elle ne sera livrée qu'à la fureur & à la puissance des hommes.

Car en premier lieu, la justice de Dieu afflige l'ame de Jesus-Christ en retraçant en elle les plus vives horreurs du péché. Et pour mieux approfondir cette premiere circonstance de son agonie, remarquez, je vous prie, mes Freres, que ce qui diminue d'ordinaire en nous l'horreur du péché, c'est premierement un défaut de lumiere. Hélas! notre ame, toute plongée dans les sens, n'est presque frappé que des choses sensibles; on est peu touché de l'horreur du péché, qui tue l'ame, & qui la sépare éternellement de Dieu; on est saisi de la terreur & de l'éternité des supplices, qui lui sont préparés, mais non pas de l'infamie & de l'horreur de la transgression à laquelle ces supplices sont dûs: on trouve au contraire, que la peine excède l'offense; & que Dieu est trop sévère, en punissant

des infidélités passagères, par des tourmens éternels. Ainsi on regarde le péché qui efface de notre ame le sceau de notre salut, le caractère & les traits d'enfans de Dieu, & qui nous rend ses ennemis, on le regarde comme une foiblesse, un penchant de la nature, une suite de l'âge, une loi du tempérament; & comme l'on ne connoît ni la vérité éternelle que le péché outrage, ni la justice qu'il arme contrelui, ni l'ordre qu'il renverse, ni la charité qu'il éteint, ni la sainteté qu'il déshonore, ni les biens éternels qu'il ravit, ni même toute l'étendue des maux affreux où il précipite, on le craint peu, parce qu'on ne le connoît pas.

Mais l'ame sainte du Sauveur, pleine de grace, de vérité & de lumière, ah! elle voit le péché dans toute son horreur; elle en voit le désordre, l'injustice, la tâche immortelle; elle en voit les suites déplorables, la mort, la malédiction, l'ignorance, l'orgueil, la corruption, toutes les passions, de cette source fatale nées & répandues sur la terre. En ce moment douloureux, la durée de tous les siècles se présente à elle; depuis le sang d'Abel, jusqu'à la dernière consommation: elle voit une tradition non interrompue de crimes sur la terre. Elle parcourt cette histoire affreuse de l'univers, & rien n'échappe aux secrettes horreurs de sa tristesse; elle y voit les plus monstrueuses superstitions établies parmi les hommes, la connoissance de son Pere effacée, les crimes infâmes érigés en

divinités, les adultères, les incestes, les abominations avoir leurs temples & leurs autels, l'impiété & l'irréligion devenues le parti des plus modérés & des plus sages. Si elle se tourne vers les siècles chrétiens, elle y découvre les maux futurs de son Eglise; les schismes, les erreurs, les dissensions, qui devoient déchirer le mystère précieux de son unité; les profanations de ses autels, l'indigne usage de ses Sacramens, l'extinction presque de sa foi, & ses mœurs corrompues du paganisme rétablies parmi ses Disciples. Voilà ce qui s'offre à cette Ame sainte.

Elle rappelle en particulier l'histoire de chaque pécheur; depuis ce moment fatal, qui vit fouiller votre ame, jusques aujourd'hui, rien ne lui échappe de toutes les horreurs de votre vie criminelle, vous qui m'écoutez. Elle voit cette passion honteuse, qui vous a suivi de tous les âges, & qui a infecté tout le cours de votre vie: elle voit ses graces toujours inutiles dans votre cœur; ses lumières toujours rejetées; votre rang, votre naissance, vos biens, vos talens, qui sont les bienfaits de sa main libérale, devenus par le dérèglement de votre cœur, la source & l'occasion de tous vos crimes: elle voit les abîmes secrets de votre conscience, que vous craignez si fort d'aller éclaircir en ces jours de salut; ces inquiétudes, ces agitations d'une mauvaise honte, qui vous font balancer entre le devoir & de vaines frayeurs: elle voit votre

ame, telle qu'elle est aujourd'hui, combattue peut-être sur un changement de vie, agitée des plus vifs remords, & cependant ne pouvant se résoudre à rompre ses chaînes; fatiguée du crime, & cependant n'ayant pas la force de se déclarer pour la vertu; ennuyée du monde, & cependant ne pouvant se passer de lui; malheureuse dans son infidélité, & cependant toujours infidèle: que dirai-je? frappée de la solennité de ces jours saints, & cependant allant peut-être borner tout le fruit de ces grands mystères & des vérités entendues durant cette carrière de pénitence, à la profanation des choses saintes, & à une Pâque qui mettra le comble à tous vos autres crimes.

Voilà toutes les horreurs de cette Ame sainte se trouve chargée devant son Pere. Il n'y a point eu dans l'univers de vengeance noire, depuis le sang d'Abel répandu; point d'impudicité monstrueuses, depuis que les enfans de Dieu eurent fait des alliances honteuses avec les filles des hommes; point d'impiété exécrationnelle, depuis que la postérité de Caïn commença à bâtir des villes & à trouver dans le fer & dans l'airain des idoles dignes de ses hommages; point de blasphêmes, depuis que les enfans de Noé eurent entrepris d'élever un édifice contre le Ciel; point d'attentat contre la piété paternelle, depuis que Cam eut insulté à l'ivresse mystérieuse du saint Patriarche; en un mot, point de monstres sur la

terre, dans toute l'étendue des siècles passés ou à venir, qui dans ce moment affreux ne se découvrent à cette ame innocente. C'est sous cette croix terrible qu'elle baisse son Chef sacré : tous les crimes de tous les hommes deviennent ses crimes propres : elle porte un monde d'iniquités ; mais mille fois plus pesant que celui qu'elle porte par sa force de sa parole : car elle se joue en soutenant l'univers, dit l'Écriture ; au lieu qu'ici, elle se plaint dans le Prophète, que les pécheurs ont aggravé son joug ; qu'ils ont mis sur son dos le fardeau de leurs crimes, & qu'elle n'a pû le porter.

Le défaut de zèle est la seconde cause qui diminue en nous l'horreur du péché. Nous sommes peu touchés des outrages qu'on fait à Dieu, parce que nous l'aimons peu ; car l'amour est la mesure de la douleur ; nous ne sommes sensibles qu'à nos intérêts propre, à notre gloire, à nos plaisirs, à notre fortune ; parce que nous n'aimons que nous-mêmes ; & c'est le vice des Grands sur tout. La gloire de Dieu est pour nous une simple spéculation, qui ne laisse rien de réel, ni de vif dans notre cœur : aussi, pourvû que les personnes qui dépendent de nous, soient fidèles dans leurs fonctions, vives sur nos intérêts, attachées à nos personnes, attentives à nous satisfaire : qu'elles vives d'ailleurs sans mœurs, sans règle, sans crainte de Dieu ; tout cela n'est compté pour rien.

Mais l'ame sainte du Sauveur, qui ne

cherche que la gloire de son Pere , & qui l'aime d'un amour immense , & plus ardent que celui de tous les Chérubins , ah ! elle sent vivement tous les outrages qu'on fait à sa grandeur suprême. La douleur de David , sur les prévarications de la terre ; l'amertume & le zèle d'Elie , sur les scandales de l'idolâtrie d'Israël ; la tristesse & les larmes de Jérémie , sur les infidélités de Jérusalem , n'étoient que de foibles images de la tristesse de l'ame du Sauveur à la vûe des crimes de tous les hommes : plus elle aime , plus elle souffre : & comme on ne peut rien ajouter à l'excès de son amour ; rien ne manque aussi à l'excès de sa douleur & de son martyre.

Hélas ! nous voudrions savoir quelquefois , si nous sommes de bonne-foi revenus à Dieu , & si nous vivons dans son amour & dans sa grace. Je fais que personne ne fait s'il est digne d'amour ou de haine : mais si l'on pouvoit s'en assurer en cette vie , ce seroit en nous demandant à nous-mêmes , si les scandales dont nous sommes tous les jours témoins , nous affligent & nous percent de douleur ; si les discours des impies , les dissolutions des mondains au milieu desquels nous vivons , les maux de l'Eglise , les profanations des Temples & des autels , la licence publique & la dépravation des mœurs , remplissent notre cœur d'amertume ? Si nous voyons d'un œil tranquille nos freres s'égarer & outrager le Seigneur à qui ils appartiennent , si nous trouvons

même :

même une forte de plaisir à vivre avec eux, nous n'aimons pas. Quand on aime Dieu, on est touché des intérêts de sa gloire ; & l'amour qui ne sent pas les outrages qu'on fait à ce qu'on aime, n'est plus qu'une indifférence criminelle, qui ressemble plus à la haine qu'à l'amour.

Enfin, la dernière cause qui diminue en nous l'horreur du péché, est le défaut de sainteté. Comme nous naissons pécheurs, nous nous familiarisons, en naissant, avec l'idée du crime : nous regardons le péché avec des yeux pécheurs, pour ainsi dire ; & il nous paroît moins hideux, parce qu'on n'est jamais trop effrayé de ce qui nous ressemble. Mais l'ame sainte du Sauveur dans son agonie ; ah ! elle ne trouve rien en elle qui puisse la rassurer contre l'horreur du crime. Cette Ame plus pure & plus sainte que toutes les Intelligences célestes, se voit tout d'un coup souillée de toutes nos iniquités ; de sorte qu'avec les yeux d'une pudeur divine, elle voit sur elle-même les plus honteuses impudicités des pécheurs ; avec les yeux de la clémence, elle se voit noircie de leurs haines & de leurs fureurs ; avec les yeux de la plus vive religion, elle se voit flétrie de leurs impiétés & de leurs blasphêmes ; en un mot, avec les yeux de la vertu même, elle se voit souillée de tous leurs vices.

Ah ! c'est alors qu'elle ne se regarde plus qu'avec des horreurs indicibles ; c'est alors qu'elle ne peut plus soutenir la vue d'elle-

même, & qu'elle commence à tomber dans la défaillance, & dans une tristesse de mort : *Capit contristari & mæstus esse.*  
 Matth. 56 27. Ah ! elle voudroit bien détourner du moins l'innocence de ses regards, de cet objet affreux ; mais la justice de son Pere la force de s'en occuper, & l'y applique comme malgré elle : c'est une lumière rigoureuse qui la suit, & qui ne lui permet pas d'épargner un seul moment à ses regards intérieurs toute l'ignominie dont elle est couverte ; & sans doute qu'elle eût expiré sous la rigueur de ces épreuves, si la justice de son Pere ne l'eût réservée à des tourmens plus longs, & à un sacrifice plus éclatant.

O vous, qui m'écoutez, voyez-vous l'ame sainte de Jesus expirant presque de douleur & de défaillance, & frappée de toute l'horreur qu'inspire le péché, lorsqu'on le voit dans la lumière de Dieu ? voilà l'image de la douleur que vous devez porter au Tribunal, où vous viendrez en ces jours de salut, appaiser la justice de Dieu sur vos crimes. Jesus dans son agonie est le modèle des pénitens ; & cependant nous vous verrons approcher les yeux secs, le cœur tranquille ; plus sensible à la honte d'un aveu, qu'à la multitude & à l'énormité des châtes que vous viendrez avouer : cependant vous nous raconterez l'histoire affreuse de votre vie, comme on raconte des faits indifférens ; & nous aurons besoin de toute la force de la parole

sainte pour réveiller votre létargie, pour vous arracher quelques foibles sentimens de componction ; & il faudra disputer , contester , conjurer , s'insinuer , relâcher même des règles , pour vous faire agréer les remèdes ; & si nous voulons ouvrir vos yeux sur l'état déplorable de votre conscience , & vous obliger d'arracher l'œil qui vous scandalise , & vous éloigner d'une occasion où vous périſſez , vous résisterez , vous vous plaindrez , vous nous accuserez de troubler les consciences , & de jeter les pécheurs dans le désespoir. O Dieu ! est-ce ainsi qu'on vous appaise ? sont-ce là les saintes angoisses de la pénitence ? & quand votre grace fait sur une ame touchée ces impressions vives & rigoureuses qui dévancent la conversion , les Anges de l'Eglise, les Ministres de la réconciliation , ont-ils d'autre ministère , comme aujourd'hui cet Ange consolateur que vous envoyez à votre Fils , que celui de soutenir le pécheur dans la tristesse de sa pénitence, de le consoler dans ses frayeurs, d'essuyer ses larmes , de modérer l'excès de sa douleur ; & loin de réveiller sa tiédeur ou abattre son orgueil & sa révolte , lui adoucir l'amertume de son calice , & la honte de son humiliation ?

Et voilà , mes Freres , la seconde circonstance de l'agonie du Sauveur ; la honte dont son Pere le couvre : anéantissement que sa justice exige de lui pour expier l'orgueil du péché, c'est-à-dire, pour en réparer le second désordre.

Car premièrement, il est humilié dans l'esprit de ses Disciples, témoins de ses frayeurs & de son accablement. Son Ame sainte perd devant eux toute sa constance à la vue de la mort : lui qui les avoit si souvent encouragés à souffrir, contredit aujourd'hui sa doctrine par ses exemples : il est contraint de leur faire un aveu public de sa crainte & de sa tristesse : il implore même leurs secours, & les conjure de ne pas l'abandonner dans son accablement & dans l'excès de sa peine : *Sustinete hic, & vigilate mecum.*

*Ibid.*  
f. 38.

Ah, mes Freres ! Pierre peut-il encore reconnoître à ces traits le Christ, Fils du Dieu vivant ? ne retracte-t'il pas déjà en secret la gloire de sa confession ? & ne commence-t'il pas ici, par ses doutes & par sa surprise, à renoncer son divin Maître ? Voilà toute la confusion que le Sauveur est obligé de porter : il ne se contente pas de se charger de nos crimes, il en prend sur lui toute la honte ; & nous voulons, nous, que notre pénitence même nous fasse honneur devant les hommes : nous nous ménageons jusques dans les démarches de notre repentir, les suffrages publics : tout ce qui pourroit nous humilier, nous l'évitons comme une imprudence & un excès de zèle : nous bornons notre vertu aux devoirs que le monde approuve : nous avons cherché l'estime des hommes dans nos égaremens, nous la cherchons encore dans notre pénitence ; & souvent la

même vanité qui nous avoit rendus pécheurs, nous fait devenir pénitens.

Secondement, humiliation dans le secours qu'il reçoit d'un Ange. Sa défaillance est si extrême, les frayeurs de la mort font sur son Ame des impressions si sensibles, ou pour mieux dire, la main de son Pere s'appesantit sur lui avec tant de rigueur, qu'il faut qu'un Ange descende du Ciel pour le consoler, pour le fortifier, pour lui aider, comme Simon le Cyrénéen sur le Calvaire, à porter cette croix invisible: *Apparuit illi Angelus de Cælo, confortans eum.* Luc. 22. 43. Anges du Ciel! ce n'étoit point-là autrefois votre ministère: vous ne vous approchiez de lui que pour le servir & pour l'adorer: aujourd'hui il est abaissé au-dessous de vous; lui qui soutient tout par la force de sa parole, ne peut plus se soutenir lui-même: il est entre vos mains, foible, tremblant, expirant presque, & ne trouvant de force que dans une ressource si honteuse à sa gloire. Jesus-Christ ne veut pas être consolé par ses Disciples, & il ne refuse pas le ministère d'un Ange consolateur, pour nous apprendre que dans nos afflictions, il ne faut pas chercher notre consolation dans les vains discours des hommes, qui paroissent s'intéresser à nos malheurs, mais dans la piété & dans la simplicité des Ministres du Seigneur, de ces Envoyés du Ciel, qui nous exposent la sagesse & la justice de ses ordres sur nous; pour nous apprendre que le Seigneur est jaloux sur-tout de la fidé-

lité des ames qui souffrent ; que c'est ternir la gloire de nos souffrances , d'y chercher d'autres adouciffemens que ceux de la foi & de la religion ; que le silence fait tout le mérite d'une ame affligée ; qu'en entretenant les hommes de ce que nous souffrons , pour les attendre sur nos maux , nous révélons le secret de Dieu en nous , pour ainsi dire , & perdons le droit de nous en entretenir , & de nous en consoler avec lui-même.

Enfin , humiliation dans le sommeil & dans la fuite de ses Disciples. Le spectacle de son agonie ne les touche pas : ils voyent avec des yeux indifférens , leur bon Maître lutter contre la mort , & ils s'endorment lâchement : il faut que le Sauveur leur reproche leur indifférence : Est-ce que vous ne sauriez veiller une heure entière avec moi , leur dit-il ? *Sic non potuistis unâ horâ vigilare mecum ?* Il souffre tout seul ; il semble que tout , jusqu'à ses chers Disciples , entre dans les intérêts de la justice de son Pere. Hélas ! nous sommes si délicats sur la fidélité de nos amis ; le moindre refroidissement nous blesse ; le plus léger défaut d'attention nous aigrit ; nous nous plaignons tous les jours que ceux qui nous sont le plus redevables , entrent dans les intérêts opposés aux nôtres : apprenons de Jesus-Christ à ne rien attendre des créatures , & à n'être même payés que d'ingratitude. Encore les hommes ont presque raison d'oublier nos bienfaits , ou de laisser affoiblir leur recon-

noissance ; la vanité , le caprice , l'intérêt propre , ont d'ordinaire plus de part que l'amitié , aux offices qu'ils reçoivent de nous ; nous nous recherchons nous-mêmes en les obligeant : mais Jesus-Christ , en choisissant ses Disciples , n'avoit consulté que son amour pour eux ; & leur ingratitude est d'autant plus humiliante pour lui , que sa tendresse pour eux avoit été plus sincère.

Voilà toutes les humiliations que le Sauveur souffre dans son agonie : mais il falloit encore expier le plaisir injuste , troisième désordre du péché ; aussi la douleur violente de son Ame , à la vue du supplice que son Pere lui prépare , est la troisième circonstance de son agonie. En effet , on fait assez que l'attente d'un tourment , qu'on voit présent & inévitable , est toujours plus cruelle que le tourment même ; & qu'on meurt d'une maniere mille fois plus douloureuse par la crainte , que par la douleur. Or , la justice du Pere présente distinctement à l'ame du Sauveur tout l'appareil de la Croix ; la nuit du Prétoire ; les crachats , les soufflets , les fouets , les dérisions , le bois fatal ; ces images affreuses la crucifient par avance. Dans sa passion , ses tourmens se succéderont les uns aux autres ; il ne sera pas en même-tems moqué , flagellé , couronné , percé , crucifié : ici , tout se passe en même-tems ; toutes ses douleurs se réunissent ; & son ame toute entière est plongée dans une mer de tribulation & d'amertume.

Sur le Calvaire, toute la nature en désordre s'intéressera pour lui ; ses ennemis même le reconnoîtront pour Fils de Dieu : ici , il souffre dans les ténèbres & dans le silence ; & ses plus chers Disciples l'abandonnent.

Aussi cette Ame sainte ne pouvant plus porter le poids de ses maux , & retenue d'ailleurs dans son corps par la rigueur de la justice divine : triste jusqu'à la mort , & ne pouvant mourir ; hors d'état & de finir ses peines , & de les soutenir , semble combattre par la défaillance & les douleurs de son agonie contre la mort & contre la vie ; & une sueur de sang qu'on voit couler à terre , est le triste fruit de ces pénibles efforts : *Et factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram.* Pere juste ! falloit-il encore du sang à ce sacrifice intérieur de votre Fils ? N'est-ce pas assez qu'il doive être répandu par ses ennemis ? & faut-il que votre justice se hâte , pour ainsi dire , de le voir répandre ?

Luc. 22.  
4.

Voilà jusqu'où ce Dieu, que nous croyons si bon , pousse pourtant sa vengeance contre son propre Fils, qu'il voit chargé de nos crimes. Quel engagement pour nous aux réparations rigoureuses de la pénitence , & à ne vivre que pour expier les égaremens de nos premières mœurs ! Cependant ce sont les souffrances de Jesus - Christ qui servent de prétexte à notre impénitence : nous croyons qu'ayant tout souffert pour nous , il ne nous a presque laissé plus rien à faire ; & qu'il ne nous reviendrait pas un

grand avantage de ses souffrances, s'il falloit encore nous-mêmes souffrir comme lui. O mon Sauveur ! vous n'auriez donc été l'homme de douleurs, que pour nous autoriser à être des hommes voluptueux & sensuels ? vos souffrances seroient donc le désaveu de votre doctrine ? votre Croix, la dispense de vos préceptes crucifiens ? & votre mort douloureuse, l'adoucissement de votre Evangile.

Quoi, mes Freres ? le prix que son Sang a donné à nos souffrances, les rendroit lui-même inutiles ? Jesus-Christ a tout souffert pour nous, il est vrai : c'est-à-dire, nous étions tous condamnés à souffrir : mais s'il n'eût souffert lui-même, nos souffrances eussent été rejetées. Il a donc, en offrant sa propre vie, disposé la justice de Dieu à accepter le foible sacrifice de notre pénitence : le mérite de son Sang, en unifiant nos larmes & nos macérations aux siennes, leur a donné un prix digne de Dieu : depuis que Jesus-Christ est mort pour l'homme & à la place de l'homme, l'homme peut souffrir pour Dieu ; l'homme n'est plus indigne de Dieu. Voilà le prix du sang de Jesus-Christ ; & il est insensé de prétendre que sa Croix nous ait dispensé de souffrir, puisque c'est elle-seule qui nous a rendu nos souffrances utiles.

Cependant, après avoir sacrifié au monde & aux passions la plus belle partie de notre vie, le plus léger sacrifice dans la pénitence nous allarme : après avoir tout souffert

pour le monde , pour la fortune , pour les plaisirs , nous nous plaignons dès qu'il faut souffrir un instant pour Jesus-Christ ; nous trouvons son joug accablant : nos passions avoient été difficiles & pénibles , notre vertu devient commode & tranquille ; & sans avoir éprouvé d'autres rigueurs dans une nouvelle vie , que d'être fortis de certaines mœurs défordonnées , qui peut-être même ne nous convenoient plus , nous croyons que tout est fait , & que le Seigneur n'en demande pas d'avantage. Que nous connoissons peu la justice de Dieu , mes Freres ! *Il n'est point de remission*, dit l'Apôtre, *sans effusion de sang*. La pénitence est un sacrifice sanglant ; c'est-à-dire , que les douleurs doivent passer jusques sur une chair rebelle ; & que Dieu ne s'appaise envers le pécheur , que lorsque l'excès de son repentir l'a jetté dans une agonie de tristesse , & que ses passions ont expiré sous les coups de ses macérations & de ses souffrances. Nous vous adorons donc , ô mon Sauveur ; dans votre agonie , comme le modèle des Pénitens : voilà ce qui doit nous en coûter pour nous réconcilier avec votre Pere. J'avois donc raison de dire que l'agonie de Jesus-Christ étoit une consommation de justice du côté de son Pere , puisqu'il lui fait souffrir toutes les horreurs , toute la honte , & toutes les douleurs dues au péché : mais sa mort est encore une consommation de malice de la part des hommes : c'est ce que nous allons voir dans la suite de cette histoire.

**L**A malice des hommes se consume aujourd'hui en deux manières par la mort de Jesus-Christ : elle s'y consume premièrement, parce qu'elle y est portée à son plus haut point, & que les Juifs comblent la mesure de leurs peres par le plus grand de tous les crimes, secondement, elle s'y consume, parce qu'elle y trouve son expiation & son remède. C'est cette double consommation que l'Ange prédisoit à Daniel, en lui annonçant la mort du Christ : la prévarication y sera consommée, lui disoit-il, par la malice de ceux qui le mettront à mort : *Ut consummetur prævaricatio*; & le péché y sera effacé, & y trouvera la mort lui-même : *Et finem accipiat peccatum, & deleatur iniquitas*. Cette doctrine n'a plus rien de surprenant, depuis que l'Apôtre nous a appris que par le péché, Jesus-Christ a condamné le péché; & qu'il s'est servi de la plus grande malice des hommes, pour opérer en eux la plus grande miséricorde.

*Dan. 9.  
24.*

*Ibid.*

Or, je dis que la malice des hommes est portée aujourd'hui à son plus haut point; soit que vous la considérez dans la foiblesse ou la perfidie des Disciples qui renoncent le Sauveur; dans la mauvaise foi des Prêtres & des Docteurs qui le jugent; dans l'inconstance du peuple, qui demande sa mort; dans la lâcheté de Pilate, qui le condamne; & enfin, dans l'inhumanité des bourreaux, qui le crucifient. Continuons

le récit de ses douleurs ; & remarquez , s'il vous plaît avec moi , toutes ses circonstances.

Premièrement , dans la foiblesse ou la perfidie des Disciples , ou qui le trahissent , ou qui l'abandonnent. A peine , dit l'Evangile , Jesus-Christ au sortir de cette triste agonie , achevoit de parler à ses Disciples ,

*Math. 26. 47.* *que voici Judas , un des douze , à la tête d'une troupe de Soldats armés d'épées & de bâtons , qui viennent de la part des Princes des Prêtres & des Vicillards , arrêter le Sauveur. Qui l'eût cru ; mes Freres , qu'un Disciple élevé par le choix même de Jesus-Christ à la sublime dignité de l'Apostolat , le compagnon de ses courses , le confident de ses secrets , le témoin de son innocence , de sa sainteté & de ses prodiges ; jusques-là honoré de sa familiarité ; depuis peu nourri de sa Chair & de son Sang , parût à la tête de ses bourreaux , & conduisît lui-même tout le projet de sa mort ? Quelle tristesse pour le cœur de Jesus-Christ , de voir un ami , un Apôtre destiné à le faire connoître & adorer de tous les hommes , & à mourir pour lui & pour sa doctrine , devenir le principal auteur de sa perte ! Ah , mes Freres ! quand une fois on s'est attaché à Jesus-Christ par un renouvellement de mœurs , comme ce Disciple , qu'on a connu l'abus du monde & les grandes vérités de la foi , & qu'on redevient , comme lui , infidèle , l'infidélité n'a plus de bornes : on est capable de tout , dès qu'on a pû rendre vaine la grace*

qui nous avoit retiré du désordre : le degré de vertu où l'on étoit élevé , devient la mesure de l'abîme qu'on se creuse en retombant ; & il n'est point d'excès qu'on ne doive attendre de ceux qui après avoir marché quelque tems dans la voie de Dieu , retournent au siècle , & se déclarent encore contre Jesus-Christ.

Remarquez en effet jusqu'où cet infidèle Disciple pousse la perfidie. Il ne vient pas la tête levée se saisir de la personne de son Maître , il cache la noirceur de son dessein sous les plus tendres témoignages de l'amitié ; il donne un baiser sacrilège à Jesus-Christ ; un baiser , dit S. Léon , qui perce le cœur de son divin Maître , d'une manière mille fois plus douloureuse , que la lance du Soldat ne le percera sur le Calvaire : il fait du plus doux signe de la paix , le signal du plus infâme de tous les attentats : il ose approcher ses lèvres impies , qui viennent de dire aux Prêtres : *Que* *Matth.*  
*voulez-vous me donner , & je vous le livre-* *26. 15.*  
*rai ?* des lèvres sacrées de celui qui peut foudroyer le pécheur du seul souffle de sa bouche , & malgré sa perfidie , il n'en entend sortir que des paroles de paix & de clémence. On le traite encore d'ami ,  
*Amice* : On veut ignorer son dessein : *Ad* *Ibid.*  
*quid venisti ?* comme pour lui faire enten- *\*. 58.*  
 dre qu'il est encore à tems de s'en repentir , & que tout n'est pas encore désespéré pour lui. Disciple infidèle ! ne sentez-vous pas ici fendre votre cœur , & réveiller

toute votre tendresse pour un si bon Maître ? pouvez-vous soutenir la douceur de ses regards si heureux aux disciples infidèles, la majesté de sa personne, l'éclat divin de son visage, l'affabilité de ses paroles, sans tomber à ses pieds de douleur, & sans lui demander avec un torrent de larmes, qu'il oublie votre perfidie ?

Que d'imitateurs de son exemple dans cette sainte solennité ! que de perfides, qui ne s'approcheront de Jésus-Christ aux pieds de l'autel, qu'avec un cœur tout résolu à le trahir ; qui ne lui donneront un baiser de paix, dans la participation du Sacrement adorable, que pour sauver les apparences ; que parce que leur rang les expose trop à la vue des hommes pour manquer à ce devoir ; que par pure bienfaisance, & pour ne pas donner lieu aux discours & aux réflexions publiques ! que d'indignes Chrétiens, à qui le Seigneur dira encore, lorsqu'il les verra approcher de l'autel saint : Infidèles ! vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser ! vous choisissez le symbole le plus précieux de mon amour, pour me charger de nouveaux outrages ! *Osculo Filium hominis tradis !*

Luc. 22.

Voici donc le Sauveur du monde entre les mains d'un traître & d'une troupe de furieux : ici commence l'histoire publique de ses ignominies. On le fait ; on le garrote ; on le traîne comme un malfaiteur. Pierre d'abord se met en état de le défendre : & le Sauveur, en lui ordonnant de

remettre le glaive , nous apprend que les armes qu'il doit laisser à son Eglise , sont des armes spirituelles ; que la patience , la prière , la sainteté sont les plus sûres défenses de ses Ministres ; que pouvant employer lui-même des légions d'Ange , pour combattre ses ennemis , il s'étoit contenté de prier pour eux ; que sa doctrine ne devoit s'étendre & se soutenir , que par les maximes de charité , de douceur & d'humilité qu'elle enseigne ; & qu'enfin , le glaive qu'il nous mettoit à la main , n'étoit destiné qu'à détruire les passions , & non pas les pécheurs. Aussi Pierre se dément bientôt : un zèle indiscret , & où l'humeur domine , ne se soutient pas , & le premier péril en découvre toujours l'illusion & la foiblesse. Déjà il ne suit plus que de loin son divin Maître , que cette troupe insolente traîne devant le Pontife ; & voilà l'ostentation du zèle & du courage , qui va bientôt finir par une criminelle timidité. On ne suit pas long-tems Jesus-Christ , quand on ne le suit plus que de loin ; & comme en se traînant ; rien n'est plus dangereux que de mettre l'humeur à la place du zèle ; on croit défendre Jesus-Christ , & l'on cherche à se satisfaire soi-même ; & les vengeurs indiscrets de la vérité lui font quelquefois plus de tort par leurs scandales & par leurs chûtes , que ses ennemis mêmes par leur révolte.

En effet , j'entends déjà ce foible Disciple protester hautement dans la maison de

Caïphe, qu'il ne connoît pas Jesus-Christ : une femme l'ébranle ; une simple interrogation le rend apostat & parjure : il assure jufqu'à trois fois, qu'il n'est pas Disciple de Jesus ; & cela fous les yeux de fon bon Maître, lié, affligé, moqué, calomnié : il fuscite cette nouvelle douleur à fes chaînes. Grand Dieu ! quelle chute ! le premier des Pasteurs, la colonne des Eglifes, l'Apôtre de la Circoncifion, le Disciple appellé Bienheureux par Jesus - Christ même, & à qui le Pere céleste avoit révélé le Myftère du Christ !

Pierre à la tête du troupeau, & parlant au nom de tous les autres Disciples, confesse généreufement Jesus - Christ : dès qu'il est feul, & éloigné des Fidèles qu'il auroit dû foutenir, rassembler, encourager dans cette triste occasion, il tombe. Les Pasteurs ne font en sûreté, que lorsqu'ils font environnés de leurs brebis : ils en font gardés, comme ils les gardent eux-mêmes : dès qu'ils s'en éloignent, qu'ils les abandonnent, tout est à craindre pour eux : c'est au milieu de leur troupeau que le Seigneur les revêt de force, les remplit de lumière, les comble de bénédictions, parce que là il les regarde comme fes Ministres ; & qu'il leur a promis de les foutenir dans les fonctions pénibles de leur ministère, ailleurs, il ne les connoît plus, ce ne font plus que des hommes foibles, communs, fans force, fans fermeté, fans dignité ; & comme ils y font inutiles à fon Eglise,

ils

ils lui deviennent bientôt indifférens à lui-même : les mêmes fonctions , qui font tous leurs devoirs , font aussi toute leur sûreté & toute leur force.

Mais une chute si lâche n'efface pas du cœur de Jesus-Christ ce Disciple infidèle : il le trouve encore digne de ses regards : à travers les calomnies des Prêtres , les impostures des faux témoins , les outrages des sacrilèges qui l'insultent , les cris tumultueux de ceux qui demandent sa mort ; il démêle avec une attention pleine de douceur & de bonté , ce foible Apôtre ; il fixe ses yeux divins sur lui ; & avec un langage muet , que ses ignominies rendoient encore plus touchant , est-ce donc là , lui dit-il , la fidélité que vous m'aviez tant de fois jurée ? si j'ai pû vous soutenir sur les flots , foible Disciple & vous garantir de toute la violence des vents & des orages , avez-vous craint que je n'eusse pas la force de vous défendre contre toute la puissance des hommes ? votre chute m'a plus humilié que tous les outrages dont vous me voyez chargé : vous venez de jurer que vous ne me connoissez pas , ingrat ! mais je vous connois encore moi-même : je trouve encore en vous le Chef de mon Eglise & le Pasteur de mes brebis : je vous aime encore , tout indigne que vous en êtes ; & les larmes que je vois couler de vos yeux , sont en même tems , & le fruit de mon amour pour vous & l'expiation de votre faute.

A peine l'outrage est fait, qu'il est oublié. Et combien de fois, au sortir même du crime, Jesus-Christ a jetté sur nous, comme sur cet Apôtre infidèle, un regard de miséricorde; a excité dans notre cœur des remords vifs & cuisans; nous a ouvert les yeux sur l'indignité de notre vie; nous a peut-être même fait verser des larmes d'ennui, de tristesse, de dégoût de nous-mêmes? Mais ce n'ont été là que des larmes passagères, des sensibilités d'un moment; une tristesse où il entroit plus d'amour de nous-mêmes, que de haine du péché. On s'afflige par la suite d'un chagrin secret, de ne pouvoir trouver sa félicité dans les plaisirs des sens: on voudroit être heureux & tranquille dans le crime, & on est triste de ne l'être pas: on se fait mauvais gré à soi-même de ne pouvoir se faire une situation fixe & inébranlable dans l'iniquité: on se dégoûte de ses inquiétudes, & non pas de ses désordres: on est touché du vuide, & non pas de l'horreur & de l'injustice des voluptés criminelles; & ce n'est pas parce qu'on est ennemi de Dieu qu'on se déplaît, c'est parce qu'on est à charge à soi-même. C'est ainsi que la malice est aujourd'hui consommée dans l'ingratitude des disciples, qui livrent ou qui renoncent le Sauveur.

Mais en second lieu, elle est encore consommée dans la mauvaise-foi des Prêtres qui le condamnent. Car premièrement, le repentir de Judas ne les touche point:

il vient leur déclarer , le désespoir peint sur le visage , qu'il a péché , en livrant le sang innocent : jamais témoignage ne fut moins suspect : c'est l'ennemi de Jesus - Christ qui dépose en faveur de son innocence : c'est un traître qui n'a pas encore joui du fruit de sa trahison , & qui vient en restituer le prix funeste : c'est un infortuné , qui alors n'attend plus rien de son maître ; & qui le voyant humilié , outragé , sur le point d'être condamné , n'a garde de se flâter qu'il puisse reconnoître un jour ce retour : la force de la vérité toute seule lui arrache la confession de son crime : quoi de plus favorable que son désaveu ? Cependant ces Juges d'iniquité , qui s'étoient servis de sa foiblesse , ferment les yeux à son repentir : C'est votre affaire , lui disent-ils : *Tu videris* ; ce n'est pas la leur de ne point condamner un innocent ; ce n'est pas la leur de ne pas répandre le sang du Juste , & de combler leur mesure par le plus grand de tous les crimes. O Dieu ? que vous êtes terrible , quand vous endurez les cœurs !

Ces principaux d'entre les Juifs , mes Freres , avoient jusques-là résisté aux miracles & aux enseignemens de Jesus-Christ : le Paralytique guéri , la pécheresse convertie , l'Aveugle né éclairé , Lazare ressuscité , avoient été pour eux des instructions inutiles : aujourd'hui , Judas même mourant désespéré , ne les touche & ne les épouvante pas. C'est l'abus continuel

des grâces qui conduit toujours à l'endurcissement. Vous en viendrez à un point ; vous qui résistez à Dieu depuis long-tems ; que ni les morts les plus affreuses , ni les vérités les plus terribles , ni les solemnités les plus saintes , ni les conversions les plus touchantes , ne vous toucheront plus ; & peut-être y êtes-vous déjà arrivé. A force d'étouffer vos remords , de vous défendre contre vos propres lumières , & de résister à la vérité , dont une heureuse éducation & un bon naturel avoient laissé mille sémences dans votre cœur , vous vivez tranquille dans vos crimes : rien ne vous réveille plus de votre assoupissement ; ni les vérités que nous annonçons , ni les Mystères que nous célébrons : le libertinage , qui n'étoit autrefois en vous qu'un emportement de l'âge & du tempérament , a dégénéré en une affreuse philosophie : le crime vous touche presque aussi peu que la vertu : les plaisirs des passions vous trouvent presque aussi froid & aussi philosophe , que les saints attraites de la grace : vous offrez à Dieu & au monde un fonds de dégoût , d'insensibilité , où la lassitude des passions vous a mené , mille fois plus terrible pour le salut , que les emportemens même du désordre. Que vous êtes loin du Royaume de Dieu , & que vous seriez heureux ; si vous pouviez seulement le comprendre !

En second lieu , le Prince des Prêtres étonné du silence de Jesus-Christ sur tou-

tes, les accusations dont on le charge ; découvrant , ce semble , dans sa patience , dans sa douceur & dans la majesté de son visage quelque chose de plus qu'humain : Je vous conjure , lui dit-il , au nom du Dieu vivant , de nous dire si vous êtes le Christ Fils de Dieu ? Mais si c'est un désir sincère de connoître la vérité , à quoi bon l'interroger lui-même sur la sainteté de son Ministère ? Interrogez Jean-Baptiste , que vous avez regardé comme un Prophète , & qui a confessé que c'étoit-là le Christ : interrogez ses œuvres , que personne avant lui n'avoit faites , & qui rendent témoignage , que c'est le Pere qui l'a envoyé : interrogez les témoins de sa vie , & vous verrez si l'imposture a jamais été accompagnée de tant de caractères d'innocence & de sainteté : interrogez les Ecritures , vous qui avez la clef de la science , & voyez si Moïse & les Prophètes ne lui ont pas rendu témoignage : interrogez les aveugles qu'il a éclairés , les morts qu'il a ressuscités , les lépreux qu'il a guéris , le peuple qu'il a rassasié , les brebis d'Israël qu'il a ramenées , & ils vous diront tous que Dieu n'a jamais donné une telle puissance aux hommes : interrogez le Ciel , qui s'est ouvert tant de fois sur sa tête , pour vous avertir que c'étoit là le Fils bien-aimé : & si ces témoignages ne suffisent pas , interrogez l'Enfer lui-même , & vous apprendrez des démons , qui lui obéissent en sortant des corps , qu'il est le Saint de Dieu. Mais ce

n'est pas ici une recherche sérieuse de la vérité, c'est un piège qu'on tend à l'innocence ; & comme il arrive souvent aux Grands sur-tout , prévenus de leurs passions , on consulte & on ne veut point être détrompé ; on fait semblant de vouloir s'instruire , & on seroit fâché d'être éclairci.

Cependant le Sauveur , pour nous apprendre que les passions & les préjugés des hommes ne doivent pas nous empêcher de rendre gloire à la vérité ; ( sur-tout lorsque notre caractère nous oblige de la publier ; ) que nous la devons à ceux même qui en veulent faire usage contre nous ; & qu'il ne faut pas toujours attendre qu'elle soit reçue favorablement , avoue qu'il est le Christ promis dans les Prophètes , & annonce à ses Juges qu'ils verront le Fils de l'homme assis à la droite de Dieu, & venant dans les nuées du ciel avec majesté. C'étoit leur dire : Vous ne voulez pas me reconnoître dans ma bassesse ; vous me reconnoîtrez un jour lorsque je paroîtrai sur une nuée de gloire , environné de puissance , de terreur & de majesté : je paroîtrai ici comme un criminel ; je serai alors votre Juge , & celui des nations assemblées. Il parle en Dieu , tout chargé qu'il est de chaînes & d'opprobres ; mais il nous faut aussi entendre , que dans le siècle à venir , tout changera de face ; que le pauvre & l'affligé seront assis sur des trônes de lumière & de gloire ; que ces hommes justes , qu'on foule aux pieds , & dont on

méprise tant ici-bas la foiblesse d'esprit & la prétendue médiocrité, brilleront alors au milieu des airs comme des astres purs, & jugeront l'univers avec Jesus-Christ ; tandis que les Grands & les Puissans, ceux qui jugent la terre, qui paroissent ici-bas les arbitres de la fortune & de la destinée des peuples & des Empires, ces héros que le monde avoit tant vantés, & qui ne brilloient que d'une gloire toute humaine, seront effacés, dégradés, humiliés, regardés comme l'opprobre des hommes, & ne paroîtront plus couverts que de leur orgueil & de leurs crimes.

Cependant un aveu si terrible, & si capable de ralentir la fureur de ces Juges, est pour le Sauveur une réponse de mort. Ce Pontife indigne déchire ses vêtemens sacerdotaux, & prophétise sans le savoir, par cette action, dit saint Léon, que le voilà dépouillé pour toujours de la dignité de son Sacerdoce, dont Jesus-Christ, nouveau Pontife, va prendre possession à la droite de son Pere, dans le Sanctuaire véritable, où il sera toujours vivant afin d'intercéder pour nous. Il a blasphémé, s'écrie-t'il ; nous n'avons plus besoin de témoins. Ce Juge corrompu devient l'accusateur ; toutes les règles de l'équité sont ici violées : il n'attend pas les suffrages ; il les inspire. Pas un seul dans cette assemblée, autrefois la plus vénérable du monde, n'ose se déclarer protecteur de l'innocence ; tout entre lâchement dans la passion du Chef ; il

ne se trouve pas même un seul Gamaliel , qui par des conseils de modération , tâche du moins de suspendre l'iniquité de cette sentence ; ( qu'il est rare d'oser être tout seul du côté de la raison & de la justice ! ) & sans qu'aucune délibération ait précédé , il s'élève du milieu de cette assemblée inique , des voix tumultueuses , qui prononcent que Jesus - Christ est digne de mort : *Reus est mortis.*

*Matth.*  
26. 66.

O mon Sauveur dans cette sentence sacrilège , vous adorez l'arrêt que votre Pere prononce alors contre vous ; c'est de sa bouche éternelle que vous entendez sortir ces paroles irrévocables de votre condamnation : Il est digne de mort : *Reus est mortis.* Caïphe ne fait que prêter sa voix perfide à l'Oracle céleste : aussi vous ne vous plaignez pas de son injustice ; vous vous taisez , comme l'Agneau qu'on va immoler ; & vous respectez dans l'injustice de son arrêt , les ordres justes & adorables de votre Pere.

Apprenons donc , mes Freres , à ne pas nous en prendre aux hommes , des traitemens injustes que nous recevons d'eux : regardons nos ennemis dans les desseins de Dieu , & dans l'ordre de notre prédestination éternelle. Démêlons , à travers les coups que leurs passions nous portent , la sagesse & la main invisible du Souverain qui les conduit ; & souvenons-nous que dès-là que les hommes sont devenus nos persécuteurs , ils sont devenus plus respectables

tables pour nous ; parce que dès-lors ils font les Ministres de la justice de Dieu à notre égard , & ne font qu'exécuter envers nous ici-bas ses ordres.

Mais avançons. Tous les pas que va faire désormais le Sauveur , ne seront plus que de nouvelles ignominies : aussi en troisième lieu , la malice des hommes est aujourd'hui consommée dans l'inconstance du peuple qui demande sa mort. Au sortir de la maison de Caïphe , où Jesus-Christ venoit de passer une nuit si ignominieuse & si amere ; livré à l'insolence & à la brutalité des ministres & des serviteurs du Pontife , exposé tout seul , & pendant toute la nuit , à des opprobres , dont le seul souvenir fait frémir notre foi , & arrache des larmes à la piété ; abandonné de tous ses Disciples ; n'attendant le jour que pour voir recommencer avec plus d'éclat l'histoire de ses ignominies aux yeux de tout Jérusalem , il est conduit au Prétoire à travers les rues de cette ville ingrate & inconstante ; suivi , comme un scélérat , d'une foule séditieuse qui l'insulte. Quel changement ! nous l'avions vû entrer , il n'y a pas long-tems dans Jérusalem , au bruit des acclamations publiques , & comme un Roi triomphant , qui venoit prendre possession de son Empire : aujourd'hui quel nouveau appareil ! chargé de confusion , de tous les anathêmes de ce même peuple ému , & qui demande sa mort avec des cris effroyables. Vous vouliez , ô mon Dieu , que vos ser-

viteurs apprissent dans cet exemple , à ne point compter sur la gloire du monde & sur l'estime des hommes si inconstante & si peu solide ; encore plus à ne pas sacrifier le devoir & la conscience à leurs vains jugemens , & à s'attacher à vous seul , qui nous voyez toujours tels que nous sommes , & dont les jugemens seuls demeureront éternellement.

En effet , jusqu'où ce peuple insensé ne pousse-t'il pas l'excès de sa légèreté & de son aveuglement ? & combien de crimes ne commet-il pas en un seul ? Premièrement , une injustice monstrueuse : on lui propose de délivrer Jesus , ou un insigne malfaiteur que des crimes publics avoient rendu digne de mort. Quel parallèle ! le Sauveur des hommes avec un scélérat & un homicide ! c'est Barrabas cependant qui est préféré , & cela par les suffrages publics ; par les Prêtres , les Anciens , les Docteurs , la multitude ; devant le Tribunal d'un Juge infidèle ; à la face de toute la Judée , & dans l'événement le plus éclatant dont Jérusalem eût jamais oui parler.

Hélas ! nous sommes si sensibles à la plus légère préférence qui nous humilie ; notre orgueil pousse si loin là-dessus le ressentiment ; pour peu qu'on nous oublie , qu'on élève nos concurrens & nos égaux ; nous n'en avons jamais assez dit sur l'injustice des hommes ; nous blâmons le choix de nos maîtres ; nous rabaissons le mérite de ceux

qu'on nous préfère. Apprenons de Jésus-Christ que les jugemens des hommes ne décident de rien de réel pour nous ; qu'il n'y a que ce qu'on fait pour Dieu qui ne demeure jamais sans récompense ; que si l'ambition a été le seul motif des services que nous avons rendus à la Patrie , il est juste que nous en soyons punis par notre ambition même ; & que la véritable vertu pense plus à se rendre digne des graces , qu'à les obtenir.

Secondement , une fureur aveugle. Un Magistrat Payen n'ose d'abord passer outre à la condamnation de Jésus-Christ : il déclare qu'il a les mains pures du sang de ce Juste ; & ce peuple furieux demande que son sang soit sur lui & sur toute sa postérité ; il consent ; il souhaite que cet anathème demeure éternellement sur la tête de ses descendans , *Sanguis ejus super nos , & super filios nostros* ; & l'événement répond à ses souhaits , encore aujourd'hui devenus l'opprobre de l'univers , errans , fugitifs , méprisés ; sans autel , sans lieu , sans sacrifice , ils portent par-tout sur leur front le crime de ce sang répandu.

Matth.  
27. 25.

C'est ainsi que les jugemens injustes deviennent les sources de malédiction dans les familles. Dieu redemande à la quatrième génération le sang que l'injustice d'un seul de leurs ancêtres , assis sur les Tribunaux , & trop dévoué aux passions d'autrui , fit témérairement répandre : on voit ces maisons , frappées d'une main invisible ,

étonner le monde par leur décadence ; & jusqu'à la fin , les neveux portent sur leur front l'iniquité de leurs peres.

Troisièmement , une noire ingratitude. Autrefois touchés des bienfaits de Jesus-Christ , ils avoient voulu l'établir Roi sur eux : aujourd'hui ils protestent hautement qu'ils n'ont point d'autre Roi que César ; ils rejettent le Fils de David , ce Roi dont le règne doit être éternel , & ils ne veulent pas qu'il règne sur eux : *Nolumus hunc regnare super nos. Non habemus Regem , nisi Cæsarem.*

Luc. 19.  
24.  
Joan 19.  
15.

N'est-ce pas-là , mes Freres , vous surtout qui habitez les palais des Rois , le langage que vous tenez tous les jours à Dieu au fond de vos cœurs ? Combien de fois lui avez-vous dit en secret , en résistant à ses inspirations saintes : Nous ne voulons pas que vous régniez encore sur nous : il n'est pas tems encore de vous servir , de renoncer au monde & à nos égaremens : il faut attendre un âge plus avancé : c'est la saison maintenant de s'avancer , de parvenir aux places qui nous sont dûes : nous ne pouvons servir d'autre Dieu que César , que la Cour , que notre fortune ? Voilà en effet , votre unique divinité , mes Freres. Un Prince religieux veut que Dieu seul règne sur lui : il met à ses pieds son sceptre sa Couronne , son Empire : tous ses hommages sont pour Dieu seul ; & tout votre culte se rapporte à lui-même : apprenez du moins à mériter.

ses graces , en imitant ses exemples.

En quatrième lieu , la malice des hommes est encore consommée dans la foiblesse de Pilate , qui malgré sa conscience & ses lumières , n'ose déclarer Jesus-Christ innocent ; & remarquez , je vous prie , dans la conduite de ce Magistrat corrompu , toutes les démarches d'une indigne lâcheté , qui sacrifie la conscience & le devoir à la fortune. Premièrement , il reconnoît que ce n'est pas à lui à prononcer sur toutes les accusations que l'on forme contre Jesus-Christ ; que n'étant pas instruit dans la Loi , il ne peut pas entrer dans une affaire qui paroît regarder uniquement la Religion des Juifs , & dont le jugement semble réservé au seul Pontife. Cependant pour ne pas déplaire aux principaux des Juifs , il se met en état de juger sans autorité & sans connoissance : sans connoissance , parce qu'il ignore la Loi : & sans autorité , car le Seigneur n'a pas établi les Magistrats juges de la vérité & de la doctrine : leur Tribunal est l'azile & le soutien de l'Eglise ; mais il n'en est pas la règle & la loi : c'est à eux à lui prêter leur autorité , & non pas leurs décisions & leurs suffrages ; & ils doivent laisser à ceux à qui le Seigneur a confié le dépôt de la Foi , le soin de le conserver , & de combattre les erreurs qui peuvent lui donner atteinte. Secondement , on ne dit pas à Pilate : Si vous renvoyez ce Jesus absous , vous ferez injuste ; vous ferez à la mémoire de votre magistrature une ta-

che immortelle : mais , vous ne ferez pas  
*Joan. 19.* ami de César : *Si hunc dimittis non es ami-*  
*12.* *cus Cesaris* : on ne le fait pas craindre pour  
 la justice , dont il est peu touché ; mais  
 pour sa fortune , qui lui est plus chere que  
 la justice. Rien n'est plus dangereux pour  
 un homme public , que des vues marquées  
 d'ambition & de fortune : dès-lors il n'est  
 plus le protecteur des loix ; il n'est que le  
 ministre des passions humaines ; & on a  
 bientôt disposé de son autorité & de ses  
 suffrages , dès qu'on a connu sa foiblesse.

Troisièmement , Pilate s'informe des  
 Juifs , c'est-à-dire , des ennemis déclarés  
 du Sauveur , quel est donc le crime dont ils  
 l'accusent. Peuple insensé ! tu pouvois ré-  
 pondre qu'il avoit éclairé les aveugles ,  
 guéri les paralytiques , redressé les boiteux ,  
 annoncé le salut aux enfans d'Israël , & pas-  
 sé en faisant du bien. On lui reproche d'a-  
 voir voulu soulever le peuple , & entrepris  
 de se faire Roi ; car un innocent qu'on veut  
 perdre , est toujours ennemi de l'Etat , parce  
 qu'ici , au défaut du crime , l'accusation  
 suffit. Insensés ! mais où sont les armes &  
 les richesses du Fils de Marie , pour conduire  
 une si hardie entreprise : de *cet homme qui*  
*Matth.* *n'a pas où reposer sa tête , & qui ne sauroit*  
*8. 20.* *même éteindre un tison fumant* ? Aussi Pila-  
*If. 42. 3.* te ne voit dans ces accusations que des cla-  
 meurs frivoles & populaires , plutôt que des  
 dépositions sérieuses , mais il veut ménager  
 les intérêts de sa fortune aux dépens d'un  
 innocent ; & prononce en lui-même , comme

Caïphe, qu'il vaut encore mieux qu'un Juste périsse, que si toute la nation, sous sa préfecture, alloit se révolter contre César. Qu'on est à plaindre, quand on se trouve en certaines situations, où il faut opter entre sa fortune & sa conscience ! il est rare que dans ces conjonctures délicates, on ne s'affoiblisse : l'amour de l'équité ne prévaut guères sur l'amour de nous-mêmes : on aime la réputation d'intégrité ; mais on ne veut pas qu'elle coûte : on se fait alors des prétextes, comme Pilate, pour se déguiser à soi-même sa propre foiblesse : pourvû qu'on ne soit pas le premier auteur de l'oppression, on ne compte pour rien d'y avoir donné son suffrage ; & la justice a des droits bien foibles sur nous, dès qu'elle entre en concurrence avec nous-mêmes.

Quatrièmement Jesus-Christ est interrogé par ce Magistrat infidèle : Etes-vous Roi, lui demande-t'il ? *Rex es tu ?* Et le Sauveur lui répond que *son Royaume n'est pas de ce monde*. Il étoit cependant descendu des Rois de Juda, & légitime héritier du Trône de David ; mais il vouloit instruire les Rois & les Grands de la terre & leur apprendre que leur puissance & leur grandeur réelle & véritable n'est pas d'ici-bas ; que leur couronne est dans le Ciel ; qu'ils n'auront été sur la terre que des Rois de théâtre, pendant la scène courte & rapide de leur vie, s'ils ne portent devant son Tribunal, la justice & la piété, qui seules peuvent les faire régner éternellement ; que

tous les titres pompeux qui les distinguent ici-bas des autres hommes, périront avec eux ; & qu'alors devant le Juge redoutable, où ils paroîtront comme des criminels, & dépouillés de tout l'éclat passager qui les environne, on leur demandera, comme Pilate demande aujourd'hui à Jesus-Christ *Rex es tu* : Etes-vous Roi ? On ne vous demande pas si vous êtes sorti d'un sang illustre ; si vous avez rempli de grandes places sur la terre : si vous avez commandé des armées, ou regné sur des Provinces & sur des Empires : tout cela n'est plus ; ce n'étoit qu'une décoration vuide & une scène passagère, & ne paroissoit grand & brillant qu'à ceux à qui leurs sens faisoient illusion, qui confondoient le tems avec l'éternité, & qui ne jugeoient que sur de vaines apparences. Mais êtes-vous grand à mes yeux & à ceux de mes Elus ? *Rex es tu* ? que portez-vous ici qui vous distingue des autres hommes ? avez-vous regné sur vos passions injustes ? vous êtes-vous vaincu vous-même ? avez-vous été élevé au-dessus des autres hommes par l'innocence de vos mœurs, & par la grandeur de votre foi, autant que par l'éminence de votre rang ? vos passions toujours portées aux derniers excès, parce que dans votre élévation, elles n'avoient jamais eu d'autre frein que vos désirs insensés, ne vous ont-elles pas dégradé à mes yeux au-dessous de la plus vile populace ? à quelles marques peut-on ici vous reconnoître, qu'à des distinctions de

crime & d'ignominie ? *Rex es tu ?* Ah ? c'est alors que la plûpart des Grands confondus , avoueront que leur grandeur & leur Royaume n'étoit que dans ce monde ; qu'ils n'ont été Grands dans le tems , que pour être plus humiliés & plus malheureux dans l'éternité ; que tout a péri pour eux avec le monde ; & que de tout ce qu'ils étoient , il ne leur reste que le désespoir éternel d'en avoir abusé.

Mais ces grandes instructions surprennent Pilate , & ne le changent pas. Le Sauveur venoit de lui déclarer qu'il n'y a que ceux qui appartiennent à la vérité , qui entendent sa voix ; que les amateurs de la vanité & du mensonge , ne comprennent rien à sa doctrine ; que pour entendre la sainteté & la sublimité de ses maximes , il faut les aimer ; & que l'amour seul de la vérité en donne l'intelligence. Qu'est-ce que la vérité , lui répart ce Magistrat infidèle : *Quid est veritas ?* Et n'attendant pas même la réponse de Jesus-Christ , il nous fait comprendre que la connoissance de la vérité est rarement une affaire sérieuse pour la plûpart des Grands ; que les discours qu'ils tiennent là-dessus , sont plutôt des discours oisieux , que des désirs de s'instruire ; que s'ils consultent quelquefois , c'est moins pour connoître leurs devoirs , que pour chercher des suffrages à leurs passions ; que les vérités désagréables ne viennent jamais jusqu'à eux parce que personne ne les aime assez , pour oser leur déplaire ; & que par les bienfaits

*Ibid.*  
x. 38.

dont ils récompensent ceux qui les trompent , ils méritent d'être trompés.

Tant de sainteté & de grandeur dans les réponses de Jesus-Christ , est pour Pilate un langage nouveau , qui le touche & qui le frappe : il déclare au peuple que cet Homme n'est point criminel ; mais il ne délivre pas l'innocent : il se contente de demander qu'on le délivre , ou qu'on le dispense de le condamner : toujours flottant entre le devoir & la fortune ; toujours voulant ménager & l'équité & la passion. Mais tous les tempéramens en matière de devoir sont à craindre : vouloir tout concilier , c'est tout perdre : inventer des adoucissémens , quand la Loi est claire & précise , ce n'est pas sauver la règle , mais nos passions ; tout accord , entre le mensonge & la vérité se fait toujours aux dépens de la vérité même ; & l'Évangile sur-tout est une doctrine qui propose des règles , & non pas des expédiens.

Enfin , dernière démarche injuste de Pilate. Effrayé encore des songes de sa femme , il s'avise de renvoyer Jesus-Christ à Hérode , sous prétexte que le Sauveur étant Galiléen , c'étoit à ce Prince à juger de sa cause. Mais s'il le juge innocent , pourquoi le renvoie-t'il à un autre , qui peut-être le condamnera , sans l'informer en même-tems de son innocence ? Hérode le reçoit au milieu de sa Cour ; mais ce n'étoit point-là que Jesus-Christ devoit s'attendre à trouver des défenseurs & des partisans de sa doctrine ,

Jefus-Christ se taît ; il ne loue pas Hérode ; il ne vante pas la magnificence de fa Cour, le nombre de fes victoires, la prospérité de son règne ; & il est méprisé. Les Grands veulent qu'on les loue ; ils regardent comme un mépris, la sincérité qui n'ose leur donner de fausses louanges ; & s'ils paroissent quelquefois aimer & protéger la piété, ils n'aiment souvent dans les gens de bien, que les foibleffes de leur vertu : c'est-à-dire, leurs adulations & leur complaisance, Hérode attend de Jefus-Christ des signes & des prodiges ; & dans cette attente, il le voit arriver avec joie : ce n'est pas pour s'instruire de sa doctrine, c'est pour amuser son loisir par quelque chose de nouveau : car les Princes & les grands se font tout au plus de la Religion, un spectacle qui les amuse, & non pas une affaire sérieuse qui les occupe. Mais n'en pouvant même tirer une seule parole, il le revêt comme un insensé, d'une robe blanche ; & dans cette posture humiliante, au milieu des dérisions & des insultes de toute une armée, Jefus-Christ est remené chez Pilate. Il sort de la Cour d'Hérode fans y faire de prodige, fans y opérer de conversion, fans s'y faire connoître. La Cour n'est pas d'ordinaire le lieu des triomphes de Jefus-Christ : on y donne un air de dérision à ses maximes ; en vain un grand exemple les autorise ; le vice y garde plus de mesures ; mais la véritable vertu n'y trouve pas plus de sectateurs.

Mais retournons avec le Sauveur dans le

Prétoire ; & voyons en dernier lieu , la malice des hommes consommée dans la barbarie des Soldats qui déchirent sa chair adorable. Pilate toujours plus convaincu de l'innocence du Sauveur , puisque Hérode lui-même n'avoit trouvé en lui aucun sujet de mort ; mais toujours plus lâche & plus timide , ordonne contre Jesus-Christ la peine honteuse de la flagellation , destinée aux seuls esclaves : il espère par ce supplice satisfaire la haine des Juifs , & conserver en même-tems la vie à un innocent. Jesus est donc livré à la fureur des Soldats ; & c'est ici , mes Freres , où je veux que votre foi supplée à mon discours : il serviroit de peu de vous attendrir sur les souffrances du Sauveur ; il vaut bien mieux que vous fassiez de Jesus-Christ souffrant , le modèle de vos mœurs , & le motif de votre pénitence. Des bêtes féroces se jettent sur son corps sacré ; on le dépouille ; celui qui étoit revêtu de la lumière comme d'un vêtement , n'est plus ici couvert que de sa confusion ; & par la honte profonde de sa nudité , il répare vos scandales & vos indécences , femmes du monde. On décharge sur sa chair pudique une grêle de coups : ce n'est plus qu'une plaie hideuse qui le couvre : la barbarie des bourreaux se laisse sur un corps formé par l'Esprit-Saint ; & la force manque plutôt à ces sacrilèges , que la patience à cet Agneau divin. Quoiqu'il soutienne à peine encore les débris de son corps déchiré , on le détache du poteau infâme , on le revêt

d'une robe de pourpre; on met en ses mains, accoutumées à lancer des foudres, un fragile roseau ; on enfonce profondément sur son chef sacré , une couronne d'épines ; on jette sur son visage un voile ignominieux ; on se prosterne pour lui rendre des hommages de dérision & d'insulte. Ah ! dérobons à notre douleur les indignités que la suite de son histoire offre à notre souvenir ; détournons les yeux des soufflets sacrilèges dont on le charge ; des crachats infâmes dont on couvre ce visage glorieux , que les Anges ne regardent qu'en tremblant , & que tant de Rois & de Prophètes avoient souhaité de voir. Pere juste ! c'est ici où il falloit glorifier votre Fils , comme sur le Thabor , & l'environner d'une nuée de gloire , pour le dérober à de si indignes outrages : mais vous ne le connoissez plus ; & sa confusion elle-même vous glorifie.

- Cependant la marque effroyable de royauté , dont on l'a couronné , déchire son chef auguste ; le sang de toutes parts ruisselle sur sa face céleste : ces traits divins , qui le rendoient le plus beau des enfans des hommes sont effacés ; ces regards puissans & terribles , qui pouvoient convertir il n'y a qu'un moment des Disciples infidèles , ou renverser des sacrilèges au jardin des oliviers , sont éteints : cette face qui fera dans le ciel la joie des bienheureux , n'est plus qu'une masse hideuse & sanglante , dont les bourreaux eux-mêmes détournent les yeux avec horreur : & voilà le spectacle qu'un Ju-

ge barbare produit devant les Prêtres & le Peuple assemblés autour de son Palais. Jesus-Christ dans ce déplorable état paroît hors du Prétoire : Voilà l'homme, leur dit-il, *Ecce homo*. Saints Rois sortis du sang de David ! Prophètes inspirés, qui l'annonçâtes à la terre ! est-ce donc là celui que vous souhaitiez si ardemment de voir ? voilà donc l'homme ? *Ecce homo* ; voilà donc enfin le libérateur promis à vos peres depuis tant de siècles ? voilà le grand Prophète que la Judée devoit donner à la terre ? voilà le désiré de toutes les nations, l'attente de tout l'univers, la vérité de vos figures, l'accomplissement de votre culte, l'espérance de tous vos Justes, la consolation de la Synagogue, la gloire d'Israël, la lumière & le salut de tous les peuples ? *Ecce homo* ; voilà l'homme ? le reconnoissez-vous à ces marques honteuses ?

Mais laissons ces furieux demander encore comme une grace, que son sang soit sur eux & sur leurs enfans : laissons-les accomplir, en rejettant le Libérateur, tout ce qui avoit été prédit ; & justifier son ministère, en refusant de croire en lui : souffrez que je l'expose ici à d'autres spectateurs, c'est à vous-mêmes ; mes Frères : *Ecce homo* ; voilà l'homme ; voilà votre consolation, si vous êtes du nombre de ses Disciples. Dans les afflictions dont Dieu vous frappe, oseriez-vous murmurer ? jetez les yeux sur Jesus-Christ si honteusement frappé & meurtri pour vous : voilà l'homme, *Ecce*

*homo.* Si l'injustice vous a dépouillé de vos biens , & dégradé de vos honneurs & de vos titres ; voyez le successeur de tant de Rois dépouillé de toutes les marques de sa grandeur , dégradé jusqu'au-dessous des plus vils esclaves ; & ne conservant de tous ses titres glorieux & immortels , que celui d'homme qu'on lui donne encore , & dont les plaies & le sang qui le couvrent , lui ont fait presque perdre la figure : qu'avez-vous à dire ? voilà l'homme , *Ecce homo.* Si la calomnie vous noircit , écoutez les impostures dont on le charge : oseriez-vous encore vous plaindre ? voilà l'homme , *Ecce homo.* Si les devoirs de la vie chrétienne laissent quelquefois votre foiblesse ; si vous vous dites en secret que la vertu n'est pas si austère que nous le publions , voilà votre réponse : voyez si vous avez résisté jusqu'au sang ; étudiez dans cette image la mesure de vos devoirs : c'est un homme comme vous qu'on vous propose , & qui n'est homme que pour vous : *Ecce homo* ; voilà l'homme. Mais voilà votre ouvrage & la consommation de votre iniquité & de votre ingratitude , si vous êtes pécheur ; voilà l'acte barbare que vous renouvez toutes les fois que vous consentez au crime ; voilà le corps que vous déshonorez , quand vous souillez le vôtre ; voilà le chef auguste que vous couronnez d'épines , quand les images de la volupté , retracées avec complaisance , font sur votre esprit des impressions dangereuses : voilà les dérisions que vous reiterez , quand vous

donnez du ridicule à la piété des Justes ; voilà la chair sacrée que vous percez, quand vous déchirez la réputation de vos freres ; en un mot, voilà votre condamnation & votre ouvrage : voilà l'homme, *Ecce homo*. Ce spectacle peut-il vous laisser insensible ? faut-il qu'il monte encore sur le Calvaire ? voulez-vous mêler vos voies à celles des perfides Juifs, & demander encore qu'on le crucifie ? Vous croyez, dit saint Augustin, que la malice de ceux qui vont l'attacher à la croix, est aujourd'hui consommée ? vous vous trompez, c'est la vôtre, si vous anéantissez le fruit de sa croix par vos infidélités : si vous méprisez dans sa gloire, celui que les Juifs n'ont méprisé que dans sa bassesse ; si vous crucifiez de nouveau, après sa résurrection, celui qui étoit ressuscité pour ne plus mourir : *Videtur consummata nequitia hominum, qui crucifixerunt Filium Dei ; sed eorum major est, qui oderunt præcepta veritatis pro quibus crucifixus est Filius Dei.*

S. Aug.  
Enarr. in  
Psal. 7.

III.  
REFLEX. **M**Ais que ne puis-je ici achever le récit de ses souffrances ; & après vous l'avoir exposé livré à la justice de son Pere dans son agonie, à la malice des hommes dans le Prétoire ; que ne puis-je vous le montrer sur le Calvaire entre les mains même de son amour, & vous faire voir que sa mort en est une consommation parfaite !

Oui, mes Freres, ne cherchons que dans son cœur les raisons & les motifs de son

son supplice. Ce n'est ni la perfidie d'un Disciple, ni l'envie des Prêtres, ni l'inconstance du peuple, ni la foiblesse de Pilate, ni la barbarie des bourreaux, qui l'a mis à mort, c'est son amour. Il s'est livré pour moi, dit l'Apôtre, & s'il ne m'eût point aimé; il n'eût point souffert: en vain, les peuples & les Rois de la terre auroient conspiré contre le Christ: si son amour n'eût été d'intelligence avec eux, leurs conseils auroient été confondus, & tous leurs efforts inutiles.

Mais Jesus-Christ ayant aimé les siens, dit l'Évangéliste, il les aima jusqu'à la fin, comme un pere tendre, dont la tendresse envers ses enfans redouble lorsqu'il est sur le point de quitter la vie: il consume donc son amour en mourant; & cet amour divin qui brûle son cœur, est le seul feu qui allume le bucher où il va s'immoler.

Amour si ingénieux, qu'il trouve le secret même après sa mort, de s'immoler sans cesse; qu'il célèbre la préparation de sa mort, en la retraçant sous des signes mystiques; qu'il se dispose à son sacrifice, en le devant au milieu des siens; qu'il applique le prix de son sang, en le leur faisant boire par avance; qu'il dédommage ses Disciples de sa perte, en se perpétuant entre leurs mains sous le voile du Sacrement adorable; que ne pouvant mourir sans les abandonner, ni demeurer avec eux sans les priver des dons de son Esprit, il meurt pour leur envoyer le Paraclet, & demeure

en même-tems avec eux jusqu'à la consommation des siècles , pour ne pas les laisser orphelins , & afin que leur cœur ne soit pas accablé de tristesse.

Amour si désintéressé , qu'il veut souffrir tout seul ; qu'il demande qu'on épargne ses Disciples : *Sinite hos abire* ; qu'il refuse même les larmes qu'on accorde à ses tourmens & qu'il est plus occupé & plus touché des maux qui menacent Jérusalem , que du supplice affreux que cette ville infidelle lui prépare. En effet , chargé du bois honteux de la Croix , ce nouvel Isaac monte sur la montagne mystérieuse , où son amour & son obéissance vont l'immoler ; & comme touchées de l'excès de ses peines , les Filles de Jérusalem ne peuvent refuser des larmes à ce spectacle ; *Filles de Jérusalem ;* leur dit-il , *ne pleurez pas sur moi , pleurez plutôt sur vous-mêmes ; des jours vont venir où l'on appellera heureuses celles qui n'ont point enfanté : son amour lui cache l'objet affreux de la Croix sur laquelle on va l'attacher , & ne lui découvre que les calamités dont cette ville ingrate est menacée. Mais son amour vous tient ici le même langage : ce ne sont pas ses souffrances qui font la plus vive de ses douleurs ; ce sont vos infidélités & les malheurs qui vous menacent* *Ne pleurez pas sur moi , vous dit-il aujourd'hui chargé de la Croix , & allant consumer son sacrifice ; pleurez plutôt sur vous-mêmes. Ne vous attendrissez pas au spectacle de mes souffrances : attendrissez-*

Joan.  
8. 8.

Luc. 23.  
28. 29.

vous plutôt sur le triste état de votre ame & sur les malheurs éternels qui vous sont préparés : *Nolite flere super me , sed super vos ipsas flete.* Je saurai bien triompher de la mort ; mais vous , triompherez-vous jamais de ce péché invétéré qui a donné depuis si long-tems la mort à votre ame , qui trouble votre repos , qui vous laisse souhaiter votre conversion , & qui y met toujours un obstacle invincible ? *Nolite flere super me , sed super vos ipsas flete.* Je saurai bien sortir glorieux du tombeau pour ne plus mourir ; mais vous sortirez-vous jamais de cet abîme profond , où vous êtes enfévelis depuis tant d'années ? Ne vous entiez-vous pas jusqu'à la fin à ces efforts inutiles , qui ne paroissent vous relever dans l'intervalle de la solemnité , que pour vous voir retomber d'abord après , avec plus de honte & de foiblesse ? *Nolite flere super me , sed super vos ipsas flete.* Ah ! il ne me sera pas difficile de briser des chaînes dont vous me voyez lié , & d'enchaîner avec elles tout l'univers au pied de ma Croix : mais vous , rompez-vous jamais les liens criminels qui enchaînent votre cœur : ces liens , que l'âge & les penchans ont fortifiés , que vous viendrez en ces jours saints porter aux pieds de mes autels , & dont la grace de mes Sacrements ne fera que resserrer les nœuds funestes par le crime de la profanation dont vous vous allez rendre coupable en y participant avec un cœur impénitent ? Ne pleurez donc pas sur moi , pleurez plutôt sur vous-mêmes :

*Nolite flere super me, sed super vos ipsas flere.*

Amour si généreux , qu'attaché sur la Croix , il prie pour ceux-mêmes qui le crucifient : il recueille ce que la barbarie lui laisse encore de forces , pour excuser leur attentat auprès de son Pere , il leve sa voix mourante : *Mon Pere, pardonnez-leur* , dit-il , *parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font* : il offre tout son sang pour laver leur crime ; & la Croix même où ils l'ont attaché , est l'autel sacré où il veut les reconcilier avec son Pere. O mon Sauveur ! vous mourez pour vos ennemis , & nous attendons la mort pour nous résoudre à pardonner à nos freres ?

Amour si triomphant , que sur le point d'expirer , il se forme encore un Disciple. Sa parole n'est point liée avec lui : il jette sur un scélérat qui expire à ses côtés , un regard de miséricorde : ses yeux mourans , & déjà éteints , peuvent encore triompher des cœurs : ce Roi honteusement dégradé , promet encore des Royaumes. Heureux coupable , qui recueillez aujourd'hui les prémices de son sang ; & qui sans avoir été témoin de ses œuvres , ne découvrez sa grandeur que dans sa patience ! mais heureux aussi les pécheurs qui m'écoutez ! attendez tout aujourd'hui de sa miséricorde : le moment où il expire est proprement pour les grands pécheurs comme vous , ses derniers soupirs & les prémices de son sang vous regardent.

Enfin, amour si attentif & si respectueux jusqu'au dernier soupir, qu'il confie sa mere défolée au Disciple bien-aimé, & le Disciple à sa Mere : *Mulier : Ecce Filius tuus : Joan. 19<sup>e</sup> deinde dicit Discipulo , ecce Mater tua.* Il se tourne pour la dernière fois vers cette fille de douleur, il la voit aux pieds de sa Croix, plôgée dans une mer de tribulation & d'amertume ; ses yeux déjà éteints vont mourir sur elle. Quels regards mutuels entre Marie & son Fils qui expire ! quels témoignages douloureux & secrets d'un amour réciproque dans cette triste séparation ! quel glaive de douleur perce alors l'ame de cette Mere affligée ! que de sacrifices invisibles ! que de douleurs inexplicables dans ce moment ! & qu'il en devoit coûter à Marie pour être la Mere de son Dieu ! Mais dans son accablement, elle adore la main qui la frappe : elle offre cette hostie innocente, qui expire, à la justice de son Pere : elle entre dans les intérêts de tous les hommes, qui avoient besoin de ce grand sacrifice ; & nous apprend que les grandes afflictions ont de grandes utilités, & que les vûes de la foi sont une source inépuisable de consolation pour les ames affligées.

Enfin, Jesus-Christ n'ayant plus rien à faire pour nous sur la terre ; tout étant consommé, & du côté de la justice de son Pere, & du côté de la malice des hommes, & du côté de son amour : le grand sacrifice offert, & toutes les figures an-

ciennes accomplies : Jérusalem ayant comblé la mesure de ses peres : tous les oracles des Prophètes développés ; le véritable culte établi ; la gloire de son Pere vengée ; le cours de son ministère fini ; ne pouvant plus laisser aux hommes de plus grandes marques de son amour , il déclare que tout est accompli : *Consummatum est*. Il baisse la tête ; il pousse vers le Ciel une forte clameur ; il expire , & rend à son Pere l'ame & l'esprit qu'il avoit reçu de lui. Laissons le soleil s'éclipser , la terre se couvrir de ténèbres , les rochers se briser , les sépulcres s'ouvrir , toute la nature se confondre , les ennemis même du Sauveur le confesser & le reconnoître ; je ne veux point ici vous proposer ces grands spectacles : Jesus-Christ que son amour vient d'immoler pour nous , est le seul prodige qui doit ici nous occuper. Regardez-le donc expirant sur la Croix ; & ne se proposant que vous seul pour le prix de ses souffrances : il meurt votre libérateur ; il meurt à votre place ; il meurt dans le tems , afin que vous ne mouriez pas pour l'éternité ; il meurt , parce qu'il vous aime ; il meurt , parce que vous ne l'aimez pas. Votre tendresse , votre douleur , votre reconnoissance peuvent-elles ici se prescrire des bornes ? & n'êtes-vous pas un anathème , si vous n'aimez pas Jesus-Christ crucifié ?

Les spectateurs de sa mort sur le Calvaire lui disent aujourd'hui : *Descendez de la Croix , & nous croirons en vous. Mais*

nous devons lui tenir ici un langage bien différent : c'est parce que vous êtes monté sur la Croix , ô mon Sauveur ! c'est parce que vous y expirez aujourd'hui pour moi , & que vous préférez à la droite de votre Pere , ce trône d'ignominie , pour y être notre hostie & notre Pontife ; c'est pour cela même que toute notre consolation est de croire en vous : de vous adorer comme notre médiateur , & de vous consacrer ce qui nous reste de vie. Ne descendez pas de ce bois sacré , où vous êtes la seule espérance de votre peuple : attirez-nous y plutôt avec vous , comme vous nous l'avez promis : plus vous nous paraissez rassasié d'opprobres : plus notre foi s'augmente , plus notre espérance est ferme ; plus notre amour s'enflâme. Tant de peines & de souffrances offertes pour nous pourroient-elles nous être utiles ? auriez-vous racheté nos ames d'un si grand prix , si vous aviez voulu les laisser périr ? & seriez-vous mort avec tant d'ignominie , si en participant à votre Croix , nous ne devions pas partager un jour avec vous la gloire de votre immortalité ?

*Ainsi soit-il.*



# S E R M O N

P O U R L E J O U R

## D E P A S Q U E S .

*Sur les causes ordinaires de nos  
rechutes.*

Christus resurgens ex mortuis , jam non  
moritur ; mors illi ultrà non dominabitur.

*Jesus-Christ étant ressuscité d'entre les morts ;  
ne meurt plus ; la mort n'aura plus d'empire  
sur lui. Rom. 6. 9.*



A victoire que Jesus - Christ  
remporte aujourd'hui sur la mort  
& sur le péché , lui assure enfin  
pour toujours le prix de ses souff-  
rances , le fruit de son ministè-  
re , la consommation de son œuvre , la du-  
rée de son Eglise , la fidélité de ses Disci-  
pules , la vie immortelle de son corps glo-  
rieux , la conquête de l'univers , le triom-  
phe de la Croix , & le salut de toutes les  
nations de la terre.

Nous

Nous ne le verrons plus reprendre ces marques de mortalité, qu'il laisse dans le tombeau, & dont il ne s'étoit chargé, que pour en délivrer à jamais ce corps mystique, qui doit monter avec lui dans le ciel pour y glorifier éternellement la sainteté de son Pere. Tout ce qu'il avoit encore de mortel & de terrestre, a été attaché à la Croix; mort une fois, il ne mourra plus désormais: la puissance que le Pere lui donne aujourd'hui ne lui sera plus ôtée, son nouveau règne ne finira plus; & sa vie glorieuse & ressuscitée, n'aura plus d'autres bornes, que celles des siècles éternels, & de la gloire de Dieu même: *Christus resurgens à mortuis, jam non moritur.*

Voilà, mes Freres, le grand caractère de la résurrection de Jesus-Christ, le trait singulier qui le distingue de tous ceux qui n'avoient été ressuscités par son ministère, ou par celui des Prophètes, que pour mourir encore; & l'endroit principal par où saint Paul nous la propose pour modèle: *Jesus-Christ ressuscité d'entre les morts: ne meurt plus.* D'où vient donc que notre résurrection de la mort du péché, à la vie de la grace en ces jours saints, par la participation aux sacrés mystères, est si peu constante & si peu durable? d'où vient que la grace du tems pascal ne fait que des conversions passagères; que notre nouvelle vie n'est jamais que d'un instant; & que nos anciennes passions attendent à peine la

fin de la solemnité , pour reprendre leur premier Empire ?

Cherchons , mes Freres , les raisons d'un malheur si commun & si déplorable : avoir connu les sources du mal , c'est en avoir déjà trouvé le remède. Vous ne persévérerez pas dans la vie nouvelle & ressuscitée , où la grace des Sacremens vient de vous établir : premièrement , parce que vous n'évitez pas avec assez de soin tout ce qui peut ou l'affoiblir en vous , ou vous la faire perdre ; secondement , parce que vous oubliez tout ce que vous aviez promis pour la conserver ; troisièmement , enfin , parce que vous manquez de réparer tout ce qui devoit l'être , & sans quoi votre nouvelle vie ne pouvoit être durable.

Et voilà ; mes Freres , les trois causes les plus ordinaires de nos rechutes après la solemnité : les précautions négligées , première cause ; les résolutions violées , seconde cause ; les réparations omises , dernière cause. Développons ces trois vérités , après avoir imploré le secours de l'Esprit-saint par l'intercession de Marie , en chantant avec l'Eglise : *Regina cæli*.

I.  
REFLEX.

**J**E n'ignore pas , mes Freres , qu'une des causes les plus ordinaires des rechutes , après la solemnité sainte , c'est que la pénitence n'avoit pas été sincère & véritable. On ne se corrige point , parce qu'on ne s'étoit pas converti : il n'y a aucun changement dans les mœurs , parce qu'il n'y en

avoit point eu dans la volonté ; & les Sacremens nous laissent toutes nos passions , parce que nous les avons toutes portées aux pieds du Tribunal sacré , sans aucun propos réel de les finir. Nous ne parlerons pas aujourd'hui de cette cause si commune, parce que nous en avons déjà parlé ailleurs, & que de plus elle ne regarde que les pécheurs que la grace du tems pascal n'a pas ressuscités , qui ont trouvé une nouvelle mort dans les Sacremens , loin d'y trouver une vie nouvelle ; & que les crimes où ils tombent ensuite ne sont pas des rechutes , mais la continuation des mêmes désordres.

Je suppose donc , mes Freres , que la plupart de ceux qui m'écoutent , ont voulu de bonne foi retourner à Dieu dans cette solennité sainte ; qu'un cœur brisé & humilié les a préparés à la grace des Sacremens , & qu'ils y ont trouvé cette vie nouvelle & ressuscitée , promise à ceux qui étoient déjà morts avec Jesus-Christ par la douleur d'une sincère pénitence. Je suppose que les vérités saintes , entendues durant ces jours de salut ; que les lumières nouvelles nées dans vos cœurs ; que des sentimens de grace formés par l'Esprit-saint ; que la lassitude des passions , que les dégoûts du monde , que le vuide des plaisirs , que la chimère des espérances , que la tristesse secrète du crime , que tout cela ensemble a formé au-dedans de vous , une résolution nouvelle de rompre enfin

des chaînes trop long-tems portées ; & de chercher dans le service de Dieu , & dans des mœurs plus pures , une paix & des consolations que le monde n'a jamais pû vous donner.

Or , je dis que la première cause de vos rechutes , après des démarches de pénitence , qui sembloient promettre une vie toute nouvelle , est dans les précautions négligées ; je dis , les précautions de nécessité , & les précautions de pure sûreté.

J'appelle précautions de nécessité , la fuite de certaines occasions d'elles-mêmes toujours funestes à l'innocence , & où nous voyons une chute inévitable ; la présence & l'assiduité auprès des objets auxquels nous tenons par des passions injustes les plaisirs & les sociétés où l'on ne se propose que le crime , les familiarités , & les libertés où la perte de la grace est sûre ; en un mot , certaines situations incompatibles avec le salut.

Et voilà , mes Freres , où viennent d'ordinaire échouer tous vos projets d'amandement & de conversion. On se promet à soi-même plus d'attention & plus de fidélité dans ces occasions dont nous venons de parler ; on se persuade qu'y portant des dispositions plus saintes , le danger sera moindre ; on se fait à soi-même mille raisons spécieuses pour ne pas s'en éloigner. Des raisons de bienséance ; ce seroient des discours publics , si l'on venoit à rompre tout d'un coup , & on ne veut pas s'y exposer :

des raisons de devoir ; ce font des liens & des engagemens indispensables , & on ne fauroit les rompre : des raisons de prudence ; ce feroit un éclat , & on veut l'éviter : des raisons de fortune ; ce feroit ruiner fans reflource fes affaires , & on ne peut pas tout abandonner : des raisons d'impoſſibilité prétendue ; on n'en eſt pas le maître , & Dieu ne demande que ce qui dépend de nous : enfin , des raisons même de Religion ; on ramenera peut-être à Dieu , ceux qui nous en ont éloignés autrefois , & l'on ne voit pas de mal à l'eſſayer.

Or , mes Freres , le myſtère de Jeſus-Chriſt reſſuſcité va nous fournir pour confondre ces vains prétextes , de grandes règles & des inſtructions importantes. En effet , n'ayant plus rien à craindre après ſa réſurrection & dans ſa vie nouvelle , de la fureur de ſes ennemis , il ne vient pas cependant encore s'expoſer au milieu de Jérufalem ; il n'apparoît qu'à ſes Diſciples ; il ne ſe montre que dans des lieux ſolitaires & écartés : & comme ſi la nouvelle vie qu'il a reçue au ſortir du tombeau , étoit encore ſujette à la mort , il ne l'expoſe plus à la malice des Juifs ; pour nous apprendre qu'il ne faut jamais tenter Dieu , & qu'expoſer la grace à des périls certains , c'eſt l'avoir déjà perdue.

Et certes , mes Freres , je ne vous diſ pas premièrement qu'il eſt bien téméraire de compter , que Dieu vous ſoutiendra dans des occaſions , qu'il vous ordonne lui-même

même de fuir ; que sa protection deviendra le prix de votre témérité ; & que ses graces feront la récompense de la transgression de ses ordres.

Je ne vous dis pas en second lieu , que c'est un crime de ne pas éviter tout ce qui l'a été jusqu'ici , & qui peut encore le devenir pour nous : un crime , parce que aimer le péril , c'est aimer tout ce qui conduit à la chute ; un crime , parce que ne pas craindre de retomber , c'est ne faire aucun cas de la grace qui nous a relevés ; un crime , parce que ne vouloir pas s'éloigner des occasions , c'est aimer encore tout ce qui les rend funestes à l'innocence ; un crime , parce que revoir avec plaisir ce qui a fait tous nos malheurs , c'est n'être pas fâché d'avoir été coupable ; un crime , parce que ne pouvoir perdre de vûe tout ce qui réveille les passions , c'est les porter encore toutes dans le cœur ; un crime enfin , parce que chercher soi-même à combattre , c'est toujours chercher à périr.

Je ne vous dis pas en dernier lieu , que votre propre expérience vous devrait ici tenir lieu de preuve : que mille fois dégoûté de votre passion , & de l'objet infortuné qui l'avoit allumée dans votre cœur ; rebuté de ses caprices & de ses inconstances , déchiré de remords , résolu enfin de rompre des liens injustes ; sa seule présence vous a fait oublier vos dégoûts & vos projets : un instant de péril a renoué vos chaînes ; toutes vos résolutions ont échoué

contre cet écueil fatal ; & que la même occasion vous a encore retrouvé le même.

Vous dites , qu'y portant maintenant des dispositions plus saintes , le danger deviendra moindre.

Et je vous dis de la part de Dieu , que toute disposition qui nous conduit au péril est profane & criminelle ; que plus la grace a opéré dans notre cœur des désirs d'une vie nouvelle , plus nous devons craindre d'exposer son opération , & les miséricordes du Seigneur sur notre ame ; que la première disposition que l'Esprit de Dieu met en nous , c'est la défiance de notre faiblesse ; & qu'enfin ce qui fait le crime dans les périls , n'est pas l'intention d'y succomber , c'est l'imprudence & la témérité qui les cherche.

Vous dites que rompre tout d'un coup , ce seroit un éclat qui réveilleroit l'attention du public , & qui donneroit lieu à des soupçons , dont jusqu'ici vous avez su vous défendre.

Et je vous dis de là part de Dieu , que vous seul ignorez ce que le public pense , & que ces soupçons que vous voulez éviter , naissent plus de vos assiduités , qu'ils ne naîtront de votre éloignement & de votre fuite ; que plus vous différerez , plus vous accoutumez les yeux du public , & par-là plus vous rendez la rupture difficile & l'éclat inévitable ; & qu'enfin un homme qui est au milieu des flâmes , n'examine pas tant pour se sauver ; que la promptitude de

sa fuite prévient toutes ses réflexions ; & qu'il suffit de sentir qu'on va périr , pour être en droit de tout entreprendre.

Vous dites , que ce sont des engagements indispensables de bienfiance & de devoir , qu'on ne peut rompre.

Et je vous dis de la part de Dieu , que votre premier devoir est de lui obéir & de sauver votre ame ; que tout engagement incompatible avec le salut n'engage point ; que nul n'est obligé malgré lui de périr ; & qu'enfin on peut se faire une bienfiance de la règle & de la vertu , mais qu'il est insensé de vouloir s'en faire une du désordre & du vice même.

Vous dites que ce seroit ruiner sans ressource votre fortune & vos affaires , & que Dieu n'exige pas qu'on en vienne à cette extrémité.

Et je vous dis de la part de Dieu , qu'il veut qu'on perde tout pour sauver son ame ; que la plus grande fortune d'un Chrétien , est de faire son salut ; qu'on a tout quand on a la grace ; que c'est avoir perdu la foi , d'aimer mieux risquer son salut éternel qu'une fortune de bouë ; & qu'enfin quand on a trouvé Dieu , on ne sauroit plus rien perdre , à moins qu'on ne le perde lui-même.

Vous dites , que Dieu ne demande que ce qui dépend de nous.

Et je vous dis de sa part , qu'il dépend toujours de nous de faire ce qu'il demande de nous ; qu'il nous rend toujours possible

tout ce qu'il nous rend nécessaire ; que l'impossibilité prétendue de nos devoirs est toujours dans le prétexte de nos passions & jamais dans nos devoirs mêmes ; & qu'enfin les obstacles prouvent seulement qu'il est difficile de se sauver , mais non pas qu'il est permis de se perdre.

Vous dites enfin , que dans les nouveaux sentimens que Dieu vous donne , vous voudriez pouvoir les inspirer aux personnes qui vous ont séduit ; & que la part qu'elles ont euë à vos déréglemens , les rendra plus sensibles à vos discours & à vos exemples.

Et je vous dis de la part de Dieu : Qui vous a établi guide & pasteur de votre frere ? Vous n'êtes pas encore bien affermi , & vous pensez déjà à donner la main aux autres ? A peine êtes-vous Néophyte dans la Foi , & vous voulez déjà en devenir l'Apôtre ? Mais le Seigneur vous a-t'il permis d'exposer votre salut , sous prétexte d'empêcher que votre frere ne périsse ? Dieu demande-t'il de vous que vous commenciez par corriger les passions d'autrui , ou par pleurer vos passions propres ? Un lépreux qui veut remédier à la lèpre de son frere , ne le purifie pas , mais acheve de se souiller lui-même ; un zèle qui cherche les périls , n'est pas un zèle du salut d'autrui , mais une indifférence criminelle pour son salut propre. Et qui êtes-vous ; pour vouloir être déjà un instrument des miséricordes du Seigneur sur les ames ? les

seules fonctions d'un pécheur sont les larmes, le silence, la retraite, & la prière. Attendez que Dieu vous envoie pour entreprendre son œuvre : préparez, par de longs exemples, l'efficace à vos discours : édifiez long-tems vos freres, avant que d'oser les exhorter : achetez, par une longue fuite, le droit de les voir sans danger ; & souvenez-vous que les complices de nos passions, ne sauroient être d'abord que les écueils de notre pénitence.

Mais peut-être vous rassurez-vous sur ce que vous avez retranché tous les périls dont nous venons de parler, & toutes les occasions certaines de crime ; que celles au milieu desquelles vous vivez maintenant, sont plutôt des dissipations inévitables dans le monde, que des périls ; qu'elles font peu d'impression sur votre cœur ; que le long usage leur a ôté par rapport à vous, tout ce qu'elles pourroient avoir de venin pour les autres ; qu'au fond à moins de se condamner à une retraite entière, on ne peut pas s'empêcher d'être dans le monde, d'une certaine façon, & d'entrer dans certains plaisirs ; que vous en sortez toujours comme vous y êtes entré ; & que si quelquefois, vous vous laissez aller, c'est plutôt une foiblesse qui est en vous, qu'un venin qui se trouve dans la chose même : seconde illusion qui devient un principe certain de rechute : & seconde sorte de précautions qu'on néglige après la pénitence ; les précautions de pure sûreté.

Or, mes Freres, une ame qui revient à Dieu, après les égaremens du monde & des passions, doit se regarder comme un malade frappé dans toutes ses puissances. Le cœur corrompu par des habitudes criminelles; l'Esprit rempli de préjugés & de ténèbres; l'imagination souillée de mille images impures; la volonté affoiblie par une longue servitude; les sens dérégés par un long usage de plaisirs; la chair rebelle & indocile par une vie de volupté, qui en a fortifié l'empire: tout est encore malade, foible, languissant, dans une ame depuis long-tems esclave du péché, & depuis peu arrivée à l'heureuse liberté de la justice; & la grace qui a guéri ses plaies, lui a encore laissé les impressions & les foibleesses, c'est-à-dire, les cicatrices prêtes à se r'ouvrir à la premiere occasion.

Je dis donc que dans ce nouvel état de justice, la grace ne peut se conserver que par des précautions infinies; que toutes vos passions n'étant encore qu'à demi éteintes, les objets les moins dangereux peuvent les rallumer; que vos forces n'étant encore qu'à demi revenues, le moindre choc, un souffle est capable de vous renverser & de vous abattre.

Cependant vous voulez vivre au sortir des Sacremens, où la grace vient de former en vous de nouvelles créatures, comme des Justes solidement établis, & qui n'auroient plus rien à craindre: vous fuyez peut-être les occasions qui vous ont séduit;

vous ne craignez pas celles qui peuvent encore vous séduire : le crime vous allarme ; le danger ne vous touche pas : vous vous faites à vous-même un plan de conduite , d'où vous ne bannissez que vos malheurs passés ; vous retenez tout ce qui peut vous y conduire par d'autres routes : les jeux , les spectacles , la vie inutile , la familiarité des entretiens , la licence des discours , la sensualité des tables , les soins de l'ambition , l'amertume des jalousies & des concurrences : vous ne changez rien au fond de votre vie ; vous n'en voulez retrancher que le désordre ; les sources , les attrait , les routes qui y mènent , vous les laissez : vous ne poussez pas plus loin les projets d'une vie nouvelle ; vous comptez que se convertir , c'est précisément ne plus tomber ; que vivre dans la grace , c'est ne plus vivre dans le péché ; & que le changement du cœur n'est pas un renouvellement de l'homme tout entier , & un changement universel de conduite.

Or , Jésus-Christ après sa résurrection ne conserve plus rien de sa vie terrestre & mortelle : tout est nouveau & changé en lui : ses plaies mêmes sont devenues des rayons de gloire & des marques d'immortalité : ce n'est plus cet homme de douleur , chargé de nos infirmités & de nos misères ; c'est un Roi glorieux , qui mène en triomphe les Principautés & les Puissances : en un mot , sa résurrection est une vie toute nouvelle , un ministère nouveau , une ré-

demption & une justification nouvelle ; tel est le modèle d'une vie ressuscitée.

En effet, mes Freres, c'est une illusion de prétendre qu'en ne changeant presque rien à vos mœurs, vous puissiez conserver la grace, car premièrement, si nos plus saintes résolutions trouvent des écueils dans l'inconstance seule de notre cœur ; si nous nous sommes à nous-mêmes une tentation continuelle ; si nous avons tant de peine à nous défendre contre nos propres dégoûts, contre les répugnances qui nous abattent, les craintes qui nous découragent, les humeurs qui nous possèdent, les inégalités qui nous entraînent : en un mot, si tout ce qui est en nous est péché, ou source de péché ; hélas ! pouvons-nous être en sûreté contre des périls que nous cherchons, puisque nous ne le sommes pas contre nous-mêmes ? un malade qui porte déjà un poison lent dans le sein, n'a-t'il rien à craindre d'un air contagieux & funeste à la santé la mieux établie ? & pouvons-nous croire qu'il y ait des dangers innocens pour nous, puisque nous nous sommes sans cesse un danger à nous-mêmes.

En second lieu, le passé devoit ici vous tenir lieu de preuve pour l'avenir : la résolution que vous venez de former d'une vie plus chrétienne, vous l'avez déjà formée plus d'une fois dans les mêmes circonstances : la révolution de chaque année, vous a presque toujours trouvé en ce saint tems, touché de vos crimes & résolu de vivre

plus chrétiennement ; d'où vient cependant qu'après avoir commencé l'édifice , vous n'avez jamais pû l'achever ; d'où vient que vos essais n'ont jamais été heureux ; & qu'après vous être répondu tant de fois à vous-même de votre fidélité , le lendemain vous a toujours retrouvé infidèle ? Vous évitiez cependant les grands écueils qui venoient de vous voir périr ; vous vous interdisiez certaines occasions , où la chute n'auroit pas été douteuse pour vous , d'où vient donc que malgré ces précautions que vous croyiez seules essentielles , vous êtes toujours retombé ? n'est-ce pas que comptant d'éviter le crime , vous n'avez compté pour rien tout ce qui pouvoit y conduire , & que vous avez cru pouvoir aller à Dieu par la voie même qui vous avoit conduit à le perdre ?

Je veux que vos résolutions soient aujourd'hui plus ferventes qu'autrefois , votre cœur plus touché ; & que cette démarche de changement semble promettre plus que toutes les autres : en vain les dispositions paroissent différentes ; les suites seront encore les mêmes. Ce qui fait persévérer dans la grace , n'est pas la vivacité des sentimens qui nous y rappelle , c'est la fidélité des précautions qui nous y soutient : ce n'est pas une certaine ardeur qui commence , c'est la vigilance qui poursuit. Les premières impressions de la grace , en certains cœurs sur-tout , sont toujours vives & ardentes : le premier goût de Dieu , nous

trouvant lassés & dégoûtés du monde, nous saisit & nous transporte : plus même les passions avoient eu d'empire sur nous, plus la grace d'abord nous attendrit & nous touche : le cœur accoûtumé aux sentimens les plus vifs, ne sent plus rien que d'extrême ; & les premières larmes dans le pécheur qui va retomber, sont souvent plus vives & plus abondantes, que dans le pécheur qui persévère.

C'est-à-dire, qu'il ne faut pas juger de foi par certaines ardeurs qu'on éprouve dans la résolution d'une vie nouvelle : la vie chrétienne n'est pas dans des sentimens passagers ; elle est dans une fidélité constante & durable : ce n'est pas une faillie d'un cœur facile à s'attendrir ; c'est une disposition stable de foi & de componction : ce n'est pas une étincelle qui s'évanouit aussitôt ; c'est une lampe ardente & luisante, que les vents de tentations éteignent difficilement, & qui nous montre long-tems la vérité & les voies de la vie éternelle.

Vous nous répondrez peut-être, que votre état semble vous rendre ces occasions inévitables ; que destiné par votre naissance ou par votre rang, à vivre au milieu du monde & de la Cour, vous ne pouvez pas vous faire des mœurs à part ; qu'il faut suivre les usages établis ; ne pas reculer à certaines propositions, de peur de paroître extraordinaire ; & qu'en un mot, si vous étiez à vous, il vous seroit aisé de vous faire un plan de vie, tel que nous pourrions le souhaiter ; mais qu'étant redevable à tous

ceux presque qui vous environnent, il faut vous prêter, & remplir les devoirs & les bienfaisances attachées à votre état.

A cela, je vous réponds moi-même, qu'il est vrai que les périls où l'ordre de Dieu & les devoirs de notre état nous engagent, cessent de l'être à notre égard : que Pierre sur les flots, où Jesus-Christ lui avoit ordonné de marcher, étoit plus en sûreté que Jonas dans le navire même où son infidélité l'avoit conduit ; que Daniel au milieu des lions dévorans, avoit moins à craindre que ce Prophète infidèle sur le grand chemin de Béthel, où il fut dévoré par les ours ; que ce qui fait la sûreté, n'est pas précisément la situation où nous nous trouvons, mais la main de Dieu qui nous y place ; qu'ainsi il faut bien distinguer les périls attachés par l'ordre de la Providence à notre état, de ceux que notre goût & nos penchans y cherchent ; & que si nous voulons être de bonne-foi avec nous-mêmes, nous conviendrons que ce ne sont pas les périls inséparables de nos devoirs, mais ceux de notre propre choix qui d'ordinaire nous séduisent.

Je vous réponds encore, qu'il y a presque plus d'occasions de vertu, que de chute, attachées à vos charges, à votre état, aux soins publics ; & que si vous vouliez en remplir toutes les obligations, en souffrir tous les assujettissemens, en supporter les contre-tems, en étudier les révolutions & les vicissitudes, en rapporter à Dieu  
les

les peines , les dégoûts & les contraintes , vous trouveriez dans la vie du monde & de la Cour , plus de leçons & de moyens de salut , que dans celle des cloîtres & des déserts. Mais vous ne comptez parmi vos devoirs , que les périls que vous aimez & qui n'en sont pas ; & vos devoirs véritables , vous ne les regardez que comme des fonctions arbitraires , dont vous pouvez vous dispenser à votre gré.

Vous vous rassurez peut-être sur ce que ces périls , ces familiarités , ces plaisirs publics au milieu desquel vous vivez , ne font aucune impression marquée sur votre cœur ; & qu'ainsi il n'est point de loi qui puisse vous les interdire.

Mais je pourrois vous répondre premièrement , que les impressions sont quelquefois d'autant plus dangereuses , qu'elles sont plus insensibles ; qu'on se défie des sentimens marqués & profonds , & qu'on ne peut plus se déguiser à soi-même , mais qu'on s'endort sur ceux qui ne font que nous affoiblir , qu'amollir le cœur , que nous inspirer des sentimens vagues de tendresse , qu'insinuer le venin , que nous préparer à toutes les passions , que nous remplir d'images vaines & frivoles , que nourrir notre esprit des maximes passionnées & lascives ; & que souvent cette prétendue innocence , qui ne consiste qu'à se conserver libre de passion particulière , n'est qu'une corruption du cœur plus dangereuse & plus universelle.

Je pourrois vous répondre encore, que souvent l'insensibilité qu'on se trouve dans les occasions les plus dangereuses, & qui nous persuade que nous n'y courons point de risque, n'est pas une marque que nous en sortions innocens, mais que nous y sommes entrés plus corrompus, les dangers, pour avoir trop fait d'impression sur nous, n'en font presque plus de sensible : le long usage des plaisirs leur a ôté, à notre égard, le privilège de nous toucher vivement, sans leur ôter celui de nous corrompre : ils nous fouillent & nous infectent sans nous piquer; comme un corps déjà engourdi par le venin de la première piquûre que lui a fait le serpent, reçoit la seconde sans en sentir la douleur. Le mal n'est pas si grand, quand on se trouve encore sensible; c'est une marque qu'il reste encore quelque chose de sain dans le cœur : l'insensibilité qui nous rassure, est donc plutôt un engourdissement qui vient de corruption, qu'une force qui naît de la vertu : c'est la satiété des plaisirs qui fait toute notre innocence.

Enfin, je pourrois vous répondre: Vous vous vantez que rien ne fait impression sur votre cœur; & que les périls contre lesquels nous déclamons tant, vous trouvent toujours insensible : mais d'où vient donc que lorsque vous venez enfin nous ouvrir votre conscience au Tribunal sacré, & avouer à nos pieds des chûtes qui vous couvrent de confusion, vous nous alléguiez si fort votre foiblesse, pour excuser vos éga-

remens ? d'où vient que vous vous en prenez tant alors au caractère de votre cœur , qui malgré vous s'emporte & vous échappe ? d'où vient que vous nous faites tant valloir alors le malheur d'un tempérament fragile , & dont vous n'êtes presque plus le maître ? d'où vient qu'alors vous nous avouez que tout est danger pour vous ; que ce qui seroit innocent pour les autres , devient par la corruption de votre cœur , criminel à votre égard ; que vous n'avez jamais sù résister ; que vous donnez à la complaisance ce que l'inclination refuse ; qu'il faudroit vous retirer dans un désert pour être en sûreté ; que toutes vos résolutions n'ont jamais été plus loin , que jusqu'au premier péril qui les a attaquées , & que vous pouvez bien répondre de la sincérité & de la bonne-foi de vos promesses , mais que vous ne sauriez répondre de vous-même ? Vous exagerez votre foiblesse , quand il s'agit d'excuser vos crimes passés ; & vous voulez qu'on vous croye fort , dès qu'il ne s'agit plus que d'éviter les périls qui peuvent encore vous y conduire.

Grand Dieu ! mes propres malheurs ne devoient-ils pas suffire ici pour m'instruire ? en vain j'ai voulu mille fois vous être plus fidèle ; j'ai toujours éprouvé qu'on le vouloit en vain , tandis qu'on vouloit encore s'exposer au milieu des flots & des écueils ; & tous mes projets de fidélité n'ont jamais abouti qu'à de nouveaux naufrages : *Veni in altitudinem maris & tempestas demersit* Ps. 68,

me. O mon Dieu ! vous seul savez que le plus foible des hommes, je me suis fait une gloire insensée de braver tout haut les périls, tandis qu'en secret je rougissois de ma confusion & de ma foiblesse : *Deus tu*

*Ibid.* 7.  
6. & 20.

*scis insipientiam meam & confusionem meam.* Arrachez-moi vous-même du milieu de ces objets, où à peine relevé de ma chute, vous m'avez vû retomber à l'instant : tirez-moi de cette bouë où je ne saurois marcher, sans enfoncer tous les jours davantage : *Eripe me de luto, ut non infigar.*

5. 25.

Ne laissez plus mon cœur entre les mains de ma légèreté & de mon inconstance : je sens que malgré toutes les promesses que je vous fais d'être à vous, le premier péril va me retrouver encore infidèle : fixez enfin les incertitudes de mon ame : délivrez-le de sa propre instabilité : *Intende animæ meæ, & libera eam.* Il est bien plus-dangereux de

7. 19.

pouvoir vous oublier, un moment après qu'on vous a aimé, que de ne pas vous aimer encore : je crains enfin que les variations éternelles de ma vie ne fixent votre colère sur ma tête ; que mes soupirs & mes promesses tant de fois violées, ne soient à vos yeux comme des dérisions & des outrages ; & que les flots qui m'agitent depuis si long-tems, ne me creusent enfin eux-mêmes un éternel précipice : *Non me demergat tempestas aquæ, neque absorbeat me profundum.* Et voilà la seconde excuse de nos rechutes, les résolutions violées.

7. 19.

**J**ESUS-Christ ressuscité d'entre les morts ne meurt plus ; parce que sa résurrection est l'accomplissement de toutes ses promesses. Il avoit promis à son Pere de le glorifier s'il le délivroit de la mort ; de faire connoître son nom à toute la terre , & de lui former par-tout des adorateurs en esprit & en vérité : il avoit promis à ses Disciples de les revêtir de la vertu du Très-haut ; de leur donner une force & une sagesse , à laquelle le monde entier ne pourroit résister ; de les établir les maîtres de la mort & de la vie : il leur avoit promis la conquête de l'Univers , les clefs du ciel & de l'enfer , la conversion des peuples & des Césars , le triomphe de la Croix , le renversement des Idoles , l'établissement de la science du salut sur la terre. Ces promesses étoient magnifiques : mais à peine est-il ressuscité , qu'elles commencent à s'accomplir ; & si le miracle de sa résurrection justifie la vérité de ses promesses , on peut dire que l'accomplissement de ses promesses , est la preuve la plus décisive du miracle de sa résurrection.

Or , voilà , mes Freres , la seconde instruction que nous fournit ce Mystère. Nous avons fait à Dieu mille promesses en approchant du Tribunal sacré où nous avons trouvé une nouvelle vie ; les accomplissons-nous après être ressuscités ? & peut-on dire de nous comme de Jesus-Christ , que le miracle de notre résurrection & de notre nouvelle vie , prouve la sincérité de nos pro-

messes passées ; & que l'accomplissement de nos promesses est le témoignage le plus certain du miracle & de la vérité de notre vie nouvelle. Seconde cause de nos rechutes : les promesses & les résolutions violées.

Oui, mes Freres, lorsque touchés du désir d'une vie plus chrétienne, lassés du monde & de nos passions, nous sommes venus les détester en ces jours de salut aux pieds de Jesus-Christ : nous nous sommes prescrits à nous-mêmes mille moyens de conserver la grace, sans lesquels il ne nous paroïsoit pas possible de persévérer dans la voie de Dieu : nous avons fait mille projets sur toute la conduite de notre vie ; nous avons marqué en détail un remède à chacun de nos maux ; la fuite, à certains périls ; la fermeté à certaines complaisances ; la retraite à certaines dissipations ; la modestie à certaines indécences ; le silence & la circonspection, à certains discours ; la charité, à certaines antipathies ; le retranchement & la règle, à certaines superfluités ; l'usage de la prière & les pratiques de la piété, à certaine inutilité de vie ; la fréquentation plus exacte des Sacremens, à notre paresse ; enfin, éclairés alors sur tous nos besoins, sentant vivement toutes nos plaies qui saignoient encore, nous leur avons préparé à chacune son remède ; & pénétrés des miséricordes de Dieu sur nous, qui vouloit bien nous tendre encore la main au fond de l'abîme où nous étions tombés ; de la patience, que la durée de nos crimes n'avoit pû

rebuter , de sa sagesse , qui avoit fait servir à notre salut , nos passions même ; nous avons fait mille résolutions de fidélité que nous avons scellées de nos soupirs & de nos larmes.

Cependant ces résolutions si essentielles à notre salut , n'ont presque eu de réalité que dans l'imagination qui les a formées : semblables à ces projets spécieux , qui amusent le loisir d'un esprit oisif , & dont on n'aime jamais que l'idée , la nouveauté seule nous en a plû : nous avons cru qu'il n'en coûteroit plus rien de les accomplir : parce que nous avons trouvé une sorte de plaisir à les former ; & que nous en aimerions la réalité , comme nous en avons aimé le songe & la chimère : peut-être même y avons-nous été fidèles un certain tems. Un reste de honte de violer nos promesses , un moment après que nous venions de les jurer aux pieds des autels , nous a soutenus les premiers jours ; mais notre fidélité n'a pas été loin. Nous sommes parvenus peu à peu à nous persuader que nos résolutions étoient des scrupules ; que c'étoit un joug inutile que nous nous étions imposé à nous-mêmes ; qu'il y a de la foiblesse d'esprit à vouloir se faire une obligation de ce qui n'en est pas une pour les autres ; qu'au fond , on peut se sauver sans s'assujettir à ces sortes de pratiques ; que le zèle qui nous les inspira , étoit bon ; mais que nous ne nous connoissions pas nous-mêmes , en supposant qu'il dureroit toujours ; qu'il ne faut pas chicaner

avec Dieu ; que le salut ne gît point en des minuties ; & qu'il arrive toujours que pour vouloir trop bien faire , on ne fait rien du tout. Ainsi les résolutions s'oublient ; les promesses s'évanouissent ; le plan qu'on s'étoit formé d'une nouvelle vie ne subsiste plus même dans le souvenir ; & l'on regarde ce nouvel état d'infidélité aux promesses, comme l'affranchissement d'un joug qui commençoit à peser , & le retour d'une liberté dont on s'étoit mal-à-propos privé soi-même.

Or , voilà la grande source des rechutes après la solemnité sainte. Premièrement , parce que nos résolutions renfermoient les moyens uniques de notre persévérance ; & que c'est une chimère de se flâter qu'on persévérera , tandis qu'on néglige tous les moyens auxquels notre persévérance est attachée. Vous vous étiez prescrit certains tems de prière , parce que vous sentiez que votre cœur , privé de ce secours retomboit sur lui-même, se ranimoit pour le monde , se refroidissoit pour la piété , & ne trouvoit plus en lui dans les périls , que sa propre foiblesse : vous vous étiez imposé certaines mortifications , parce que votre propre expérience vous avoit appris qu'en ne refusant rien à vos sens , cette vie de paresse & de sensualité mettoit en vous des dispositions inévitables au crime : vous vous étiez marqué à vous-même certains sacrifices de l'honneur , de la fierté , de la vanité , parce que vous aviez éprouvé , que pour peu  
que

que vous vous prêtassiez à ces penchans , vous n'étiez plus à tems d'y mettre des bornes , & que vous alliez toujours plus loin que vous ne vous l'étiez promis. Or , vous négligez ces moyens ; ces tems de priere , si nécessaires à votre foiblesse , vous les abandonnez ; ces sacrifices si utiles à votre foi , vous vous en dispensez : & comment voulez-vous que la vie de la grace ne s'éteigne pas en vous , si tout l'affoiblit , & si rien ne la nourrit & ne la préserve ?

D'ailleurs , ce qui rend l'infidélité aux résolutions formées encore plus dangereuse , & toujours suivie d'un retour dans nos premiers désordres , c'est que non-seulement elles renferment les moyens généraux de la persévérance de tout fidèle ; mais que Dieu vous les ayant inspirées à vous dans les premiers momens de votre conversion , vous avoit fait connoître que c'étoient-là les seules voyes par où vous , en particulier pouviez conserver la grace reçue , les seuls remèdes spécifiques de vos propres maux , & les moyens personnels par où il vouloit vous conduire dans votre nouvelle vie. Vous sortez donc , en les violant ; des routes par où la grace vouloit vous mener : vous n'entrez plus dans les desseins de la miséricorde de Dieu sur votre salut : vous dérangez l'ouvrage de votre justification : vous vous formez à vous-même un nouveau plan de conduite , qui n'étant pas celui que l'Esprit de Dieu vous avoit d'abord proposé , ne peut être qu'un édifice de l'amour

propre fondé sur un fable mouvant, & qui ne vous prépare que de tristes ruines.

De plus, c'est qu'en vous accoûtumant à violer vos résolutions; vous vous faites une coûtume dangereuse d'agir contre vos propres lumières; de résister à la voix de votre cœur; de vous rassurer contre vous-même: vous émouffez en vous cette délicatesse de conscience si nécessaire pour se soutenir dans la vertu: vous perdez une certaine tendresse de piété qui nous reproche sans cesse les fautes les plus légères, & qui nous sert de frein contre le crime: vous vous accoûtumez à vous soutenir contre les jugemens de votre propre cœur: & par-là, ou votre conscience devient tranquille, ou malgré ses agitations vous êtes tranquille, vous-même; c'est-à-dire, ou vous parvenez à une fausse paix, ou vous souffrez paisiblement vos remords & vos troubles. Ainsi la conscience accoûtumée à violer tranquillement ses résolutions, s'accoûtume peu-à-peu à renouveler sans remords ses crimes: car nous ne sommes pas long-tems fidèles à Dieu, dès que nous ne le sommes plus à nous-mêmes.

Je n'ajoute pas enfin, que l'infidélité qui viole les résolutions prises dans un commencement de nouvelle vie, est un mépris formel de la grande miséricorde de Dieu qui avoit opéré en vous ces mouvemens de salut. Vous êtes presque fâché que sa bonté vous éclaire de si près sur vos devoirs: vous enviez la destinée de ceux qui se font une conscience plus commode &

plus tranquille : vous vous savez mauvais gré d'une certaine délicatesse de cœur , qui fait que vous ne vous pardonnez rien à vous même , & que vous vous reprochez les choses à votre avis les plus indifférentes : vous voudriez pouvoir parvenir à vous persuader que mille omissions sur lesquelles vous sentez de vifs remords , sont de vains scrupules : vous regardez la lumière que la main miséricordieuse de Dieu met dans votre cœur , comme une lumière importune , ennemie du repos & du bonheur de votre vie : vous voudriez être fait comme tant d'autres à qui la vérité ne se montre presque point : vous reprochez à Dieu ses propres bienfaits ; ses graces sont des faveurs qui vous fatiguent. Or , la grace cherche les bons cœurs : une ame que les bienfaits de Dieu lassent , lasse bientôt ses miséricordes : il a horreur d'un cœur noir à qui ses bienfaits sont à charge ; d'un cœur ingrat , qui se reproche d'y avoir été trop sensible ; d'un cœur corrompu , qui voudroit pouvoir soutenir le crime sans remords. Voilà les cœurs que Dieu vomit & rejette , ces cœurs légers & infidèles , si vifs dans leurs promesses , si tranquilles un moment après dans leurs transgressions.

C'est à vous à nous dire si vous ne trouvez rien dans ce caractère qui vous ressemble. Car rappelez ici vos momens heureux , où touchés de la grace , vous êtes venu vous humilier aux pieds du Tribunal sacré , & former le dessein d'une vie nou-

velle : que de regrets sincères sur le passé ! que de protestations tendres d'une éternelle fidélité pour l'avenir ! De quel air touchant vous plaigniez-vous à Dieu de l'avoir connu si tard ? combien de fois lui avez vous redit que ce moment de pénitence étoit le plus heureux de votre vie ; & qu'au fond , vous n'aviez jamais été tranquille dans le crime ? Infidèle ! & après tout cet appareil de réconciliation , vous oubliez vos promesses que vos larmes toutes seules & vos soupirs auroient dû rendre sacrées , quand le respect dû au Seigneur à qui vous les faisiez , n'auroit pas suffi pour vous empêcher de les violer ? Ah ! vous vous piquez de fidélité envers de vaines créatures , mon cher Auditeur ; la foi donnée dans un engagement profane & criminel , est souvent l'unique raison , qui malgré vos remords & vos dégoûts , vous défend de le rompre : la gloire chimérique de passer pour constant & fidèle dans des passions où la fidélité n'est qu'une foiblesse honteuse , vous retient & vous touche : vous vous faites un honneur insensé d'une constance & d'une bonté de cœur , qui n'en est qu'une corruption plus profonde & plus désespérée ; & envers votre Dieu , vous ne rougissez pas d'être perfide ? & la bonne-foi , en traitant avec votre Seigneur & votre Père , ne vous paroît pas une vertu si estimable ? & le bon cœur pour lui n'est plus une gloire qui vous intéresse & qui vous pique ? Ah ! il se plaignoit autrefois

dans son Prophète, que le pécheur ne le distinguoit pas de l'homme : mais c'est tout ce que je vous demanderois aujourd'hui. Traitez du moins avec votre Dieu, comme vous traitez avec les créatures : faites-vous du moins une gloire d'être dans la Religion, ce que vous avez peut-être été dans des passions profanes & insensées, sincère, solide, généreux, fidèle, incapable de trahir votre foi & la religion de vos promesses. N'est-il pas beau de servir constamment un si grand Maître? N'y a-t'il point de noblesse, de force, d'élévation à lui conserver la fidélité qu'on lui a jurée? & ne seroit-ce point une gloire & une vertu, de se piquer de constance & de grandeur, envers celui envers qui seul il est grand d'avoir sù être fidèle?

Hélas, mes Freres! nous regardons comme des fautes légères de violer les résolutions saintes que la grace nous a inspirées; les personnes mêmes qui sont depuis long-tems dans la pratique de la piété, tombent tous les jours dans ces infidélités sans scrupule. C'est-là cependant la source de tous nos malheurs: c'est par-là que la foi s'éteint, que la grace se retire, que Dieu se dégoûte, & que sa justice nous abandonne: c'est par-là que nous contristons l'Esprit-saint, que nous rejettons sa vérité & sa lumière, que nous résistons à notre propre conscience, & que nous nous jouons de Dieu, & que nous nous creusons un précipice à nous-mêmes: c'est par-là que

nous devenons de foibles roseaux qui se laissent aller à tout vent, & des nuées légères & sans eau, qui sans cesse changent de route : c'est par-là que nous nous faisons une habitude de notre propre inconstance ; de sentir mille bons desirs, & de les étouffer ; de commencer mille entreprises, & de les abandonner ; d'avoir mille envies de mieux faire, & d'être toujours les mêmes ; de nous imposer mille précautions, & de nous en laisser : c'est par-là que toute notre vie n'est plus qu'une vicissitude de crime, & de repentir ; de relâchement & de zèle ; de dissipation & de retraite : c'est par-là que nous vivons toujours incertains de nous-mêmes ; ne pouvant nous faire un état fixe, ni dans le crime, ni dans la vertu ; incapables de soutenir, ni la licence du désordre, ni les contraintes de la piété ; flottant toujours au gré de notre légèreté ; nous lassant bientôt de la même situation ; & nous promettant toujours de trouver dans celle où nous ne sommes pas, le repos & la tranquillité qui nous manque. Ainsi la vie se passe, la conscience s'use, la sensibilité au bien s'éteint, Dieu se lasse, l'éternité approche, le moment décisif arrive, & nous surprend encore dans ces tristes alternatives : nous nous trouvons au terme avant que d'avoir pris parti : notre course est finie avant que nous nous soyons déclarés : nous sortons de la vie avant que d'avoir déclaré pour qui nous devons vivre : nous

cessons d'être , avant d'avoir décidé à qui nous sommes ; & tous ces sentimens de regret & de repentir , qui accompagnent notre mort , ne sont proprement que la dernière inconstance de notre vie.

Grand Dieu ! notre propre foiblesse doit vous parler ici pour nous : ce fonds d'inconstance , dont nous sommes paîtris , & qui est la source de tous nos malheurs , doit devenir le grand motif de vos miséricordes : vous connoissez , ô mon Dieu , la fragilité de notre bouë ; puisque c'est vous qui nous avez formés ; & vous n'avez pas oublié que nous ne sommes qu'une poussière frivole , qu'un souffle agité , & qui ne sauroit presque trouver ici-bas de consistence :

*Quoniam ipse cognovit figmentum nostrum : Is. recordatus est quoniam pulvis sumus.* Vous <sup>102. 14.</sup> savez , Seigneur , que votre Esprit , qui forme en nous les saintes pensées & les mouvemens du salut , ne sauroit presque se fixer dans la mutabilité de notre cœur ; qu'il n'est pour nous qu'un Esprit rapide & passager ; & qu'à peine a-t'il opéré en nous de bons désirs , que de nouveaux objets effacent à l'instant ces impressions saintes , de sorte qu'il n'en reste pas même de foibles traces : *Quoniam spiritus pertransibit in illo , & non subsistet ; & non cognoscat amplius locum suum.* Mais que votre miséricorde , grand Dieu ! soit plus abondante que notre foiblesse : un pere est touché de la légéreté de ses enfans ; mais sa tendresse croît avec les dangers où les expose l'insta-

\* 15.

bilité de leur âge : *Quomodo miseretur pater filiorum, misertus est Dominus timentibus se.* Ne rejetez pas des cœurs plus foibles, que coupables; plus légers, que corrompus; plus incapables de solidité & de vertu, que de noirceur & de crime; & qui ne se laissent jamais entraîner aux objets des sens & des passions, sans un désir secret de revenir encore à vous, & de réparer par une nouvelle fidélité, ces momens de foiblesse & de complaisance. Dernière source de nos rechûtes, les réparations omises; mais je n'en dis qu'un mot.

III.  
PARTIE.

**O**UI, mes Freres, on ne persévère pas dans le service de Dieu après la sainte solennité; parce que notre nouvelle vertu n'est jamais une réparation parfaite de nos anciens crimes. Or, la résurrection de Jesus-Christ répare tout: la gloire de son Pere, par la destruction des Idoles; le scandale de sa mort, par l'immortalité qu'il se donne à lui-même; la bassesse de son ministère, par l'éclat de sa nouvelle vie; les doutes & la timidité de ses Disciples, par l'effusion de l'Esprit-saint qui les change en de nouveaux hommes; la réprobation des Juifs, par la vocation de tous les peuples; enfin l'obscurité des Ecritures, par l'accomplissement des prophéties. Tout est réparé, dit l'Apôtre, par la résurrection de Jesus-Christ; tout est rétabli à sa place; tout rentre dans l'ordre: *Per ipsum instaurare omnia.* Aussi, mort une fois, il

*Ephes. 1.*  
10.

ne meurt plus : pour nous , notre nouvelle vie ne répare jamais qu'à demi les défords de l'ancienne ; & voilà la dernière source de nos rechûtes : les réparations omises.

Je dis les réparations premièrement de pénitence. Après une vie toute dans les sens , dans la volupté , dans l'ivresse des plaisirs , on ne se punit point ; on ne voit ni retranchement , ni austérité , ni souffrance : on veut bien sortir du crime , parce qu'on en est fatigué , parce que c'est un joug qu'on ne peut plus porter , parce que c'est un ver dévorant dont on est rongé : on veut bien sortir du crime , parce que c'est une vie d'agitation & de tumulte qui ne convient plus , parce qu'on se trouve dans certaines situations où le monde ne plaît plus , parce que le frivole des passions ne nous sied plus : on veut bien sortir du crime , parce que la conscience crie , la vérité presse , l'éternité étonne , la mort paroît à la porte , Dieu se fait entendre : on veut , dis-je , sortir du crime ; mais on ne se propose dans la vertu , que le plaisir de l'exemption du crime même ; que le bonheur d'être quitte enfin de ses remords & de ses inquiétudes ; que la douceur de vivre en paix avec soi-même : on ne regarde la vertu que comme la fin de tout ce qu'il y avoit de triste & de pénible dans le crime ; comme une vie douce & tranquille que les passions n'agitent plus , que les remords ne troublent plus , que les ex-

cès n'affoiblissent plus, que les plaisirs ne dérangent plus ; on se cherche soi-même en revenant à Dieu : on secoue le joug du péché ; mais on ne s'impose pas le joug de Jesus-Christ : on bannit les amertumes des passions ; mais on ne veut pas goûter celles de la pénitence ; on se dépouille de l'ignominie du vieil homme ; mais on ne se revêt pas de la mortification du nouveau : on sort de l'oppression de l'Egypte ; mais on n'entre pas dans les voies laborieuses du désert : en un mot , on veut qu'il n'en coûte rien pour avoir été pécheur, que le bonheur & le plaisir de ne plus l'être.

Les réparations secondement de justice.

On n'approfondit point ce qu'on doit au prochain ; on se contente de renoncer à certains vices crians qui étoient à charge ; mais d'en venir à certaines discussions qui auroient des suites , & qui nous engageroient en des démarches défagréables , on n'y pense pas. Ainsi , vous êtes dans une place où votre nom sert de prétextes à mille abus ; où de subalternes corrompus s'enrichissent sous votre protection , aux dépens de l'équité ; où ils vendent les graces , où ils font même acheter la justice , où ils exigent ce qui n'est pas dû , où ils mettent à prix le droit de vous approcher : vous entrevoyez ces mystères d'iniquité ; mais vous tournez la tête de peur de les voir de trop près : vous craignez l'embarras d'une discussion , & d'en venir à éloigner des personnes nécessaires : peut-être même le fruit

de leurs injustices coule-t'il jusques dans vos mains : or une nouvelle vie ne touche point à ce train établi depuis long-tems : le changement de vos mœurs ne change rien à tout ce qui vous environne : le public ne se ressent point de votre prétendue vertu : vous devenez meilleur pour vous ; vous demeurez toujours le même pour les autres. Ainsi vous avez passé par des charges militaires, où des vexations & des pillages sont arrivés, que vous auriez dû empêcher ; où la licence du Soldat a été une suite de votre inattention, ou de votre indulgence : vous revenez à Dieu ; mais tant de peuples qui ont souffert à votre occasion , les soulagez-vous ? mais tant de dommages , dont vous avez été le protecteur ou la cause , les réparez-vous ? mais tant de malheureux que vous avez faits , leur rendez-vous la consolation & la paix ? mais tant de larmes répandues , les essuyez-vous ? vous ne portez pas si loin les vues de la vertu : vous les bornez toutes à vous-même. Ainsi vous vous êtes servi de votre crédit auprès de ceux qui sont en place , pour faire passer des affaires onéreuses au peuple : vous avez fait un trafic honteux de votre nom & de votre faveur ; vous avez rendu lâchement les larmes de vos freres : vos mains ont touché le prix du sang, & de l'infortune de mille malheureux : vous avez fourni à vos jeux , à votre luxe , à vos plaisirs , de cet argent d'iniquité : tout l'anathème des malheurs publics tombe sur vous seul : cepen-

dant, en participant aux Sacremens, vous croyez avoir effacé d'un seul coup toutes ces horreurs de votre vie : des maux que vos larmes & vos biens pourroient à peine réparer, vous les rangez tout au plus parmi vos scrupules & vos doutes ; & loin de trembler sur les suites d'un crime presque irréparable, vous croyez être allé fort au-delà de ce que vous devez, en vous en faisant seulement une peine légère. Ainsi, enfin vos dépenses & vos profusions ne connoissent point de bornes : vous vivez au milieu de votre abondance, comme si la source de vos revenus étoit intarissable, ou que le monde entier vous appartient : cependant mille créanciers malheureux souffrent de vos profusions & de vos magnificences : l'Ouvrier & le Marchand portent tout seuls le poids & l'incommodité de votre faste : eux seuls se ressentent du mauvais état secret de vos affaires : vous leur refusez leur bien, tandis que vous vous accordez à vous-même fort au-delà du vôtre : vous leur retranchez leur pain & leur nécessité, tandis que vous ne voulez pas vous retrancher à vous-mêmes les bizarreries des superfluités & de l'abondance.

Or, voilà des abus à quoi la vertu ne touche point : une nouvelle vie ne retranche point de dépense : la dévotion n'incommode personne : on prie Dieu avec tranquillité, tandis que l'Ouvrier & le Marchand murmurent : on jouit avec complaisance de la réputation de la vertu, tandis

qu'on ne mérite pas même celle de l'humanité & de la justice: on vient avec confiance manger le Pain du Ciel à la Table sainte, tandis que nos profusions outrées ôtent la nourriture à nos freres: on s'applaudit soi-même, tandis que mille malheureux nous maudissent; & l'unique fruit qui revient à la vertu de notre changement, c'est qu'elle est chargée de la haine & des imprécations qui n'étoient dûes qu'à nous-mêmes. Oui, mes Freres; de-là, tant de murmures contre la piété; de-là, ces discours publics que le monde fait tant valoir, qu'il débite avec tant d'emphase, & peut-être avec tant d'équité, contre ceux qui se disent Justes: que la véritable dévotion est de ne faire tort à personne, est de rendre à chacun ce qui lui appartient, est de payer ses dettes, & de ne vouloir avoir que ce qui est à soi; qu'on se fait des scrupules sur des riens, & qu'on ne s'en fait point de retenir le bien d'autrui; qu'on ne voudroit pas manquer à un Salut, & qu'on ne compte pour rien de manquer les choses les plus essentielles; en un mot qu'on donne à la dévotion les minuties; mais qu'on ne touche jamais aux principaux articles. Voilà, je l'avoue, un langage bien plus sérieux pour la chaire chrétienne: mais ce qui me touche, mes Freres, c'est que nous accoutumions les pécheurs à le tenir; & que nous fournissions au monde des dérisions contre la vertu, qui paroissent avoir la justice & la vérité pour elles.

Enfin , les réparations de scandale : - je dis de scandale donné par la malignité de nos discours , & par un usage si outré & si continuel de médisance que le monde lui-même si indulgent pour ce vice , nous avoit fait de l'excès où nous l'avions poussé , une espèce de flétrissure publique , & une réputation odieuse même dans la société. Tant de désordres secrets rendus publics , tant de conjectures malignes données pour des faits certains , tant de soupçons confiés : & tout cela , que les larmes , qu'un silence éternel pourroit à peine réparer , on ne le repare , il est vrai , qu'en ne faisant plus le public confident de ces discours empoisonnés ; mais en les confiant à un petit nombre de personnes , en choisissant ses auditeurs , en ne se contraignant devant le monde , que pour se donner plus de licence en secret ; enfin , en confirmant ce préjugé si répandu dans le monde & si injurieux à la vertu ; qu'en se retranchant sur tout le reste , les gens de bien se réservent le droit de médire , & qu'ils se dédommagent de la gêne de leur vertu , par le plaisir de censurer les vices des autres.

Voilà , mes Freres , d'où vient qu'on ne se soutient pas dans la voye de Dieu , c'est que notre pénitence n'est jamais une réparation de nos crimes. Car vous n'acquitez pas vos dettes envers Dieu , & Dieu ne vous les remet pas : vous ne devez point attendre de grace de lui , tandis que vous ne voulez pas satisfaire à sa justice ; la pénitence n'est

sincère, qu'autant que les réparations sont réelles : en un mot, une conversion qui n'est pas entière, n'est point du tout ; & vous ne devez pas être surpris, si vous redevenez bien-tôt pécheur, puisque vous n'aviez jamais été qu'un faux juste.

Ainsi, voulez-vous ne plus retomber, & persévérer dans le service de Dieu, évitez les écueils marqués dans ce Discours. Ne négligez plus des précautions qui font toute la sûreté de votre pénitence ; ne violez plus des résolutions qui sont le seul appui de votre foiblesse ; n'omettez plus des réparations qui renferment le seul remède de vos crimes. Hélas ! mes Freres, c'est un si grand bonheur d'être à Dieu, d'avoir enfin détruit ce mur de séparation, qui depuis tant d'années nous éloignoit de lui ; d'être enfin rentrés dans le sein paternel de sa miséricorde, après avoir erré si long-tems loin de lui, dans les voyes tristes du monde & les égaremens des passions ; d'avoir enfin rétabli la paix & la douceur dans sa conscience, après avoir porté toute la vie le poids, le trouble, & la tristesse du crime !

C'est un si grand bonheur de vivre enfin pour celui qui nous a faits ; de servir enfin un Maître fidèle & bienfaisant, après avoir porté si long-tems le joug du monde ingrat & injuste ; d'aimer enfin le seul objet qui peut rendre heureux ceux qui l'aiment, après avoir livré notre cœur tour à tour à mille créatures qui n'en ont jamais pû ni guérir l'inquiétude ni fixer l'inconstance,

de travailler enfin pour quelque chose de réel & de solide , après avoir perdu tant de soins & de peines à poursuivre des songes & des chimères !

C'est un si grand bonheur d'avoir enfin trouvé Dieu ; de vivre enfin pour l'éternité , après avoir vécu si long-tems pour la vanité ; de nous assurer enfin une meilleure condition dans une autre vie , après nous être convaincus en essayant de tout , qu'on ne pouvoit être heureux en celle-ci ; & de sauver enfin notre ame , après avoir vécu jusqu'ici comme si nous n'en avions point : c'est un si grand bonheur ; que quand vous auriez tous les sceptres , toutes les couronnes , l'empire de l'univers , si vous n'avez pas Dieu , vous n'avez rien ; & quand vous seriez sur le fumier comme Job , si vous avez Dieu , vous avez tout , puisque vous avez la paix de la vie présente , & l'espérance de la future.

Grand Dieu ! c'est aujourd'hui le jour de votre gloire & de vos triomphes : jetez sur ce Royaume où la Foi est montée sur le trône en même-tems que nos Rois , des regards de miséricorde , en sanctifiant les Grands & les Puissans , qui doivent être eux-mêmes les protecteurs de la vertu & les exemples des peuples. Que votre parole , ô mon Dieu , ne retourne pas à vous vuide ! que l'indignité du Ministre dont vous vous êtes servi pour l'annoncer n'ôte rien de sa vertu , & n'affoiblisse pas son onction & sa force ! qu'elle ne sorte pas aujourd'hui de  
ce

ce lieu auguste, sans emmener avec elle en triomphe, comme vous, les principautés & les puissances ! Grand Dieu ! consolez mon ministère, récompensez mes peines : je ne vous demande, Seigneur, que ce que vous demandiez vous-même à votre Père. J'ai annoncé votre nom & vos vérités à ceux vers qui vous m'aviez vous-même envoyé ; je ne leur ai donné que les paroles que vous m'aviez vous-même données : sanctifiez-les maintenant dans la vérité : consommez en eux votre ouvrage, & faites qu'aucun d'eux ne périsse.

Grand Dieu, sauvez le Roi : (a) faites régner dans le ciel, un Prince qui vous fait régner sur la terre : un si bon Maître, un cœur si religieux, une ame si grande devant les hommes, si humble & si simple devant vous ; un si grand spectacle sur le théâtre de l'univers, & à vos pieds un adorateur si anéanti & si sincère ; le monde ne parle que de sa gloire ; mais je ne vous parle ici que pour son salut ; & vous savez, ô mon Dieu, que toute sa gloire l'occupe & le touche moins que vos miséricordes éternelles.

Grand Dieu, sauvez Monseigneur, (b) formez de ce Prince selon le cœur des hommes, un Prince selon votre cœur : sanctifiez ses augustes Enfants ; (c) que votre crainte passe en eux avec la gloire de leurs ancêtres ; que le sang de saint Louis

(a) Louis XIV. (b) Louis, Dauphin, Fils unique de Louis XIV. (c) Les Ducs de Bourgogne, d'Anjou, depuis Roi d'Espagne & de Berry.

soit toujours fécond en Saints , comme il l'est en Héros ; que leurs noms soient écrits dans le livre de vie , en caractères encore plus éclatans & plus immortels que dans nos histoires.

Sanctifiez cette illustre Princesse , (a) qui porte dans son sein l'espérance de l'Etat ; & qui en fait elle-même l'amour & les plus cheres délices. Répandez l'abondance de vos bénédictions sur toute la Race royale : faites-la croître & multiplier de génération en génération ; donnez aux peuples des Maîtres d'un sang si généreux & si chrétien : étendez les bornes de la Foi , en étendant celles de leur domination & de leur Empire ; & si les vœux d'un pécheur & d'un Ministre indigne pouvoient être écoutés , recevez , grand Dieu ! ces dernières effusions de mon cœur , & que les fouillures secrettes que vous y découvrez , n'ôtent rien devant vous à la vertu & au mérite de ma priere.

*Ainsi soit - il.*

(a) Adélaïde de Savoye , Duchesse de Bourgogne , alors enceinte de son premier enfant.





# S E R M O N

P O U R L E L U N D I

## D E P A S Q U E S .

*Sur la fausse Confiance.*

Nos autem speramus quia ipse esset redempturus Israël.

*Nous espérions que ce seroit lui qui racheteroit Israël. Luc. 24. 21.*



N vain Jesus - Christ pendant sa vie mortelle avoit mille fois averti ses Disciples, que c'étoit se flâter que de compter sur une récompense que les croix & les travaux n'avoient pas méritée : cette vérité si peu favorable à la nature, n'avoit pû trouver leurs esprits dociles ; & toutes les fois que le Sauveur avoit entrepris de les détromper sur l'erreur opposée , ils n'entendoient pas cette parole , dit l'Évangile , & elle étoit cachée à leurs yeux. Telle est encore aujourd'hui la disposition des deux Dis-

principes auxquels Jesus-Christ daigne apparoître sur le chemin d'Emmaüs : ils attendoient que leur Maître délivreroit Israël du joug des nations , & qu'il les feroit asseoir eux-mêmes sur douze trône terrestres , sans qu'il leur en coutât ni soins ni peines pour y monter ; sans que le Sauveur lui-même eût besoin de souffrir pour triompher de ses ennemis.

Outre l'erreur qui leur faisoit regarder Jesus-Christ comme un libérateur temporel , j'en remarque encore une autre qui ne me paroît pas moins dangereuse en eux : mais qui est aujourd'hui plus commune parmi nous : c'est cette fausse confiance qui leur persuade que sans qu'ils y coopèrent eux-mêmes , & en laissant conduire à J. C. tout seul l'ouvrage de leur délivrance , ils recevront l'effet des magnifiques promesses qu'il leur avoit tant de fois réitérées , en conversant avec eux sur la terre : *Speramus*. Or , mes Freres , cette fausse confiance qui fait tout attendre aux pécheurs de la grace seule sans aucune coopération de leur part , & espérer la récompense des Saints , quoiqu'ils ne travaillent pas à la mériter ; cette fausse confiance , qui compte toujours sur la bonté de Dieu qu'elle offense ; qui sans combattre se promet d'être couronnée , & qui espère toujours contre l'espérance ; cette fausse confiance , qui ne veut pas acheter le ciel & qui l'attend ; c'est l'erreur la plus universelle & la plus établie parmi les Chrétiens ; & lorsque Jesus-

Christ paroîtra une seconde fois sur la terre, il se trouvera bien des Disciples infidèles qui auront sujet de lui dire : *Sperabamus*, nous espérons.

C'est ce qui m'oblige, mes Freres, à vous entretenir aujourd'hui sur une matiere si importante, persuadé que la fausse sécurité damne presque tous les pécheurs; que ceux qui craignent de périr, ne périssent jamais; & que je ne pouvois mieux finir mon ministère, qu'en établissant dans vos cœurs les sentimens salutaires de défiance qui mènent aux précautions & aux remèdes, & qui en troublant la paix du péché, laissent à la place la paix de Jesus-Christ qui surpasse tout sentiment. Ainsi pour traiter un sujet si utile avec quelque étendue, je le réduis à deux propositions: il n'est point de disposition plus insensée que celle du pécheur qui présume, sans travailler à se corriger, c'est la premiere: il n'en est point de plus injurieuse à Dieu, c'est la seconde. La folie de la fausse confiance, l'attentat de la fausse confiance: développons ces deux vérités après avoir imploré, &c. *Ave, Maria.*

**J**E ne crains point de convenir d'abord I.  
PARTIE. avec vous, mes Freres, que les miséricordes du Seigneur sont toujours plus abondantes que nos malices, & que sa bonté peut fournir à tous les pécheurs de légitimes motifs de confiance. La doctrine que je dois établir est assez terrible, sans y ajoûter de nouvelles terreurs en ne montrant qu'à de-

mi les vérités qui peuvent l'adoucir ; & si l'on a besoin d'user de ménagement en cette matière , c'est plutôt en n'exposant pas tout ce qui seroit capable d'allarmer les consciences , qu'en taisant une partie de ce qui pourroit les consoler.

Il est vrai , mes Freres , que les Livres saints nous donnent par-tout de la bonté de Dieu des idées magnifiques & consolantes. Tantôt c'est un Maître doux & patient qui attend le pécheur à pénitence ; qui dissimule les péchés des hommes pour les porter à s'en repentir ; qui se tait , qui se repose , qui ne se presse point de punir , qui diffère afin qu'on le prévienne , qui menace pour être défarmé : tantôt c'est un ami tendre qui ne se lasse point de heurter à la porte du cœur ; qui nous flâte , qui nous presse , qui nous sollicite , qui nous supplie ; & qui employe pour nous attirer à lui tout ce dont un amour ingénieux peut s'aviser pour ramener un cœur rebelle : tantôt enfin , car on n'auroit jamais tout dit , c'est un Pasteur infatigable qui cherche à travers les montagnes mêmes ses brebis égarées ; qui les ayant trouvées les met sur ses épaules , & en est si transporté de joie , qu'il veut même que l'harmonie céleste célèbre leur heureux retour. Certes , mes Freres , il faut l'avouer , on ne peut rien ajouter à la douceur & à la consolation de ces images ; & tout pécheur qui désespère après cela , ou même qui se décourage , est le plus insensé de tous les hommes. Mais ne concluez pas de-là que le pé-

cheur qui présume soit moins insensé, & que la miséricorde du Seigneur puisse être un légitime fondement de confiance à ceux qui désirent sans cesse leur conversion, & qui sans travailler à ce grand ouvrage, se promettent tout d'une bonté que leur confiance toute seule outrage. Pour vous en convaincre avant que d'entrer dans le fonds de mon sujet, remarquez, je vous prie, que parmi cette foule innombrable de pécheurs de toutes les sortes dont le monde est plein, il n'en est aucun qui n'espère de se convertir; aucun qui se regarde par avance comme un enfant de colère destiné à périr; aucun qui ne se flâte que le Seigneur jettera enfin sur lui des regards de miséricorde: l'impudique, l'ambitieux, le mondain, le vindicatif, l'injuste, tous espèrent, & cependant nul ne se repent. Or, je veux vous prouver aujourd'hui que cette disposition de fausse confiance est la plus insensée où puisse être la créature: suivez, je vous prie, mes raisons; elles paroissent indignes de votre attention.

En effet, quand je n'aurois à faire sentir la folie de la fausse confiance, que par l'incertitude où est de son salut un pécheur qui a perdu la grace sanctifiante, il ne faudroit pas d'autre raison pour justifier ma première proposition. Et lorsque je parle de l'incertitude de son salut, vous comprenez bien qu'il ne s'agit pas ici de cette incertitude commune à tous les Fidèles, qui fait que nul ne peut savoir s'il est digne d'amour ou

de haine ; s'il persévérera jusqu'à la fin , où s'il tombera pour ne plus se relever : terrible sujet de frayeur , même pour les plus justes ! Je parle d'une incertitude plus affreuse , puisqu'elle ne suppose pas dans le pécheur dont il s'agit , un état douteux de justice & de frayeurs chrétiennes sur des chûtes à venir ; mais qu'elle est fondée sur un état certain de péché , & sur un repentir dont personne ne peut lui répondre.

Or, je dis que présumer en cet état est le comble de la folie. Car convenez en, mon cher Auditeur : pécheur invétééré comme vous êtes : croupissant , comme vous faites , tranquillement dans des passions injustes , au milieu même des solemnités de la Religion & de toutes les terreurs de la parole sainte , sur cet espoir insensé qu'un jour enfin vous sortirez de cet état déplorable ; vous ne sauriez nier qu'il est douteux du moins si vous vous releverez , ou si vous demeurerez jusqu'à la fin dans votre péché. Je veux que vous soyez plein de bons desirs ; vous n'ignorez pas que les desirs ne convertissent personne , & que les plus grands pécheurs sont quelquefois ceux qui désirent plus leur conversion. Or, quand le doute ne seroit ici qu'égal , seriez-vous raisonnable d'être tranquille ? Quoi, dans l'incertitude affreuse si vous mourrez dans votre désordre , ou si Dieu vous en retirera : flottant , pour ainsi dire , entre le ciel & l'enfer ; balancé entre ces deux destinées , vous seriez tranquille sur la décision ? L'espérance

perance est le parti le plus doux & le plus flâteur ; & cela suffiroit pour vous faire pencher de son côté? Ah! mon cher Auditeur, quand il n'y auroit pas plus de raison de craindre que d'espérer, vous ne seriez pas sage de vivre dans ce calme profond.

Mais vous n'en êtes pas-là ; il s'en faut bien que les choses ne soient égales : dans ce doute affreux, que peut se former à soi-même tout pécheur : Mourrai-je dans mon péché, dans le péché dans lequel je vis actuellement & depuis si long-tems ? n'y mourrai-je point ? le premier parti est infiniment plus certain. Car premièrement, vos propres forces ne suffisent pas pour recouvrer la sainteté que vous avez perdue : il vous faut un secours étranger, surnaturel, céleste, dont personne ne peut vous répondre ; au lieu que vous n'avez besoin que de vous-même pour demeurer dans votre péché : vous n'avez rien dans le fond de votre nature qui puisse ressusciter la grace perdue, nulle semence de salut, nul principe de vie spirituelle ; & vous portez au milieu de votre cœur une source funeste de corruption, qui tous les jours peut produire de nouveaux fruits de mort : il est donc plus certain que vous mourrez dans votre crime, qu'il ne l'est que vous vous convertirez. Secondement, non-seulement il faut un secours étranger & divin, mais encore il faut un secours singulier, rare, refusé presque à tous les pécheurs ; un miracle pour vous convertir ;

car la conversion du pécheur est un des plus grands prodiges de la grace, & vous savez-vous-même que les exemples en sont très-rares dans le monde. Quelqu'ame heureuse de tems-en-tems que Dieu retire du déréglement ; mais ce sont des coups qui se font remarquer, & qui sortent de l'ordre commun : au lieu qu'il n'y a qu'à laisser aller les choses leurs cours naturel, & vous mourrez tel que vous êtes ; Dieu n'a qu'à suivre ses loix ordinaires, & votre perte est certaine : la possibilité de votre salut n'est fondée que sur un coup singulier de sa puissance & de sa miséricorde ; la certitude de votre damnation a pour fondement la plus commune de toutes les règles : en un mot, que vous périssiez, c'est le destin ordinaire des pécheurs, qui vous ressemblent ; que vous vous convertissiez, c'est une singularité qui a peu d'exemples. Troisièmement, pour ne jamais sortir de l'état où vous êtes, vous n'avez qu'à suivre vos penchans, vous prêter à vous-même, vous laisser entraîner mollement au courant ; vous n'avez besoin pour cela ni d'efforts ni de violence : mais pour revenir, ah ! il faut rompre des inclinations que le tems a fortifiées ; vous haïr, vous combattre, vous roidir contre vous-même, vous arracher aux objets les plus chers ; briser les liens les plus tendres, faire des efforts héroïques, vous qui n'en pouvez faire des plus communs. Or je vous demande en matière d'avenir & d'événemens incertains, au-

gure-t'on jamais en faveur de ceux qui ont plus d'obstacles à surmonter, & plus de difficultés à combattre ? le plus aisé ne paroît-il pas toujours le plus assuré ? Adoucissez tant qu'il vous plaira, cette vérité dans votre esprit ; envisagez-la dans les jours les plus favorables ; cette proposition sur votre destinée éternelle est la plus incontestable de la morale chrétienne : Il est sans comparaison plus certain que je me convertirai jamais & que je mourrai dans mon péché, qu'il ne l'est que le Seigneur m'en retirera & me fera enfin miséricorde : voilà où vous en êtes ; & si dans cette situation vous pouvez être tranquille & vous flâter encore, votre sécurité m'épouvante, mon cher Auditeur.

Mais je vais plus loin, & je vous prie de m'écouter. Le pécheur qui se promet sa conversion sans travailler à se corriger, non-seulement présume dans une incertitude affreuse, & où tout paroît conclure contre lui ; mais encore il présume malgré la certitude morale où la Foi nous apprend qu'il est de sa perte. En voici les preuves : premièrement, vous attendez que Dieu vous convertisse ; mais comment l'attendez-vous ? en mettant toujours de nouveaux obstacles à sa grace, en resserrant vos chaînes, en aggravant votre joug, en multipliant vos crimes, en négligeant toutes les occasions de salut que ses solennités, ses mystères, les terreurs même de sa parole vous offrent ; en demeurant tou-

jours dans les mêmes périls; en ne changeant rien à vos mœurs, à vos plaisirs, à vos liaisons, à tout ce qui nourrit dans votre cœur la passion fatale dont vous espérez que la grace vous délivrera? Eh quoi! les vierges folles sont rejetées seulement parce qu'elles ont attendu l'Epoux sans ferveur, sans vigilance, sans empressement; & vous, ame infidèle, qui l'attendez en comblant la mesure de vos crimes, vous osez vous flâter que vous serez traitée plus favorablement?

Secondement, la grace n'est accordée qu'aux larmes, aux instances, aux désirs; elle veut être long-tems demandée. Or, priez-vous? du moins sollicitiez-vous? imitez-vous l'importunité de la veuve de l'Evangile? travaillez-vous à l'attirer cette grace, par l'aumône & par des œuvres déjà chrétiennes, comme Corneille le Gentil? dites-vous tous les jours au Seigneur avec le Prophète: Seigneur, convertissez-moi; tirez-moi de la boue, de peur que je ne m'y enfonce pour toujours. Ah! vous lui dites: Seigneur, vous me convertirez: j'ai beau me défendre contre vous; vous briserez enfin mes chaînes: vous changerez enfin mon cœur, qu'elle qu'en puisse être la corruption. Insensé! quoi de plus propre à éloigner un bienfait, que la témérité qui l'exige, & qui fait qu'on ose y prétendre dans le tems même qu'on s'en rend le plus indigne! Nouvelle raison encore contre vous; la grace est réservée aux hum-

bles , à ceux qui se défont , qui craignent qu'on ne leur refuse ce qu'on ne leur doit pas : c'est sur ces ames que l'Esprit de Dieu se repose , & se plaît à opérer de grandes choses ; au lieu qu'il méprise les pécheurs présomptueux , & qu'il ne les regarde jamais que de loin : *A longè cognoscit.*

*Pf. 137.*

Troisièmement , la grace de conversion <sup>6.</sup> que vous attendez avec tant de confiance , est le plus grand de tous les dons , vous le savez. Cependant il n'est guères de pécheur qui en soit plus indigne que vous , vous le savez encore mieux : indigne par le caractère de vos désordres dont vous seul connoissez la honte & l'énormité ; indigne par les lumières & les inspirations dont vous avez cent fois abusé ; indigne par les graces des mystères & des vérités que vous avez toujours négligées ; indigne par la suite même de vos inclinations naturelles que le Ciel en naissant vous avoit formées si heureuses & si dociles à la vertu , & dont vous avez fait de si tristes ressources de vice ; indigne par les dérisions injustes que vous avez faites de la piété , ainsi que par ces désirs impies & injurieux à la vérité de Dieu , qui vous ont fait souhaiter mille fois que tout ce qu'on nous dit d'un avenir fussent des fables ; indigne enfin par cette profonde sécurité où vous vivez , qui devant Dieu est le pire de tous vos crimes. Or , je ne vous demande ici que de l'équité : si un seul pécheur devoit être exclus de la grace de conversion que vous attendez , vous au-

riez lieu de craindre que l'exclusion ne tombât sur vous, & que vous ne fussiez cet enfant unique de malédiction séparé comme un anathème de tous ses freres. Mais si presque tous sont privés de ce bienfait, eh ! mon cher Auditeur, devez-vous le compter comme assuré pour vous-même ? & qu'avez-vous qui vous distingue des autres, qu'une surabondance de péché ? Si l'espérance du pécheur présomptueux périt d'ordinaire avec lui, croyez-vous que vous vous sauverez par la même voye par où tous les autres périssent ? Je fais qu'il ne faut jamais désespérer ; mais l'humble confiance n'est pas la présomption : l'humble confiance, après avoir tout tenté, ne compte sur rien ; & vous comptez sur tout sans avoir jamais rien entrepris. L'humble confiance ne regarde la miséricorde du Seigneur que comme le supplément des défauts de sa pénitence, & vous en faites l'azile de vos crimes ; l'humble confiance n'attend en tremblant que le pardon des fautes dont elle a gémi, & vous attendez froidement qu'on vous pardonne celles dont vous ne voulez pas même vous repentir. Je fais, encore une fois ; qu'il ne faut jamais désespérer ; mais s'il y avoit une circonstance où le désespoir fût légitime, ah ! ce seroit lorsqu'on espère témérairement.

Mais l'âge mûrira les passions, se dit ici à lui-même en secret le pécheur : les occasions qui entraînent ne seront pas toujours

les mêmes ; le tems aménera des circonstances plus favorables au salut ; & ce qu'on ne pourroit pas tout-à-l'heure , on le pourra peut-être un jour , où mille choses à quoi on tient aujourd'hui se trouveront changées. Mon Dieu ! ainsi s'abuse l'ame infortunée , & c'est d'une illusion si grossière dont le démon se sert pour séduire presque tous les hommes , les plus sages comme les plus insensés , les plus éclairés comme les plus crédules , les Grands comme le peuple. Car dites-moi , mon cher Auditeur , lorsque vous vous promettez que le Seigneur vous fera enfin un jour miséricorde , vous vous promettez sans doute qu'il changera votre cœur : or , ce changement si nécessaire à votre salut , pourquoi y comptez-vous plus pour l'avenir que pour aujourd'hui ? Premièrement , vos dispositions à la pénitence seront-elles alors plus favorables ? trouverez-vous dans votre cœur plus de facilité à rompre ses chaînes ? Quoi ! des inclinations à qui les tems & les années auront fait jeter de profondes racines , seront plus aisées à arracher ? un torrent qui se fera déjà creusé une pente plus profonde , sera plus facile à détourner ? Etes-vous raisonnable de le prétendre ? Ah ! il vous paroît si difficile de réprimer maintenant vos passions défordonnées , lesquelles pourtant encore dans leur naissance , doivent être plus dociles & plus aisées à discipliner ! vous ne différez votre conversion que parce qu'il vous en coûteroit trop pour vous.

vaincre sur certains points : eh quoi ! vous vous persuadez qu'il vous en coûtera moins dans la suite ; que cette plante fatale déjà devenue un arbre pliera plus facilement ; que cette playe plus envieillie & plus corrompue sera plus près de sa guérison , & demandera des remèdes moins douloureux ? Vous attendez du tems des ressourcés & des facilités de pénitence ; & c'est le tems, mes Freres , qui vous ôtera toutes celles qui vous restent encore aujourd'hui.

Secondement : les grâces seront-elles à l'avenir ou plus fréquentes ou plus victorieuses ? Mais quand cela seroit , votre cupidité alors plus forte leur opposant de plus grands obstacles , les grâces qui aujourd'hui triompheroient de votre cœur , & vous changeroient en un parfait Pénitent , ne feront plus alors que vous émouvoir légèrement , & réveiller en vous de foibles & inutiles désirs de pénitence. Mais il s'en faut bien que vous ne deviez même vous flâter de cet espoir : plus vous irriterez la bonté de Dieu en différant votre conversion , plus il s'éloignera de vous : chaque jour , chaque moment diminue quelque chose à ses faveurs & à sa tendresse. Quand vous commençâtes à lui être infidèle , souvenez-vous-en , il ne se passoit pas de jour qu'il n'opérât au-dedans de vous quelque mouvement de salut , des troubles , des remords , des désirs de pénitence. Aujourd'hui , si vous y prenez garde , ces inspirations sont plus rares : c'est en certaines oc-

casions seulement que votre conscience se réveille , dans la préparation du tems Pascal ; & encore ce sont des agitations qui finissent avec la solemnité : vous êtes à demi familiarisé avec vos désordres. Ah ! mon cher Auditeur , la suite ne fera qu'ajouter de nouveaux degrés à votre insensibilité , vous le voyez bien ; Dieu se retirera de plus en plus de vous , & vous livrera à un sens réprouvé , & à cette tranquillité funeste qui est la consommation & la plus terrible peine de l'iniquité. Or, je vous demande , n'êtes-vous pas insensé de marquer pour votre conversion un tems où vous n'aurez jamais eu moins de secours du côté de la grace , & moins de facilité du côté de votre cœur ?

Je pourrois encore ajouter , que plus vous attendez , plus vous contractez de dettes , plus vous enrichissez le trésor d'iniquité , plus vous aurez de crimes à expier , plus votre satisfaction devra être rigoureuse , & par conséquent, plus votre pénitence sera difficile. De légères austérités , quelques retranchemens, des largesses chrétiennes suffiroient peut-être aujourd'hui pour vous acquitter envers votre Juge, & appaiser sa justice. Mais dans la suite que l'abondance de vos crimes sera montée au-dessus de votre tête , & que les tems & les années auront confondus dans votre souvenir la multitude & l'horreur de vos iniquités : ah ! il n'y aura plus alors pour vous de satisfaction assez pénible , plus de jeûne assez aus-

tère , plus d'humiliation assez profonde ; plus de plaisir quelque innocent qu'il puisse être , qu'il ne faille vous interdire , plus d'adoucissement qui ne vous devienne criminel : il faudra de saints excès de pénitence pour compenfer la durée de l'énormité de vos crimes ; tout quitter , vous arracher à tout , facrifier fortune , intérêts , bienféances ; vous condamner peut-être à une retraite éternelle : les grands pécheurs ne reviennent que par-là. Or , si de légères rigueurs dont on fe contenteroit aujourd'hui , vous paroiffent si infupportables , & vous dégoûtent d'un changement , la pénitence aura-t'elle plus d'attraits pour vous , lorsqu'elle vous offrira plus de travaux , & des démarches mille fois plus ameres ? Mon Dieu ! ce n'est que fur l'affaire du falut que les hommes font capables de pareils mécomptes. Eh ! que fervent , mes Freres , les grandes lumières , l'étendue de génie , la pénétration profonde , le jugement folide pour conduire les affaires de la terre , des entreprises vaines , & qui périront peut-être avec nous , si nous fommes des enfans dans l'ouvrage de l'éternité ?

Et voulez-vous que je finiffe cette partie de mon Discours par une dernière raifon qui achévera de vous convaincre ? Vous regardez le vain espoir d'une conversion à venir , comme un sentiment de grace & de falut , & comme une marque que le Seigneur vous vifite , & qu'il ne vous a pas encore livré à tout l'endurciffement du péché. Mais , mon

cher Auditeur , le Seigneur ne peut vous visiter dans sa miséricorde , qu'en vous inspirant des troubles & des frayeurs salutaires sur l'état de votre conscience ; c'est par-là que commencent toutes les opérations de la grace : donc , tandis que vous serez tranquille , il est clair que Dieu vous traite selon toute la rigueur de sa justice, qu'il exerce à votre égard le plus terrible de ses châtimens ; je veux dire son abandon & le refus de ses graces. La paix dans le péché , la sécurité où vous vivez , est donc la marque la plus infallible que Dieu n'est plus avec vous , & que sa grace qui opère toujours dans l'ame criminelle le trouble & l'inquiétude , la crainte & la défiance , est entièrement éteinte dans la vôtre. Ainsi , mon cher Auditeur , vous vous rassurez sur ce qui devrait vous faire entrer dans les plus justes frayeurs : les signes les plus déplorables de votre réprobation forment dans votre esprit le plus solide fondement de votre espérance : la confiance dans le péché est le plus terrible châtiment dont Dieu puisse punir le pécheur , & vous en faites un préjugé de salut & de pénitence. Tremblez , s'il vous reste un peu de foi : ce calme n'est pas loin du naufrage ; vous êtes marqué du caractère des réprouvés : ne comptez pas sur une miséricorde qui vous traite d'autant plus rigoureusement , qu'elle vous permet d'espérer & de compter sur elle.

Ce qui trompe la plûpart des pécheurs ,

mes Frerés , c'est qu'on s'imagine que la grace de la conversion est un de ces miracles soudains, qui, dans un clin d'œil change la face des choses , qui plante , qui arrache , qui détruit, qui édifie du premier coup, & crée en un instant l'homme nouveau comme l'homme terrestre fut autrefois tiré du néant. Abus, mon cher Auditeur ; la conversion est d'ordinaire un miracle lent, tardif , le fruit des soins , des troubles , des frayeurs & des inquiétudes amères.

Les jours qui précéderont l'entière destruction de ce monde visible , & l'avènement du Fils de l'homme , seront des jours de trouble & de frayeur , dit Jesus-Christ : les Peuples s'élèveront contre les Peuples , & les Rois contre les Rois ; des signes horribles paroîtront dans les airs , long-tems avant que le Roi de gloire y paroisse lui-même : toute la nature annoncera par son dérangement sa destruction prochaine , & l'arrivée de son Dieu. Ah ! voilà l'image , mon cher Auditeur , du changement de votre cœur , de la destruction de ce monde de passions qui est en vous , de l'avènement du Fils de l'Homme dans votre ame. Long-tems avant ce grand événement , vous verrez précéder au-dedans de vous , des guerres intérieures ; vous sentirez vos passions s'élever les unes contre les autres : des signes heureux de salut paroîtront sur votre personne : tout s'ébranlera , tout se déconcertera : tout annoncera en vous la destruction de l'homme charnel , l'arrivée du Fils

de Dieu , la fin de vos iniquités , le renouvellement dans votre ame , un ciel nouveau & une nouvelle terre. Ah ! quand vous verrez tous ces signes heureux précéder , levez alors la tête , & dites que votre délivrance approche : *His autem fieri incipientibus , respicite & levate capita vestra , quoniam appropinquat redemptio vestra.* Alors confiez-vous : adorez les préparatifs terribles , mais consolans , d'un Dieu qui va descendre dans votre cœur. Mais tandis que rien ne s'ébranlera au-dedans de vous ; qu'il ne paroîtra dans votre ame aucun signe de changement ; que vous ne sécherez pas de frayeur , & que vos passions tranquilles ne seront troublées que par les obstacles qui en retarderont les plaisirs : ah ! défiez-vous de ceux qui vous diront que le Seigneur va paroître ; que vous allez le trouver dans le Sanctuaire , je veux dire , dans la participation des Sacremens aux jours solennels. Dans ces lieux retirés , où vous irez peut-être le soulager dans la personne de ses membres affligés , qui vous promettent toujours , qu'enfin il vous visitera ; ne les croyez point : ce sont de faux Prophètes , dit Jesus-Christ , *nolite credere* : il n'a précédé en vous aucun signe de son arrivée : vous avez beau attendre & présumer : ce n'est point ici qu'il viendra ; le trouble & la terreur marchent devant lui ; & l'ame qui est tranquille , & qui se confie , n'en sera jamais visitée.

Heureux donc l'homme , mes Freres ;

Prov.  
28. 14.

qui craint toujours : *Beatus homo qui semper est pavidus* : heureux celui que ses vertus mêmes ne rassurent point tout-à-fait sur sa destinée éternelle , qui tremble que les imperfections qu'il mêle aux œuvres les plus louables , non-seulement n'en corrompent devant Dieu tout le mérite , mais ne les placent même parmi ces actions que Dieu punira au jour de ses vengeances. Mais quelle idée nous donnez-vous du Dieu que nous adorons , me dira quelqu'un ? une idée digne de lui , mes Freres ; & je vais vous prouver dans ma seconde partie , que la fausse confiance lui est injurieuse , & se forme l'idée d'un Dieu qui n'est ni véritable , ni sage , ni juste , ni même miséricordieux.

II.  
PARTIE.

**I**L est assez surprenant , mes Freres , que la fausse confiance prétende trouver dans la Religion même , des motifs qui l'autorisent , & qu'elle prenne la plus criminelle de toutes les dispositions , pour un sentiment de salut , & un fruit de la foi & de la grace. En effet , le pécheur , qui , sans vouloir sortir de ses désordres , se promet un changement , allégué pour justifier sa présomption : premièrement , la puissance de Dieu , qui tient entre ses mains les cœurs des hommes , qui , dans un instant peut changer la volonté , & à qui il n'est pas plus difficile de faire naître l'enfant de la promesse d'une vieille stérile que d'un âge plus fécond : secondement , sa justice qui ayant paîtri

l'homme de boue , c'est-à-dire , foible , & avec des penchans presque invincibles pour le plaisir , doit avoir quelques égards à sa foiblesse , & lui pardonner plus facilement des fautes qui lui sont comme inévitables : enfin , sa miséricorde toujours prête à recevoir le pécheur qui revient à elle. Or , mes Freres , il est aisé d'ôter à la fausse confiance des prétextes si indignes de la piété , & de montrer que la disposition du pécheur qui présume , outrage Dieu dans toutes les perfections dont nous venons de parler. Souffrez que je vous en expose les raisons , & continuez m'honorer de votre attention.

En premier lieu , lorsque vous concevez un Dieu puissant , maître des cœurs , & changeant comme il lui plaît les volontés rebelles des hommes , n'est-il pas vrai que vous concevez en même-tems une puissance réglée par la sagesse ; c'est-à-dire , qui ne fait rien que de conforme à l'ordre qu'elle a établi ? Or le pécheur présomptueux attribue à Dieu une puissance aveugle , qui agit sans discernement. Car , quoiqu'il puisse tout ce qu'il veut ; néanmoins , comme il est infiniment sage , il y a un ordre dans ses volontés ; il ne veut pas au hazard , & tout ce qu'il fait a ses raisons éternelles dans les secrets de sa divine sagesse. Or , il est clair que cette divine sagesse ne seroit pas assez justifiée devant les hommes , si la grace de la conversion étoit enfin accordée à la fausse confiance. Car , dites-moi , pour

mériter la plus grande de toutes les graces ; il suffiroit donc de l'avoir mille fois rejetée ? le Juste qui crucifie tous les jours sa chair , qui gémit sans cesse pour obtenir le don précieux de la persévérance , n'auroit donc rien au-dessus du pécheur qui se l'est toujours promis , sans être jamais mis en état de le mériter ? il seroit donc égal de servir le Seigneur, & de marcher devant lui dans la droiture , ou de suivre les voies égarées des passions , puisqu'à la fin le sort des uns & des autres seroit le même ? bien plus , ce seroit donc un malheur , une folie , une peine perdue de porter le joug dès sa jeunesse , puisqu'on ne risqueroit rien en différant ? les maximes du libertinage sur l'amour des plaisirs dans la première saison de la vie , & sur le repentir renvoyé aux années de caducité & de défaillance , seroient donc des régles de prudence & de Religion ? les prodiges de la grace ne serviroient donc plus qu'à tenter la fidélité des Justes , qu'à autoriser l'impénitence des pécheurs , qu'à anéantir le fruit des Sacrements , & augmenter les maux de l'Eglise ? Est-ce là le Dieu que nous adorons ? & seroit-il si admirable dans ses dons , selon l'expression du Prophète , s'il les dispensoit avec si peu d'ordre & de sagesse ?

En effet , mes chers Auditeurs , si l'empire que Dieu a sur les cœurs pouvoit servir de ressource à un pécheur présomptueux ; sur ce fondement , il faudroit se promettre la conversion de tous les hommes ; de ces  
 infidèles

infidèles qui ne connoissent point le Seigneur, de ces Peuples barbares qui n'ont jamais entendu parler de lui. Dieu ne tient-il pas les cœurs de tous les hommes entre ses mains ? qui a jamais résisté à sa volonté ? ne peut-il pas faire luire sa lumière dans les ténèbres les plus profondes, changer en agneaux les lions les plus furieux, & faire de ses ennemis les confesseurs les plus intrépides de son Nom ? le cœur d'un Indien & d'un Sauvage, est-il pour lui une conquête plus difficile que le cœur d'un pécheur présomptueux ? tout ne lui est-il pas également aisé ? Il n'a qu'à dire, & tout est fait. Et cependant, voudriez-vous là-dessus que votre destinée éternelle courût les mêmes risques que celle d'un Sauvage, qui, au fond de ces forêts inaccessibles presque à la prédication de l'Évangile, adore des Divinités monstrueuses ? Dieu peut susciter en sa faveur des Ministres Évangéliques qui lui porteront avec les lumières de la foi, la grace & le salut. Vous dites qu'il faut un de ces coups miraculeux de la Toute-puissance pour vaincre toutes les difficultés qui semblent rendre la conversion de cet infortuné impossible ; au lieu que vous, environné du secours des Sacremens, des lumières de la doctrine & de l'instruction, vous vous trouvez dans des circonstances plus favorables au salut, & qu'ainsi vous avez infiniment plus de lieu de vous le promettre. Ah ! vous vous trompez, mon cher Auditeur, & je vous réponds que le salut

de cet infidèle me paroît moins désespéré que le vôtre. Il n'a jamais abusé des graces ; qu'il n'a pas reçues ; & jusqu'ici vous avez indignement rejeté toutes celles qu'on vous a offertes : il n'a jamais résisté à la vérité qu'il n'a pas connue ; & vous la retenez dans l'injustice : un premier mouvement de salut triomphera de son cœur ; & les plus fortes impressions de la grace viennent échouer contre la dureté du vôtre : un seul rayon de lumière lui montrera des erreurs & des vérités jusques-là inconnues ; & toutes les lumières de la foi ne sauroient troubler la tranquillité de vos passions : il n'offre à la miséricorde de Dieu que le malheur de sa naissance, que des péchés presque involontaires, que des infortunes plutôt que des crimes, tous motifs propres à la toucher ; & vous ne lui offrez que des ingratitude affectées & des obstinations odieuses, tous sujets capables de l'éloigner à jamais de vous. Ah ! il n'est pas difficile au Seigneur de porter sur ses ailes à travers les mers, des hommes Apostoliques : ses Anges, quand il lui plaît, savent transporter ses Prophètes, de la terre où on l'adore, jusques dans Babylone, pour visiter un Juste exposé à la fureur des lions : mais si quelque chose lui étoit difficile, ce seroit de vaincre un cœur rebelle, de ramener une ame née dans un Royaume de lumière, environnée de tous les secours de la foi, pénétrée de tous les sentimens de la grace, aidée de tous les exemples de la piété, &

toujours constante dans ses égaremens. C'est donc une illusion de chercher dans sa puissance de vains motifs de sécurité : Dieu pourroit opérer tant d'autres prodiges en faveur de mille pécheurs qu'il abandonne, quoiqu'ils ne soient pas si indignes que vous de sa grace : c'est une maxime dangereuse de régler sa volonté sur sa puissance.

La seconde erreur qui autorise la fausse confiance, a son fondement dans l'idée injuste qu'on se forme de la justice divine. On se persuade que l'homme étant né avec des penchans violens pour le plaisir, nos égaremens sont plus dignes de la pitié du Seigneur, que de sa colère ; & que notre faiblesse toute seule sollicite ses graces, au lieu d'armer son indignation contre nous.

Mais en premier lieu, on pourroit vous dire que la corruption de votre nature ne vient point du Créateur ; qu'elle est l'ouvrage de l'homme & la peine de son péché ; que le Seigneur avoit créé l'homme droit, & qu'ainsi cette pente malheureuse dont vous vous plaignez, est un dérèglement que Dieu doit punir lorsque vous y succombez : comment voulez-vous donc qu'il vous serve d'excuse ? c'est par-là que vous êtes un enfant de colère & un vase de rebut : comment prétendez-vous y trouver des raisons pour entrer en contestation avec Dieu même, & défier sa justice ? c'est par-là enfin que vous êtes indigne de toutes les graces : comment oseriez-vous en prendre occasion de les exiger ?

On pourroit vous répondre en second lieu, que quelle que soit la foiblesse de notre volonté, l'homme est toujours maître de ses désirs ; qu'il a été laissé entre les mains de son conseil ; que ses passions n'ont d'empire sur lui, qu'autant qu'il veut leur en donner lui-même ; & qu'on a mis devant nous l'eau & le feu, pour en laisser le choix libre à notre volonté. Ah ! je pourrois même là-dessus attester votre conscience, & vous demander à vous sur-tout, mon cher Auditeur, si malgré votre foiblesse, toutes les fois que vous avez abandonné la Loi de Dieu, vous n'avez pas senti qu'il ne tenoit qu'à vous d'être fidèle ; si de vives lumières ne vous ont point découvert l'horreur de votre transgression ; si de secrets remords ne vous en ont point détourné ; si vous n'avez pas balancé alors entre le plaisir & le devoir ; si après mille délibérations intérieures, & ces vicissitudes secretes, où tantôt la grace, tantôt la cupidité l'emportoit, vous ne vous êtes point déclaré enfin pour le crime, comme en tremblant encore, & ne pouvant presque vous rassurer contre vous-même ? Je pourrois même aller plus loin, & vous demander si eu égard aux inclinations heureuses de pudeur & de retenue, aux dispositions dont Dieu vous avoit favorisé en naissant, l'innocence de la vertu ne vous eût pas été comme plus naturelle, plus douce, plus aisée que le dérèglement du vice ; vous demander s'il ne vous en a pas plus coûté

pour être infidèle à votre Dieu, qu'il ne vous en eût coûté pour être juste; s'il n'a pas fallu prendre plus sur vous-même, faire plus de violence à votre cœur, dévorer plus d'amertumes, franchir des voies plus difficiles? Eh! que peut donc trouver la justice de Dieu dans vos dissolutions, qui ne lui fournisse contre vous de nouveaux sujets de sévérité & de colère?

On pourroit enfin ajouter, que si vous êtes né foible, la bonté de Dieu a environné votre ame de mille secours: que c'est cette vigne bien-aimée qui a été l'objet de ses plus tendres soins, qu'il a entourée d'un vaste fossé, fortifiée d'une tour inaccessible: je veux dire que votre ame été comme défendue dès sa naissance, par le secours des Sacremens, par les lumières de la doctrine, par la force des exemples, par les inspirations continuelles de la grace, & peut-être encore par les secours particuliers d'une éducation sainte & chrétienne que le Seigneur vous a ménagés; & qui ont manqué à tant d'autres. Ingrat! en quoi pourriez-vous justifier vos foiblesses devant le Seigneur, & intéresser sa justice même à user envers vous d'indulgence? eh! que lui offrent vos transgressions, que l'abus de ses graces, & des moyens de salut changés par le dérèglement de votre volonté en des occasions de péché?

Mais laissons - là toutes ces raisons; & dites-moi: Cette foiblesse dont vous vous plaignez, & à laquelle vous prétendez

que Dieu aura égard, n'est-elle pas votre propre ouvrage & le fruit de vos dérèglemens particuliers ? Rappelez-vous ici ces jours heureux où votre innocence n'avoit pas encore fait naufrage ; trouviez-vous alors tant de difficultés à vaincre vos passions ? la pudeur, la tempérance, la fidélité, la justice vous paroissoient-elles alors des vertus impraticables ? vous étoit-il impossible de résister aux occasions ? & ces penchans de plaisirs étoient-ils si violens que vous n'en fussiez alors le maître ? Eh ! d'où vient donc qu'ils tyrannisent aujourd'hui votre cœur avec tant d'empire ? N'est-ce pas depuis que les ayant laissé prévaloir par une funeste négligence, vous les avez mis désormais presque hors d'état d'être vaincus ? ne vous êtes-vous pas vous-même formé ces chaînes de vos propres mains. Jetez les yeux sur tant d'âmes justes qui portent le joug depuis leur jeunesse, & voyez si elles sont seulement tentées dans des occasions où vous êtes toujours sûr de périr. Eh ! pourquoi vous plaindriez-vous donc d'une foiblesse que vous vous êtes donnée ? pourquoi compteriez-vous que ce qui doit irriter le Seigneur contre vous, sera capable de l'appaiser ? Que voit-il, quand il voit la fragilité de vos penchans ? il voit le fruit de vos crimes, les suites d'une vie de licence & de plaisir. Est-ce là-dessus que vous osez en appeler à la justice même, à cette justice devant laquelle les Saints demandent de

n'être point jugés ? Mon Dieu ! surquoi le pécheur ne se flâtera-t'il pas , puisqu'il trouve dans la plus terrible de vos perfections des raisons de confiance ?

La seule conclusion sensée & légitime : qu'il vous soit permis de tirer de votre propre foiblesse , & de ces penchans pour le monde & pour les plaisirs , qui vous entraînent malgré toutes vos résolutions, c'est que vous avez besoin de veiller , de gémir , de prier plus que les autres ; c'est que vous devez éviter avec plus de soin , les périls & les attrait des sens & de la chair. Mais c'est alors que vous vous croyez invincible , lorsque nous vous exhortons à fuir les conversations profanes , les commerces suspects , les plaisirs douteux , les spectacles lubriques , les assemblées de péché ; ah ! vous vous en défendez alors sur ce que votre innocence n'y est point blessée ; vous renvoyez à des ames foibles les précautions de fuite & de circonspection : vous nous dites que chacun doit se sentir & se connoître ; & que ceux qui sont assez foibles pour y être blessés , doivent s'en éloigner : & comment voulez-vous que Dieu ait égard à une foiblesse à laquelle vous en avez si peu vous-même ? vous êtes foible quand il faut excuser vos crimes auprès de lui ; vous ne l'êtes plus dès qu'il faut prendre là dessus des mesures pénibles pour lui être fidèle.

Mais du moins , me direz-vous , si l'on a tout à craindre de sa justice , ses miséri-

cordes sont infinies: quand sa bonté ne trouveroit rien en nous de propre à la toucher, n'en trouveroit-elle pas des motifs assez pressans en elle-même? Ce seroit ici la troisième illusion de la fausse confiance que je devois combattre; mais outre que j'en ai assez parlé ailleurs, il est presque tems de finir. Je ne veux donc, mon cher Auditeur, que vous faire une seule demande: Quand vous dites que la bonté de Dieu est infinie, que prétendez-vous dire? Qu'il ne punit jamais le crime? vous n'oseriez. Qu'il n'abandonne jamais le pécheur? les Saûls, les Antiochus, les Pharaons, vous ont appris le contraire. Qu'il sauvera les impudiques, les mondains, les vindicatifs, les ambitieux, comme les Justes? vous savez que rien de souillé n'entrera dans le Ciel. Qu'il n'a pas créé l'homme pour le rendre éternellement malheureux? mais pourquoi a-t'il creusé l'Enfer sous nos pieds? Qu'il vous a déjà donné mille marques de sa bonté? mais c'est ce qui devrait confondre votre ingratitude sur le passé, & vous faire tout craindre pour l'avenir. Qu'il n'est pas si terrible qu'on le fait? mais on ne vous rapporte de sa justice que ce qu'il vous en a appris lui-même. Qu'il seroit obligé de damner presque tous les hommes, si tout ce que nous disons étoit vrai? mais l'Evangile vous déclare en termes formels, que peu seront sauvés. Qu'il ne châtie qu'à l'extrémité? mais chaque grace refusée peut être le terme de ses miséricordes. Qu'il ne

lui en coûte rien de pardonner ? mais n'a-t'il pas les intérêts de sa gloire à ménager. Qu'il faut peu de chose pour le défarmer ? mais il faut être changé, & le changement du cœur est le plus grand de tous ses ouvrages. Que cette confiance vive que vous avez en sa bonté, ne sauroit venir que de lui ? mais tout ce qui ne conduit pas à lui, en conduisant au repentir, ne sauroit venir de lui. Que voulez-vous donc dire ? qu'il ne rejettera pas le sacrifice d'un cœur brisé & humilié ? & voilà ce que je vous ai jusqu'ici prêché, mon cher Auditeur. Convertissez-vous au Seigneur, & alors confiez-vous en lui, quels que puissent être vos crimes, il est toujours miséricordieux pour recevoir le pécheur qui revient ; remettez-vous à sa bonté pour la durée de votre conversion, pour votre persévérance dans son service, pour la victoire des obstacles que l'ennemi du salut opposera sans cesse à vos saints desirs : la grace qu'il fait en inspirant les sentimens d'une sincère pénitence, est toujours un heureux préjugé pour celles qu'il prépare : ne vous défiez jamais de sa miséricorde ; il n'est rien qu'on ne doive se promettre de lui, quand c'est la douleur elle-même de l'avoir offensé qui demande : ne vous laissez jamais abattre par le souvenir de vos iniquités passées ; tout ce qui peut être pleuré, peut-être pardonné : renfermez dans le sein de sa miséricorde toute la durée des jours que vous avez employés à l'offenser ; ils seront com-

me s'ils n'avoient jamais été : vous commencerez à naître devant lui , le jour que vous aurez commencé à le servir : mille ans ne font plus qu'un jour à ses yeux , dès qu'un changement sincère a fini les crimes : il est le Dieu des pécheurs , le bienfaiteur des ingrats , le Pere des enfans prodigues le Pasteur des brebis égarées , l'ami des Samaritaines , le réconciliateur des pécheuses ; en un mot , toutes les consolations de la Foi semblent être pour le pécheur qui revient.

Mais si vous vous promettez toujours qu'enfin le tems viendra que vous penserez au salut , sans y penser encore ; ah ! souvenez-vous , mon cher Auditeur , que c'est par-là que tous les pécheurs ont péri jusqu'ici , & que c'est la grande voie qui mène à la mort dans le péché : souvenez-vous que le pécheur qui désire souvent envain , ne se convertit jamais. Plus même vous sentirez en vous de ces mouvemens stériles de salut , plus aussi comptez que votre mesure se remplit , & que chaque grace méprisée vous approche d'un degré de l'endurcissement : ne vous rassurez pas sur des desirs qui avancent votre perte , & qui ont été de tout tems le partage des réprouvés ; & dites souvent au Seigneur avec le Prophète : Jusques à quand , ô mon Dieu ! amuferai-je les inquiétudes secrètes de mon ame par de vains projets de pénitence ?

*Pf. 12.* *Quandiu ponam consilia in anima mea. ?*  
 2. jusques à quand verrai-je couler les jours

rapides de ma vie , en promettant à mon cœur pour le calmer dans ses désordres , une douleur & un repentir qui s'éloigne toujours plus de moi ? *Dolorem in corde*

Ibid.

*meo per diem* ? jusques à quand l'ennemi , se prévalant de ma foiblesse , se servira-t'il d'une erreur si grossière pour me séduire ? *Usquequo exaltabitur inimicus meus super me* ? Ah ! dissipez , Seigneur , ce vain prestige qui m'abuse : regardez ces foibles désirs de salut comme les cris d'une conscience qui ne peut être heureuse sans vous : acceptez ces timides commencemens de pénitence : exaucez-les aujourd'hui , ô mon Dieu , où il me semble que votre grace les rend plus vifs & plus sincères : *Respice* , & *exaudi me* , *Domine Deus meus* ; & achevez par votre opération secrète ce qui manque encore à la plénitude & à la sincérité de cette offre ; & perfectionnez mes désirs en les recevant , afin qu'ils soient dignes de la récompense que vous promettez à la faim & à la soif de la justice.

v. 3.

v. 4.

Ecoutez , dit le Seigneur dans son Prophète à l'ame infidelle, vous qui vivez dans la mollesse & dans les plaisirs , & qui ne laissez pas d'espérer en moi : *Audi hæc* , *delicata* , & *habitans confidenter* ; ces deux malheurs fondront tout à la fois sur vous , la stérilité & le veuvage : *Venient tibi duo hæc* , *sterilitas* & *viduitas* ; la stérilité , c'est-à-dire , que vous ne serez plus propre à porter des fruits de pénitence ; qu'on aura beau cultiver ; arroser ; la force de ma

Is. 47. 1.

v. 9.

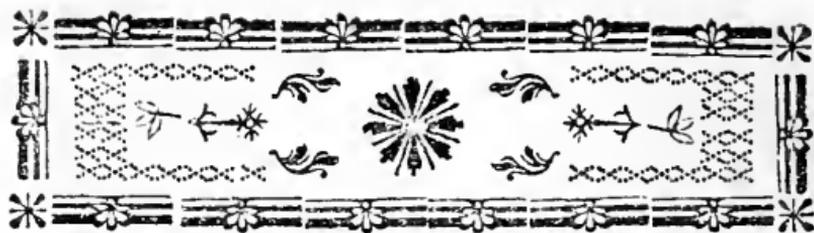
parole , la vertu de mes Sacremens , la grace de mes mystères , tous les soins vous seront inutiles , & vous ne ferez plus qu'un arbre stérile & destiné au feu : le veuvage , c'est-à-dire , je me retirerai pour toujours de vous ; je vous laisserai seule ; je vous livrerai à vos penchans , à la fausse paix de vos passions ; je ne serai plus votre Dieu , votre protecteur , votre époux ; je vous abandonnerai jusques à la fin *Audi hæc delicata , & habitans confidenter : venient tibi duo hæc sterilitas & viduitas.*

Mais dois-je finir ici mon ministère, mes Freres , par les paroles dont se servit autrefois Jesus-Christ en finissant sa Mission vers un peuple ingrat ? Vous n'avez pas voulu croire à mes discours , leur disoit-il peu de jours avant sa mort ; vous avez fermé les yeux à la lumière ; vous avez eu des oreilles , & vous n'avez pas entendu : je m'en vais , & vous mourrez dans votre aveuglement. Si vous étiez encore des aveugles , & que vous n'eussiez jamais connu la vérité , votre péché seroit plus excusable ; mais maintenant vous voyez , je vous ai annoncé les vérités que j'avois apprises de mon Pere ; & voilà pourquoi votre péché n'a plus d'excuse : votre endurcissement est consommé ; vous avez rejeté le salut qui ne s'offrira plus à vous , & le crime de la vérité méprisée va demeurer jusqu'à la fin sur votre tête.

Grand Dieu ! seroit-ce donc là le prix de mes peines & tout le fruit de mon mi-

nistère ? l'indignité de l'instrument dont vous vous êtes servi pour annoncer votre parole , en auroit-elle anéanti la vertu , & mis un obstacle fatal au progrès de l'Evangile ? Non , mes chers Freres , la vertu de la parole de la Croix n'est pas attachée à celle du Ministre qui l'annonce. La boïe entre les mains du Seigneur , peut éclairer les aveugles ; & les murs de Jéricho tombent , quand il lui plaît , au bruit des plus fragiles trompettes. Je me confie donc dans le Seigneur pour vous , mes Freres ; qu'ayant reçu sa parole avec joie , comme le disoit autrefois saint Paul aux Fidèles de Corinthe ; que l'ayant reçue non pas comme la parole d'un homme foible , pécheur , environné de misères , tout propre à anéantir l'ouvrage de l'Evangile , & indigne d'un si grand ministère , mais comme la parole de Dieu même , elle fructifiera en vous ; & qu'au jour terrible des vengeances , où l'on demandera compte à moi de mon ministère , à vous du fruit que vous en avez retiré , je serai votre défense & votre justification , & vous ma gloire & ma couronne. C'est ce que je vous souhaite.

*Ainsi soit-il.*



# ANALYSES DES SERMONS

contenus dans ce Volume.

---

## LE DIMANCHE DE LA PASSION.

*Sur l'Evidence de la Loi de Dieu.*

**D**IVISION. Les hommes se rassurent sur mille abus que le monde autorise , ou parce que leur conscience ne leur reproche rien , & qu'ils sont dans la bonne-foi , ou bien à cause de l'obscurité de l'Evangile , auquel chacun fait dire ce qu'il veut. Or , la Loi de Dieu a un double caractère d'évidence qui combat ces deux prétextes. I. Elle est évidente dans la conscience du pécheur ; & par-là elle jugera la fausse sécurité , ou la prétendue bonne-foi des ames mondaines. II. Elle est évidente dans la simplicité de ses règles ; & par ce second caractère , elle jugera les incertitudes affectées , & les fausses interprétations des pécheurs.

I. PARTIE. *La Loi de Dieu évidente dans la conscience du pécheur.* L'homme a beau faire pour éluder la Loi de Dieu ; sa conscience rend un double témoignage à cette Loi divine : premièrement , un témoignage de vérité , à l'équité & à la nécessité de ses maximes ; secondement , un témoignage de sévérité , à l'exactitude de ses règles.

1°. Un témoignage de vérité , à l'équité & à la nécessité de ses maximes. La Loi d'un Dieu sage & bon , doit avoir un caractère d'équité qui règle tous les devoirs , & un caractère de bonté qui nous fasse trouver ici-bas notre repos & notre bonheur à la pratiquer : & c'est en effet ce que nous sentons au fond de nos cœurs par rapport à la Loi de Dieu. Nous sentons que ces règles sont justes & raisonnables , qu'elles n'ordonnent aucune vertu qui ne soit conforme aux véritables intérêts de l'homme ; que les passions qu'elle interdit sont la seule source de tous nos troubles ; & que plus nous nous éloignons de la règle & de la loi , plus nous nous éloignons de la paix & du repos du cœur : voilà un témoignage que la Loi de Dieu trouve au fond de nos cœurs. Les passions peuvent nous faire secouer le joug des règles saintes ; mais elles ne peuvent réussir à nous justifier à nous-mêmes nos propres défordres : nous trouvons toujours au-dedans de nous l'apologie des règles contre les passions ; & nous avons beau faire , nous sentons toujours une mé-

l'intelligence secrète entre nos penchans & nos lumières ; de manière que la Loi nous rend malheureux , si elle ne peut nous rendre fidèles. Et d'où vient cela , sinon de ce que tous les préceptes de la Loi de Dieu ont un rapport nécessaire avec le cœur de l'homme ; qu'ils sont les remèdes de nos maux les plus secrets , & les secours de nos penchans les plus justes , comme les Payens eux-mêmes l'ont reconnu ?

Mais , dit-on , c'est la nature qui est notre première Loi ; & des penchans de plaisir nés avec nous , ne sauroient être des crimes. C'est là une impiété qui n'est que dans le discours : c'est une ostentation de libertinage , dont la vanité se fait honneur , & que la vérité dément en secret : & la preuve , c'est que ces pécheurs célèbres & déclarés , qui se faisoient une gloire affreuse de ne pas croire en Dieu , après être revenus de leurs égaremens , ont avoué qu'ils n'avoient jamais pû réussir à effacer la règle & la vérité du fond de leur ame , & que leur incrédulité apparente cachoit les remords les plus cruels. Le crime toujours timide porte par-tout , dit l'Esprit-Saint , un témoignage de condamnation contre lui-même : & par l'ennui & la tristesse qui l'accompagnent , il vous fait sentir que l'ordre & l'innocence sont le seul bonheur qui vous étoit destiné sur la terre.

2°. La conscience rend un témoignage de sévérité à l'exactitude des règles de la Loi de Dieu. Nous nous rendons ce témoi-

gagne à nous-mêmes, & nous sentons que notre corruption se répand sur les plus petites, comme sur les plus grandes choses; que par-tout nous nous retrouvons foibles & toujours opposés à l'ordre & au devoir. Donc, nous sentons que la règle ne doit nulle part être favorable à nos penchans; que par-tout nous devons la trouver sévère, parce que partout elle doit nous être opposée. Ainsi, par un sentiment secret & inséparable de nous être, nous nous distinguons toujours nous-mêmes de la Loi, & nos penchans & nos plaisirs, de ses règles & de ses devoirs; & lorsque dans les actions douteuses, nous nous déterminons en faveur de nos penchans, nous sentons fort bien que nous nous éloignons de la Loi de Dieu toujours plus sévère que nous-mêmes. Aussi êtes-vous jamais calmes, quoi que vous en disiez, dans cette vie toute de plaisirs, de dissipation, &c. & dans ces momens, où, touchés plus vivement de la grace, vous vous proposez de penser sérieusement à l'éternité, ne mettez-vous pas dans le plan que vous vous formez alors d'une nouvelle vie, la privation de toutes les mêmes choses presque auxquelles vous nous dites sans cesse que vous ne voyez point de mal? Ne blâmez-vous pas, & ne censurez-vous pas tous les jours vous-mêmes ces personnes qui veulent allier avec une profession publique de piété ces abus, ces amusemens dont vous nous faites sans cesse l'apologie? Vous sentez donc que

l'Évangile exige de vous & de ces personnes quelque chose de plus que ce que vous faites , & vous rendez malgré vous témoignage à sa sévérité. Mais de plus , si au lieu des maximes saintes que nous vous annonçons dans ces Chaires Chrétiennes , nous venions vous prêcher ici les mêmes maximes que vous débitez tous les jours dans le monde , vous dire que l'Évangile n'est pas si sévère qu'on le public , que Dieu est trop bon pour nous faire un crime de mille choses qui ont passé en usage ; que penseriez-vous de nous ? ou vous ririez de notre ignorance , ou vous auriez horreur de la profanation de notre ministère. Vous convenez donc de la vérité des maximes que nous vous annonçons , quelque sévères qu'elles soient , & votre conscience leur rend témoignage.

II. PARTIE. *La Loi de Dieu est évidente dans la simplicité de ses règles ; & par ce second caractère , elle jugera les incertitudes affectées , & les fausses interprétations des pécheurs.* L'Évangile nous a été donné pour régler nos mœurs & nos devoirs. Jésus-Christ auroit-il voulu y laisser des obscurités , capables de nous faire prendre le change , & de favoriser des passions qu'il étoit venu combattre ? D'ailleurs , c'est Jésus-Christ , qui est l'Auteur de l'Évangile : il a prévu par sa lumière tous les doutes que l'esprit humain pouvoit opposer à sa Loi : ainsi, il l'a concerté d'une manière si divine & si intelligible , si simple & si su-

blime, que les plus ignoraus comme les plus habiles, ne peuvent y méconnoître ses volontés. Si les mystères y sont obscurs, les règles des mœurs y sont formelles & précises. Ce n'est pas qu'il ne puisse survenir des doutes & des difficultés sur le détail des obligations : mais, & ceci mérite une grande attention : Je dis,

1°. Que si sur le détail des devoirs, la lettre de la Loi est quelquefois douteuse, l'esprit ne l'est presque jamais ; que l'on voit bien toujours de quel côté panche l'Evangile ; que les règles s'éclaircissent toutes les unes les autres ; qu'il y a des règles principales qui servent à résoudre toutes les difficultés particulières, & qu'enfin, si la Loi peut nous paroître quelquefois équivoque, l'intention du législateur par où on doit l'interpréter, ne laisse jamais de lieu au doute & à la méprise.

Je dis, 2°. Que ce n'est pas l'obscurité de la Loi, mais nos passions encore chères, qui forment tous nos doutes sur les devoirs : & la preuve, c'est que les ames mondaines sont celles qui trouvent plus d'embarras & plus d'obscurités dans les règles des mœurs ; tandis que les ames fidèles & ferventes n'ont presque jamais rien à opposer à la Loi de Dieu. La lumière de la Loi, dit saint Augustin, ressemble à celle du soleil ; mais elle a beau luire & briller, un aveugle n'en est pas frappé : or, tout pécheur est cet aveugle. Purifiez votre cœur, continue ce Pere ; ôtez-en le bau-

deau fatal des passions , alors vous verrez clair dans vos devoirs. Aussi voyons-nous tous les jours qu'à mesure que les passions diminuent dans une ame , ses lumières croissent , & elle est surprise d'avoir pû s'aveugler si long-tems sur des devoirs qui lui paroissent alors si évidens & si incontestables. Est-ce la Loi de Dieu qui devient plus évidente ? non , c'est l'ame qui se dégage , & sort de ses ténèbres. Et ce qui prouve encore que ce sont les passions toutes seules qui obscurcissent la Loi de Dieu à nos yeux , & forment nos doutes , c'est que sur les points de la Loi , sur lesquels nulle passion , nul intérêt particulier nous aveugle , nous sommes équitables & clairvoyans.

Je dis , 3°. Qu'il n'y a qu'à vous en tenir à ce qui est incontestable dans l'Évangile , & vous en ferez encore plus que nous n'en demandons.

Je dis , 4°. Que si tout est presque contesté dans le monde sur les devoirs les plus incontestables de la piété chrétienne , c'est que l'Évangile est un Livre inconnu à la plûpart des Fidèles : on passe toute la vie à acquérir des connoissances vaines , frivoles , inutiles à l'homme , à son bonheur , à son éternité : & on ne lit pas le Livre de la Loi où est renfermée la science du Salut.

Je dis , 5°. Que quand même il se trouveroit encore quelque chose d'obscur dans la Loi de Dieu , elle retrouve toute son évidence dans l'instruction & dans le ministère. Jamais la piété des Fidèles n'eut plus

de secours ; jamais l'ignorance n'eut moins d'excuse , parce que jamais siècle ne fut plus éclairé que celui-ci ; & quoiqu'on ne puisse nier qu'il n'y ait encore parmi nous des guides aveugles , le piège n'est à craindre que pour ceux qui veulent bien y être trompés. Quand on veut aller de bonne-foi à Dieu , on a bientôt trouvé la main qui fait nous y conduire.



*LE DIMANCHE DE LA PASSION.*

II. SERMON. *Sur l'immuabilité de la Loi de Dieu.*

**D**IVISION. *Le monde oppose trois prétextes à l'immuabilité de la Loi de Dieu ; le prétexte des mœurs & des usages , le prétexte du rang & de la naissance , le prétexte des situations & des inconveniens. Or , I. La Loi de Dieu est immuable dans sa durée : donc , les mœurs & les usages ne sauroient la changer. II. La Loi de Dieu est immuable dans son étendue : donc la différence des rangs & des conditions la laisse par-tout la même. III. La Loi de Dieu est immuable dans toutes les situations : donc , les inconveniens , les perplexités n'en justifient jamais la plus légère transgression.*

I. PARTIE. *L'Évangile , la Loi de Jesus-Christ est immuable dans sa durée. Elle*

ne change point, parce que les devoirs qu'elle nous prescrit, fondés sur les besoins & sur la nature de l'homme, sont de tous les tems & de tous les lieux comme elle. Telle les premiers Fidèles la reçurent à la naissance de la Foi, telle l'avons-nous encore aujourd'hui, telle nos descendans la recevront un jour, telle enfin les Bienheureux dans le ciel l'adoreront & l'aimeront éternellement. La ferveur ou le dérèglement des siècles, le zèle ou la complaisance des hommes, n'ajoute, ou ne diminue rien à son indulgence ou à sa sévérité : cependant, lorsque les Ministres nous représentent quelquefois dans les mœurs des premiers Fidèles, tous les devoirs de l'Évangile exactement remplis, pour nous faire sentir par la différence des premières mœurs d'avec les nôtres, combien nous sommes loin du Royaume de Dieu; non-seulement nous ne sommes point effrayés de nous trouver si dissemblables à eux, qu'on croiroit à peine que nous fussions Disciples d'un même Maître & Sectateurs de la même Loi; mais nous leur reprochons de rappeler sans cesse ces premiers tems & l'Église primitive, comme s'il étoit possible de régler nos mœurs sur des mœurs qui sont désormais impraticables; nous prétendons que les tems sont changés, qu'il faut prendre les hommes comme ils sont, & que ce seroit les désespérer, que de vouloir les ramener à la vie des premiers siècles.

Mais, 1°. Les tems & les années qui ont si fort altéré la pureté du Christianisme, ont-ils altéré celle de l'Evangile ? Jesus-Christ prédit que dans les derniers tems, il ne se trouvera presque plus de foi sur la terre ; mais ajoûte-t'il, qu'alors, pour s'accommoder à la corruption de ces derniers tems, il relâcheroit quelque chose de la sévérité de son Evangile ? ou plutôt, n'ajoûte-t'il pas qu'alors il faudra plus que jamais veiller, prier, jeûner, se retirer, pour se mettre à couvert de la corruption générale ?

2°. Croyez-vous que les préceptes rigoureux de l'Evangile n'aient été faits que pour le premier âge de la Foi, où les hommes étoient chastes, innocens, charitables, fervens ; & que Jesus-Christ ait réservé pour les hommes corrompus de nos siècles toute son indulgence ! Où seroit l'équité & la sagesse tant vantée de la Morale chrétienne ?

3°. Nos usages n'étoient pas établis du tems de nos peres, & sans doute ils ne passeront pas jusqu'à nos derniers neveux ; ils ne sont pas même communs à tous les peuples. Donc ces usages ne peuvent ni devenir notre règle, ni la changer : autrement, il faudroit un Evangile pour chaque siècle & pour chaque peuple, au lieu que la règle est de tous les tems & de tous les lieux. Donc de nouvelles mœurs ne forment pas pour nous un nouvel Evangile : il faut donc juger des usages & des mœurs par les

devoirs & par les règles, & non pas des règles & des devoirs par les mœurs & par les usages.

Ne difons donc plus que les tems ne font plus les mêmes ; mais la Loi de Dieu n'a pas changé. Ne difons plus que les Chrétiens des premiers tems avoient ou plus de force, ou plus de grace que nous. Hélas ! ils avoient plus de foi, plus de constance, plus d'amour pour Jésus-Christ, plus de mépris pour le monde. Du reste nous avons les mêmes sources de grace qu'eux, le même ministère, le même Autel, la même victime. S'il y a quelque différence entre les premiers Chrétiens & nous, c'est que ce n'étoient pas seulement de feuls usages arbitraires qu'il falloit éviter, ou les dérifsions du monde qu'ils avoient à craindre, c'étoient les supplices les plus cruels auxquels il falloit s'exposer. Cependant l'Évangile qui pouvoit autrefois faire des Martyrs, à peine peut-il aujourd'hui former un Fidèle.

II. PARTIE. *La Loi de Dieu est immuable dans son étendue.* La Loi de Moïse étoit pour un peuple seul : mais Jésus-Christ est un Législateur universel, il est venu de tous les peuples ne faire qu'un peuple, de tous les Etats & de toutes les conditions, ne former qu'un corps, animé par le même esprit, & gouverné par les mêmes Loix. Cependant, une autre illusion ordinaire contre l'immuabilité de la Loi de Dieu, c'est de se persuader qu'elle s'adouci

s'adoucit en faveur du rang & de la naissance ; & que les mœurs attachées à la grandeur par l'usage , en rendant l'observance presque impossible , en rendent aussi la transgression plus innocente.

Mais si l'Evangile est la Loi de tous les hommes , les Grands ont promis sur les Fonts sacrés de l'observer , tout comme le Peuple ; & l'Eglise en les recevant au nombre de ses enfans , ne leur a pas proposé d'autres vœux à faire , & d'autres règles à pratiquer qu'au simple peuple. Examinons maintenant tous les devoirs de l'Evangile ; ils se réduisent à deux points : les uns sont proposés pour combattre & affaiblir ce fonds de corruption que nous portons en naissant : les autres pour perfectionner cette première grace du Chrétien que nous avons reçue dans le Baptême : la violence , le renoncement , la mortification , sont de la première espèce de devoirs ; la prière , la retraite , la vigilance , le mépris du monde , le désir des biens invisibles sont de la seconde : voilà tout l'Evangile. Or , qu'y a-t'il dans ces deux sortes de devoirs dont le rang & la naissance puissent dispenser les Grands ? Au contraire , plus ils sont élevés , plus leur élévation leur fournit des raisons de pratiquer ces devoirs , tant à cause des périls auxquels leur état les expose , que parce qu'ils doivent des réparations plus rigoureuses à la Justice de Dieu , à cause des crimes & des excès presque inséparables de la gran-

deur. Aussi nous ne voyons pas que Jésus-Christ dans l'Évangile propose aux Princes du Peuple, & aux Grands de Jérusalem, d'autres maximes qu'aux bourgades de la Judée, & à ses Disciples, tous tirée de la lie du peuple; ses maximes ne changent point avec le rang de ceux qui l'écoutent; & ses ennemis lui rendent cette justice, qu'il enseignoit la voie de Dieu dans la vérité, & qu'il n'avoit égard ni au rang; ni aux personnes. D'où vient qu'après sa mort, l'Évangile parut une doctrine descendue du Ciel, sinon, parce qu'annonçant aux Grands & aux Puissans des maximes tristes & crucifiantes, incompatibles en apparence avec leur état, ils ne laisserent pas d'embrasser une Loi, qui au milieu de leur prospérité & de leur abondance, ne leur permettoit pas plus de douceurs & de plaisirs ici-bas qu'aux pauvres & au simple peuple? mais il n'y auroit eût rien de surprenant & de divin dans la conversion des riches, si la doctrine qu'ils auroient embrassée les distinguoit du peuple par une plus grande indulgence, & si ce qui est voie de perdition pour les pauvres, étoit pour eux seuls la voie du Salut.

D'ailleurs, si l'Évangile avoit des distinctions à faire, & des complaisances à accorder, seroit-ce en faveur de ceux qui naissent dans l'élévation & dans l'abondance? quoi! il conserveroit toute sa rigueur pour les pauvres & pour les malheu-

reux , & il n'exigeroit rien de pénible de ceux dont les jours ne sont diversifiés que par les plaisirs ?

III. PARTIE. *La Loi de Dieu est immuable dans toutes les situations de la vie : donc, les inconvéniens, les perplexités n'en justifient jamais la plus légère transgression.* Cependant tout nous devient raison & nécessité contre nos devoirs, c'est-à-dire, contre la Loi de Dieu. Les situations les moins périlleuses, les conjonctures les moins embarrassantes, nous fournissent des prétextes pour la violer avec sécurité, & nous persuadent que la Loi de Dieu seroit injuste, & exigeroit trop des hommes, si dans ces occasions elle n'usoit d'indulgence à notre égard.

Mais à cela je réponds, 1°. Que l'intérêt du Salut est le plus grand de tous les intérêts; que la vie, la fortune, la réputation, l'Univers entier lui-même mis en parallèle avec notre ame ne doit être compté pour rien.

3°. Que comme la Loi a toujours du moins la sûreté pour elle contre le prétexte; préférer le prétexte à la Loi, c'est laisser une voie sûre, & en choisir un autre dont personne ne peut vous répondre.

3°. Que l'Évangile ne nous ayant été donné que pour nous détacher du monde & de nous-mêmes, & nous faire mourir à toutes nos affections terrestres, c'est s'abuser de regarder comme des inconvéniens certaines suites de cette Loi divine,

funestes ou à notre fortune , ou à notre gloire , ou à notre repos. Jesus-Christ n'a pas prétendu nous prescrire des devoirs faciles & commodes ; mais au contraire , nous montrer une voie rude & mal aisée à tenir : ainsi , ce que nous appellons inconvéniens & extrémités inouïes , ne sont au fond que l'esprit de la Loi , & la fin que Jesus-Christ s'étoit proposée en nous la donnant. D'ailleurs , il est certain que le principal mérite de nos devoirs se tire des obstacles qui ne manquent jamais d'en contredire la pratique ; & la vertu ressembleroit au vice , si elle ne trouvoit au-dehors & au-dedans de nous que des facilités & des convenances. Jamais les Justes n'ont été paisibles observateurs des règles saintes.

Enfin , convenons que ce sont nos passions seules qui forment les inconvéniens qui nous autorisent à chercher des tempéramens & à nos devoirs , & à la Loi de Dieu : ainsi , mourons au monde , & à nous-mêmes ; alors tout nous paroîtra possible , les difficultés s'aplaniront en un instant ; & ce que nous appellons inconvénient , ou ne sera plus compté pour rien , ou nous les regarderons comme les épreuves inséparables de la vertu , & non pas comme les excuses du vice.

**LE LUNDI DE LA PASSION.***De l'emploi du Temps.*

**D**IVISION. *Nous perdons le tems sans regret, ou nous ne l'employons que pour les choses d'ici-bas. I. Connoissons le prix du tems, & nous ne le perdrons pas, parce qu'il est court. II. Connoissons l'usage du tems, & nous ne l'employerons que pour travailler à notre salut, parce qu'il ne nous est donné que pour nous sauver.*

**I. PARTIE.** *Connoissons le prix du tems & nous ne le perdrons pas.* Trois motifs doivent rendre à tout homme sage le tems précieux & estimable. Premièrement, il est le prix de l'éternité. Secondement, il est court, & l'on ne peut trop se hâter de le mettre à profit. Troisièmement, enfin, il est irréparable; & ce que nous en avons une fois perdu, est perdu sans ressource.

1°. Le tems est le prix de l'éternité. Condamnés à la mort par le crime de notre naissance, comme notre premier pere, nous ne devrions recevoir la vie que pour la perdre à l'instant même que nous l'avions reçûe; bien plus, autant de fois que nous avons violé la Loi de l'Auteur de la vie, autant de fois elle auroit dû dans le moment même nous être ôtée; cet arrêt de notre condamnation & de notre mort

n'est suspendu que parce que Jesus-Christ est mort à notre place : outre cela , de combien de maladies , de périls , d'accidens , la bonté de Dieu nous a-t'elle délivrés jusqu'ici ? La vie dont nous jouissons est donc comme un miracle perpétuel de la miséricorde divine ; chaque moment où nous respirons est comme un nouveau bienfait que nous recevons de Dieu , qui ne nous l'accorde que pour nous laisser le tems de réparer l'usage criminel que nous avons fait de celui qui s'est écoulé jusqu'à ce jour : donc passer ce tems & ces momens en inutilités , n'est-ce pas outrager la bonté divine qui nous les accorde , prodiguer une grace inestimable qui ne nous est point dûe , & livrer au hazard le prix de notre éternité ? Nous regarderions comme un insensé un homme qui laisseroit inutile un trésor immense dont il seroit héritier , sans l'employer , ou pour établir sa fortune , ou pour s'élever aux honneurs : quelle folie donc à nous de ne faire aucun usage du tems , qui est un trésor tout autrement estimable , dont nous avons hérité ; puisqu'il peut nous servir , non pour nous élever ici-bas à des dignités frivoles , mais pour nous placer au plus haut des Cieux à côté de Jesus-Christ dans cette société immortelle des bienheureux qui seront tous Rois , & cela pendant toute l'éternité ? Cependant , ce tems dont il n'est point d'heure & de moment , qui mis à profit , ne puisse mériter le Ciel , dont la moindre perte de-

vroit nous causer les regrets les plus vifs & les plus cuisans , ce tems nous est à charge , il fait tout l'embarras , tout l'ennui , & le fardeau le plus pesant de notre vie.

2°. Le tems est court , & on ne peut trop se hâter de le mettre à profit. Si nous avions à vivre une longue suite de siècles , du moins les jours & les momens perdus ne formeroient qu'un point imperceptible dans un si grand espace , & nous pourrions regagner sur la longueur , ces pertes passageres ; mais nos jours & nos années ont été renfermées dans des bornes si étroites , qu'on ne voit pas ce que nous pouvons encore en perdre. Retranchez de cela ce que vous êtes obligés d'accorder aux besoins du corps , & aux bienféances ; que reste-t'il pour vous , pour Dieu , pour l'éternité ? Et nous ne savons quel usage faire du ce peu qui nous reste ; & nous recourons à mille artifices qui nous aident à n'en pas sentir la durée. Que nous sommes dignes de pitié ? Car , ne devrions-nous pas penser que dans ce peu de tems que nous avons à vivre , nous avons des crimes innombrables à expier ? Dix vies comme la nôtre suffiroient à peine pour en expier une partie ; comment donc peut-il nous rester du tems pour des plaisirs & des inutilités dans une vie aussi courte & aussi criminelle ? Un criminel condamné à la mort & à qui on ne laisseroit qu'un jour pour obtenir sa grace , y trouveroit-il encore des heures & des momens à perdre ? Insen-

fés que nous sommes ! notre arrêt est prononcé ; on nous laisse encore un jour pour changer la rigueur de notre sentence éternelle ; & ce jour unique nous est à charge , & nous le passons indolemment en des occupations vaines , oiseuses , puérides ; nous cherchons comment l'abréger ; & nous arrivons au soir , sans avoir fait d'autre usage du jour qu'on nous a laissé , que de nous être rendus encore plus criminels ? Et que savons-nous si même l'abus que nous en faisons , n'obligera pas la Justice divine à l'abréger ? Les morts soudaines & imprévues étoient autrefois des accidens rares ; ce sont aujourd'hui des événemens de tous les jours. Venez nous dire après cela qu'il y a bien des momens vuides dans la journée ; qu'il faut savoir s'amuser , & passer le tems à quelque chose. Quoi ! le tems est si court , vos obligations si infinies & vous pouvez encore trouver tant de momens vuides dans la journée ? On est trop heureux , dites-vous , de savoir s'amuser innocemment , & passer le tems à quelque chose. Eh ! le Chrétien , l'héritier du Ciel n'est-il sur la terre que pour s'amuser ? Ce n'est pas que je ne convienne qu'il y a des délassemens innocens dans la vie. Mais les délassemens supposent les peines & les soins qui les ont précédés , & toute votre vie n'est qu'un délassement perpétuel ; ou si vous avez besoin de vous délasser : c'est de la continuité de vos plaisirs & de vos délassemens mêmes.

3°. Le tems est irréparable : Premièrement, parce que, sans doute, Dieu a attaché à chacun des momens de notre vie, des graces & des secours pour consommer l'ouvrage de notre sanctification : or, ces jours & ces momens étant perdus, les graces qui leur étoient attachées, le sont aussi pour nous. Irréparable, secondement, parce que chaque jour, chaque moment devoit nous avancer vers le Ciel : or, les jours & les momens perdus nous laissent en arrière : ou nous ne fournirons point le reste du chemin que nous avons à faire, ou il faudra consommer dans un court intervalle, ce qui devoit être l'ouvrage laborieux de la vie entière. Irréparable, troisièmement, parce qu'il faut que le péché soit puni pour être effacé : or, en certaine saison de la vie, on n'est plus capable des œuvres de pénitence & de satisfaction : & on a beau dire que Dieu ne demande pas l'impossible ; mais c'est vous-même qui vous êtes mis dans cette impossibilité : or, vos fautes ne diminuent pas vos obligations.

II. PARTIE. *Connoissons l'usage du tems, & nous ne l'employerons que pour travailler à notre salut.* L'usage chrétien du tems n'est pas d'en remplir tous les momens, c'est de les remplir dans l'ordre, & selon la volonté du Seigneur qui nous les donne. Mais en quoi consiste cet ordre qui doit régler la mesure de nos occupations, & sanctifier l'usage de notre tems ? Il consiste :

2°. A nous borner aux occupations attachées à notre état ; à ne pas compter parmi les devoirs de notre état , les soins & les embarras que l'inquiétude où nos passions toutes seules nous forment , & à ne pas chercher les places & les situations qui multiplient nos embarras. L'inquiétude nous forme des occupations ; car nous voulons tous nous éviter nous-mêmes , parce qu'en rentrant au-dedans de nous , nous n'y trouvons qu'un vuide affreux , que des remords cruels , des pensées noires , des réflexions tristes. Nous cherchons dont l'oubli de nous-mêmes dans la variété des occupations , & dans des distractions éternelles : mais nous nous trompons. Partout où n'est pas l'ordre , il faut nécessairement que se trouve l'ennui ; & ce n'est que pour les âmes justes , que le tems ne pèse pas , parce qu'il a toujours sa destination & son usage : or , outre que l'inquiétude par ses agitations & son inconstance , ne sauroit nous faire trouver cette paix & cette joie qui ne se trouvent que dans l'arrangement d'une vie uniforme & occupée , elle ne sanctifie pas non plus l'usage de notre tems , puisqu'une vie de dérangement est entièrement opposée à cette vie d'ordre & de règle que Dieu exige de nous.

Les passions nous mettent aussi dans un mouvement perpétuel ; mais elles ne nous forment pas des occupations plus légitimes. Après avoir donné la jeunesse à la pas-

resse & aux plaisirs, on donne les années de maturité à la patrie, à la fortune, à soi-même : on croit bien employer son tems ; mais on prend encore le change en cela, parce qu'on se livre aux affaires, on se charge d'un emploi, sans consulter ni l'ordre de Dieu, ni les vûes de la Religion, ni les périls des situations trop agitées. Ainsi la plûpart des hommes se font inconsidérément une vie tumultueuse & agitée, que Dieu ne demandoit pas d'eux, & cherchent avec empressement des soins où l'on ne peut être en sûreté, que lorsque l'ordre de Dieu nous les ménage.

2°. L'ordre qui doit régler & sanctifier l'usage de notre tems, consiste à regarder comme les plus essentielles, & les plus privilégiées de nos occupations, celles que nous devons à notre salut : c'est l'unique moyen de réparer en quelque maniere la dissipation de cette partie de notre vie que le monde, & les soins d'ici-bas occupent toute entiere. Mais c'est encore ici où notre aveuglement est déplorable : toutes nos autres occupations nous paroissent essentielles, nous n'oserions y toucher ; & comme la vie est trop courte, & les jours trop rapides pour suffire à tout ce que l'on retranche, ce sont les soins du salut : on ne trouve jamais de tems pour cela ; & si l'on donne quelques momens à Dieu, ce sont ceux dont le monde ne veut plus, & dont nous sommes peut-être embarrassés. Voilà l'usage que les personnes mêmes qui se pa-

rent d'une réputation de vertu , font à la Cour sur-tout , de leur tems : toute leur vie est une préférence criminelle qu'elles donnent au monde , à la fortune , aux bien-féances , aux plaisirs , aux affaires , sur l'affaire de leur salut. Il semble que le tems nous est premièrement donné pour le monde , pour l'ambition , pour nos places , pour les soins de la terre , & qu'ensuite ce que nous pouvons avoir de trop , on nous fait bon gré , si nous le donnons au salut. Cependant les soins de la terre , quelque brillans qu'ils puissent être , nous sont étrangers , ils ne sont pas dignes de nous : les soins de l'éternité tous seuls sont dignes de la noblesse de nos espérances , & remplissent toute la grandeur , & toute la dignité de notre destinée : car nous nous devons à Dieu , avant que d'être à nos maîtres , à nos inférieurs , à nos amis , à nos proches : Dieu a les premiers droits sur notre cœur & sur notre raison ; c'est donc pour Dieu premièrement que nous devons en faire usage , & nous sommes chrétiens , avant que d'être Princes , sujets , hommes publics , ou quelque'autre chose sur la terre.

On dira , qu'on croit en remplissant les devoirs pénibles & infinis de son état , servir Dieu , & travailler à son salut. Il est vrai : mais il faut remplir ces devoirs dans la vûe de Dieu , par des motifs de foi & dans un esprit de religion & de piété ; car Dieu ne tient compte que de ce qu'on fait pour lui : cela étant , que les jugemens

de Dieu sont différens de ceux du monde ! On appelle dans le monde une belle vie , une vie remplie d'actions éclatantes ; mais si dans tout cela , on a plus cherché sa gloire propre , que la gloire de Dieu , c'est devant Dieu une vie perdue. En effet seroit-il juste qu'il nous tint compte au jour terrible , de toutes les peines , de tous les soins , de tous les dégoûts que nous devons pour nous élever sur la terre ? & qu'il mît au nombre de nos œuvres de salut , celles qui n'ont eu que l'ambition , l'orgueil , ou l'intérêt pour principe ? Tout ce qui n'est pas fait pour le Ciel , tems perdu pour l'éternité.

\*\*\*\*\*

## LE MARDI DE LA PASSION.

### Du Salut.

**D**IVISION. I. *Il faut travailler au salut avec vivacité, pour ne pas se rebuter.*

II. *Il faut y travailler avec prudence, pour ne pas s'y méprendre.*

I. PARTIE. *Travailler au salut avec vivacité.* Le salut est la grande affaire où il s'agit de tout pour nous ; rien donc ne devoit nous intéresser davantage en cette vie ; cependant nous travaillons à cette grande affaire sans estime , sans goût , sans préférence ; voilà d'où vient le défaut de vivacité.

1<sup>o</sup>. Sans estime. Le monde par une erreur digne de larmes, a trouvé le secret de rehausser par des titres honorables tous les soins qui se rapportent aux choses d'ici-bas; les actions de la Foi toutes seules, qui demeurent éternellement, passent pour des occupations oiseuses & obscures, & n'ont rien qui les relève aux yeux des hommes: voilà la première raison pourquoi nous travaillons à l'affaire du salut sans vivacité, c'est que nous n'estimons pas assez cette sainte entreprise. Or faut-il combattre une illusion si indigne même de la raison? car si ce qui peut rendre un ouvrage glorieux à celui qui l'entreprend, c'est la durée & l'immortalité qu'il promet dans la mémoire des hommes, les œuvres du Juste toutes seules seront immortelles & survivront à la ruine entière de l'univers: si c'est la récompense qu'on nous propose; c'est Dieu même qui fera sa récompense: si c'est la dignité des occupations auxquelles on nous engage; dans l'affaire du salut tout est grand, on n'y travaille que pour une couronne immortelle. Il n'y a donc rien de plus glorieux sur la terre, & de plus digne de l'homme, que les soins de l'éternité. Cependant si nous avons des concurrens dans le monde plus heureux & plus élevés que nous, nous leur portons envie, leur élévation ranime notre vivacité; mais lorsque les complices de nos plaisirs viennent à rompre généreusement tous les liens honteux des passions, hélas!

ou nous censurons leur conduite , ou nous ne songeons qu'à nous élever aux places qu'ils viennent de laisser vacantes , sans jamais porter envie à leur nouvel état , D'où vient cela , sinon de ce que nous manquons d'estime pour la sainte entreprise du salut ?

2°. Nous travaillons au salut avec indolence , parce que nous ne lui donnons jamais la préférence sur tous nos autres soins. Dans nos journées tout a son tems & ses momens marqués , non - seulement les devoirs , mais les bienfécances , les inutilités , les plaisirs mêmes : mais où plaçons-nous l'affaire du salut ? quel rang lui donnons-nous ? Si nous faisons quelque chose pour l'éternité , ne rendons-nous pas au monde le centuple ? les momens sont pour Dieu ; la vie toute entière est pour le monde & pour nous - mêmes. Vous le sentez bien , & vous convenez que les agitations du monde , des affaires , des plaisirs , vous occupant presque tout entiers , il vous reste peu de tems pour penser au salut : mais pour vous calmer , vous dites que lorsqu'un jour vous serez plus tranquille , l'affaire de l'éternité deviendra alors votre principale affaire , & voilà ce qui vous abuse , de regarder le salut comme incompatible avec les occupations attachées à l'état où la Providence vous a placé ; au contraire vous pouvez en faire des moyens de sanctification , & y exercer toutes les vertus chrétiennes , à l'exemple de Joseph , de cet Of-

ficier de la Reine d'Ethiopie , qui étoient chargés de toutes les affaires d'un grand royaume , & de tant d'autres , qui dans la même situation où vous êtes , dans une vie aussi agitée que la vôtre , ont mené cependant une vie pure & chrétienne. Quand pour revenir à Dieu on attend qu'on puisse changer de place, c'est une preuve qu'on ne veut pas encore changer son cœur : aussi lorsqu'on vous dit que le salut doit être l'unique affaire , l'on ne prétend pas que vous renonciez à toutes les autres , vous fortiriez de l'ordre de Dieu ; on veut seulement que vous les rapportiez toutes au salut , que le salut soit comme le centre où elles aboutissent toutes. Attendre que vous soyez plus tranquille pour être plus homme de bien , c'est premièrement une illusion dont le démon se sert pour reculer votre pénitence : secondement , c'est faire outrage à la Religion de Jesus - Christ , & justifier les reproches que les Payens faisoient contre elle , comme si elle eût été incompatible avec les devoirs de Prince , de Courtisan , d'homme public , de pere de famille. Défabusez - vous donc ; ce ne sont pas vos places , ce sont vos penchans , qui sont pour vous des écueils : or quand vous serez libre d'embaras , votre cœur sera-t'il libre de passions ? au contraire , elles n'en seront que plus vives & plus indomptables ; parce que ne trouvant plus de quoi s'occuper au - dehors , elles tourneront toute leur violence contre vous-même.

3°. Nous travaillons à l'affaire du salut sans vivacité, parce que nous accomplissons les devoirs de Religion sans plaisir, sans goût & comme à regret ; tout ce que nous faisons pour le Ciel nous gêne, nous ennuye, nous déplaît. Mais premièrement vous êtes injuste d'attribuer à la vertu ce qui prend sa source dans votre propre corruption ; ce n'est pas la piété qui est désagréable, c'est votre goût qui est dérégulé ; rendez à votre cœur le goût que le péché lui a ôté, & vous goûterez combien le Seigneur est doux ; voyez si les Justes ont le même dégoût que vous pour les œuvres de piété. Secondement, le joug du Seigneur n'est pour vous dur & accablant, que parce que vous le portez trop rarement ; vous ne laissez pas à la grace le loisir d'en adoucir le poids : il faut se familiariser avec la vertu pour en connoître les saints attraits. Troisièmement, vous accomplissez les devoirs de la piété sans goût, parce que vous ne les accomplissez qu'à demi ; il n'est que la plénitude de la Loi qui soit consolante ; plus vous en retranchez, plus elle devient pesante & onéreuse ; & d'où vient cela ? c'est que l'observance imparfaite de la Loi prend sa source dans un cœur que les passions partagent encore ; or un cœur divisé, & qui nourrit deux amours, ne peut être, selon Jesus-Christ, qu'un lieu de trouble & de désolation. Servez donc le Seigneur de tout votre cœur & sans réserve, & vous le servirez avec allégresse.

II. PARTIE. *Il faut travailler à l'affaire du salut avec prudence , pour ne pas s'y méprendre.* C'est une entreprise où les dangers sont journaliers , où les méprises sont ordinaires , où parmi les routes infinies qui paroissent sûres , il ne s'en trouve pourtant qu'une véritable , & où cependant le succès doit décider de nos destinées éternelles : eûmes-nous jamais besoin de tant de circonspection & de prudence ? Mais à quoi doit nous porter cette prudence ? à deux choses qui ne sont que les règles communes que les enfans du siècle suivent eux-mêmes dans la poursuite de leurs prétentions.

1°. C'est de ne pas se déterminer au hasard , parmi cette multiplicité de voies que les hommes suivent , les examiner toutes indépendamment des usages & des coutumes qui les autorisent ; & dans l'affaire de l'éternité , ne donner rien à l'opinion & à l'exemple. Voilà ce qu'on ne manque pas de suivre , lorsqu'il s'agit d'affaires temporelles : mais dans l'affaire du salut : cette règle est négligée ; nul n'examine si les voies sont sûres , & on ne demande point d'autre garant de leur sûreté que la foule qu'on voit marcher devant soi. On adopte sans attention des préjugés communs , seulement parce qu'ils sont établis ; on ne daigne pas se demander à soi-même si on ne se trompe point ; en un mot , on ne fait pas même usage de sa raison.

2°. C'est lorsqu'on se détermine de ne laisser rien à l'incertitude des événemens, & de préférer toujours la sûreté au péril. Voilà ce que dicte la prudence dans les affaires de ce monde ; mais s'agit-il des affaires de l'éternité ? dans les doutes qui naissent sur le détail des démarches, le parti le plus périlleux au salut, comme il a toujours l'amour propre pour soi, il a toujours aussi la préférence, quoique nous voyions des routes plus sûres que celles que nous choisissons. Car il n'est guères de doute sur nos devoirs qui nous dérobe l'obligation précise de la Loi sur chaque démarche : cependant par-tout nous résistons à nos propres lumières, par-tout nous préférons le péril à la sûreté ; dans toutes nos actions nous flottons, non pas entre le plus ou le moins parfait, mais entre le crime & les simples fautes ; tous nos doutes se bornent à nous demander, si se permettre une telle chose est un crime ou une simple offense ; & notre conscience ne peut jamais nous rendre ce témoignage, que dans une telle occasion, nous nous sommes déterminés pour le parti où il n'y avoit point de péril.





## LE MERCREDI DE LA PASSION.

Sur les dégoûts qui accompagnent la piété en cette vie.

**D**IVISION. *Les dégoûts qui accompagnent la vertu en cette vie, ne doivent point être un prétexte ou d'abandonner Dieu, quand on a commencé à le servir, ou de n'oser le servir quand on a commencé à le connoître : I. Parce que les dégoûts sont inévitables en cette vie. II. Parce que ceux de la piété ne sont pas si amers qu'on se les figure. III. Parce qu'ils le sont moins que ceux du monde. IV. Parce que quand ils le seroient autant, ils ont des ressources que ceux du monde n'ont pas.*

**I. REFLEXION.** *Les dégoûts sont inévitables en cette vie. Ils sont une suite nécessaire de l'inquiétude du cœur, qui cherche à se fixer, & qui ne le sauroit dans toutes les créatures qui l'environnent, qui dégoûté de tout le reste, s'attache à Dieu, mais qui ne pouvant le posséder en cette vie, autant qu'il en est capable, sent toujours qu'il manque quelque chose à son bonheur.*

Nous sommes donc injustes de nous plaindre des dégoûts qui accompagnent la vertu. Si le monde faisoit des heureux, nous aurions raison de trouver mauvais qu'on ne le fût pas en servant Dieu : mais

consultez tour à tour les partisans des différens plaisirs que le monde permet ; vous verrez que nul n'est heureux ici-bas , que chacun se plaint , & que la terre est la patrie des mécontents : ainsi les dégoûts de la vertu sont bien plus une suite de la condition de cette vie mortelle , que les défauts de la vertu même.

D'ailleurs , Dieu en laissant ici-bas les âmes les plus justes dans un état en quelque sorte toujours violent & désagréable à la nature , veut nous dégoûter de cette vie misérable , & nous faire soupirer après notre délivrance & cette patrie immortelle où rien ne manquera plus à notre bonheur.

De plus , si la vertu étoit toujours accompagnée de consolations sensibles , elle deviendrait une récompense temporelle ; on ne cherchoit plus en se donnant à Dieu , les biens de la Foi , mais les consolations de l'amour-propre.

Les Justes vivent de la Foi : or la Foi espère & ne possède pas encore ; tout est à venir pour les Chrétiens , leur patrie , leurs biens , leurs plaisirs , leur héritage , le présent n'est point pour eux : c'est ici le tems des tribulations & des amertumes ; c'est ici un exil & une terre étrangère , où tout nous retrace nos malheurs , où tout nous offre de nouveaux périls : or n'est-il pas injuste de chercher une félicité & des consolations humaines dans un séjour si triste & si désagréable aux enfans de Dieu ? attendons pa-

tiemment les jours de paix & de joie qui viendront après cette vie , d'autant plus qu'en abandonnant Dieu pour le monde , nous ne ferions pas plus heureux , nous ne ferions que changer de supplice.

II. REFLEXION. *Les dégoûts de la piété ne sont pas si amers qu'on se les figure.* Il y a des dégoûts à essuyer dans la vertu , on en convient ; mais , 1°. du moins on y est à couvert des dégoûts du monde & des passions ; & quand nous ne gagnerions en nous tournant à Dieu , que de secouer le joug du monde , la destinée d'une ame juste seroit toujours digne d'envie , quelles que pussent être les amertumes de la vertu.

2°. Si la vertu ne nous garantit pas des afflictions & des disgraces inévitables sur la terre , du moins elle les adoucit en soumettant notre cœur à Dieu , en nous découvrant dans les coups dont le Seigneur nous afflige les remèdes de nos passions , ou les justes peines de nos crimes.

3°. Ces répugnances & ces dégoûts qui nous révoltent si fort contre la vertu , ne consistent au fond qu'à reprimer les passions qui nous rendent malheureux , & qui sont la source de toutes nos peines. Ce sont des remèdes un peu douloureux à la vérité , mais qui servent à guérir des maux qui le sont infiniment davantage : ainsi les amertumes & les épines de la vertu ont toujours du moins une utilité présente qui en dédommage ; ce ne sont pas des dégoûts du monde , dont il ne reste jamais que l'amertume.

4°. Je pourrois ajouter que la source de nos dégoûts est dans nous-mêmes plutôt que dans la vertu ; que ce sont nos passions qui forment nos répugnances ; que si notre cœur n'avoit pas été dépravé par l'amour des créatures , nous ne trouverions de doux & de consolant que les plaisirs de l'innocence , parce que nous sommes nés pour la justice & pour la vérité ; que peut-être c'est le caractère particulier de notre cœur qui répand pour nous tant d'amertumes sur tout le détail de la vie chrétienne, parce qu'étant nés avec des passions plus vives , un cœur plus sensible au monde & aux plaisirs , & nous y étant livrés pendant long-tems , le sérieux de la piété nous paroît triste & insoutenable : ce qui montre combien c'est un grand bonheur de porter à la vertu un cœur que le monde n'a pas encore gâté , & que plus nous différons de retourner à Dieu ; plus nous rendons ce dégoût qui nous éloigne de lui invincible , parce que plus nous accoutumons notre cœur au monde, plus nous le rendons inhabile à la vertu.

Mais après tout , est-ce à vous à reprocher à Dieu qu'on s'ennuie dans son service ? Si nos serviteurs osoient nous dire qu'ils s'ennuient en nous servant , quelque bien fondés qu'ils fussent à nous faire ce reproche , nous les regarderions comme des insensés ; nous les trouverions trop honorés d'être auprès de nous , trop heureux d'avoir à soutenir nos humeurs & nos caprices ; nous dirions qu'ils sont payés pour s'en-

nuyer. Or Dieu ne paye-t'il pas assez bien ceux qui le servent ? ne les comble-t'il pas de bienfaits ? & ne doit-il pas trouver étrange que des vers de terre qui n'ont rien de grand que l'honneur de lui appartenir, osent se plaindre qu'ils n'ont point de goût pour lui, & qu'ils s'ennuyent à son service ?

III. REFLEXION. *Les dégoûts de la vertu ne sont pas si amers que ceux du monde.* Je pourrois appeller le monde lui-même en témoignage. Qu'est-ce que la vie du monde ? qu'un ennui continuel, qu'un vuide éternel, qu'une circulation fastidieuse de devoirs, de bienséances, d'inutilités ; qu'un flux & reflux de haines, de désirs, de chagrins, de jaloufies, d'espérances, &c. Quelle comparaison entre les fureurs des passions & les peines légères de la vertu ? entre les remords affreux de la conscience, & la tristesse aimable de la pénitence qui opère le salut ? Aussi on entend tous les jours les amateurs du monde décrier eux-mêmes le monde qu'ils servent ; mais trouvez, si vous le pouvez, des âmes vraiment justes qui fassent des invectives contre la vertu, qui détestent leur sort de s'être embarqués dans une voie si remplie de chagrins & d'amertumes, qui envient la destinée du monde ? On a vû quelquefois des pécheurs prendre par désespoir & par dégoût du monde des partis extrêmes ; mais a-t'on jamais vû des Justes que les dégoûts de la vertu aient jettés dans des extrémités si terribles ? Ils se plaignent quelquefois de  
leurs

leurs peines, à la vérité; mais ils les aiment encore mieux que les plaisirs des passions. Ils sentent ce que le monde appelle la pesanteur du joug de Jesus-Christ; mais en rappelant le poids de l'iniquité sous lequel ils ont gémi, ils trouvent leur sort heureux, & ce parallèle les calme & les console.

En effet, premièrement, les violences de la vertu sont volontaires, & en cela infiniment plus douces; mais les dégoûts du monde sont des croix forcées. Secondement, les répugnances de la vertu ne sont amères qu'aux sens; mais les dégoûts du monde mortifient toutes les passions, & il n'est rien de nous qui ne sente leur tristesse & leur amertume. Troisièmement, les dégoûts de la vertu ne sont sensibles que dans les premières démarches, parce que plus on réprime les passions, plus elles deviennent dociles; mais les dégoûts du monde trouvant toujours en nous les mêmes passions, nous laissent toujours les mêmes amertumes. Quatrièmement, les dégoûts du monde arrivent à ceux qui servent le monde avec plus de fidélité; mais les dégoûts de la vertu n'ont d'ordinaire pour principe que notre relâchement & notre paresse; plus notre vivacité pour le Seigneur s'augmente, plus nos dégoûts diminuent.

IV. REFLEXION. *Les dégoûts de la vertu ont des ressources que ceux du monde n'ont pas.* Le monde fait des playes au cœur, mais il ne fournit point de remèdes;

mais dans la vertu il n'est point de peine qui n'ait sa consolation. Premièrement, la paix du cœur & le témoignage de la conscience. Secondement, la certitude que nos peines ne sont pas perdues. Troisièmement, la soumission aux ordres de Dieu, qui en nous refusant les consolations sensibles de la vertu, consulte plus nos intérêts que nos penchans. Quatrièmement, les graces dont il accompagne nos dégoûts, qui soutiennent notre foi, en même-tems que nos violences abattent l'amour propre. Cinquièmement, les secours extérieurs de la piété qui sont pour nous autant de nouvelles ressources dans l'abattement & dans la sécheresse. Sixièmement, la tranquillité de la vie & l'uniformité des devoirs qui ont succédé aux fureurs des passions. Septièmement, la foi qui nous rapproche de l'éternité, & nous découvre le néant de tout ce qui passe. Que de ressources pour un cœur fidèle ! & par conséquent quelle disproportion entre les peines de la vertu & celles du crime !

Après tout, nous nous plaignons de quelques dégoûts légers qui accompagnent la vertu ; & les premiers Fidèles qui sacrifioient pour Jesus-Christ leurs biens, leur réputation, leur fortune, leur vie, ne se plaignoient pas de l'amertume de son service, & ne croyoient pas acheter assez cher la gloire d'être de ses Disciples, & la consolation de prétendre à ses promesses : ne devrions-nous pas en rougir ?

Cessons donc de nous plaindre de Dieu ; servons-le comme il veut être servi de nous. S'il nous adoucit le joug, bénissons sa bonté qui ménage ces consolations à notre faiblesse ; s'il nous en fait sentir toute la pesanteur, estimons-nous heureux encore, qu'à ce prix il veuille bien accepter nos cœurs & nos hommages.



## LE JEUDI DE LA PASSION.

La Pécheresse de l'Évangile.

**D**IVISION. Deux préjugés empêchent les hommes de se convertir. Premièrement, ils se figurent la conversion du cœur que Dieu demande de nous, comme la cessation du crime, & ils ne vont pas plus loin. Secondement, ils se représentent la pénitence chrétienne, comme un état affreux, un état sans douceur & sans consolation ; & rebutés par l'erreur de cette triste image, les exemples de changement les trouvent peu sensibles, parce qu'ils les trouvent toujours découragés. Or la conversion de notre Pécheresse confond ces deux préjugés. I. Sa pénitence non-seulement finit ses égaremens, mais les expie & les répare. II. Sa pénitence commence, il est vrai ; ses larmes & sa douleur ; mais elle commence aussi de nouveaux plaisirs pour elle.

I. PARTIE. *La Pénitence de la Pécheresse , non-seulement finit ses égaremens ; mais les expie & les répare tous ; & c'est en quoi consiste la véritable conversion du cœur.*

1°. Elle avoit fait un injuste usage de son cœur ; il n'avoit jamais été occupé que des créatures ; & née pour n'aimer que Dieu seul , il étoit le seul qu'elle n'eût jamais aimé. Mais à peine a-t'elle connu son Sauveur , *ut cognovit* , dit l'Evangile , que rougissant de l'indignité de ses premières passions , elle ne trouve plus que lui seul qui soit digne de son cœur : première réparation de sa pénitence , son amour. Ne dites donc pas lorsqu'on vous propose son exemple à suivre , que vous ne vous sentez point né pour la dévotion , & que vous avez une sorte de cœur à qui tout ce qui s'appelle piété , répugne. C'est l'amour qui fait les véritables pénitens. Eh quoi ! votre cœur ne seroit pas fait pour aimer son Dieu ? vous seriez donc né pour la vanité & pour le mensonge ?

2°. Elle avoit fait un abus criminel de tous les dons de la nature , dont elle avoit fait les instrumens de ses passions. La seconde réparation de sa pénitence , est le retranchement rigoureux de toutes les choses dont elle avoit abusé dans ses égaremens. Car ce ne sont pas les sentimens qui prouvent la vérité de l'amour ; ce sont les sacrifices. Or ces sacrifices , elle les pousse non-seulement jusqu'à renoncer aux choses

visiblement criminelles , elle en retranche même celles qui auroient pû passer pour innocentes; parce qu'elle croit devoir punir l'abus qu'elle en a fait, en se privant de la liberté qu'elle auroit pû avoir d'en user encore. Et en effet , comme le pécheur en abusant des créatures perd le droit qu'il avoit sur elles ; tout ce qui est permis à une ame innocente , ne l'est plus à celle qui a été assez malheureuse que de s'égarer. Vous n'avez qu'à mesurer là-dessus la vérité de votre pénitence : envain paroissez-vous revenu des égaremens grossiers des passions ; si vous ne pouvez vous déprendre de rien , vous retrancher sur rien , quand même tous les attachemens conservés ne seroient pas des crimes marqués , votre cœur n'est pas pénitent.

5°. Elle avoit fait servir jusques-là , par un assujettissement indigne , tous ses sens à la volupté & à l'ignominie : elle commence à réparer ces voluptés criminelles par l'humiliation & le dégoût des ministères les plus tristes , se prosternant aux pieds de Jesus-Christ , les arrosant d'un torrent de larmes , les essuyant de ses cheveux, les baisant : troisième réparation de sa pénitence. En effet il ne suffit pas d'ôter aux passions les amorces qui les irritent ; il faut que les actes laborieux des vertus qui leur sont les plus opposées , les répriment insensiblement , & les rapprochent du devoir & de la règle. Autrement en vous épargnant , vous deviendrez malheureux ; car

dans la vertu , c'est abrégér les peines que d'augmenter & multiplier ses sacrifices , & tout ce qu'on épargne des passions, devient plutôt, la peine & le dégoût que l'adoucissement de notre pénitence.

4°. Le dernier désordre enfin qui avoit accompagné son péché , étoit un scandale public dans le dérèglement de sa conduite : scandale de la loi qui se trouvoit déshonorée dans l'esprit des Payens répandus dans la Palestine ; parce que témoins des égaremens de notre Péchereffe , ils en prenoient occasion de blasphémer le nom du Seigneur & de mépriser la sainteté de sa loi : scandale du lieu ; car ses égaremens avoient éclaté dans Jérusalem , la capitale du pays , d'où le bruit de tels événemens se répandoit bien-tôt dans le reste de la Judée. Or elle répare tous ces scandales par sa pénitence : le scandale de la loi ; ne se contenant pas de la pratiquer extérieurement après sa conversion , & d'une manière extérieure & pharisaïque ; mais venant reconnoître Jesus-Christ qui en étoit la fin & l'accomplissement ; au lieu que souvent nous devenons superstitieux sans devenir pénitens, & nous remplaçons les abus du monde par les abus de la fausse dévotion. Le scandale du lieu : cette même Cité qui avoit été le théâtre de sa confusion & de ses crimes , le devient de sa pénitence ; & elle ne craint point d'avoir pour spectateurs de son changement , ceux qui l'avoient été de ses crimes : elle n'est pas timide dans le

bien, comme elle ne l'avoit pas été dans le mal ; au lieu que nous, souvent après avoir méprisé les discours du monde dans le désordre, nous les craignons dans la vertu ; & les yeux du public qui ne paroissent pas redoutables dans nos égaremens, le deviennent dans notre pénitence.

II. PARTIE. *Les consolations & les nouveaux plaisirs que la Péchereffe trouve dans sa pénitence.* Elle est heureuse avec Jesus-Christ, par les mêmes endroits qui avoient fait ses malheurs dans le crime.

1°. Un amour injuste avoit fait son premier crime, & la premiere source de tous ses malheurs : la premiere consolation de sa pénitence, c'est une sainte dilection pour Jesus-Christ, & la différence de cet amour divin & nouveau, d'avec cet amour profane qui jusques-là avoit occupé son cœur. Premièrement, différence dans l'objet : elle s'étoit attachée dans son dérèglement, à des hommes corrompus, inconstans, perfides, &c. sa pénitence l'attache à Jesus-Christ, le modèle de toutes les vertus, la source de toutes les graces, le principe de toutes les lumières. Secondement, différence dans les démarches : l'excès de sa passion l'avoit engagée à mille démarches opposées à son goût, à sa gloire, à sa raison ; & cela pour des hommes en qui elle ne trouvoit d'ordinaire que de l'ingratitude ; au lieu que dans sa pénitence, tout lui est compté ; les plus légères démarches qu'elle fait pour Jesus-Christ, sont remarquées,

sont louées , sont défendues par Jesus-Christ même. Troisièmement enfin , différence dans la certitude de la correspondance : l'amour de notre Pécheresse pour les créatures avoit toujours été suivi des plus cruelles incertitudes ; mais à peine a-t-elle commencé d'aimer Jesus-Christ , qu'elle est sûre d'en être aimée.

2°. La seconde consolation de sa pénitence , c'est le sacrifice de ses passions : elle met aux pieds de Jesus-Christ tous les attachemens de son cœur , tous les instrumens déplorables de ses vanités & de ses crimes. Ne croyez pas qu'en cela elle sacrifie ses plaisirs ; elle ne sacrifie que ses inquiétudes & ses peines. On a beau dire que les soins des passions sont la félicité de ceux qui en sont épris : c'est un langage dont le monde se fait honneur , & que l'expérience dément. Il est donc vrai que notre Pécheresse en sacrifiant ses passions , & tout ce qui les suit , met aux pieds de Jesus-Christ ses liens , ses troubles , ses servitudes , les instrumens de ses plaisirs en apparence , la source de toutes ses peines dans la vérité. Or quand la vertu n'auroit point d'autre consolation , n'en est-ce pas une assez grande , que d'être délivré des inquiétudes les plus vives des passions , de ne faire plus dépendre son bonheur , de l'inconstance de la perfidie , de l'injustice des créatures , &c. Votre foi vous a sauvée , dit le Seigneur à la Pécheresse , *allez en paix*. Voilà le trésor qu'on lui rend pour les passions qu'elle sacrifie.

3<sup>e</sup>. Enfin son péché l'avoit avilie aux yeux des hommes ; car le monde qui autorise tout ce qui conduit au dérèglement, couvre toujours de honte le dérèglement lui-même. Mais sa pénitence lui rend encore plus d'honneur & de gloire que ses crimes ne lui en avoient ôté. Cette Pécheresse si méprisée, si décriée dans le monde, trouve en Jesus-Christ un Apologiste & un admirateur : il la loue par les endroits même les plus glorieux selon le monde : la bonté de cœur, la générosité des sentimens, la fidélité d'un saint amour : il l'élève au-dessus du Pharisien, &c. Tel est le pouvoir admirable de la vertu ; elle nous rend un spectacle digne de Dieu, des Anges, & des hommes ; elle établit une réputation perdue ; elle efface des taches que la malignité des hommes eût rendu immortelles ; enfin elle nous attire plus de gloire que nos mœurs passées ne nous avoient attiré de honte & de mépris.

A quoi tient-il donc que nous ne finissions notre honte & notre inquiétude avec nos crimes ? Sont-ce les réparations de la pénitence qui nous allarment ? Mais plus nous différons, plus elles grossissent. Craignons-nous de ne pouvoir soutenir la sainte tristesse de la pénitence ? Puisque nous avons pû porter jusqu'à ce jour, les troubles secrets, les amertumes, les dégoûts, les tristes agitations du désordre ; ne craignons plus celles de la vertu, d'autant plus que la grace adoucit & rend aimables les peines

de la piété, & que celles du crime n'ont point d'autre adoucissement que l'amertume du crime même.



## LE JOUR DES RAMEAUX.

De la Communion.

**D**IVISION. *Trois sortes d'épreuves sont nécessaires, pour s'approcher dignement de JESUS-CHRIST. I. Une épreuve de changement. II. Une épreuve de pénitence. III. Et une épreuve de ferveur. PROBET autem se ipsum homo, & sic de pane illo edat.*

I. PARTIE. *Une épreuve de changement.* Ainsi, si vous n'avez pas recouvré par un sincère repentir la grace de la sainteté & de la justice que vous aviez perdue par vos crimes, la table de Jesus-Christ vous est interdite. Comme c'est un pain de vie, il faut être vivant aux yeux de Dieu pour s'en nourrir. Or porterez-vous à l'autel un cœur véritablement pénitent & changé? Examinons vos démarches. Vous allez confesser vos iniquités aux pieds d'un Prêtre : je pourrois vous demander si vous choisirez le plus habile & le plus éclairé ; si dans la discussion de votre conscience, vous ferez un Juge éclairé & sévère envers vous-même ; & si les soins pour approfondir les abîmes de votre conscience répondront à la durée, à l'embarras, & à la multitude

de vos crimes : mais je vous demande , si venant mettre vos péchés aux pieds d'un Prêtre , vous venez y laisser vos passions ? si vous portez au Tribunal ce désir sincère de réparer le passé ; si vous prenez tout de bon des mesures pour commencer , pour vous retirer sans délai des occasions ; si vous arrangez déjà par avance dans votre esprit , vos devoirs , vos liaisons , en un mot tout le détail de vos mœurs , &c. Car voilà les soins & les inquiétudes qui occupent une ame touchée , sur le point d'une sincère conversion ; & ce n'est que par-là que vous pouvez connoître si vous êtes revenu de bonne-foi de vos égaremens , & si vous êtes une nouvelle créature. Car si vous ne mettez entre vos désordres & votre confession , que l'intervalle d'un léger examen , si au sortir de l'Autel , & la solennité passée , tout doit aller encore le même train ; si on ne doit pas voir plus de précautions qu'auparavant contre des périls éprouvés ; en vous approchant de l'Autel , vous venez manger & boire votre condamnation. Peut-on croire en effet , que ce court intervalle qui s'est passé entre vos crimes & votre rechûte , ait été précisément le moment de votre justification ? Ce n'est pas qu'on prétende que la divine Eucharistie doive vous établir dans un état de justice tellement fixe & permanent , que vous ne puissiez plus en décheoir : qui ne fait que la vie de l'homme est une tentation continuelle sur la terre ? Mais on voudroit au moins qu'une Commu-

nion ne fût pas l'affaire d'une journée. Celui qui mange ma chair, & qui boit mon sang, dit Jesus-Christ, demeure en moi & je demeure en lui. Il ne dit pas, Il s'unit à moi ; mais, il y demeure, & je demeure en lui. Donc, dit Saint Augustin, celui qui se contente de recevoir Jesus-Christ, & qui ne le conserve pas, il a mangé & bû sa condamnation.

Ainsi voulez-vous savoir si dans ces jours solennels vos Communions sont des profanations ou des graces ? Voyez quel en est le fruit, & quel changement elles opèrent en vous : si au sortir de l'Autel, vous vous retrouvez un moment après le même, craignez que vos Communions ne soient peut-être devant Dieu vos plus grands crimes.

II. P A R T I E. *Une épreuve de pénitence.*  
 Sans vouloir rappeler ici l'ancienne pratique de l'Eglise, dites-moi, convient-il que de la même bouche dont vous venez de raconter les horreurs de votre conscience, vous alliciez d'abord recevoir Jesus-Christ ? ne devez-vous pas au moins avant de vous consoler avec les Justes, répandre quelque-tems des larmes avec les pénitens ? au sortir du Tribunal, la Communion vous tiendrait-elle lieu de pénitence ? elle qui doit en être la récompense & la consolation, comme disent les Saints. Un pécheur invétéré n'arrivoit autrefois à l'Autel, qu'après des années entières d'humiliations, de jeûnes, de macérations, de prières : mais parce qu'une sage dispensation a changé

cet usage, vous ne devez pas supposer, qu'avoir confessé des crimes invétérés, c'est les avoir punis : l'usage n'a rien changé à la Loi : l'Eglise s'est relâchée sur les épreuves publiques ; mais elle ne se relâchera jamais à l'égard des pécheurs dont nous parlons, sur les épreuves particulières ; parce que le corps de Jesus-Christ n'exige pas aujourd'hui moins de pureté qu'autrefois de ceux qui en approchent. Voilà pourquoi l'Eglise a voulu que ces quarante jours de pénitence, précédassent la Communion Pascale, afin d'apprendre aux Fidèles, qu'il doit y avoir un intervalle entre les désordres & la table du Seigneur.

Je fais que cette maxime peut avoir ses exceptions ; que les loix de l'Eglise sont pleines de sagesse, de charité, & de condescendance ; que le salut des pécheurs étant la seule fin qu'elle s'y propose, tout ce qui y conduit plus sûrement, devient plus conforme à son esprit. Mais je dis que la règle ordinaire, c'est que la Communion pour un grand pécheur, doit être encore aujourd'hui le fruit & le prix, & non la première démarche de sa pénitence.

Mais, dit-on, la loi de l'Eglise presse, & ne laisse pas de lieu au délai, & aux longues épreuves. Mais peut-on croire de bonne-foi que l'Eglise regarde une Communion indigne comme l'accomplissement du devoir Pascal, & qu'elle mette une grande différence entre les profanateurs & les rebelles ? En communiant même indi-

gnement, vous évitez les censures, parce qu'elle ne juge que de ce qui paroît; mais vous n'évitez pas les anathèmes du Ciel qui juge des profanations secrettes. Eh! l'Eglise auroit-elle prétendu, en faisant une loi de la participation du corps du Seigneur, autoriser la témérité & la profanation des pécheurs! Elle vous ordonne de participer aux saints Mystères en ces jours solennels; mais elle suppose que vous en approcherez avec une conscience pure, & des dispositions dignes de ce Sacrement adorable: & elle vous ordonne en même-tems de différer, si vous n'êtes pas en état: elle consent que ses Ministres vous marquent un autre tems que le sien, pour satisfaire au devoir Pascal. Votre Pâque véritable sera le jour où vous communiez dignement: l'Eglise n'en connoît point d'autre; & le fruit de ce sacrement n'est pas attaché aux jours, mais à l'innocence & à la piété de ceux qui y participent.

III. PARTIE. *Une épreuve de ferveur.*  
 C'est cette ferveur si nécessaire qui manque pourtant à la plûpart des pécheurs dont nous parlons, & qui fait craindre qu'ils ne viennent manger & boire leur condamnation. Car quel est le motif qui les conduit la plûpart à la Table sainte en ces jours solennels? est-ce un profond sentiment de leur foiblesse, une ardeur sincère de recourir au secours destiné à les fortifier, & une sainte faim de Jesus-Christ? Hélas! la plûpart voyent approcher avec un chagrin

secret la solemnité sainte : cette seule pensée trouble, empoisonné un mois d'avance tous leurs plaisirs : & ce n'est enfin que la crainte des foudres & des anathêmes de l'Eglise, qui les traîne malgré eux au festin du pere de famille. Ils ne sentent pas que la privation du corps de Jesus-Christ est la plus terrible peine dont l'Eglise puisse frapper ici-bas les Fidèles ; puisque la divine Eucharistie est la seule consolation de notre exil, le remède journalier de nos foiblesses, & la source universelle de tous nos besoins.

Mais il faut, disent-ils, des dispositions si parfaites pour en approcher : il est vrai ; mais ces dispositions, c'est l'usage lui-même de la divine Eucharistie, qui les perfectionnera dans notre cœur, où il les trouve déjà ébauchées ; & une Communion doit nous servir de préparation à une autre. Plus nous nous éloignons, plus la tiédeur augmente ; plus les passions croissent, plus Jesus-Christ diminue dans notre cœur, plus l'homme de péché augmente & se fortifie. Aussi les Communions au tems Pascal ne sont inutiles, ou plutôt pernicieuses, qu'à ces ames mondaines qui n'approchent de l'Autel qu'en ces jours solennels, & qui attendent la loi de l'Eglise pour s'y résoudre.

Nos peres autrefois s'éloignoient de leur patrie & de leurs enfans, nos Rois s'arrachent aux délices de leur Cour & traversent les mers, pour aller dans cette terre

consacrée par les mystères du Sauveur, adorer les traces de ses pieds en le voyant; ils versoit sur cette terre heureuse, des larmes de tendresse & de religion, & ne pouvoient se résoudre à quitter des lieux qui leur rappelloient les actions, les mystères, & les prodiges d'un si bon Maître. Il n'est plus nécessaire de traverser les mers, disoit autrefois Saint Chrysostôme à son peuple: venez à l'Autel, ce ne sont plus des lieux consacrés autrefois par sa présence: c'est lui-même: tous les lieux qui environnent ses Autels, sont marqués par quelqu'un de ses prodiges. Un si grand avantage devoit enflammer nos desirs, & nous attirer avec empressement à la Table sacrée. Cependant nous regardons le devoir Pascal, comme une servitude pénible; nous en faisons un devoir de pure bienséance; nous n'y venons que comme des esclaves; & la table de Jesus-Christ seroit abandonnée en ces jours saints, si la loi de l'Eglise nous laissoit libres. Faut-il s'étonner après cela, si la fête de Pâques voit plus de profanateurs & de Judas, que de véritables Disciples? Aussi, si l'Apôtre dans un siècle où la divine Eucharistie faisoit des Martyrs, ne cherche point ailleurs que dans les Communions indignes, la source des calamités publiques, quelles marques terribles de la colère de Dieu ne doivent pas attirer sur nous, tant de pécheurs, ou téméraires ou hypocrites, qui viennent se présenter tous les jours à l'Autel, & y pro-

faner la chair adorable de Jesus - Christ !  
& ne les éprouvons-nous pas ces marques  
de la colére divine ?

• Mais les afflictions temporelles ne sont  
pas les suites les plus terribles des Com-  
munions indignes. *Celui qui mange & boit  
indignement*, dit l'Apôtre, *il mange & il  
boit sa propre condamnation*. C'est-à-dire,  
que le Pain de vie qu'il reçoit est un poison,  
une sentence de mort qu'il s'incorpore avec  
lui-même, & qui devient sa propre substance;  
c'est-à-dire, que les Sacremens profanés ne  
laissent presque plus d'espérance de retour,  
parce que l'impiété, l'incrédulité, l'endur-  
cissement en sont presque toujours les tristes  
suites. Aussi parmi les Bourreaux sur le Cal-  
vaire, il s'en trouva à qui le Sang même  
qu'ils venoient de répandre, mérita la grace  
de la pénitence; mais le seul profanateur de  
l'Eucharistie dont il est fait mention dans  
l'Evangile, meurt comme un monstre &  
comme un désespéré: & si le châtimement que  
le Seigneur exerce sur les imitateurs de son  
crime est plus secret, il n'en est par cela mê-  
me que plus terrible; il les frappe d'un ana-  
thème invisible, & les marque par avance  
d'un caractère de réprobation. Et voilà pour-  
quoi tous ces pécheurs, qui après des mœurs  
licencieuses, n'apportent en ces jours saints  
à la Table du Seigneur point d'autre prépa-  
ration; qu'une confession précipitée, tom-  
bent après la solemnité dans des égaremens  
encore plus déplorables que les passés; parce  
que la Communion a répandu de nouvelles

ténèbres sur leur cœur ; les Mystères terribles ont calmé toutes les terreurs de la foi , & le Pain du Ciel n'a fait que fortifier en eux le goût du monde & de la terre.

\*\*\*\*\*

## LE VENDREDI-SAINTE.

La Passion de N. S. J. C.

**D**IVISION. *La mort de JESUS-CHRIST renferme trois consommations, qui vont nous expliquer tout le Mystère de la Croix :*  
 I. *une consommation de justice, du côté de son Pere.* II. *Une consommation de malice de la part des hommes.* III. *Une consommation d'amour du côté de JESUS-CHRIST.*

I. PARTIE. *Une consommation de justice du côté du Pere.* Dieu doit à toutes ses perfections la punition du péché ; mais sa justice en punissant le pécheur , ne trouve rien en lui qui puisse la dédommager & la satisfaire ; car l'homme a pu offenser Dieu , mais l'homme n'a pu réparer l'offense. Il falloit donc qu'une victime seule capable de glorifier encore plus le Seigneur par ses humiliations , que l'homme ne l'avoit outragé par sa révolte, fût substituée à la place du pécheur , afin que la justice de Dieu pût être satisfaite. Tel est le dessein de la sagesse & de la bonté de Dieu dans le grand sacrifice que son Fils offre aujourd'hui pour tous les hommes : il vient réparer l'outrage que le péché a fait à Dieu.

Or, le péché renferme trois défords. Premièrement, un défordre dans l'eſprit, par l'idée fauſſe que le pécheur attache à l'action défendue. Secondement, un défordre dans le cœur qui ſe révolte contre la loi, & ne veut plus être ſoumis à ſon Dieu. Troiſièmement, un défordre dans les ſens, qui ſortent de leur uſage naturel, & entraînent la raiſon qu'ils auroient dû ſuivre. Le Sauveur dans ſon agonie, expie aujourd'hui ces trois défords par des peines proportionnées.

1<sup>o</sup>. La juſtice divine ſ'applique à contriſter l'eſprit de Jeſus-Chriſt, en y retraçant les plus vives horreurs du péché; & c'eſt ainſi qu'eſt expié le défordre que le péché cauſe dans l'eſprit. Ce qui en diminue d'ordinaire l'horreur dans les hommes, c'eſt premièrement un défaut de lumière, parce que notre ame toute plongée dans les ſens, n'eſt preſque frappée que des choſes ſenſibles. Mais l'ame ſainte du Sauveur, pleine de grace, de vérité, & de lumière, voit le péché dans toute ſon horreur; elle en voit le défordre, l'injuſtice, & toutes les ſuites déplorables: depuis le ſang d'Abel, juſqu'à la dernière conſommation, elle voit une tradition non interrompue de crimes ſur la terre: elle parcourt l'hiſtoire affreuſe de l'Univers, & rien n'échappe aux ſecrettes horreurs de ſa triſteſſe: elle rappelle même en particulier l'hiſtoire de chaque pécheur. Voilà les horreurs dont cette Ame ſainte ſe trouve chargée devant ſon Pere. Secondement, le défaut le zèle eſt encore une cauſe

qui diminue en nous l'horreur du péché. Nous sommes peu touchés des outrages qu'on fait à Dieu, parce que nous l'aimons peu. Mais l'ame sainte de Jesus - Christ qui ne cherche que la gloire de son Pere, & qui l'aime d'un amour immense & plus ardent que celui de tous les Chérubins; ah! elle sent vivement tous les outrages qu'on fait à sa grandeur suprême. Troisièmement, la dernière cause qui diminue en nous l'horreur du péché, c'est le défaut de sainteté. Comme nous naissons pécheurs, nous nous familiarisons en naissant avec l'idée du crime; & il nous paroît moins hideux, parce qu'on n'est jamais trop effrayé de ce qui nous ressemble. Mais l'ame sainte du Sauveur ne trouve rien en elle qui puisse la rassurer contre l'horreur du crime; & avec les yeux de la vertu même, elle se voit souillée de tous les vices des pécheurs. En vain voudroit-elle détourner l'innocence de ses regards de cet objet affreux, la justice de son Pere la force de s'en occuper, & l'y applique comme malgré elle.

2°. Pour réparer le second désordre du péché, qui est le désordre du cœur, la justice du Pere couvre le Fils de toute la honte du péché. Premièrement, il est humilié dans l'esprit de ses Disciples, témoins de ses frayeurs & de son accablement: son Ame sainte perd devant eux toute sa constance à la vûe de sa mort. Secondement, il est humilié dans le secours qu'il reçoit d'un Ange; & par-là il est abaissé en quelque sorte

au-dessous de ces Esprits bienheureux qui ne s'approchoient de lui auparavant que pour le servir & l'adorer. Troisièmement, il est humilié par le sommeil & par la fuite de ses Disciples, que le spectacle de son agonie ne touche pas. Voilà les humiliations que le Sauveur souffre dans son agonie.

3°. Pour expier le troisième désordre du péché qui est le plaisir injuste, la douleur violente de son Ame, à la vûe du supplice que son Pere lui prépare, est la troisième circonstance de son agonie. La justice du Pere présente distinctement & en même-tems à l'Ame du Sauveur tout l'appareil de la Croix; la nuit du Prétoire, les crachats, les soufflets, les fouets, les dérisions, le bois fatal. Ces images affreuses la crucifient par avance; & une sueur de sang qu'on voit couler à terre, est le triste fruit des pénibles efforts qu'il fait, pour porter le poids de ses maux. Voilà jusqu'où ce Dieu que nous croyons si bon, pousse pourtant sa vengeance contre son propre Fils, qu'il voit chargé de nos crimes.

II. PARTIE. *Consummation de malice de la part des hommes.* La malice des hommes est portée aujourd'hui dans son plus haut point.

1°. Dans la foiblesse ou la perfidie des Disciples, ou qui le trahissent, ou qui l'abandonnent, ou qui le renoncent.

2°. Dans la mauvaise foi des Prêtres & des Docteurs qui le jugent & qui le condamnent, sans que le repentir de Judas les

touche, quoique jamais témoignage ne fût moins suspect que le sien ; sans que le silence surnaturel de Jesus-Christ sur toutes les accusations dont on le charge, leur fasse la moindre impression.

3°. Dans l'inconstance du peuple qui demande sa mort. Et jusqu'où ce peuple insensé ne pousse-t'il pas l'excès de sa légèreté ? & combien de crimes ne commet-il pas en un seul ? Premièrement, une injustice monstrueuse, préférant Barrabbas, un insigne malfaiteur, au Sauveur des hommes. Secondement, une fureur aveugle ; un Magistrat payen n'ose passer outre à la condamnation de Jesus-Christ, & ce peuple furieux demande que son Sang soit sur lui & sur toute sa postérité. Troisièmement, une noire ingratitude ; autrefois touchés des bienfaits de Jesus-Christ, ils avoient voulu l'établir Roi sur eux ; aujourd'hui ils protestent hautement qu'ils n'ont point d'autre Roi que César, & ils rejettent le Fils de David.

4°. Dans la foiblesse de Pilate, qui malgré sa conscience & ses lumières, n'ose déclarer Jesus-Christ innocent. On voit dans la conduite de ce Magistrat corrompu toutes les démarches d'une indigne lâcheté. Premièrement, il reconnoît qu'il n'a ni la connoissance nécessaire pour juger Jesus-Christ, puisqu'il ignore la Loi sur laquelle roulent les accusations ; ni l'autorité, puisque Jesus-Christ n'a pas établi les Magistrats Juges de la vérité & de la doctrine ;

ependant pour ne pas déplaire aux principaux des Juifs , il entreprend de juger Jesus-Christ. Secondement , ce n'est pas la crainte de commettre une injustice , c'est la crainte de perdre les bonnes graces de César , qui le touche. Troisièmement , c'est des ennemis déclarés du Sauveur qu'il s'informe quel est son crime. Quatrièmement il interroge Jesus-Christ ; il est touché & frappé de sa réponse ; il déclare au peuple que cet homme n'est point criminel : cependant il ne le délivre pas. Cinquièmement , enfin effrayé des songes de sa femme , il s'avise de renvoyer Jesus-Christ à Hérode , sous prétexte que Jesus-Christ étant Galiléen , c'étoit à ce Prince à juger de sa cause , quoiqu'il dût bien voir que ce n'étoit pas-là que Jesus-Christ trouveroit des défenseurs.

5°. Dans la barbarie des Soldats, qui déchirent la chair adorable du Sauveur , & qui ajoutent les insultes & les outrages les plus sanglans aux traitemens les plus cruels.

III. P A R T I E. *Consummation d'amour du côté de Jesus-Christ.* En effet , ce n'est que dans son cœur , que nous devons chercher les raisons & les motifs de son supplice ; ce n'est ni la perfidie d'un Disciple , ni l'envie des Prêtres , ni l'inconstance du peuple , ni la foiblesse de Pilate , ni la barbarie des bourreaux qui l'a mis à mort , c'est son amour ; cet amour divin qui brûle son cœur , est le seul feu qui allume le bucher où il va s'immoler.

Amour si ingénieux , qu'il trouve le secret de s'immoler sans celle , même après sa mort.

Amour si désintéressé , qu'il veut souffrir tout seul , & demande qu'on épargne ses Disciples ; qu'il est plus touché des maux qui menacent l'infidèle Jérusalem , & en général des malheurs prêts à fondre sur nous & sur tous ceux auxquels leurs iniquités rendront l'effusion de son sang inutile , que du supplice affreux qu'on lui prépare.

Amour si généreux , qu'attaché sur la croix , il prie pour ceux mêmes qui le crucifient ; il recueille ce que leur barbarie lui laisse encore de forces , pour excuser leur attentat auprès de son Pere.

Amour si triomphant , que sur le point d'expirer , il se forme encore un Disciple.

Amour si attentif & si respectueux jusqu'au dernier soupir , qu'il confie sa Mere désolée au Disciple bien-aimé , & le Disciple bien-aimé à sa Mere.

Enfin ce divin Sauveur n'ayant plus rien à faire pour nous sur la terre , il expire , déclarant que tout est consommé , & du côté de la justice de son Pere , & du côté de la malice des hommes , & du côté de son amour.



## LE JOUR DE PASQUES.

Sur les causes ordinaires de nos rechûtes.

**D**IVISION. *Jesus-Christ ressuscité ne meurt plus ; d'où vient donc que notre résurrection de la mort du péché, dont celle de Jesus-Christ est le modèle, est si peu constante & si peu durable ? J'en trouve trois causes. I. Les précautions négligées après la conversion. II. Les résolutions violées. III. Les réparations omises.*

**I. PARTIE.** *Les précautions négligées.*  
Première cause des rechûtes, les précautions de nécessité & les précautions de pure sûreté que l'on néglige.

1°. Les précautions de nécessité. J'appelle ainsi la fuite de certaines occasions d'elles-mêmes toujours funestes à l'innocence, & où nous voyons une chute inévitable. On ne les fuit pas & on retombe, parce qu'on se promet désormais à soi-même plus d'attention & plus de fidélité lorsqu'on s'y trouvera. On se persuade qu'y portant des dispositions plus saintes, le danger sera moindre. On se fait à soi-même mille raisons spécieuses, pour ne pas s'en éloigner, tandis que nous voyons que Jesus-Christ après sa résurrection, quoiqu'il n'eût plus à craindre pour sa vie glorieuse, ne l'expose pourtant point à la

fureur des Juifs. Or, je dis premièrement qu'il est bien téméraire de compter que Dieu vous soutiendra dans des occasions qu'il vous ordonne lui-même de fuir. Secondement, que c'est un crime de ne pas éviter tout ce qui l'a été jusqu'ici, & qui peut encore le devenir pour vous. Troisièmement, que votre propre expérience vous devoit ici tenir lieu de preuve, puisque mille fois dégoûté de votre passion, la même occasion vous a cependant toujours retrouvé le même.

Vous dites qu'y portant maintenant des dispositions plus saintes, le péril deviendra moindre; & je vous dis de la part de Dieu que toute disposition qui nous conduit au péril, est profane & criminelle, parce que la première disposition que l'Esprit de Dieu met en nous, c'est la défiance de notre faiblesse.

Vous dites que rompre tout d'un coup, ce seroit un éclat qui donneroit lieu à des soupçons dont jusqu'ici vous avez sù vous défendre; je vous dis de la part de Dieu, que vous seul ignorez ce que le public pense; que les soupçons naissent plus de votre assiduité, qu'ils ne naissent de votre éloignement; qu'après tout il suffit de sentir qu'on va périr, pour être en droit de tout entreprendre.

Vous dites que ce sont des engagements indispensables de bienséance & de devoir; que les rompre, ce seroit ruiner sans ressource votre fortune; & je vous dis de la

part de Dieu, que votre premier devoir est de lui obéir, qu'il veut qu'on perde tout pour sauver son ame.

Vous dites que Dieu ne demande que ce qui dépend de nous; & je vous dis de la part; qu'il dépend toujours de nous de faire ce qu'il demande de nous, & qu'il nous rend toujours possible tout ce qu'il nous rend nécessaire.

Vous dites que vous voudriez inspirer les nouveaux sentimens que Dieu vous donne aux personnes qui vous ont séduit; & je vous dis de la part de Dieu, Qui vous a établi guide & pasteur de votre frere? vous n'êtes pas encore bien affermi, & vous pensez déjà à donner la main aux autres? Commencez par pleurer vos passions propres avant de corriger les passions d'autrui: les seules fonctions d'un pécheur sont les larmes, le silence, la retraite & la priere.

2°. On néglige encore plus les précautions de pure sûreté, & cette négligence devient un principe certain de rechûte. Une ame qui revient à Dieu après le péché, doit se regarder comme un malade frappé dans toutes ses puissances, dans le cœur, dans l'esprit, dans l'imagination, &c. La grace qui a guéri ses playes, lui en a encore laissé les impressions & les foiblesses: dans ce nouvel état de justice cette grace ne peut donc se conserver que par des précautions infinies. Cependant vous voulez vivre au sortir des Sacremens, & dans cet état de foiblesse, comme des Justes soli-

dement établis, & qui n'auroient plus rien à craindre. Vous fuyez les occasions qui vous ont séduit, & vous ne craignez pas celles qui peuvent encore vous séduire. Le crime vous allarme ; le danger ne vous touche pas : vous ne changez rien au fond de votre vie ; vous n'en voulez retrancher que le désordre : vous comptez que se convertir, c'est précisément ne plus tomber ; & que le changement du cœur n'est pas un renouvellement de l'homme tout entier, & un changement universel de conduite.

Mais remarquez que Jesus-Christ après sa résurrection ne conserve plus rien de sa vie terrestre & mortelle ; tout est nouveau & changé en lui ; ce n'est plus cet homme de douleurs chargé de nos infirmités & de nos misères, c'est un Roi glorieux : en un mot, sa résurrection est une vie toute nouvelle ; tel est le modèle d'une vie ressuscitée. En effet, c'est une illusion de prétendre qu'en ne changeant presque rien à vos mœurs, vous puissiez conserver la grace : car, premièrement, si nos plus saintes résolutions trouvent des écueils dans l'inconstance seule & la corruption de notre cœur, hélas ! pourrons-nous être en sûreté contre des périls que nous cherchons, puisque nous ne le sommes pas contre nous-mêmes ?

Secondement, le passé devrait ici nous tenir lieu de preuve ; la résolution que vous venez de former d'une vie plus chrétienne.

vous l'avez déjà formée plus d'une fois dans les mêmes circonstances, d'où vient que vos essais n'ont jamais été heureux ? vous évitiez cependant les grands écueils qui venoient de vous voir périr ; d'où vient donc que malgré ces précautions que vous croyez seules essentielles, vous êtes toujours retombé ? c'est que content d'éviter le crime, vous n'avez compté pour rien tout ce qui pouvoit vous y conduire. Quand même vos résolutions seroient aujourd'hui plus ferventes qu'autrefois, & votre cœur plus touché, les suites seront encore les mêmes ; parce que ce qui fait persévérer dans la grace, n'est pas la vivacité des sentimens qui nous y rappelle, c'est la fidélité des précautions qui nous y soutient : il ne faut donc pas juger de soi par certaines ardeurs qu'on éprouve dans la résolution d'une vie nouvelle ; les premières impressions de la grace, en certains cœurs surtout, sont toujours vives & ardentes ; mais la vie chrétienne n'est pas dans des sentimens passagers, elle est dans une fidélité constante & durable.

Vous répondrez peut-être que votre état semble vous rendre ces occasions inévitables, & que vous ne pouvez pas vous y faire des mœurs à part.

A cela, je réponds : premièrement, qu'il est vrai que les périls où l'ordre de Dieu & les devoirs de notre état nous engagent, cessent de l'être à notre égard ; que Pierre sur les flots étoit plus en sûreté que Jonas

dans le navire ; mais que si nous sommes de bonne-foi, nous conviendrons que ce ne font pas les périls inféparables de nos devoirs, mais ceux de notre propre choix, qui d'ordinaire nous séduisent. Secondement, que si vous vouliez bien remplir toutes les obligations de votre état, vous y trouveriez presque plus d'occasions de vertu que de chûtes.

Les gens du monde se rassurent peut-être sur ce que ces périls, ces familiarités, ces plaisirs publics au milieu desquels ils vivent, ne font aucune impression marquée sur leur cœur ; pourquoi donc les leur interdrait-on ?

A cela je pourrois répondre : premièrement, que les impressions du mal sont quelquefois d'autant plus dangereuses, qu'elles sont moins sensibles. Secondement, que souvent l'insensibilité qu'on se trouve dans les occasions les plus dangereuses, n'est pas une marque que nous en sortions innocens, mais que nous y sommes entrés plus corrompus ; enfin qu'une preuve que vous n'êtes pas de bonne foi, lorsque vous vous vantez que rien ne fait impression sur votre cœur, c'est que lorsque vous revenez enfin de vos égaremens, vous nous alleguez sans cesse votre foiblesse, & le malheur d'un tempérament fragile, pour les excuser.

II. PARTIE. *Résolutions violées après la conversion.* Seconde cause des rechûtes. *Jésus-Christ ressuscité d'entre les morts,*

ne meurt plus , parce que la résurrection est l'accomplissement de toutes ses promesses : pour nous , nous avons fait à Dieu mille promesses en approchant du Tribunal sacré ; mais les accomplissons - nous après être ressuscités ? Hélas ! ces résolutions si essentielles à notre salut , n'ont presque eu de réalité que dans l'imagination qui les a formées : bien-tôt le plan que nous nous étions formé d'une vie nouvelle n'a plus subsisté , même dans le souvenir. Voilà la grande source des rechûtes après la solennité sainte.

1°. Parce que nos résolutions renfermoient les moyens uniques de notre persévérance , & que c'est une chimère de se flâter qu'on persévérera , tandis qu'on néglige tous les moyens auxquels notre persévérance est attachée.

2°. Dieu vous ayant inspiré ces résolutions , à vous dans les premiers momens de votre conversion , il vous avoit fait connoître que c'étoient-là les seules voies par où , vous en particulier , pouviez conserver la grace reçue ; vous sortez donc , en les violant , des routes par où la grace vouloit vous mener.

3°. C'est que la conscience accoûtumée à violer tranquillement ses résolutions , s'accoûtume peu-à-peu à renouveler sans remords ses crimes.

4°. C'est que l'infidélité qui viole les résolutions prises dans un commencement de nouvelle vie , est un mépris formel de la

grande miséricorde de Dieu qui avoit opéré en nous ces mouvemens de salut, il semble que les graces de Dieu vous fatiguent, or une ame que les bienfaits de Dieu lassent, lasse bien-tôt ses miséricordes : il la vomit, il la rejette & l'abandonne à elle-même.

III. PARTIE. *Réparations omises après la conversion* : dernière cause de nos rechûtes. Tout est réparé par la résurrection de Jesus-Christ : pour nous, notre dernière vie ne répare jamais qu'à demi les désordres de l'ancienne. Nous omettons,

1°. Les réparations de pénitence. Après une vie toute dans les sens, dans la volupté, dans l'ivresse des plaisirs, on ne voit ni retranchement, ni austérité, ni souffrance : on veut bien sortir du crime, parce qu'on en est fatigué, parce que c'est une vie d'agitation & de tumulte qui ne convient plus, parce que la conscience crie ; mais on ne se propose dans la vertu que l'exemption du crime même : on secoue le joug du péché, mais on ne s'impose pas le joug de Jesus-Christ.

2°. Les réparations de justice. On n'approfondit point ce qu'on doit au prochain : on se contente de renoncer à certains vices crians qui étoient à charge ; mais d'en venir à certaines discussions qui auroient des suites, & qui nous engageroient en des démarches désagréables, on n'y pense pas ; & de-là tant de murmures contre la piété.

3°. Les

3°. Les réparations de scandale. Je dis de scandale donné par la malignité de nos discours , & par un usage outré & continuél de médifance : on ne répare pas ce scandale ; ou si on le répare , c'est en ne faisant plus à la vérité le public confident de ces discours empoisonnés , mais en les confiant à un petit nombre de personnes devant lesquelles on se donne d'autant plus de licence ; qu'on se contraint devant le public.

Voulez-vous donc ne plus retomber , & persévérer dans le service de Dieu , ne négligez plus des précautions qui sont toute la sûreté de votre pénitence ; ne violez plus des résolutions qui sont le seul appui de votre foiblesse ; n'omettez plus de réparations qui renferment le seul remède de vos crimes.



## LE LUNDI DE PASQUES.

De la fausse confiance.

**D**IVISION. I. Point de disposition plus insensée que celle du pécheur qui presume, sans travailler à se corriger, ou la folie de la fausse confiance. II. Point de disposition plus injurieuse à Dieu, ou l'attentat de la fausse confiance.

I. PARTIE. La folie de la fausse confiance. Tout pécheur est dans l'incertitude de son salut, non dans cette incertitude commune à tous les Fidèles, mais dans une incertitude bien plus affreuse, puisqu'elle ne suppose pas un état douteux de justice dans le pécheur; mais qu'elle est fondée sur un état certain de péché, & sur un repentir dont personne ne peut lui répondre. Or je dis que présumer dans cet état, sans travailler à se corriger, c'est le comble de la folie. Car le pécheur ne sauroit nier qu'il ne soit douteux du moins s'il se relèvera, ou s'il demeurera jusqu'à la fin dans son péché: & il ne doit pas se rassurer sur ce qu'il est plein de bons desirs: car qui ne fait que les plus grands pécheurs sont ceux qui désirent quelquefois le plus leur conversion? Quand donc le doute ne feroit ici qu'égal, est-il raisonnable d'être tranquille? mais le pécheur

n'en est pas-là ; il s'en faut bien que les choses ne soient égales. Dans ce doute affreux que le pécheur peut se former, mourrai-je dans mon péché, n'y mourrai-je point ? le premier parti est infiniment plus certain ; car, premièrement, vos propres forces ne fuffifent pas pour recouvrer la fainteté que vous avez perdue ; il vous faut un secours étranger, furnaturel, céleste, dont personne ne peut vous répondre. Secondement, il vous faut un secours singulier, rare, refusé presque à tous les pécheurs, un miracle pour vous convertir. Troisièmement, pour ne jamais sortir de l'état où vous êtes, vous n'avez qu'à suivre vos penchans.

Mais de plus, le pécheur qui se promet sa conversion sans travailler à se corriger, non-seulement présume dans une incertitude affreuse, & où tout paroît conclure contre lui ; mais encore il présume malgré la certitude morale où la foi nous apprend qu'il est de sa perte. Car, premièrement, vous attendez que Dieu vous convertisse ; mais comment l'attendez-vous ? en mettant toujours de nouveaux obstacles à sa grace. Secondement, la grace n'est accordée qu'aux larmes, aux instances, aux désirs ; or priez-vous, du moins sollicitez-vous, imitez-vous l'importunité de la Veuve de l'Evangile, travaillez-vous à l'attirer cette grace par l'aumône, & d'autres bonnes œuyres ? Troisièmement, la grace de conversion que vous attendez avec tant de confiance, est

le plus grand de tous les dons , vous le savez ; cependant il n'est guères de pécheur qui en soit plus indigne que vous ; par le caractère de vos désordres ; par l'abus que vous avez fait des graces de Dieu ; &c. vous le savez encore mieux.

Mais , dit le pécheur , l'âge mûrira les passions , les occasions qui entraînent , les attachemens , qui arrêtent les circonstances ne feront pas toujours les mêmes , & il se flâte qu'alors il se convertira. Quelle illusion ! Car dites-moi , lorsque vous vous promettez que Dieu vous fera un jour miséricorde , vous vous promettez sans doute qu'il changera votre cœur : or ce changement nécessaire à votre salut , pourquoi y comptez-vous plus pour l'avenir que pour aujourd'hui ? Premièrement vos dispositions à la pénitence seront-elles alors plus favorables ? Secondement , les graces seront-elles à l'avenir , ou plus fréquentes ou plus victorieuses ? Troisièmement , ajoutons que plus vous attendez , plus vous contractez de dettes : or plus vous aurez de crimes à expier , plus votre satisfaction devra être rigoureuse , par conséquent plus votre pénitence sera difficile. Quatrièmement , écoutez une dernière raison qui doit vous convaincre. Vous regardez le vain espoir d'une conversion à venir comme un sentiment de grace & de salut , & que le Seigneur ne vous livre pas encore à tout l'endurcissement du péché : mais si le Seigneur vous visitoit dans sa mi-

féricorde, il vous inspireroit des troubles & des frayeurs salutaires sur l'état de votre conscience; parce que c'est par-là que commencent toutes les opérations de la grâce: donc tandis que vous serez tranquille, il est clair que Dieu exerce sur vous le plus terrible de ses châtimens, je veux, dire son abandon & le refus de ses graces; vous vous rassurez donc sur ce qui devrait vous faire entrer dans les plus justes frayeurs. Ce qui trompe la plûpart des pécheurs, c'est qu'au lieu que la conversion est d'ordinaire un miracle lent, tardif, le fruit des soins, des troubles, des frayeurs, il leur plaît de la regarder comme un de ces miracles soudains, qui dans un clin d'œil change la face des choses, & crée en un instant l'homme nouveau.

II. PARTIE. *La fausse confiance outrage Dieu.* Le pécheur qui sans vouloir sortir des désordres se promet un changement, allégué pour justifier sa présomption: premièrement, la puissance de Dieu, qui peut en un instant changer la volonté. Secondement, sa justice, qui ayant paîtri l'homme foible, doit avoir égard à notre foiblesse. Troisièmement, sa miséricorde toujours prête à recevoir le pécheur qui revient à elle. Or je dis qu'il est aisé de montrer que la disposition du pécheur qui présume, outrage Dieu dans toutes les perfections dont nous venons de parler.

1°. Dans sa puissance. Car lorsque vous concevez un Dieu puissant & maître des

cœurs , vous concevez en même-tems une puissance réglée par la sagesse : or le pécheur présomptueux attribue à Dieu une puissance aveugle. Car sa divine sagesse seroit-elle assez justifiée devant les hommes , si la grace de la conversion étoit enfin accordée à la fausse confiance ; il s'en suivroit donc de-là que pour mériter la plus grande de toutes les graces , il suffiroit de l'avoir mille fois rejetée ; ainsi le Juste qui crucifie tous les jours sa chair , qui gémit sans cesse pour obtenir le don précieux de la persévérance , n'auroit rien au dessus du pécheur qui se l'est toujours promis sans s'être jamais mis en peine de le mériter : ajoutez à cela que si l'Empire que Dieu a sur les cœurs pouvoit servir de ressource à un pécheur présomptueux , sur ce fondement il faudroit se promettre la conversion de tous les hommes , des infidèles , de ces peuples barbares qui n'ont jamais entendu parler de lui. Cependant voudriez-vous là-dessus que votre destinée courût le même risque que celle d'un Sauvage ?

2°. La fausse confiance outrage Dieu dans sa justice. Le pécheur se persuade qu'étant né avec des penchans violens pour le plaisir , ses égaremens sont plus dignes de la pitié du Seigneur que de sa colère.

Mais , premièrement , on pourroit vous dire que la corruption de votre nature ne vient point du Créateur ; qu'étant l'ouvrage de l'homme , & la peine de son péché , Dieu doit la punir lorsque vous y succom-

bez. Secondement, que qu'elle que soi la foiblesse de notre volonté, l'homme est toujours maître de ses desirs. Troisiéme-ment, que si vous êtes né foible, la bonté de Dieu a environné votre ame de mille secours; des Sacremens, de l'instruction, des inspirations continuelles de la grace, peut être même du secours particulier d'une éducation sainte & chrétienne.

Mais sans s'arrêter à ces raisons, dites-moi; cette foiblesse dont vous vous plaignez, & à laquelle vous espérez que Dieu aura égard, n'est-elle pas votre propre ouvrage, & le fruit de vos déréglemens particuliers? comment donc comptez-vous que ce qui doit irriter Dieu contre vous, sera capable de l'appaiser? La seule conclusion sensée & légitime qu'il vous soit permis de tirer de votre propre foiblesse, c'est que vous avez besoin de veiller de gemir, de prier plus que les autres.

3°. La fausse confiance outrage Dieu dans sa miséricorde. Si l'on a tout à craindre de la justice divine, dit le pécheur, d'un autre côté les miséricordes de Dieu sont infinies: quand sa bonté ne trouveroit rien en nous de propre à la toucher, n'en trouveroit-elle pas des motifs assez pressans en elle-même? Mais je vous demande: quand vous dites que la bonté de Dieu est infinie, que prétendez-vous dire? qu'il ne punit jamais le crime, qu'il n'abandonne jamais le pécheur, qu'il n'a pas créé l'homme pour le rendre éternellement mal-

heureux ; qu'il seroit obligé de damner tous les hommes , si tout ce que nous disons étoit vrai. Rien de plus frivole que tout cela ; & penser de la sorte , n'est-ce pas outrager sa miséricorde ? Que voulez-vous donc dire ? qu'il ne rejettera pas le sacrifice d'un cœur brisé & humilié ; & voilà ce que je vous ai jusqu'ici prêché. Convertissez-vous au Seigneur , & alors confiez-vous au Seigneur ; quels que puissent être vos crimes , il est toujours miséricordieux pour recevoir le pécheur qui revient à lui.

*Fin des Analyses.*



